



Œ U V R E S
COMPLETTES
D E
M. DE SAINT-FOIX.

A BREST, chez EGASSE.

ŒUVRES

COMPLETTES

D E

M. DE SAINT-FOIX,

Historiographe des Ordres du Roi.

TOME TROISIEME



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

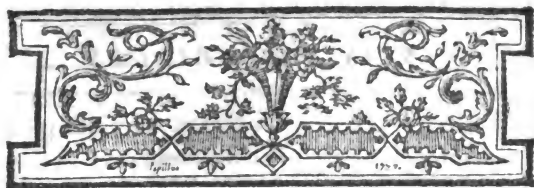
A BREST, chez EGASSE.

848 .

S139

1778

v. 3



ESSAIS

HISTORIQUES

SUR PARIS.

UN LECTEUR curieux de remonter à la source des choses, aime qu'on lui dise : ce parterre émaillé de fleurs, étoit autrefois un marais bourbeux ; cette Ville agréable & magnifique, cette Rivière, décorée des bâtimens les plus pompeux, ce Paris enchanteur, cette Capitale de l'esprit, des arts & des plaisirs, n'étoit jadis qu'un vil amas de bouë ; on lui en donna même le nom méprisable.

Le commerce que les Parisiens faisoient par eau, étoit très-florissant ; leur ville semble avoir eu de temps immémorial un Navire pour symbole. Isis présidoit à la navigation ; on l'adoroit même chez les Suèves sous la figure d'un Vaisseau (1) ; voilà plus

(1) *Lactance, Apulée, Tacite, de morib. Germ. c. 8.*
Tome III.

de raisons qu'il n'en falloit à des Étymologistes, pour se persuader que *Parisi* venoit de *παρὰ Ἰσίδος*, *proche d'Isis*; les langues Grecque & Celtique ayant été originaiement la même, & l'une & l'autre se servant des mêmes caractères. Je ne prétends pas défendre cette étymologie; mais Moreau (1) de Mautour se trompe (2), lorsqu'il soutient que cette Déesse n'a point été adorée dans les Gaules, même après qu'elles furent soumises aux Romains. Ses Prêtres avoient leur Collège à Ipsi; & l'Eglise de S. Vincent, depuis Saint-Germain-des-Prés, fut bâtie sur les anciennes ruines de son (3) Temple. Personne n'ignore où étoit celui de (4) Mars. Mercure ou Pluton (car c'étoit le même chez les Gaulois)

(1) *Hist. de l'Acad. des Inscript. T. 3, pag. 290.*

(2) D. Martin, (*Religion des Gaulois, Tom. 2, page 131.*) le prouve par des Monumens que cet Académicien n'auroit pas dû ignorer.

La ville de Melun, s'étant consacrée au culte d'Isis, changea son ancien nom (*Melodunum*) en celui d'*Isios* ou d'*Isia* *.

* *Jacobus Magni. Abbon. carmen, 3. L. 1.*

(3) Ce Temple d'Isis si fameux, dit Sauval, qui donna le nom à tout le pays, étoit desservi par un Collège de Prêtres qui demeuroient, comme l'on croit, à Ipsi, dans un Château dont on voyoit encore les ruines au commencement de ce siècle.

(4) Montmartre.

avoit le sien sur le Mont *Leucotitius* (1); & l'on verra à l'article de la rue Coquillière, que Cybèle attiroit aussi la dévotion du côté où est à présent Saint-Eutache. Il faut observer que ces endroits n'étoient anciennement que de petits bois, des lieux solitaires, consacrés à ces Divinités; car les Gaulois ne commencèrent à bâtir des Temples, que lorsqu'ils furent sous la domination des Romains.

César est le premier Auteur qui ait parlé des Parisiens. Ils étoient un de ces soixante ou soixante-quatre Peuples qui composoient la République des Gaules, & qui ne formoient qu'une même nation, quoiqu'indépendans les uns des autres. Chacun de ces Peuples avoit ses Loix particulières, ses Chefs, ses Magistrats, & nommoit tous les ans des Députés pour les Assemblées générales, qui se tenoient ordinairement dans le principal Collège des Druïdes, au milieu d'une forêt du pays Chartrain. L'administration des affaires civiles & politiques avoit été confiée, pendant assez long-temps, à un Sénat de femmes choisies par les différens cantons. Elles délibéroient de la paix, de la guerre, & jugeoient les différends qui survenoient entre les Vergobrets (2), ou de Ville à Ville. Plutarque dit qu'un des articles

(1) Les Carmelites de la rue Saint-Jacques.

(2) Souverains Magistrats.

du Traité d'Annibal avec les Gaulois portoit : *Si quelque Gaulois a sujet de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira devant le Sénat de Carthage établi en Espagne. Si quelque Carthaginois se trouve lésé par un Gaulois, l'affaire sera jugée par le Conseil suprême des femmes Gauloises* (1). Les Druides, mécontents de quelques Arrêts de ce Tribunal, usèrent avec tant de souplesse & d'artifice du crédit que la Religion leur donnoit sur les esprits, qu'ils le firent abolir; & érigèrent le leur, dont la puissance s'accrut bientôt au point que, dans les Assemblées générales, ils devinrent absolument les maîtres des délibérations. On leur avoit laissé les mêmes prééminences qu'aux femmes; ils-en profitèrent pour se faire regarder comme le premier Corps de l'État, & pour achever d'écraser toute autre autorité sous le despotisme de la superstition. On remarque que les Gaulois, sous le gouvernement des femmes, avoient pris Rome, & firent toujours trembler l'Italie; que, sous celui des Prêtres, ils furent subjugués par les Romains, & que César dut ses conquêtes aux jalousies & aux divisions qu'un Druide, le perfide Divitiac, semoit sans cesse entre les Villes principales. Les Parisiens combatti-

(1) *De Claris Mulierib.*

rent pour leur liberté avec un courage qui renoit du désespoir. Craignant d'être forcés dans leur Isle, ils en sortirent après y avoir mis le feu, & allèrent au-devant de l'ennemi, qui les trompa par une fausse marche (1). La bataille se donna au-dessous de Meudon, & fut des plus sanglantes; ils la perdirent; & le brave Camulogène, qu'ils avoient choisi, quoique dans (2) une extrême vieillesse, pour les commander, y fut tué.

Corrozet prétend que César fit bâtir le grand & le petit Châtelet. Malingre & le Commissaire de la Marre disent que Lutèce, qu'il fit entourer de murailles, & qu'il embellit de nouveaux édifices, fut appelée la Ville de César. Ce passage ne se trouve point dans Boèce, qu'ils citent l'un & l'autre; mais dans un livre attribué à Scot, & qui ne sauroit être d'aucune autorité. Depuis César jusqu'à Julien, il n'est presque pas fait mention de (3) Lutèce dans

(1) *De bello Gallico* l. 7.

(2) *Propè confectus atate.*

(3) On prétend que, dans la langue Celtique, *Luth* signifioit rivière; *Touez*, au milieu; & *y*, une habitation: & qu'ainsi le nom de Lutèce venoit de *Luthouez*, habitation au milieu de la rivière, parce qu'en effet cette ville étoit bâtie dans une Isle au milieu de la Seine. D'autres Étymologistes ont prétendu que *Lut*, dans la langue Celtique, signifioit Corbeau, & *Etia*, Isle, c'est-à-dire, l'Isle aux Cor-

l'Histoire. Julien y fut proclamé Auguste en 360. Valentinien I & Gratien y firent aussi quelque séjour. Clovis la déclara, en 510, la Capitale de ses conquêtes. Comme il habita (1) le Palais des Thermes, & qu'il paroît que tous les Rois de la première Race y ont demeuré, la plupart des Auteurs ne veulent pas qu'ils en eussent un dans la Cité. Je parlerai dans la suite de ce Palais des Thermes. A l'égard de celui qui étoit dans la Cité, je ne rapporterai que ce passage de Grégoire de Tours : « Childebert (2) » envoya une personne de confiance à Clotaire, Roi » de Soissons, pour l'engager à venir le trouver, afin » de résoudre ensemble s'ils feroient mourir leurs » neveux, ou s'ils se contenteroient de les dégrader (3), en leur coupant les cheveux... Clotaire

beaux, parce qu'avant qu'elle fût habitée, elle en étoit ordinairement couverte. *Mémoires sur la langue Celtique.*

(1) Hors de la ville.

(2) *Greg. Tur. Hist. lib. 2. cap. 18.*

(3) *Incisâ casarie ut reliqua plebs habeantur.* Les François se coupoient les cheveux tout autour de la tête, ne les conservant dans toute leur longueur que sur le sommet, où ils les renouoient & les attachoient; il n'étoit permis qu'aux Princes de la famille Royale de porter leurs cheveux flottans sur les épaules, & sans être raccourcis autour de la tête; les cheveux du peuple subjugué, (des Gaulois) ne devoient pas passer le cou; ainsi la chevelure étant une marque distinctive entre les François & le peuple subjugué,

» ne tarda pas à se rendre à Paris... Ils firent courir
» le bruit que le résultat de leur entrevue avoit été
» de faire proclamer Rois les fils de Clodomir , &
» envoyèrent les demander à Clotildé , *qui demeu-*
» *roit alors dans la Ville* (1), pour les élever sur le
» Pavois. Cette bonne Reine , transportée de joie ,
» fit venir les petits (2) Princes dans son appartement,
» & , après avoir eu l'attention de les faire manger :
» Allez , mes enfans , leur dit-elle en les embras-
» fant , allez trouver vos oncles ; si je puis vous
» voir sur le trône de votre père , j'oublierai que
» j'ai perdu ce cher fils. . . . Clotaire , après les
» avoir poignardés de sa propre main , monta tran-
» quillement à cheval pour retourner à Soissons ;
» Childebart se retira dans le fauxbourg : *in subur-*
» *bana concessit* ».

Vers la fin de la seconde Race , Paris , toujours
enfermé entre les deux bras de la rivière , n'étoit
pas plus étendu que du tems de César : la Cathé-

couper les cheveux à un Prince , ou à quelque François , c'é-
toit , non-seulement le dégrader , le retrancher de sa famille ,
mais encore de la nation. *Voyez le second volume de ces*
Essais , à l'article , les Francs.

(1) *Qua tunc in ipsâ urbe morabatur.* Il y avoit donc
dans la cité un Palais où elle demeurait , & faisoit élever les
petits Princes.

(2) Le plus âgé n'avoit que dix ans.

drale au Levant, le grand & le petit Châtelet au Nord & au Midi, & le palais du Roi, ou des Comtes, au couchant, faisoient les quatre extrémités de son enceinte. *Lutèce*, dit César, *située dans une Isle de la Seine, est la Ville des Parisiens. Je passai l'hiver*, dit Julien, qui régnoit quatre cents ans après ce conquérant des Gaules, *dans ma chère Lutèce ; elle occupe une petite Isle dans la Seine ; on y entre par deux Ponts. Paris*, dit Abbon, qui écrivoit neuf cents ans après César, *tient à la terre ferme par deux Ponts. . . . A la tête de chacun de ces ponts il y a un Château (1) en dehors de la Ville.*

Pour peu qu'on veuille joindre à ces autorités quelques réflexions sur la dévastation des Gaules par les Barbares ; sur les guerres sanglantes que continua Clovis pour former son établissement ; sur le partage de ses conquêtes, après sa mort, en quatre Royaumes, qui rendirent Orléans & Soissons des Capitales ; sur l'anéantissement du commerce, & sur le mépris qu'avoient les François pour ceux qui demeuroient dans les Villes, & pour toute autre profession que celle des armes, on se persuadera aisément que Paris, sous la première

(1) Le grand & le petit Châtelet.

Race , ne dut pas s'agrandir : sous la seconde , on le voit presque abandonné ; Pepin , Charlemagne , Louis-le-Débonnaire , Charles-le-Chauve & Louis-le-Bégué , n'y demeurèrent qu'en passant.

L'Empereur Julien paroît se rappeler avec plaisir le séjour qu'il avoit fait dans *sa chère Lutèce* ; il s'étend en détails sur son climat , son terroir , ses vignes , & sur la manière dont ses habitans élevoient des figuiers. Est-il vraisemblable qu'après avoir dit qu'elle n'occupoit qu'une petite Isle , il n'eût pas ajouté que ses fauxbourgs étoient considérables , si en effet ils l'avoient été ? Loin d'en parler , la façon dont il s'exprime , désigne au contraire qu'elle n'en avoit point : *comme les Parisiens* , (1) dit-il , *habitent une Isle , ils ne peuvent pas avoir d'autre eau que celle de la Seine*. La remarque que je fais sur ces mots , & qui , par hasard , a échappé à tous les Dissertateurs , me paroît d'autant plus décisive , que le Commissaire de la Marre (2) , qui d'ailleurs a traduit le passage en entier , semble avoir affecté de les oublier , parce qu'ils ne s'accordoient pas avec ses idées. Son Traité de la Police est un bon ouvrage ; mais il faut être en garde quand il s'éloigne de son objet. Une enceinte de murailles

(1) *Julian. imper. Misopog.*

(2) *Traité de la Police. p. 87 , tome 1.*

dont il est parlé dans une Charte du temps des deux derniers Rois de la seconde Race, lui fait placer vis-à-vis de la Cité, sur le bord de la Seine, au Nord, une petite Ville *qu'il présume avoir été bâtie par les Romains* (1). Après avoir marqué que cette enceinte commençoit près de Saint-Gervais, & que, formant un demi-cercle derrière la Grève & du côté de Saint-Merri, elle alloit aboutir au bord de la rivière, au-delà du grand Châtelet : *Grégoire de Tours*, ajoute-t-il, *rapporte très-exactement tous les bâtimens considérables & les fondations qui furent faites par nos Rois ; les incendies, les inondations & tous les autres évènements qui avoient été capables de faire changer de face à cette Capitale depuis le commencement de la Monarchie ; auroit-il oublié de parler de son accroissement & de sa nouvelle clôture ? Il n'y a pas d'apparence. Frédégaire, Aimoin, Sigebert* (2) *& plusieurs autres Historiens l'ont suivi de près sous la première & la seconde Race ; ils l'ont imité dans son exactitude pour tout ce qui concerne Paris ; tous sont demeurés, sur le fait de cette clôture, dans le*

(1) Voyez son second plan.

(2) Le Commissaire de la Matre cite Sigebert parmi les historiens qui écrivoient sous la seconde Race ; cet historien vivoit sous les régnés de Philippe I & de Louis-le-Gros.

même silence ; cela donne sans doute beaucoup de penchant à croire que c'est encore un ouvrage des Romains. On va voir, par le récit que je vais extraire du premier livre du Poëme d'Abbon (1), que cette enceinte, loin d'être un ouvrage des Romains, ne fut commencée que vers la fin du neuvième siècle : « Sigefroy , furieux de ne pouvoir obtenir » le passage par la Ville, vint brusquement (2) » attaquer la grosse Tour du grand (3) Pont. Eudes, » Comte de Paris , Robert son frère , les Comtes » Raguenaire & Sibange , l'Evêque Goslin , & Eble , » Abbé de Saint-Germain , la défendirent jusqu'à » la nuit avec tant de valeur, que les Normands, » malgré les brèches considérables qu'ils y avoient » faites , furent obligés de se retirer avec perte de » quatre à cinq cents hommes. . . . Le lendemain » ils revinrent avec la même fureur. . . . l'attaque » dura jusqu'au soir. . . . se voyant toujours re- » poussés , ils prirent le parti de faire des fossés & » de fortifier un camp avec des pierres & de la

(1) Il étoit dans Paris pendant le siège de Sigefroy , en 886.

(2) *Nempè ruunt omnes ratibus , turri properantes ,
Quam feriunt fundis acriter , complentque sagittis.*

(3) Le grand Châtelet.

» terre , dans le Bourg (1) de Saint-Germain
» l'Auxerrois ».

Ce récit prouve que la muraille, ou l'enceinte en question, n'existoit pas encore en 886 ; Abbon en auroit parlé ; Sigefroy auroit été obligé d'y donner d'abord l'assaut & de s'en rendre maître ; au lieu qu'on voit qu'il arriva tout de suite & sans obstacle au bord du fossé de la Tour du grand Châtelet. Voici mes conjectures sur cette muraille : D. Félibien, & tous ceux qui se sont particulièrement appliqués à l'histoire de Paris , prétendent que le terrain où est à présent la (2) *Ville*, étoit couvert d'une forêt ; cette Tour octogone qui subsiste encore au coin du Cimetière des Innocens, servoit, dit-on, pour faire sentinelle dans cette forêt contre les bandes de voleurs, & contre les Normands qui pouvoient s'y embusquer par troupes détachées, venir fondre dans le marché de la place de Grève, piller le port & emmener des esclaves. Je crois que l'on fit cette muraille contre les incursions subites, & que

(1) Ce quartier étoit encore appelé *Bourg* sous le règne de Philippe-Auguste , 300 ans après ce siège ; & le savant Ménage veut bien nous apprendre , à ce sujet, que le *Bourg* est toujours séparé de la *Ville*, au lieu que le *Fauxbourg* y tient.

(2) Le côté de la rivière au Nord.

les Juifs, qui reparoissent en France à-peu-près dans ces temps-là, obtinrent la permission de bâtir, dans cette enceinte, des maisons qui formèrent ces vilaines rues Saint-Bon, de la Tacherie, du Per-audiable, & autres adjacentes. Il est certain qu'ils y avoient une synagogue & des écoles au commencement de la troisième Race. Ce ne fut que sous le règne de Louis le Jeune, que l'on commença de bâtir dans (1) Champeaux & aux environs de Sainte-Opportune, qu'on appeloit auparavant *l'hermitage de Notre - Dame des Bois*, parce qu'il étoit à l'entrée de la forêt.

Entre le boulevard & la rivière au Nord, depuis le terrain où est à présent l'Arcenal, jusqu'au bout des Tuileries, représentons - nous donc les restes d'un bois marécageux; de petits champs, des (2) *cultures*, des haies, des fossés, & quatre ou cinq Bourgs, plus ou moins (3) éloignés les uns des autres; quelques

(1) Quartier des Halles.

(2) Les rues Culture-Sainte-Catherine & Culture-Saint-Gervais (on prononçoit Coulture) s'appellent ainsi de ce mot, qui signifioit des endroits propres à être cultivés.

(3) Le Bourg Thibouft, les Bourgs l'Abbé & Beau-bourg, & l'ancien & le nouveau Bourg de Saint Germain-l'Auxerrois; ils furent en partie renfermés dans l'enceinte que fit faire Philippe-Auguste, & qui fut achevée en 1121. Les rues de ces Bourgs en ont toujours conservé les noms. Le

rues bien boueuses autour du grand Châtelet & de la Grève; un grand Pont (le Pont au Change) pour arriver dans une petite Isle (la Cité), qui n'étoit habitée que par des Prêtres, quelques marchands, & des ouvriers; un autre Pont (le petit Pont) pour en sortir du côté du Midi, & au-delà de ce Pont & du petit Châtelet, trois ou quatre cents maisons éparfes çà & là sur le bord de la rivière, & dans les vignes qui couvroient les environs de la montagne Sainte-Géneviève : tel étoit Paris sous nos premiers Rois de la troisième Race; & je crois que, si l'on veut réfléchir sur les mœurs de ce temps-là, & sur les causes de ses accroissemens dans la suite, on conviendra qu'il ne devoit pas être plus grand ni plus considérable. Tous ces différens Tribunaux que nous voyons aujourd'hui, & dont les dépendances sont si nombreuses, n'existoient point encore; le Roi, le Comte ou le Vicomte écoutoient les parties, jugeoient sommairement, ou bien ordonnoient le combat, si le cas étoit trop embarrassant. Il n'y avoit point aussi de Colléges; l'Evêque & les Chanoines entretenoient quelques écoles auprès de la Cathé-

Commissaire de la Marre convient qu'ils étoient séparés de Paris & de ses faubourgs par des prés, des marais, & des terres labourées; on peut juger par-là du peu d'étendue des faubourgs.

drale pour ceux qui se destinoient à la Cléricature. Les Nobles se piquoient d'ignorance, & souvent ne favoient pas signer leur nom ; ils vivoient sur leurs terres ; & s'ils étoient obligés de passer trois ou quatre jours à la Ville, ils affectoient de paroître toujours bottés, pour qu'on ne les prît pas pour des *Vilains*. Dix hommes suffisoient pour la perception des impôts ; il n'y avoit que deux portes : & sous Louis-le-gros, les droits de la porte du Nord ne rapportoient que douze (1) francs par an. Les arts

(1) La livre *numéraire* de France doit son institution à Charlemagne : ce fut lui qui fit tailler, dans une livre d'argent, 20 pièces qu'on nomma sols, & dans un de ces sols, 12 pièces qu'on nomma deniers ; en sorte que la livre d'alors, comme celle d'aujourd'hui, étoit composée de 240 deniers. Les sols & les deniers ont été d'argent fin jusqu'au règne de Philippe I, père de Louis-le-Gros ; on y mêla un tiers de cuivre en 1103 ; moitié, dix ans après ; les deux tiers sous Philippe-le-Bel, & les trois quarts sous Philippe de Valois. Cet affoiblissement a été porté au point que 20 sols qui, avant le règne de Philippe I, faisoient une livre réelle d'argent, n'en renferment pas aujourd'hui le tiers d'une once. On prétend que Charlemagne étoit aussi riche avec un million de revenu, que Louis XV avec soixante-douze millions. Vingt-quatre livres de pain blanc coûtoient un denier sous le règne de Charlemagne : ce denier étoit d'argent fin sans alliage. On peut voir, par la valeur qu'il auroit dans ce temps-ci, si le pain & les autres denrées étoient plus ou moins chères alors qu'à-présent. Douze

les plus nécessaires ne se présentoient pas même à l'imagination; & l'on peut juger des divertissemens & des spectacles par la grossièreté des mœurs; enfin rien dans Paris ne pouvoit engager l'étranger à y venir, l'homme industrieux à s'y établir, & les gens riches & oisifs à y demeurer. Philippe-Auguste aima les (1) lettres, accueillit & protégea les Savans; les écoles de Paris devinrent célèbres; on y accourut des Provinces & des pays étrangers; le Quartier appelé depuis de l'*Université*, se peupla, & dans le treizième & le quatorzième siècle fut couvert de Collèges & de Couvents. Philippe-le-Bel rendit le Parlement sédentaire; il défendit aussi le duel en matière civile; & l'on put plaider sans être obligé de se battre. Je ne fais si l'on entreprit plus hardiment des procès; mais il est certain que la chicane qui s'introduisit en même-temps en France, par notre commerce avec la Cour de Rome, sous Clément V, pullula merveilleusement, & que tout ce qui est de sa dépendance, grossit en moins d'un demi-siècle le nombre des habitans de Paris, au moins d'un trentième. La

livres, du temps de Louis-le-Gros, feroient, je crois, environ douze fois trente-quatre livres de ce temps ci.

(1) Elles parurent naître sous le règne de Charlemagne; les ravages des Normands les firent retomber dans l'oubli jusqu'au règne de Louis-le-Jeune, père de Philippe-Auguste.

Reine

Reine Anne de Bretagne, grande & majestueuse en tout, voulut avoir une Cour; les femmes qui jusqu'alors naissoient dans un château, pour aller se marier & mourir dans un autre, vinrent à Paris, n'en voulurent plus sortir; & les hommes les suivirent. Les guerres de religion, sous Charles IX & Henri III, rendirent l'or & l'argent un peu plus commun par les profanations des Calvinistes, qui pillèrent les Eglises & convertissoient en espèces les vases sacrés, les châsses & les statues des Saints. Les millions que la Cour d'Espagne prodigua dans Paris pour soutenir la Ligue, avoient aussi répandu l'aisance parmi un assez grand nombre de bourgeois; & l'on remarque que les rues Dauphine, Christine & d'Anjou (1), que Henri IV fit ouvrir sur une partie du jardin des grands Augustins, & sur les ruines de l'Hôtel des Abbés de S. Denys, furent bâties en moins d'un an. C'est le premier de nos Rois qui ait embelli Paris de places régulières & décorées des ornemens de l'architecture. Après avoir fait achever le Pont-neuf, commencé sous Henri III, & dont le travail avoit été interrompu pendant les guerres civiles, il fit bâtir la Place Royale sur l'emplacement de l'Hôtel des Tournelles, & la Place Dauphine :

(1) Ainsi nommées du Dauphin, du Duc d'Anjou, & de Madame Christine, leur sœur.

sur deux petites Isles qu'on joignit ensemble & à celle du Palais, dont elles avoient été jusqu'alors séparées par un canal de la rivière, à l'endroit où est à présent la rue de Harlai. Sous la fin du ministère du Cardinal de Richelieu, il n'y eut plus qu'un Maître; & l'on vit les petits tyrans des Provinces, qui s'étoient cantonnés si long-temps dans leurs châteaux contre l'autorité Royale, venir briguer à la Cour le plus chétif logement, avec toute la bassesse du courtisan, & faire bâtir en même-tems à la Ville, avec tout le faste de l'homme superbe. Enfin, Louis XIV régna; & bientôt Paris n'eut plus d'enceinte; ses portes furent changées en arcs de triomphe; & ses fossés, comblés & plantés d'arbres, devinrent des promenades. Quand on considère ce Monarque, le bruit qu'il fit dans l'Univers, quarante ans de victoires, sa grandeur, sa magnificence, sa dignité dans les plaisirs, les ressources qu'il savoit tirer de ses dépenses mêmes, son goût pour les Arts, qu'augmentoient encore son avidité pour la gloire: quand on pense que ses divertissemens pendant la paix, n'étoient pas seulement pour sa Cour, pour sa capitale, pour ses peuples; mais des fêtes qu'il donnoit à l'Europe, il semble que Paris auroit dû s'embellir encore plus sous son règne.

Enceinte de Paris commencée en 1190 , sous le règne de Philippe-Auguste , & achevée en 1211.

On voudra bien faire attention que je suis obligé de me servir du nom de Rues, de Couvens & de Maisons qui n'existoient pas, & que sous Saint-Louis, petit-fils de Philippe-Auguste, un tiers au moins du terrain qui fut renfermé dans cette enceinte, étoit encore vague, ou en marais & cultures. Du côté de la rivière, au Nord, elle passoit près du Louvre (1), le laissant en dehors; traversoit les rues S. Honoré & des deux Écus, l'emplacement de l'Hôtel de Soissons, les rues Coquillière, Montmartre, Montorgueil, le terrain où est à-présent la Comédie Italienne, les rues Françoisse, Saint-Denis, Bourg-l'Abbé, Saint Martin; continuoit le long de la rue Grenier-Saint-Lazare; traversoit la rue Beaubourg, la rue Sainte-Avoye, à l'endroit où est l'Hôtel de Mesme; & passant sur le terrain où sont les Blancs-Manteaux, & ensuite entre les rues des Francs-Bourgeois & des Rosiers, alloit aboutir au bord de la rivière, à travers les bâtimens de la Maison Professe des Jésuites & le Couvent de l'*Ave-Maria*, où l'on

(1) Il étoit moins étendu de moitié qu'aujourd'hui.

voit encore des restes de ces murailles. Elles avoient huit principales portes ; la première, près du Louvre au bord de la rivière ; la seconde, à l'endroit où sont à-présent les Prêtres de l'Oratoire ; la troisième, vis-à-vis de S. Eustache, entre la rue Plâtrière & la rue du Jour ; la quatrième, rue Saint-Denis, appelée la porte aux Peintres, à l'endroit où est un cul-de-sac qui en a retenu le nom ; la cinquième, rue Saint-Martin, au coin de la rue Grenier-Saint-Lazare ; la sixième, appelée la porre Barbette (1), entre le Couvent des Blancs-Manteaux, & la rue des Francs-Bourgeois ; la septième, près de la Maison Professe des Jésuites ; & la huitième, au bord de la rivière, entre le Port S. Paul, & le Pont-Marie.

Du côté de la rivière, au Midi, l'autre moitié de cette enceinte qui commençoit à la porte Saint-Bernard, est à-peu-près (2) tracée par les rues des fossés Saint-Bernard, des fossés Saint-Victor, des fossés Saint-Michel, ou rue Saint-Hyacinthe, des fossés M. le Prince, des fossés Saint-Germain, ou rue de la Comédie Française, & des fossés de

(1) Du nom d'une famille de Paris.

(2) Je dis à-peu-près tracée ; & il est aisé de se figurer où passoit précisément cette enceinte, en pensant que ces rues ont été bâties sur les fossés, & que ces fossés étoient devant les murailles.

Nesle, à présent rue Mazarine. Il y avoit sept portes dans ce circuit ; la porte Saint-Bernard ou de la Tournelle ; les portes (1) Saint-Victor, Saint-Marcel & Saint-Jacques ; la porte Gibard, d'Enfer ou de Saint-Michel, au haut de la rue de la Harpe, à l'endroit où est la fontaine ; la porte de (2) Buci, au haut de la rue Saint-André-des-Arcs, vis-à-vis de la rue Contrescarpe ; & la porte de Nesle, où est à-présent le Collège des Quatre-Nations. Dans la rue des Cordeliers, à l'endroit de la fontaine, il y eut encore une porte appelée la porte Saint-Germain ; & lorsque la rue Dauphine fut bâtie, on en fit une (3) vis-à-vis de l'autre bout de la rue Contrescarpe, & qu'on appella la porte Dauphine.

On ne commença de paver les rues de Paris qu'en 1184, sous le règne de Philippe-Auguste. Un Financier (Gérard de Poissi) mérita que l'histoire transmît son nom à la postérité ; il voulut généreusement contribuer à cette dépense, & donna onze mille marcs d'argent. Le marc d'argent, sous Philippe-Auguste, étoit de trois cents

(1) Abattues en 1684.

(2) Ainsi nommée de Simon de Buci, le premier qui ait porté le titre de Premier Président, tué en 1369.

(3) Abattues l'une & l'autre en 1672.

deniers ; il est aujourd'hui d'onze mille neuf cens cinquante-deux deniers.

*Enceinte commencée sous Charles V, en 1367,
& achevée sous Charles VI, en 1383.*

Du côté du Midi, Charles V ne changea rien à l'enceinte de Philippe-Auguste ; il fit seulement creuser des fossés autour des murailles ; elles étoient flanquées de tours de distance en distance, & ne furent abattues qu'en 1646. J'ai dit que du côté du Nord, elles aboutissoient entre le Port Saint-Paul & le Pont Marie, vis-à-vis de la rue de l'Étoile ; il les fit reculer jusqu'à l'endroit où est l'Arcenal ; & les portes Saint-Antoine, Saint-Martin, & Saint-Denis, furent placées où nous les voyons. Depuis la porte Saint-Denis, ces murs continuoient le long de la rue de Bourbon, traversoient les rues du petit-Carreau & Montmarre, la Place des Victoires, l'Hôtel de Toulouse, le Jardin du Palais Royal, la rue Saint-Honoré, près des Quinze-Vingts, & alloient finir au bord de la rivière, au bout de la rue Saint-Nicaise. Aux quatre extrémités de cette enceinte, comme à celle de Philippe-Auguste, il y avoit quatre grosses tours ; la tour *du Bois*, près du Louvre ; la tour de *Nesle*, où est le Collège des Quatre-Nations ;

la tour de la Tournelle, dont une partie subsiste encore près de la Porte Saint-Bernard ; & la tour de Billi, près des Célestins. Elles défendoient des deux côtés de la rivière, l'entrée & la sortie de Paris, par de grosses chaînes attachées d'une tour à l'autre, & qui traversoient la Seine, portées sur des bateaux placés de distance en distance. L'approche de l'*Isle Saint-Louis* (1) étoit défendue par un Fort ; on ne commença qu'en 1614 à y bâtir des maisons, & à la joindre à une Isle appelée la *petite Isle aux Vaches*, dont elle avoit été jusqu'alors séparée par un canal de la rivière, à l'endroit où est aujourd'hui l'Eglise Saint-Louis. Les Ponts Marie (2) & de la Tournelle ne furent achevés qu'en 1635.

Les rues des Petits-Champs & des Bons-Enfans aboutissoient encore, en 1630, aux murailles de la Ville, qui passaient, comme je l'ai marqué, sur le terrain où est à présent la Place des Victoires ; ce Quartier étoit même si retiré, qu'on y voloit en plein jour, & qu'on l'appeloit le Quartier *vide-gouffet*. Les bâtimens du Palais Royal, que le Cardinal de Richelieu fit commencer en 1629, occa-

(1) On l'appelle aussi l'*Isle Notre-Dame*.

(2) Ainsi nommé de Marie, l'Entrepreneur.

sionnèrent une nouvelle enceinte : la porte Saint-Honoré , qui étoit où sont à-présent les Bouche-cheries & le Marché des Quinze-Vingts , fut reculée , en 1631 , jusqu'à l'endroit où nous l'avons vue ; & depuis cette porte jusqu'à la porte Saint-Denis , les nouveaux remparts qu'on fit élever , & que Louis XIV fit (1) abattre , formoient le circuit que nous trace le Boulevard. Ce nouveau côté de la Ville fut bientôt couvert des rues de Cléri , du Mail , Saint-Augustin , Sainte - Anne , des rues Neuve Saint-Eustache & des Petits-Champs , & autres adjacentes ; il y avoit cependant encore des (2) Moulins sur la butte S. Roch en 1670.

Voilà une idée des différens accroissemens de Paris, Je vais à présent parcourir cette Capitale ; je dis parcourir , car mon dessein , en composant ces *Essais* , n'a pas été d'en donner une description générale , suivie & détaillée ; je ne parlerai que des Quartiers & des Rues où il s'est passé quelque fait singulier , intéressant & propre à montrer quelles ont été , en différens temps , les mœurs & coutumes de la Nation.

Les monumens & les histoires nous fournissent

(1) Il pensa que la Capitale d'un grand Roi & d'un grand Royaume n'en doit point avoir.

(2) La rue des Moulins en a retenu le nom.

des lumières pour connoître les actions de nos Ancêtres. L'homme qui pense, compare les Usages antiques avec les nôtres, & trouve singulier que nous lisions avec étonnement les relations qui nous apprennent les Coutumes de certains Peuples éloignés, tandis que les caractères, les préjugés de nos Aïeux, que dis-je? nos Mœurs même présentes, sont tout aussi bizarres que celles qui causent notre surprise.

L'habitude & l'esprit de dissipation nous ferment également les yeux, & sur ce qui est arrivé avant nous, & sur les événemens de notre âge. Nous ne faisons surtout aucune attention à ce qui s'est passé dans le même Pays, dans la même Ville, dans la même rue que nous habitons. Nous marchons sur les débris d'une antiquité respectable, sans qu'ils arrêtent nos regards; nous foulons d'un pied rapide les cendres des Héros qui ont défendu l'Etat, & qui ont dérobé nos mains délicates à l'esclavage, sans daigner nous en rappeler la mémoire; nous nous trouvons souvent, avec indifférence, dans des Quartiers de cette Capitale, célèbres par des événemens qui ont fait le bonheur ou le malheur de la Patrie. Nous traversons tous les jours telle rue, sans nous ressouvenir, sans savoir peut-être, que c'est au milieu de cette rue, que l'Ami de l'Humanité, le Père de la France, le meilleur des

Rois , & par conséquent le plus grand , fut assassiné au milieu de son Peuple qui l'adoroit. Nous nous promenons tranquillement sur ce beau Quai, décoré du Palais de nos Souverains ; & nous ignorons que c'est de-là, des fenêtres d'une maison qui subsiste encore , qu'un jeune Monarque, dont une mère abominable avoit corrompu le naturel heureux, tira la nuit de la Saint-Barthélemi sur ses propres Sujets, qui passoient l'eau pour se sauver au Fauxbourg Saint-Germain , &c.

RUE SAINT-ANDRÉ DES ARCS (1).

Pendant les guerres civiles ; sous le règne de Charles VI, la nuit du 28 au 29 Mai 1418, Perrinet le Clerc, fils d'un Quartenier de la Ville, prit sous le chevet du lit de son père, les clefs de la porte de Buci, & l'ouvrit aux troupes du Duc de Bourgogne. Ces troupes, auxquelles se joignit la plus vile populace, pillèrent, tuèrent ou emprisonnèrent tous ceux qui étoient opposés à la faction de ce Prince, & qu'on appeloit *Armagnacs*. Le 12 de Juin, le carnage recommença avec encore plus de fureur ; la populace courut aux prisons, se les fit ouvrir ; les plus notables

(1) Ainsi nommée, parce qu'on y vendoit des arcs & des flèches.

Bourgeois, deux Archevêques, six Evêques, plusieurs Prêfidents, Confeillers, & Maîtres des Requêtes furent affommés, ou précipités du haut des tours de la Conciergerie & du grand Châtelet; on les recevoit en bas fur la pointe des piques & des épées; les environs du Palais regorgeoient de fang; les corps du Connétable Bernard d'Armagnac, & du Chancelier Henri de Marle, après avoir été traînés dans les rues, furent jetés à la voirie. Les Bouchers érigèrent enfuite à Perrinet le Clerc, à la Place Saint-Michel, une statue dont le tronc fubfifte encore, & fert de borne à la maifon qui fait le coin de la rue Saint-André-des-Arcs, & de la rue de la vieille Bouclerie.

Malgré la tradition & le fentiment de la plupart des Hiftoriens, Moreau de Mautour (1) prétend que cette borne avec une tête d'homme, n'eft que le pur effet du caprice d'un ouvrier, & qu'il n'y a jamais eu de statue de Perrinet le Clerc; il en paroît fi perfuadé, qu'il a négligé d'appuyer fon opinion fur des preuves & de bonnes raifons. Germain Brice, qui d'ailleurs rapporte très-mal le trait hiftorique, dit *que l'on trouva, il y a quelques années, dans la cave d'une maifon voifine, des fragmens de cette Statue.* Il y a toute apparence qu'on la mutila, dès que Charles VII fut maître de Paris, & que, par déri-

(1) *Hiftoire de l'Académie des Infcrip. T. 3.*

sion, on la mit à servir de borne. Il est aisé de voir combien elle est différente des autres bornes par sa longueur & sa grosseur.

RUE SAINT-ANTOINE.

Les lices que fit faire Henri II pour le Tournoi où il fut blessé, alloient depuis le Palais des *Tournelles* jusqu'à la Bastille. Après sa mort, Catherine de Médicis regarda ce Palais comme funeste, n'y voulut plus demeurer, & engagea même Charles IX à le faire abattre. Il ne fut cependant entièrement démoli, que sous le règne de Henri IV, qui fit commencer la Place Royale sur son emplacement. Ce n'avoit été d'abord qu'un simple Hôtel, appartenant, en 1390, au Chancelier d'Orgemont. Léon de Lusignan, Roi d'Arménie, y demouroit & y mourut en 1393. Le Duc de Betfort, Régent pendant la minorité de Henri VI, prétendu Roi de France, s'y logea vers 1422, l'agrandit, & l'embellit au point que Charles VII & ses Successeurs en préférèrent le séjour à celui de l'Hôtel Saint-Paul, qui étoit vis-à-vis. Son enceinte (1), avec le parc & les jardins, s'étendoit depuis la rue des Égouts jusqu'à la porte Saint-Antoine, & renfermoit tout ce terrain où l'on a bâti

(1) Enceinte du Palais des Tournelles.

depuis les rues des Tournelles , Jean-Beaufire , des Minimes , du Foin, Saint-Gilles, Saint-Pierre, des douze Portes, & le commencement de la rue Saint-Louis, jusqu'à la rue Saint Anastase.

C'est à l'entrée de la rue des Tournelles, où aboutissoit alors un des côtés du Parc, vis-à-vis de la Bastille, que Quélus, Maugiron & Livarot, se battirent en duel à cinq heures du matin, le 27 Avril 1578, contre d'Entragues, Riberaç & Scomberg. Maugiron & Scomberg, qui n'avoient que 18 ans, furent tués roides; Riberaç mourut le lendemain; Livarot, d'un coup sur la tête, resta six semaines au lit; d'Entragues ne fut que légèrement blessé; Quélus, de dix-neuf coups qu'il avoit reçus, languit trente-trois jours, & mourut entre les bras du Roi, le 29 Mai, à l'Hôtel de Boissi, dans une chambre qu'on peut dire avoir été sanctifiée depuis, servant à présent de Chœur aux filles de la Visitation de Sainte-Marie.

« Quélus, dit Brantôme (1), se plaignoit fort
» de ce que d'Entragues avoit la dague plus que
» lui, qui n'avoit que la seule épée; aussi en tâ-
» chant de parer & de détourner les coups que
» d'Entragues lui portoit, il avoit la main toute
» découpée de plaies; & lorsqu'ils commencèrent
» à se battre, Quélus lui dit, tu as une dague,

(1) *Mémoires sur les Duels.* p. 34.

» & moi je n'en ai point; à quoi d'Entragues
» répliqua : tu as donc fait une grande sottise
» de l'avoir oubliée au logis ; ici sommes-nous
» pas pour nous battre , & non pour pointiller
» des armes? Il y en a aucuns qui disent que c'étoit
» quelqu'espèce de supercherie d'avoir eu l'avantage
» de la dague, si l'on étoit convenu de n'en
» point porter, mais la seule épée. Il y a à disputer
» là-dessus ; d'Entragues disoit qu'il n'en avoit
» pas été parlé ; d'autres disent que par gentillesse
» Chevaleresque , il devoit quitter la dague : c'est
» à savoir s'il le devoit ». Cela ne seroit pas douteux
aujourd'hui ; & cela n'auroit jamais dû l'être.

Quand on apprit à Paris la mort des Guise , tués à Blois le 27 Décembre 1588, par l'ordre de Henri III, le peuple , que les prédications des Moines avoient rendu furieux , courut à Saint-Paul , & détruisit les tombeaux que ce Prince avoit fait élever à Quélus , à Maugiron & à Saint-Mégrin , disant *qu'il n'appartenoit pas à ces méchans , morts en reniant Dieu , & mignons du Tyran , d'avoir si beaux Monumens dans l'Eglise.* On voyoit sur ces tombeaux , qui étoient de marbre noir , & chargés d'Epitaphes aux quatre faces, les Statues très-ressemblantes de ces trois favoris. Voici quelques-unes de ces Epitaphes que j'ai copiées d'un livre imprimé en 1587.

Jacobi de Levi Clariss. familiæ & summa virtutis adol.

E P I T A.

*Quid marmor , aras & artes suspicis ? Dignus fuit hoc honore
 Quesleus , ingenio præstans , moribus facilis , aspectu
 Gratus : cui artes erant , virtutem colere , Deo , Patria ,
 Et Principi servire : non injuriam , sed mortem patienter
 Tulit : grati animi est hoc monumentum.*

Obiit 4 Kal. Junii anno 1578. æta. 24.

Pauli de Caussade. Comi. Samegrini.

E P I T A.

*Nil virtus , nil genus , nil opes , nil vires possunt.
 His omnibus , & favore pollens jacet , victus fraude ,
 (1) Et multorum viribus : incautum vis obruit , quem
 Nec publicus inimicus domuit , nec privatus terruit.
 Abi , viator : tace , & pro mortuo ora.
 Obiit 11. Kal. Augus. anno 1578. æta. sua 24.*

(1) *Saint Mégrin*, dit l'Étoile, passoit pour être le mignon de la Duchesse de Guise. Le Duc de Mayenne, beau-frère de cette Princesse, à la tête de vingt ou trente hommes, le fit assassiner dans la rue S. Honoré, à onze heures du soir, le 21 Juillet 1578.

Franc. Maugeronis Clariff. & generofiſſ. Adol.

E P I T A.

Maugeronis in hoc ſunt offa repofita Sepulcro,

Cui virtus annos contigit ante ſuos ;

Oſto namque decem natus , non pluribus annis ,

Alter erat Cocles , Hannibal alter erat.

Teſtis erit tanta juvenili Iſſoria capta

Virtuti , teſtis perditus huic oculus.

Obiit anno 1578. quintâ Kal. Maii. æta. 18.

É P I T A P H E.

La Décſſe Cyprine avoit conçu des Cieux ,

En ce ſiècle dernier , un enfant dont la vue

De flammes & d'éclairs étoit ſi bien pourvue ,

Qu'Amour , ſon fils aîné , en devint envieux.

Chagrin contre ſon frère , & jaloux de ſes yeux ,

Le gauche lui creva (1) ; mais ſa main fut déçue ;

Car l'autre qui étoit d'une lumière aiguë ,

Bleſſoit plus que devant les hommes & les Dieux.

Il vient , en ſoupirant , ſ'en plaindre à ſa mère ;

Sa mère ſ'en moqua ; lui , tout plein de colère ,

La Parque ſupplia de lui donner confort.

La Parque , comme Amour , en devint amoureuse ;

Ainſi Maugiron gît ſous cette tombe ombreufe ,

Et vaincu par l'Amour , & vaincu par la Mort.

(1) A l'âge de 16 ans , il avoit perdu un œil d'une bleſſure au ſiège d'Iſſoire.

Si l'on est surpris de rencontrer les Parques ; l'Amour & Vénus dans une Eglise , on ne l'est guère moins , en lisant que ces Messieurs furent honorés d'Oraisons funèbres (1), prononcées en grand appareil par un Prélat , Arnault de Sorbin , Evêque de Nevers. Je finis cet article par un trait qui marque bien la fureur des duels de ce temps-là. Quélus & Buffi , ayant eu querelle ensemble , se donnèrent rendez-vous pour se battre ; & leurs pères devoient leur servir de seconds ; le Roi les accomoda & empêcha ce combat.

É G L I S E D E S A I N T - L O U I S .

M. Perraut , Président de la Chambre des Comptes , Secrétaire des Commandemens de Henri de Bourbon , père du Grand Condé , non content d'avoir fait à ses frais & décoré en bronze , la Chapelle magnifique que les Connoisseurs admirent dans l'Eglise des ci-devant Jésuites , rue Saint Antoine , où repose le cœur de ce Prince , laissa une somme considérable , pour faire célébrer tous les ans un Service solennel pour le repos de l'ame

(1) Imprimées chez Chaudières , rue S. Jacques , à l'Image de l'Homme sauvage.

de son Maître, & qu'annuellement un Prédicateur montât dans la Chaire de vérité, pour y exalter les vertus & les services d'un Prince également Chrétien & patriote. Le célèbre Bourdaloue est le premier qui ait payé ce tribut.

R U E D E L' A R B R E S E C (1).

En 1505, il y eut dans cette rue une espèce de fédition à l'occasion d'une marchande (2) que le Curé ne vouloit pas enterrer, qu'on ne lui eût montré, ou à l'Evêque, le testament qu'elle avoit fait (3). Les Evêques prétendoient être en droit de se faire représenter les testamens (4); ils défendoient de donner la sépulture à ceux qui mourroient *ab intestat*, ou qui n'avoient pas fait un legs à l'Eglise; & les parens étoient obligés d'aller à l'Official, qui commettoit un Prêtre (5), ou quelqu'autre personne Ecclésiastique, pour réparer la faute du défunt, & faire ce legs en son nom. En 1533, pendant que la peste ravageoit Paris, &

(1) Ainsi nommée d'une vieille enseigne, l'*Arbre sec*.

(2) *Laurière, gloss. Franç. au mot Exécuteur Testament.*

(3) *Préfid. Liçet. Dumoulin.*

(4) *Févret. Traité de l'Abus, p. 371. T. 1.*

(5) *Arrêts des 1 Mars 1401 & 19 Mars 1409.*

que l'on n'avoit guère le temps de songer à tester , les corps d'une infinité de personnes restèrent plusieurs jours sans sépulture , & achevoient d'infester l'air. N. des Urfins , Vicaire général en l'absence de l'Evêque , voulut bien se relâcher & permettre qu'on les enterrât , *sans tirer à conséquence*. Quelques Curés s'opposoient même à la profession de ceux qui vouloient se faire Moines , jusqu'à ce qu'ils eussent payé les droits de sépulture , disant que , puisqu'ils mouroient au monde par la profession Religieuse , il étoit juste qu'ils s'acquittassent de ce qu'ils auroient dû , si on les avoit enterrés.

On lit dans le Journal , sous les régnés de Charles VI & de Charles VII , année 1440 , que *pendant quatre mois , dans le Cimetière des Innocens , on n'enterra ni petit ni grand , & qu'on n'y fit recommandation pour personne , parce que maître Denis des Moulins , Evêque de Paris , en vouloit avoir trop grande somme d'argent*. On publioit au prône , & l'on affichoit à la porte de la Paroisse (1) , l'excommunication contre le Mort que sa famille avoit enterré dans un champ , ne pouvant ou ne voulant pas payer la somme exorbitante que l'Eglise demandoit *pour le laisser pourrir en terre bénite*.

(1) *Ibidem* , ann. 1448.

Enfin, par Arrêt du 13 Juin 1552, le Parlement réprima ce scandale; quelques Evêques prétendirent que c'étoit toucher à l'encensoir; leurs mandemens furent flétris; & les contrevenans à l'Arrêt furent poursuivis avec tant de vigueur, que peu-à-peu ces vexations cessèrent, ou que du moins on les exerça d'une façon plus honnête.

L' A R S E N A L.

L'Hôtel-de-Ville avoit, derrière les Célestins, un Arceual qu'on appelloit *les granges de l'artillerie de la Ville*. François I, voulant faire fondre du canon, les fit demander au Prévôt des Marchands & Échevins, qui ne les prêtèrent que de très-mauvaise grace, prévoyant apparemment ce qui arriveroit: ces granges devinrent Maison Royale. Le feu y prit en 1562. Les nouveaux bâtimens que fit faire Charles IX, furent considérablement augmentés par Henri III & Henri IV.

L'Auteur *des Mélanges d'Histoire & de Littérature*(1), dit qu'il a vu deux Traités faits par Louis XIII avec *Villedo*, l'un du 29 Janvier 1636, & l'autre du 3 Octobre 1637, pour la construction d'un canal autour de Paris, depuis le bastion de l'Arse-

(1) *Tome 2, page 9.*

nal jusqu'à la porte de la Conférence. Il ajoute qu'après beaucoup de dépense, cet ouvrage fut interrompu par M. de Bullion, Surintendant des Finances, *contraire à cette entreprise, parce qu'elle étoit protégée par le Père Joseph le Clerc, Capucin si connu sous le Ministère du Cardinal de Richelieu.* Il seroit singulier qu'un Surintendant des Finances, par pique contre un Capucin, eût interrompu un ouvrage qui avoit coûté considérablement, & qu'on avoit imaginé comme le seul moyen de remédier aux inondations de la Seine.

RUE AUBRI-LE-BOUCHER (1).

En 1309, un homme qu'on menoit au supplice, fut délivré dans cette rue par le Cardinal de Saint-Eusèbe (2). Les Cardinaux ont prétendu pendant long-temps, qu'ils avoient le privilège (comme autrefois les Vestales à Rome) de donner grâce à un criminel, en affirmant qu'ils ne s'étoient rencontrés que par hasard sur son passage.

(1) Ainsi nommée d'*Aubri-le-Boucher*, Bourgeois de Paris.

(2) *Rochette*.

QUAI DES AUGUSTINS.

C'étoit un terrain planté de saules , ordinairement inondé l'hiver , & qui servoit l'été de promenade. Philippe-le-Bel , par Lettres du 9 Juin 1312 , ordonna au Prévôt des Marchands de le faire revêtir de pierres de taille ; & l'on voit par d'autres Lettres du 23 Mai de l'année suivante , qu'il lui reproche sa négligence à exécuter les ordres qu'il lui avoit donnés.

Au bout de la rue Gît-le-cœur , dans l'angle qu'elle forme aujourd'hui avec la rue de Hurepoix , François I fit bâtir un petit Palais qui communiquoit à un Hôtel qu'avoit la Duchesse d'Étampes dans la rue de l'Hirondelle. Les peintures à fresque , les tableaux , les tapisseries , les Salamandres (1) , accompagnées d'emblèmes , & de tendres & ingénieuses devises , tout annonçoit dans ce petit Palais & cet Hôtel , le Dieu & les plaisirs auxquels ils étoient consacrés. *De toutes ces devises , dit Sauval , qu'on voyoit il n'y a pas encore long-temps , je n'ai pu me ressouvenir que de celle-ci ; c'étoit un cœur enflammé , placé entre un alpha & un omega , pour dire apparemment il brûlera toujours.* Le cabinet des bains de la Duchesse

(1) C'étoit le corps de la devise de François I.

d'Étampes sert à-présent d'écurie à une Auberge qui a retenu le nom de la *Salamandre* ; un Chapelier fait sa cuisine dans la chambre du lever de François I ; & la femme d'un Libraire étoit encouche dans *son petit fallon des délices*, lorsque j'allai pour examiner les restes de ce Palais.

J'ai lu dans un Auteur anonyme, que ce Prince, le jour des Rois 1521, s'amusant à attaquer à coups de pelottes de neige, avec sa bande; un logis que le Comte de Saint-Pol défendoit avec la fienne, fut dangereusement blessé à la tête, d'un tison que Montgomeri, par mégarde, avoit jeté d'une fenêtre. Il n'est point étonnant de voir deux scélérats dans une famille; mais il est bien singulier qu'un père & un fils (1), fidèles Sujets & remplis d'honneur & de probité, soient destinés, par la fatalité la plus affreuse, l'un à blesser & l'autre à tuer (2) son Roi. Etienne Pasquier, dans ses Lettres, *Tome 2, page 77*, en racontant cet accident, dit qu'il arriva à Blois.

Au bout de ce Quai, près des grands Augustins, étoit l'*Hôtel d'Hercule*, ainsi nommé des travaux d'Hercule qu'on y avoit peints. Louis XII

(1) Ils étoient Capitaines de la Garde Ecoissoise.

(2) Henri II fut blessé dans un tournoi par Montgomeri, & mourut de cette blessure.

le donna au Chancelier Duprat. Antoine Duprat, son petit-fils, Seigneur de Nantouiller, Prévôt de Paris, se vantoit d'être l'homme de l'Europe qui avoit les plus puissans ennemis : j'ai nargué, disoit-il, la Reine Elizabeth à Londres; je parle tous les jours fort mal des maîtresses du Duc d'Anjou (1) & du Roi de Navarre (2); & j'ai eu le plaisir de manquer de parole au Duc de Guise à l'occasion d'une terre. Le Duc d'Anjou, le Roi de Navarre & le Duc de Guise lui mandèrent un jour qu'ils iroient souper chez lui, à cet Hôtel d'Hercule; & ils y allèrent, malgré tous les prétextes qu'il put alléguer pour se dispenser de recevoir cet honneur. Après le souper, leur suite pillà, ou jeta par les fenêtres, son argent, sa vaisselle & ses meubles. « Le lendemain, dit l'Étoile, le Premier
» Président fut trouver le Roi (Charles IX), &
» lui dit que tout Paris étoit ému pour le vol de
» la nuit passée, & que l'on disoit que Sa Majesté
» y étoit en personne (3), & l'avoit fait pour rire;
» à quoi le Roi ayant répondu que ceux qui le
» disoient avoient menti, le Premier Président
» répliqua, j'en ferai donc informer, Sire. Non,
» non, répondit le Roi; ne vous en mettez en

(1) Henri III. (2) Henri IV.

(3) *Mémoires pour servir à l'Histoire, année 1573.*

» peine : dites seulement à Nantouillet qu'il aura
» affaire à trop forte partie, s'il en veut deman-
» der raison ».

Quelque-tems après, Mademoiselle de Rieux (1), favorite du Duc d'Anjou, belle comme les Amours, vive & fière comme une Bretonne, passant à cheval (2) sur le Quai de l'École, & voyant venir Nantouillet à pied, suivi de ses gardes, un jour de cérémonie, part comme un éclair, le renverse & le fait fouler aux pieds de son cheval. » C'est

(1) D'Aubigné, T. 3, Liv. 1, p. 33; dit que *Mademoiselle de Rieux, Princesse de Bretagne, pensa devenir Reine de France; le Duc d'Anjou, depuis Henri III, ayant voulu l'épouser.* Elle étoit nièce de Claude de Rieux, qui avoit épousé, le 13 Décembre 1529, Susanne de Bourbon, fille unique de Louis de Bourbon, Prince de la Roche-sur-Yon, & de Louise de Bourbon Montpensier. On voit dans les registres des tenues des Etats de Bretagne en 1576 & 1582, que la qualification de *Seigneurs du Sang*, que prenoient les Sires de Rieux, leur fut confirmée, & même à leurs cadets, par l'assemblée des Etats, & qu'ils se qualifioient ainsi, parce qu'ils descendoient de Rodald de Rieux, petit-fils d'Alain-le-Grand, Duc de Bretagne. Cet Alain-le-Grand étoit petit-fils de Nominœ, Roi de toute l'Armorique, & commença de régner en 879. Il ne reste de cette illustre Maison, que Louis-Auguste de Rieux, Lieutenant-Général des armées du Roi, & Louis-François de Rieux, son fils.

(2) C'étoit ainsi qu'alloient alors les filles d'honneur de la Reine.

» elle , dit Brantôme (1) , qui tua virilement de sa
» propre main *Antinotti* , Florentin , qu'elle avoit
» épousé par amourette , & qu'elle surprit couché
» avec une autre ».

RUE DES PETITS AUGUSTINS.

L'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, proche & hors des murs de Paris , ressembloit à une Citadelle ; ses murailles étoient flanquées de tours & environnées de fossés ; un canal large de treize à quatorze toises , qui commençoit à la rivière , & qu'on appeloit *la petite Seine* , couloit le long du terrain où est à présent la rue des petits Augustins , & alloit tomber dans (2) ces fossés. La prairie , que ce canal partageoit en deux , fut nommée *le grand & le petit pré aux-Clercs* , parce que les Écoliers , qu'on appeloit autrefois *Clercs* , alloient s'y promener les jours de fête. *Le petit pré* étoit le plus proche de la ville.

Une partie de l'armée de Henri IV étoit campée dans le *grand pré-aux-Clercs* , lorsqu'il assiégea

(1) *Journal de Henri III* , T. 1 , p. 217.

(2) On les combla en 1640 ; & l'on bâtit sur le terrain qu'ils occupoient , un côté des rues Saint-Benoît , Sainte-Marguerite , & du Colombier ; l'autre côté de cette dernière rue avoit été bâti , vers l'année 1543 , avec la rue Desmarais.

Paris en 1589. « Le Mercredi, premier jour de
» Novembre, à la faveur d'un brouillard qui se
» leva comme par miracle, après la prière faite dans
» *le pré-aux-Clers* (1), le Roi surprit les Faux-
» bourgs Saint-Jacques (2) & Saint-Germain.; &
» sur les sept heures du matin, il se fit faire, au
» Fauxbourg Saint-Jacques, dans la salle du petit
» Bourbon (3), un lit de paille fraîche, sur laquelle
» il reposa environ trois heures... Ce même jour,
» ayant envie de voir Paris à découvert, il monta
» au haut du clocher de Saint-Germain-des-Prés,
» où le conduisit un Moine, avec lequel il se
» trouva seul. En étant descendu, il dit au Maré-
» chal de Biron : une appréhension m'a faisi étant
» avec un Moine, & me souvenant du couteau
» de frère Clément... Le Vendredi, trois de
» Novembre, n'ayant pas reçu l'artillerie néces-
» faire pour battre la Ville, il sortit des Faux-
» bourgs, & demeura en bataille depuis sept heu-
» res du matin jusqu'à onze (4), pour attirer le

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire, année 1589.*

(2) On avoit élevé quelques fortifications & fait des retran-
chemens autour de ces Fauxbourgs, qui n'étoient pas, à beau-
coup près, aussi étendus qu'ils le sont aujourd'hui.

(3) A présent le Val-de-Grace.

(4) *Supplément, page 6, Tome premier.*

» Duc de Mayenne hors des portes ; mais per-
» sonne ne sortit ».

On ne commença de bâtir dans *le grand pré-aux-Clercs*, que sous Louis XIII ; & les rues des Petits-Augustins, Jacob, de l'Université, de Verneuil, de Bourbon & de Saint-Père (1), n'étoient pas encore achevées au commencement du règne de Louis XIV.

La Reine Marguerite, première femme de Henri IV, avoit fait venir des Augustins déchaussés, (2) auxquels elle donna une maison, six arpens de terrain & six mille livres de rente perpétuelle ; à condition qu'ils chanteroient des Cantiques & les louanges de Dieu *sur des airs qui seroient faits par son ordre*. Ces Pères, *assurément, n'aimoient pas la musique* ; ils s'obstinèrent à ne vouloir que psalmodier ; elle les chassa, & mit à leur place des Augustins chaussés, qui se sont assez bien arrondis depuis, & qui ont donné le nom à la rue.

RUE SAINT-AVOYE.

L'Hôtel de Mesmes étoit l'Hôtel d'Anne de Montmorenci, Connétable de France. Il y mourut avec

(1) Et non pas des SS. Pères.

(2) Petits-Pères.

route la dignité d'un héros Chrétien , le 12 Novembre 1567, deux jours après la bataille de Saint-Denis , des blessures qu'il y avoit reçues. Ce respectable vieillard , âgé de soixante-quatorze ans , couvert de sang , son épée rompue , donna un si furieux coup du pommeau dans le visage de Robert Stuard (1) , qui lui disoit de se rendre , qu'il lui cassa deux dents & le renversa de cheval : dans l'instant un des soldats de Stuard lui tira dans les reins un coup de pistolet chargé de trois balles (2). Il avoit servi sous cinq Rois , s'étoit trouvé à près de deux cents combats , à huit batailles rangées , & avoit été employé à dix Traités de Paix. Je remarque que , dans ces tems malheureux , les Princes & les principaux Chefs Catholiques & Protestans , sont tous morts funestement , ou d'une façon singulière. Henri II, d'un éclat de lance dans l'œil ; Charles IX , vomissant son sang ; Henri III & Henri IV , assassinés ; Antoine de Bourbon, Roi de Navarre , blessé au siège de Rouen , & pour n'avoir pas été le maître de sa passion pour Mademoiselle du Roüer , après que les Chirurgiens eurent pansé sa blessure ; François , Comte d'Enghien , d'un coffre qui lui tomba sur la tête en se divertissant avec ses favo-

(1) *Mémoires de Castelnau* , liv. 6.

(2) *Brantôme*.

ris au Château de la Roche-Guyon ; Henri de Bourbon , Marquis de Beaupréau , d'une chute de cheval à la chasse ; Louis I , Prince de Condé , assassiné par Montesquiou , après la bataille de Jarnac ; Henri I , Prince de Condé , empoisonné à Saint-Jean-d'Angély : le Maréchal de Saint-André , tué de sang-froid par Bobigni , après la bataille de Dreux ; François de Clèves , tué par accident à la même bataille par son meilleur ami ; François de Guise , assassiné par Jean Poltrot de Meré , au siège d'Orléans ; Henri de Guise & le Cardinal de Guise , enfin punis & tués à Blois ; le Cardinal de Lorraine , empoisonné à Avignon par un Moine , & le Cardinal de Châtillon , à Hampton par son Valet-de-Chambre ; l'Amiral de Coligni , massacré la nuit de la Saint-Barthélemi ; l'Amiral André de Villars-Brancas , prisonnier des Espagnols , poignardé par l'ordre de Contreras , leur Commissaire-Général. Des cinq frères Joyeuse , Anne & Claude furent tués indignement par les Capitaines Bordeaux & Descentiers , à la bataille de Coutras ; Georges fut trouvé mort d'apoplexie dans son lit la veille de ses noces ; Antoine Scipion se noya dans la rivière de Tarn , après le combat de Villemur ; & Henri , Pair & Maréchal de France , mourut Capucin.

R U E B A R B E T T E (1).

Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, avoit acheté l'Hôtel Barbette ; c'étoit son *petit séjour* (2) ; elle s'y retiroit ordinairement pendant les accès de la maladie de ce Prince. L'Abbé de Choisi rapporte, d'après un ancien manuscrit, que, *comme il étoit quelquefois furieux, & qu'il frappoit à droite & à gauche sans distinction, & qu'il y avoit à craindre que la nuit il ne blessât la Reine, on lui amenoit tous les soirs la fille d'un Marchand de chevaux, qui étoit fort belle, qui fut bien récompensée, qu'on appeloit communément & publiquement la petite Reine, & dont il eut une fille (Marguerite de Valois) à qui l'on donna en dot, en la mariant au Sire d'Harpedanne, la Terre de Belleville en Poitou.*

J'ai lu dans une vieille Chronique, que, pour l'engager à changer de linge & à se coucher entre deux draps, ce qu'il n'avoit pas voulu faire pendant près de cinq mois, on imagina de lui présenter *cette belle fille*, qui s'appeloit *Odette de*

(1) Ainsi nommée d'Étienne Barbette, Prévôt de Paris, sous Philippe-le-Bel.

(2) Nom qu'on donnoit aux petits Hôtels qu'avoient les Princes aux portes de Paris.

Champdivers. Ce moyen étoit plus naturel que celui qu'on employa dans la suite; on faisoit entrer brusquement dans sa chambre dix ou douze hommes bizarrement vêtus, & barbouillés de noir, qui le prenoient sans lui rien dire, le déshabillaient & le mettoient au lit; il en avoit peur & n'osoit leur résister. On ne sauroit lire la vie de ce Prince, sans être attendri; il étoit d'une figure majestueuse, d'une force & d'une adresse étonnante à toutes sortes d'exercices; libéral, affable & plein d'humanité. Les cris du peuple, dès qu'il se portoit un peu mieux, l'instruisoient de l'administration tyrannique de ses Oncles; & la bonté de son cœur lui rendoit alors l'état de sa santé encore plus cruel. Il voyoit qu'on profitoit de sa maladie pour mettre de nouveaux impôts, & que le Duc d'Orléans, son frère, & la Reine s'approprioient les revenus de la Couronne & les dissipoient en dépenses superflues, tandis que le Dauphin manquoit du nécessaire. Il fit venir un jour la Gouvernante de ses Enfans; elle lui avoua que *souvent ils n'avoient que manger ni que vêtir.* Je ne suis pas mieux traité, répondit-il en soupirant, & en lui donnant, pour la vendre, une coupe d'or dans laquelle il venoit de boire. Il eût été un grand Roi, s'il ne fût pas tombé dans cette funeste maladie, qui occasionna tous les malheurs de la France & les triomphes des Anglois.

RUE

R U E D E S B A R R E S.

Louis de Bourdon , beau , bienfait , qui s'étoit signalé en différentes occasions , & entr'autres à la bataille d'Azincour (1) , allant à son ordinaire voir un soir la Reine , Isabeau de Bavière , au Château de Vincennes , rencontra le Roi (Charles VI) qui en revenoit , & qu'il salua ; mais *sans s'arrêter ni descendre* , & continuant de pousser son cheval au grand galop. Le roi l'ayant reconnu , ordonna à Tanguy du Chatel , Prévôt de Paris , de courir après lui , & de le conduire en prison. La nuit , il fut mis à la question , ensuite enfermé dans un sac , & jeté dans la Seine , avec ces mots sur le sac : *laissez passer la justice du Roi* (2). Ses amours avec la Reine , qui fut conduite le lendemain à Tours , pour être gardée à vue , étoient si publics , qu'ils méritoient cette punition. Un Auteur anonyme qui se plaît trop à conter des faits singuliers , pour qu'on ne le soupçonne pas de rapporter quelquefois des fables , dit que l'homme qu'on envoya à la maison de Louis de Bourdon (3) pour saisir ses papiers , ayant ouvert le tiroir d'une

(1) *Monstrelet* , page 244.

(2) *Le Laboureur*.

(3) A présent l'Hôtel de Charni , dans cette rue des Barres.

vieille armoire, il en sortit dix ou douze aspics, ou serpens, & que le lendemain on trouva cet homme expirant, & ces serpens entortillés autour de son cou, de ses jambes & de ses bras.

R U E S A I N T - B A R T H É L E M I.

Robert, fils de Hugues-Capet, avant que d'épouser Berthe, sa cousine issue de germain, fit une assemblée d'Évêques pour savoir s'il lui falloit des dispenses; leur avis fut qu'il n'en avoit pas besoin, ou qu'en tout cas ils pouvoient les donner. Deux ans après, Grégoire V, ayant été élu Pape, tint à Rome un Concile, dont le premier décret attaqua ce mariage, & fut conçu dans ces termes : « Que le Roi Robert & Berthe, sa » parente, qui se sont mariés contre les loix de » l'Eglise, aient à se séparer & à faire une pénitence de sept ans; & qu'Archambauld, Archevêque de Tours, qui leur a donné la bénédiction nuptiale, & les autres Évêques qui ont assisté à ce mariage incestueux, soient interdits de la communion, jusqu'à ce qu'ils soient venus à Rome faire satisfaction au Saint-Siège ». Robert aimoit sa femme; elle étoit grosse; & il lui paroissoit affreux de la déshonorer, & l'enfant auquel elle alloit donner le jour. Il refusa d'obéir, fut excommunié; & l'on vit aussitôt, non-seule-

ment le peuple, mais même les gens de la Cour se séparer de leur Roi : il ne lui resta que deux domestiques ; encore faisoient-ils passer par le feu, pour les purifier, les plats où il avoit mangé, & les vases où il avoit bu. Un matin qu'il étoit allé, selon sa coutume, dire ses prières à la porte de l'Église de Saint-Barthélémi, (car il n'osoit pas y entrer) Abbon, Abbé de Fleuri, suivi de deux femmes du Palais, qui portoient un grand plat de vermeil couvert d'un linge, l'aborde, lui annonce que Berthe vient d'accoucher, & découvrant le plat : *Voyez*, lui dit-il, *les effets de votre désobéissance aux décrets de l'Église, & le sceau de l'anathême sur ce fruit de vos amours.* Robert regarde & voit un monstre (1), disent Pierre Damien & Romuald, qui avoit le cou & la tête d'un canard. Croira-t-on que, par le plus abominable complot, dans l'idée d'obliger ce Prince à se soumettre, & pour fortifier en même-temps parmi le peuple, la terreur qu'inspiroient les excommunications, on substitua ce monstre à la place du véritable enfant ? Il est plus naturel de penser, qu'une masse de chair d'une figure bizarre a pu se former au sein d'une femme dévorée de chagrins pendant sa grossesse, & dont l'imagination

(1) *Anonyme. Duchesne, Tome 4, page 85.*

& la conscience étoient troublées par les menaces du Pape. Berthe fut répudiée ; Robert épousa Constance de Provence, dont le caractère altier, cruel, vindicatif, exerça si souvent sa patience, & causa tant de troubles dans l'État, qu'il ne parut pas que la bénédiction du ciel se fût répandue sur ce second mariage.

LA BASTILLE.

Christine de Pisan, qui avoit vécu sous le règne de Charles V, & qui écrivit la vie de ce Prince, rapporte qu'il fit bâtir *la Bastille Saint-Antoine*, quoique depuis on y ait travaillé. Hugues Aubriot, Prévôt de Paris, y posa la première pierre, le 22 Avril 1370. Le Laboureur dit qu'on acheva de la fortifier en 1382. C'est un Château qui, sans être fort, est un des plus redoutables de l'Europe, & sur lequel je ne rapporterai aucune anecdote.

PORTE SAINT-BERNARD.

Sur la fin du dernier siècle, la mode étoit d'aller se baigner à la Porte Saint-Bernard. Un jour les deux sœurs Loison, fameuses Courtisanes, s'y baignoient, & avoient autour de leur tente M. le Duc & beaucoup de Seigneurs de la Cour. La

femme d'un Conseiller, qui se baignoit auprès d'elles, dit à une de ses amies : Voilà les Loïson; elles l'entendirent; la cadette répondit : « Voilà » qui est bien robin & bien bourgeois. Il est vrai, » répliqua la Conseillère, qu'on pourroit vous » donner d'autres noms, & que ceux d'Abandon- » nées & de Malheureuses vous iroient à merveille ». Les Loïson, furieuses, se mettent à crier : « A » nous, M. le Duc; voyez comme on nous ir- » sulte ». Le Prince leur répondit d'un très-grand sang-froid : « Mesdames, je veux bien partager » vos plaisirs, mais non vos querelles ».

R U E D E S B E R N A R D I N S.

Le Cardinal de Retz & les Frondeurs, cherchant à exciter une nouvelle sédition dans Paris, imaginèrent qu'il falloit persuader que la Cour avoit voulu faire assassiner *Joli*, un des Syndics pour les rentes sur la Ville, Conseiller au Châtelet, & homme fort accrédité parmi le peuple (1). » On plaça son pourpoint & son manteau sur un morceau » de bois, dans une certaine attitude; d'*Estain-* » ville tira un coup de pistolet avec tant de jus- » tesse sur une des manches qu'on avoit remplie

(1) *Mémoires de Joli*, année 1649.

» de foin , qu'il la perça précisément où il falloit ;
» après quoi , il fut arrêté entre lui & *Joli* , que
» le véritable coup feroit tiré le lendemain , en-
» viron les sept heures & demie du matin , dans la
» rue des Bernardins La chose fut faite comme
» on l'avoit projetée ; d'*Eftainville* s'approcha du
» carrosse ; *Joli* se baissa ; le coup passa par-dessus
» sa tête , & fut si bien ajusté , qu'il se rapportoit
» parfaitement à la situation où il devoit être dans
» le carrosse Il fut conduit chez un Chirurgien ,
» vis-à-vis de S. Nicolas-du Chardonnet , où ayant
» été déshabillé , on lui trouva au bras gauche , à l'en-
» droit où les balles devoient avoir passé , une espèce
» de plaie qu'il s'étoit faite lui-même la nuit
» avec des pierres à fusil ; de sorte que le Chi-
» rurgien ne douta pas que ce ne fût l'effet du coup ,
» & y mit un appareil dans les formes , tandis que
» d'*Argenteuil* disoit & faisoit tout ce qu'il pou-
» voit , pour insinuer que cette entreprise n'avoit
» pu venir que de la part de la Cour , qui vouloit
» se défaire de celui des Syndics qui paroissoit
» le plus ferme & le plus affectionné au bien
» public ».

Quelles seroient les idées d'un Sauvage à la lecture de ce récit , où le sieur *Joli* , lui-même , rapporte , & avec un air de satisfaction & de vanité , qu'il apôta de faux témoins , qu'il fabriqua de fauf-

ses preuves, & qu'il prit les mesures les mieux réfléchies & les plus sûres, pour persuader que la Reine & le Ministre avoient voulu le faire assassiner ? Ce Sauvage penseroit sans doute, que ces infâmes manœuvres ne déshonorent point en France, n'étant pas naturel qu'un homme se donne la peine d'écrire sa vie, pour se rendre odieux & méprisable.

R U E B É T I Z Y (1).

C'est dans la deuxième maison à gauche, entrant par la rue de la Monnoie, & où est à présent une Messagerie, que l'Amiral de Coligni fut assassiné la nuit de la Saint-Barthélemi, 1572. Le massacre ne devoit commencer qu'une heure avant le jour, aux premiers coups du tocsin de l'Horloge du Palais. Catherine de Médicis, vers minuit, croyant remarquer dans le Roi des remords & de l'irrésolution, & craignant qu'il ne vînt à changer de sentiment, fit avancer le signal & sonner à Saint - Germain l'Auxerrois. Aussitôt le Duc de Guise, bien escorté, marche & frappe à la porte de l'Amiral : *Labonne* ouvre ; on le poignarde ; *Charles Dianowitz*, dit *le Besme* (2),

(1) Ainsi nommée de Jacques Bétizy, Avocat au Parlement.

(2) Parce qu'il étoit de Bohême.

Petrucci, Siennois, *Coffeins* & *Sarlabous*, montent & trouvent l'Amiral assis dans un fauteuil, & qui s'étoit éveillé au premier bruit: *Jeune homme*, dit-il à le *Besme*, *tu devrois respecter mes cheveux blancs*; mais fais ce que tu voudras; tu ne peux m'abréger la vie que de peu de jours. Il étoit malade, blessé (1); & les inquiétudes du cabinet, jointes aux fatigues de la guerre, l'avoient plus vieilli que les années: il n'avoit que cinquante-cinq ans. *Le Besme* & *Petrucci*, après l'avoir percé de plusieurs coups, le jetèrent par la fenêtre dans la cour, où le Duc de Guise, pour le reconnoître, essuya avec son mouchoir le sang qui lui couvroit le visage, & l'ayant foulé aux pieds: *c'est bien commencé*, dit-il à sa troupe; *allons continuer notre besogne*.

Pierre Mathieu rapporte qu'il a entendu raconter plusieurs fois à Henri IV, que le soir, quelques heures avant le massacre, jouant aux dez avec le Duc de Guise, il parut des gouttes de sang sur la table, & que les ayant fait essuyer, elles reparurent encore; ce qui le frappa au point qu'il quitta le jeu.

(1) A la main droite & au bras gauche, d'un coup d'arquebuse que Maurevert, caché dans une maison du Cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois, lui avoit tiré quelques jours auparavant, lorsqu'il revenoit du Louvre à pied.

Le Cardinal de Lorraine , pour récompenser *le Besme* , le maria à une de ses bâtardes. Un Italien coupa la tête de l'Amiral , & la porta à Catherine de Médicis ; elle la fit embaumer & l'envoya à Rome. Le Pape ordonna une procession solennelle en actions de grâces de l'heureuse journée de la Saint-Barthélemi (1). La nouvelle de cette procession irrita si fort le Capitaine Bressaut de la Rouvraye , Gentilhomme Angevin & Huguenot , qu'il jura de *châtrer* tous les Moines qui tomberoient entre ses mains , (2) & qu'il n'eût pas honte de se rendre fameux en portant un large baudrier qu'il avoit fait faire de ces ridicules mutilations.

Charles IX avoit envoyé des ordres dans toutes les Provinces pour exterminer les Huguenots. Tandis que la plupart des Gouverneurs étoient assez féroces ou assez lâches pour obéir , le Vicomte d'Orte , qui commandoit à Bayonne , lui écrivit : *Sire , j'ai communiqué la Lettre de Votre Majesté à la garnison & aux habitans de cette Ville ; je n'y ai trouvé que de braves soldats , de bons citoyens , & pas un bourreau.*

(1) Mézeray.

(2) Mémoires de l'État de la France.

RUE BLANCHE.

Tout le monde a vu dans cette rue, près la Barrière-Blanche, maison de M. Pigalle, le monument que cet Artiste célèbre vient d'élever à la mémoire de M. de Voltaire vivant. Le Praxitèle François a supérieurement saisi la figure de ce Poète. Mais pourquoi l'a-t-il fait tout nud ? L'aspect de ce corps décharné n'ajoute rien à la renommée de l'original. Il est assez indifférent à la postérité, de compter les côtes de M. de Voltaire. J'aurois mieux aimé que des voiles, heureusement dessinés, eussent dérobé le hideux de cette statue, & n'eussent permis aux yeux de s'arrêter, que sur une Tête tant de fois couronnée.

J'ai admiré, avec tout Paris, dans cette même maison, le Mausolée du Maréchal de Saxe. Mon ame étoit remplie de deux sentimens qui l'environnoient d'un plaisir égal. C'est le Roi, lui-même, qui a ordonné ce beau monument, & qui en a fait la dépense. « Ainsi, me disois-je, ce Prince » étend ses bienfaits & sa reconnaissance au-delà du » tombeau ! Ainsi les Grands-Hommes qui servent l'État, sont honorés & récompensés, non-seulement pendant leur vie, mais après leur mort » !

Le Mausolée m'affectoit , en même-temps qu'il me donnoit une idée sublime de la gratitude & de la magnificence du Roi. Le Héros est représenté debout , cuirassé , avec un bâton de commandement à la main. Derrière le Maréchal est une pyramide , sur laquelle est gravée l'épigraphie. Cette pyramide est ornée de plusieurs trophées d'armes & de différens attributs de la Victoire. Sur le devant , s'offre un tombeau que la Mort entr'ouvre d'une main ; de l'autre elle tient une horloge de fable , & semble dire au Héros , que l'heure fatale est arrivée. Il a déjà fait un pas pour descendre dans le tombeau : la France , assise sur un des degrés qui y conduisent , retient de la main droite le Maréchal , & de la gauche repousse la mort. Il y a , à côté du Héros , un Génie sous la figure d'un enfant , qui éteint un flambeau. De l'autre côté du Mausolée , l'Aigle est renversé sur le dos, les ailes déployées ; le Léopard terrassé expire ; le Lion paroît agité de frayeur : symboles de l'Allemagne , de l'Angleterre & de la Hollande. Au-dessous est une figure allégorique de la Force, le coude sur une massue , & la tête appuyée sur sa main. Ce Mausolée est aujourd'hui placé à Strasbourg , dans l'Eglise Luthérienne de Saint-Thomas , où le Maréchal de Saxe est inhumé.

S'il y a quelques défauts dans cette grande com-

position, il sont bien légers, en comparaison des beautés qui s'y trouvent. Le petit Génie qui est à côté du Maréchal, m'a paru équivoque. On ne fait si c'est le Génie particulier du Héros, le Génie de la guerre, ou le Génie de l'Amour. Comme, par l'emblème d'Hercule ou de la Force, l'Artiste avoit figuré la force prodigieuse & le courage du Maréchal, il a sans doute voulu exprimer, par l'emblème de l'Amour, son penchant à la galanterie; mais des Critiques judicieux lui ayant représenté qu'un pareil symbole seroit déplacé dans un ouvrage destiné pour une Eglise, il a ôté tous les attributs qui caractérisoient l'Amour, & en a fait un Génie qu'on ne devine plus.

Je ferois souhaiter que le Maréchal regardât la Mort; & cela se pourroit sans changer la position de la tête; il n'y auroit que le regard à changer; le regard du haut en bas désigne la fierté & le mépris; & il convient à un Héros qui brave les dangers & la mort.

Voilà tout ce qu'à la rigueur on peut trouver à reprendre dans cette composition pittoresque, pleine d'intérêt, de chaleur & d'action. Il y a une expression admirable dans la figure de la France; elle est bien drapée; la tête est d'un caractère noble; & sa douleur parfaitement exprimée. On entrevoit sous la draperie de la Mort, son squelette

d'une manière qui n'a rien de hideux & de défigurable à la vue. La figure d'Hercule ou de la Force est de toute beauté : sa douleur n'est pas la même que celle de la France ; ou plutôt ce n'est pas une douleur ; c'est l'abattement d'un grand - homme ; c'est un sentiment vif & profond de tristesse réfléchie sur la perte que nous avons faite. C'est ainsi que les grands Sculpteurs de la Grèce savoient rendre les différentes douleurs suivant les différens sexes, les différens âges, les conditions & les ames différentes. Cette Figure est d'ailleurs dessinée avec beaucoup de vérité. Enfin, cette composition brille par les traits de la poésie la plus forte, la plus majestueuse & la plus touchante.

R U E D E S B O N S - E N F A N S (1).

La Salle de l'Opéra & toutes les autres dépendances du Palais Royal du côté de l'Eglise de Saint-Honoré, sont bâties sur les ruines de l'Hôtel des Comtes d'Armagnac. Ce fut à cet Hôtel, que marchèrent d'abord les troupes du Duc de Bourgogne, lorsque la trahison de Périnet-le-Clerc les eut in-

(1) Ainsi nommée d'un Collège des *Bons-Enfans*, qui ne subsiste plus.

troduites dans Paris (1), la nuit du 28 au 29 Mai 1418. Le Connétable, Bernard d'Armagnac, s'étoit sauvé déguisé chez un maçon qui demeurait dans cette rue; trahi par ce misérable, il fut pris & enfermé dans un cachot de la Conciergerie. Le 12 Juin, la populace ayant enfoncé les portes des prisons, l'assomma & jeta son corps à la voirie, après l'avoir traîné ignominieusement dans les rues. Telle fut la fin d'un des descendants de Clovis par Charibert, frère de Dagobert (2). Celle de Jacques d'Armagnac, son petit-fils, fut encore plus funeste; Louis XI lui fit couper le cou, & voulut, par un raffinement de cruauté, que ses enfans, dont le plus âgé n'avoit que douze ans, fussent sous l'échaffaud, tête nue, les mains jointes & vêtus de blanc, pour être arrosés du sang de leur père. Bouffle-le-Juge, qui s'étoit chargé de l'entretien de l'aîné (3), moyennant une somme qu'il toucha, & qui fut prise sur la confiscation des biens, le laissa périr de misère au Château de Perpignan. Le cadet (Louis de Nemours) fut tué sous le règne de Louis XII, à la bataille de Cérignoles.

(1) Voyez rue Saint-André.

(2) *Vaissette, Histoire de Languedoc.*

(3) *Histoire général. de France.*

RUE DES BOUCHERIES, *Fauxbourg Saint-Germain.*

La moitié de cette rue, du côté du Petit-Marché, a été bâtie sur un terrain qui faisoit partie de la garenne de l'Abbaye. Philippe-le-Bon, Roi de Navarre, & Charles-le-Mauvais son fils, avoient leur Hôtel à l'endroit où sont à présent les Loges & Boutiques de la Foire. Louis de France, père de ce Philippe-le-Bon, & fils de Philippe-le-Hardi, avoit fait bâtir cet Hôtel au milieu de quelques arpens de vignes qu'il avoit achetés de Raoul de Presles, Avocat au Parlement, & père de ce Raoul de Presles, si célèbre par ses ouvrages sous le règne de Charles V, & qui prenoit, dit l'Abbé Mafieu (1), le titre de *Confesseur & Poète du Roi.*

RUE DU PETIT-BOURBON, *près de Saint-Sulpice.*

Au coin de cette rue & de la rue de Tournon, étoit l'Hôtel de cette furieuse Duchesse de Montpensier, sœur des Guise, tués à Blois. Si l'on veut en croire quelques Historiens, elle se prostitua à Bourgoing, Prieur des Jacobins, & concerta avec ce scélérat les moyens d'approcher de la personne de Henri III & de le faire assassiner. Il est certain qu'elle logea chez elle, pen-

(1) *Histoire de la Poësie Française.*

dant quelques jours , la mère de Jacques Clément , (1) qui étoit venue à Paris , de son village de Sorbonne près de Sens , pour demander la récompense de l'exécrable attentat commis par son fils. C'étoit à cet Hôtel que les Prédicateurs engageoient le peuple à aller *vénérer cette bienheureuse mère d'un saint martyr* : c'est ainsi qu'ils la qualifioient en chaire. On lui donna une somme assez considérable ; & lorsqu'elle s'en retourna , cent-quarante Religieux l'accompagnèrent *honorablement* à une lieue de Paris.

Bourgoing , interrogé devant ses Juges , dit Cayet , leur répondit comme en riant. Il fut condamné à être tiré à quatre chevaux. Etant conduit pour être exécuté dans la place du Marché de Tours (2) , il dit au peuple qu'il avoit été des plus doux Prédicateurs ; ensuite il pria Dieu d'avoir pitié de son ame pour ses grands péchés. Le Greffier lui dit : vous étiez le Prieur & comme le père de Jacques Clément qui a assassiné notre Roi ; vous saviez qu'il étoit sorti du Couvent dont vous étiez Prieur , vous y étant ; & après le malheureux parricide qu'il a commis , vous avez dit qu'il étoit Saint en Paradis : vous ne pouvez nier cela ; il n'y a personne

(1) *Histoire de Paris , l. 23.*

(2) *Chronol. Noyenaire , ann. 1589.*

qui ait ouï vos Sermons, qui ne vous ait entendu approuver & louer tout ce dont vous êtes accusé & convaincu ; vous vous opiniâtrez à ne point confesser le secret de votre parricide, & à ne vouloir pas nommer vos complices, & toutefois vous espérez aller devant Dieu, & desirez qu'il vous pardonne vos péchés ; cela est bien douteux pour vous. Bourgoing répondit comme en colère : « Nous avons » bien fait ce que nous avons pu, & non pas ce » que nous avons voulu » : ce furent-là ses dernières paroles ; car le linge remis sur son visage, il fut tiré, écartelé, & puis brûlé.

RUE DU PETIT-BOURBON, Quartier du Louvre.

Proche du Louvre, sur le Quai, à l'entrée de cette rue, cette vieille maison (1), qu'on appelle aujourd'hui *le Garde-Meuble du Roi*, appartenait au Connétable de Bourbon. Ayant été déclaré criminel de lèse-Majesté en 1523 (2), on y fêta du fel ; ses armoiries y furent brisées ; & le Bourreau barbouilla les fenêtres & les portes de ce jaune infamant, dont on barbouille les maisons des traîtres.

(1) Depuis la première édition de ces Essais, cette maison a été abattue.

(2) Brantôme, *Vie des Hommes Illustres*, tome I, p. 229.
Tome III. E

Ce Prince fut tué devant Rome, le 6 Mai 1527, en montant le premier à l'assaut. On fit sur lui ces deux vers :

*Unum Borbonio votum fuit arma ferenti ,
Vincere vel morier : donat utrumque Deus.*

Ses soldats, dont il étoit adoré, après avoir saccagé Rome, emportèrent son corps à Gaëtte, & lui dressèrent un tombeau dans une Chapelle (1). Le Concile de Trente ordonna qu'il seroit exhumé, apparemment parce qu'il n'est pas permis de combattre contre le Pape, lors même qu'il ne fait la guerre que comme Prince temporel. On avoit jeté ce corps auprès de la porte du Château de Gaëtte; un Officier François de la Garnison, le mit dans une grande armoire vitrée, où on le voyoit encore, en 1660, bien conservé, debout, botté, appuyé sur un bâton de Commandement, & vêtu de sa casaque de velours verd, chamarrée de grands galons d'or.

C'étoit des fenêtres de cette Maison, qui avoit appartenu, comme je viens de le dire, au Connétable de Bourbon, que Charles IX, pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, tiroit avec une

(1) *Ibidem.*

longue arquebuse sur les Huguenots qui passaient l'eau pour se sauver au faubourg Saint-Germain : le Pont-Neuf n'étoit pas encore bâti.

On voit encore aujourd'hui dans l'Orangerie de Versailles, un Oranger qui existoit déjà du temps du Connétable de Bourbon, & qu'on appelle *l'Oranger du Connétable de Bourbon*.

R U E D E S B O U R D O N N O I S (1).

Gaultier & Dupré, Marchands de soie, & qui ont pour enseigne la Couronne d'Or, assurent, dit le sieur de Piganiol dans sa description de Paris, qu'ils savent par tradition, qu'en 1280, Philippe-le-Bel demuroit dans la maison qu'ils occupent; & ils ne sont pas, ajoute-t-il, les seuls qui soient dans cette opinion. Philippe-le-Bel n'a jamais demeuré dans cette maison; c'est Philippe, Duc d'Orléans, frère du Roi Jean, qui l'acheta, en 1393, deux mille francs (2). En 1398, c'étoit l'Hôtel de Preux. Gui de la Trimouille.

R U E D U B O U T - D U - M O N D E.

Ainsi nommée d'une enseigne où l'on avoit peint

(1) Ainsi nommée des Sires Adam & Guillaume Bourdon.

(2) Qui feroient aujourd'hui à-peu-près seize mille livres.

un Bouc, un Duc (1), un Monde, avec cette inscription, *au Bouc-Duc-Monde*. C'est de pareilles enseignes que plusieurs rues ont pris leurs noms.

RUE DE LA BUCHERIE (2).

L'École de Médecine est dans cette rue, & y fut établie vers 1472. Anciennement les Professeurs de cette Faculté étoient *Clercs*, & obligés de garder le célibat. Ils préférèrent tant le Cardinal d'Estouteville, nommé pour la réformation de l'Université en 1452, & lui représentèrent avec des couleurs si vives, les tentations auxquelles ils étoient sans cesse exposés, qu'ils obtinrent la permission de pouvoir se marier.

Sous le règne de François I, la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilège; l'Anatomie étoit donc une science presque inconnue; & les Médecins de ce temps-là & des siècles précédens, ne devoient pas être, à beaucoup près, aussi habiles que ceux d'à-présent : mourroit-il plus de monde?

Il y a eu des hommes assez superstitieux pour faire leur testament, parce qu'ils avoient vu un

(1) Oiseau.

(2) Ainsi nommée du Port aux bûches.

Médecin en songe ; ils croyoient que c'étoit un présage de mort.

PLACE DU CARROUSEL.

On appelle ainsi l'emplacement qui précède les Cours des Tuileries , parce que Louis XIV le choisit pour y donner le spectacle pompeux d'un Carrousel , qui surpassa en magnificence les Fêtes publiques qui s'étoient vues jusqu'alors. Ce Prince , toujours grand , craignoit en cette occasion de l'être trop , & ne proposoit ses vues à Colbert , Ministre de ses Finances , qu'avec ménagement. Colbert enchérit sur les idées de son Maître ; il demanda seulement que la Fête fût annoncée à toute l'Europe , & différée autant de temps qu'il le falloit , pour qu'on pût y arriver des parties les plus éloignées. Le concours y fut prodigieux ; & l'argent que les Étrangers laissèrent dans la Capitale & sur les routes du Royaume , rendit à l'État beaucoup plus qu'il n'en avoit coûté. Le seul produit des entrées de Paris servit à acquitter la plus forte partie de la dépense.

Tout ce qui nous environne dans cette Capitale , démontre la grandeur de ce Ministre immortel ; car , outre le Palais admirable élevé par ses soins ,

ce Jardin si renommé qui le termine est également son ouvrage; ce Dôme intéressant, que nous y avons en perspective, est encore l'ouvrage de son cœur; ces Places publiques, ces Quais, ces Fontaines, ces Bronzes qui respirent; ces Arcs de triomphe, ces Richesses variées que le Commerce étale de toutes parts, & que l'industrie reproduit chaque jour sous des formes plus séduisantes; les plus beaux & les plus utiles monumens de cette Capitale, rappelleront à jamais le souvenir de ce Ministre, & celui du Prince qui le seconda de toute sa puissance.

Colbert s'étudia à donner à sa Nation tous les genres de supériorité; de nouvelles Académies étendent la sphère des Sciences, perfectionnent les Arts; le mérite dans tous les pays a droit à ses bienfaits. Louis fait de la France le point central de cette vaste République, dont les membres épars travaillent de concert à hâter les progrès de l'esprit humain, & ne cessent de s'éclairer mutuellement par les liaisons qu'ils conservent entr'eux, au milieu des discordes & des haines qui divisent si souvent les Nations. Enfans de l'opulence & du bonheur, les Arts agréables viennent embellir ces jours fortunés, & aident à perfectionner les Arts utiles. Le cercle des plaisirs s'agrandit; mille charmes nouveaux rendent la société plus aimable; & le sentiment de l'existence devient plus doux encore, au milieu

des jouissances qui peuvent en marquer tous les instans. Déjà Louis a imaginé ces amusemens pour sa Cour, qui sont des Fêtes pour l'Europe entière. L'Étranger y accourt, & se croit enchanté lui-même en voyant la magnificence, le goût & les Arts réaliser les prodiges de la Fable. S'il est ébloui par la pompe & l'éclat des Spectacles, frappé de la grandeur & de la Majesté du Souverain, dont la renommée n'avoit tracé jusques-là que des esquisses imparfaites, l'accueil qu'il reçoit par-tout, lui fait aussi chérir la Nation. Admis, caressé dans les cercles, l'urbanité Françoisse se plaît à lui faire goûter ses agrémens, à l'initier à ses plaisirs. Le ton aisé de nos conversations, où la fine plaisanterie, l'esprit sans affectation, la gaîté sans excès, l'érudition sans faste & la galanterie sans fadeur, se disputent tour-à-tour l'avantage d'intéresser; nos mœurs douces & polies, nos manières libres & décentes, nos jeux, nos théâtres, qui déjà retentissent des chef-d'œuvres des grands Maîtres, tout le ravit & le charme. Ses Compatriotes, aux récits qu'il leur fait, partagent les sentimens qu'il rapporte; & la France, par l'habileté de Colbert, parvient au comble de sa gloire. Louis est le modèle de tous les Rois; le François celui de tous les Peuples. Tous adoptent, à l'envi, notre langue, nos mœurs, nos usages. Littérature, Spectacles, objets

de luxe ou d'agrément, nouveautés, recherches en tout genre, rien n'a du prix à leurs yeux, si la France ne l'a produit.

QUAIDES CÉLESTINS.

L'Hôtel Saint-Paul, que Charles V fit bâtir, & qu'il destina, comme il est marqué dans son Édit du mois de Juillet 1364, pour être *l'Hôtel solennel des grands Ebattemens*; occupoit, avec les Jardins, tout le terrain entre la rue Saint-Antoine & la rivière, depuis les Fossés de la Ville jusqu'à l'Église de la Paroisse Saint-Paul, en sorte que la Bastille & le Couvent des Célestins paroissoient enclavés dans son enceinte. Cet Hôtel, comme toutes les autres Maisons Royales de ce temps-là, étoit accompagné de grosses Tours : on trouvoit que ces Tours donnoient au corps du bâtiment un air de domination & de majesté. Les jardins n'étoient point plantés d'Ifs & de Tilleuls, mais de Pommiers, de Poiriers, de Vignes, de Cerisiers. On y voyoit la lavande, le romarin, des pois, des fèves, de longues treilles & de belles tonnelles : c'est d'une treille qui faisoit une des principales beautés de ces jardins, & d'une cerifaye, que les rues de Beautreillis & de la Cerifaye ont pris leur nom. Les basses-cours étoient flanquées de colombiers & remplies de va-

lailles, que les Fermiers des terres & domaines du Roi étoient tenus de lui envoyer, & qu'on y engraissoit pour sa table & pour celle de ses commensaux. Les poutres & les solives des principaux appartemens, étoient enrichies de fleurs-de-lys d'étain doré. Il y avoit des barreaux de fer à toutes les fenêtres avec un treillage de fil d'archal, *pour empêcher les pigeons de venir faire leurs ordures dans les chambres.* Les vitres peintes de différentes couleurs, & chargées d'armoiries, de devises & d'images de Saints & de Saintes, ressembloient aux vitres de nos anciennes Églises. Les sièges étoient des escabelles, des formes & des bancs; le Roi avoit des chaises à bras, garnies de cuir rouge avec des franges de soie. On appelloit les lits, *couches*, quand ils avoient dix ou douze pieds de long sur autant de large; & *couchettes*, quand ils n'avoient que six pieds de long & six de large. Il a été long-temps d'usage en France, de retenir à coucher avec soi ceux qu'on affectionnoit. Charles V dînoit vers onze heures, soupoit à sept; & toute la Cour étoit ordinairement couchée à neuf en hiver, & à dix en été. *La Reine, durant le repas, dit Christine de Pisan, par ancienne & raisonnable coutume, pour obvier à vagues paroles & pensées, avoit un prud'homme au*

bout de la table, qui sans cesse disoit gestes & mœurs d'aucun bon trépassé.

On s'avisa, sous ce règne, d'armorier les habits; les femmes portoient sur leurs robes, à droite, l'écu de leur mari, & à gauche le leur : cette mode dura près de cent ans.

Le principal corps-de-logis de l'Hôtel Saint-Paul & la principale entrée, étoient du côté de la rivière, entre l'Eglise Saint-Paul & les Célestins. Dès l'année 1519, François I vendit quelques-uns des édifices qui composoient ce Palais que Charles VII, Louis XI, Charles VIII & Louis XII avoient abandonné pour aller habiter celui des Tournelles. Le tout fut vendu, en 1651, à différens particuliers, qui commencèrent à bâtir & à percer les rues que nous voyons sur le vaste terrain qu'il occupoit.

RUE CHAMPELEURI.

Charlemagne avoit tâché de bannir absolument de Paris les femmes publiques. Il avoit ordonné qu'elles seroient condamnées au fouet, & que ceux qui les auroient logées, ou chez qui on les auroit trouvées, les porteroient sur leur cou (1) jusqu'au lieu de l'exécution. L'expé-

(1) *Volumus ut apud quemcumque inventa fuerint, ab eis portentur usque ad mercatum ubi ipsæ flagellanda sunt.* Capit. reg. fr. Baluz. tome I.

rience fit bientôt connoître que ces sortes de femmes sont un mal nécessaire dans les grandes Villes; & l'on prit le parti de les tolérer. Elles commencèrent donc à faire corps, à être imposées aux taxes, & à avoir leurs Juges & leurs Statuts. On les appeloit *femmes amoureuses, filles folles de leur corps*. Tous les ans elles faisoient une procession solennelle le jour de la Magdeleine. On leur désigna pour leur commerce les rues Froimontel, Pavée, Glatigny, Tiron, Chapon, Tireboudin, Brisemiché, du Renard, du Heurleur, de la Vieille-Bouclerie, de l'Abreuvoir, Mâcon & *Champfleuri*. Elles avoient dans chacune de ces rues un *Clapier*, qu'elles tâchoient à l'envi de rendre propre, agréable & commode (1). Elles étoient obligées de s'y rendre à dix heures du matin, & d'en sortir dès qu'on sonnoit le *couvre-feu* (2), c'est-à-dire, à six heures du soir en hiver, & entre huit & neuf en été : il leur étoit absolument défendu d'exercer ailleurs, même chez elles. *Celles qui suivoient la Cour*, disent du Tillet & Pasquier (3), étoient *tenues, tant que le mois de Mai duroit, de faire le lit*

(1) *Registre du Chât. liv. Rouge, ancien. f. 92.*

(2) Cloche ainsi nommée, pour avertir de dire ses prières, & de couvrir son feu avant que de se coucher.

(3) *Du Tillet, p. 439. Pasquier, p. 720.*

du Roi des Ribaults. Le Père Daniel (1) prétend que la Charge *du Roi des Ribaults* étoit considérable, & qu'il avoit juridiction, pour certains points de police, dans la Maison du Roi & dans tout le Royaume.

Les Filles-Dieu (2) avoient été fondées, dès l'an 1226, pour retirer des *Péchereffes*, qui toute leur vie avoient abusé de leur corps, & à la fin étoient en mendicité. Un Cordelier institua les *Filles Pénitentes*; elles ne furent établies qu'en 1497. Leurs Statuts, que Jean-Simon de Champigny, Evêque de Paris, voulut lui-même dresser, paroîtront, je crois, assez singuliers.

« On ne recevra aucune Religieuse malgré elle.
 » Aucune qui n'ait mené, au moins pendant quelque-temps, une vie dissolue; & pour que celles
 » qui se présenteront ne puissent pas tromper à
 » cet égard, elles seront visitées en présence des
 » Mères, sous-Mères & discrettes, par des Ma-
 » trônes nommées exprès, & qui feront serment
 » sur les saints Evangiles de faire bon & loyal
 » rapport.

» Afin d'empêcher les filles d'aller se prostituer

(1) *Hist. de France, tome premier, page 1450.*

(2) On ne reçoit plus dans ces deux Monastères, que des filles de famille & de vertu.

» pour être reçues, celles qu'on aura une fois
» visitées & refusées seront exclues pour toujours.

» En outre, les postulantes seront obligées de
» jurer, sous peine de leur damnation éternelle,
» entre les mains de leur Confesseur & de six
» Religieuses, qu'elles ne s'étoient pas prostituées
» à dessein d'entrer un jour dans cette Congrégation ; & on les avertira que si l'on vient à découvrir qu'elles s'étoient laissées corrompre à
» cette intention, elles ne seront plus réputées
» Religieuses de ce Monastère, fussent elles Professes, & quelques vœux qu'elles aient faits.

» Pour que les femmes de mauvaise vie n'attendent pas trop long-temps à se convertir, dans
» l'espérance que la porte leur sera toujours ouverte, on n'en recevra aucune au-dessus de l'âge
» de trente ans ».

Cette Communauté étoit quelquefois assez nombreuse ; & l'Histoire parle d'un saint personnage qui prêchoit à cheval dans les carrefours, & qui eut la satisfaction de voir quatre-vingt femmes de mauvaise vie & trois publicains, se convertir à un de ses sermons. Au reste, tous les lieux de prostitution publique (1), après avoir été tolérés

(1) On attribue au Docteur Cayet, sous-Précepteur de

pendant près de quatre cents ans, furent abolis par l'article 101 de l'Ordonnance des États tenus à Orléans en 1567. Le nombre des filles de joie ne diminua pas, quoique leur profession ne fût plus regardée comme un état; & en leur défendant d'être nulle part, on les obligea de se répandre partout.

LE PONT AU CHANGE. (1).

Grégoire de Tours rapporte qu'on disoit de son temps, que Paris avoit été consacré par deux figures d'airain qui représentoient un Serpent & un Loir (2); que c'étoient deux Talismans contre les incendies, les Serpens & les Loirs; qu'en nettoyant le lit de la rivière, sous ce Pont, on avoit ôté ces deux figures, & que depuis ce temps-là cette Capitale avoit été sujette à de fréquens incendies, & à être infectée de Loirs & de Serpens. Germain Brice (3) cite hardiment ce passage de Grégoire de Tours sans l'avoir lu, & joint une réflexion ridicule à la plus fausse citation.

Henri IV*, un *Mémoire* présenté au Parlement, pour prouver la nécessité de les rétablir.

* *Remarques sur la Confession de Sanci*, page 45.

(1) Ainsi nommé des Changeurs qui y demeuroient.

(2) *Hist. l. 9, c. 33.*

(3) *Descrip. de Paris*, t. 1, page 13.

Les Marchands d'oiseaux à qui l'on accorderoit la permission de vendre sur ce Pont, étoient obligés d'en lâcher deux cents douzaines aux entrées des Rois & des Reines. C'étoit apparemment pour marquer que, si le Peuple avoit été oppressé sous le règne précédent, ses droits, ses privilèges & ses libertés alloient renaître sous le nouveau Roi.

A l'entrée d'Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, un Génois fit tendre une corde depuis le haut des Tours de Notre-Dame, jusqu'à une des maisons de ce Pont; il descendit, en dansant sur cette corde, avec un flambeau allumé à chaque main; il passa entre les rideaux de taffetas bleu à grandes fleurs-de-lys d'or qui couvroient ce Pont; il posa une couronne sur la tête d'Isabeau de Bavière, remonta sur la corde & reparut en l'air. La chronique ajoute que, comme il étoit déjà nuit, cet homme fut vu de tout Paris & des environs.

Sous Charles VI, la mauvaise administration rendit au peuple le caractère séditieux qu'il avoit montré pendant le règne du Roi Jean. Tous ces mouvemens finissoient toujours par le supplice des principaux factieux; mais il arrivoit souvent qu'on n'osoit le leur faire subir en public, & qu'on se servoit du prétexte de la rébellion, pour arrêter & faire mourir secrètement une multitude de Citoyens

innocens ou coupables , dont on jetoit , pendant la nuit , les corps dans la rivière. Cet horrible abus avoit dégénéré en une sorte d'usage qui avoit ses règles particulières. On enfermoit ces malheureux dans un sac lié par le haut avec une corde. Delà vient l'expression proverbiale *de gens de sac & de corde*. Le lieu même du supplice étoit marqué pour ces expéditions clandestines ; c'étoit sous le Pont au Change , ou bien hors de la ville , au-dessus des Célestins , devant ce qu'on appeloit la Tour de Billy.

LE GRAND ET LE PETIT CHATELET.

Paris , qui ne consistoit encore que dans la Cité , étoit entouré de murailles flanquées de tours de distance en distance (1) , lorsque les Normands l'assiégèrent en 885 , sous le règne de Charles-le-gros. On n'y entroit que par deux Ponts , le Petit-Pont & le Pont au Change. Chacun de ces Ponts étoit défendu par deux tours , dont l'une étoit de

(1) Dans la rue de la Pelleterie & dans la rue Saint Louis , près le Palais , on voit encore quelques restes de murailles de deux de ces anciennes tours. On prétend que celle de la rue de la Pelleterie fut d'abord appelée *la tour de Marquesas* , & ensuite *la tour de Roland* ; mais il est très-incertain que le fameux Roland ait jamais demeuré à Paris.

l'enceinte

l'enceinte des murailles , & par conséquent en dedans de la Cité ; l'autre en étoit séparée par le Pont & la rivière. Ces tours extérieures étoient où sont aujourd'hui le Grand & le Petit Châtelet.

Les Normands mirent le feu à la tour du Petit Châtelet, & la détruisirent entièrement. Il y a toute apparence que, lorsqu'ils eurent levé le siège, on en rebâtit une autre au même endroit , & qui subsista jusqu'au règne de Charles V. Ce Prince fit commencer, en 1369 , l'Édifice que nous voyons.

A l'égard de la Tour du Grand Châtelet, les Normands ne purent s'en rendre maîtres. Abbon, Auteur contemporain , & peut-être témoin oculaire, rapporte qu'après avoir tâché de combler les fossés de cette Tour avec des fascines , & même avec des bœufs & des vaches qu'ils tuèrent exprès , ils y jetèrent les corps d'une partie des prisonniers qu'ils avoient faits , & qu'ils égorgèrent , pour leur servir de Pont ; que Gozlin , Evêque de Paris, saisi d'horreur & d'indignation à ce trait d'inhumanité , lança un javelot , en invoquant Notre-Dame , & tua un des Ministres de cette barbarie , dont le corps fut aussi-tôt jeté avec les autres.

Le nom de Chambre de César, qui est resté par tradition à une des Chambres du Grand Châte-

let (1), l'antiquité de sa grosse tour & les mots, TRIBUTUM CÆSARIS (2), gravés sur un marbre qu'on voyoit encore sous l'arcade vers la fin du seizième siècle, paroissent au Commissaire de la Marre des preuves convaincantes, que cette Forteresse a été bâtie par les ordres de ce Conquérant, ou sous le règne de quelqu'un des premiers Empereurs Romains. En disant que cela ne mérite pas d'être réfuté, je conviendrai qu'il peut y avoir eu de tout temps une espèce de Fort dans cet endroit.

Dans un tarif fait par Saint-Louis, pour régler les droits de péage qui étoient dûs à l'entrée de Paris, sous le Petit Châtelet, on lit que le Marchand qui apportera un singe pour le vendre, paiera quatre deniers ; que, si le singe appartient à un Jocolateur, cet homme, en le faisant jouer & danser devant le péager, fera quitte du péage, tant du dit singe, que de tout ce qu'il aura apporté pour son usage. De-là vient le proverbe, *payer en mon-*

(1) *Traité de la Police*, tome 2. page 87.

(2) Corrozet, dont l'Ouvrage fut imprimé en 1550, dit avoir entendu assurer à des personnes qui étoient encore vivantes, qu'elles avoient vu écrit, sur cet endroit du Châtelet : *Ici se payoit le tribut à César* ; & de notre temps, ajoute-t-il, on voyoit encore sur quelques pierres des caractères grecs & latins. *Antiquité de Paris*, page 10.

noie de finge , en gambades. Un autre article porte que les *Jongleurs* seront aussi quittes de tout péage , en chantant un couplet de chanson devant le péager.

R U E D U C H A U M E.

Charles de Blois & le Comte de Montfort se faisoient la guerre pour la succession au Duché de Bretagne ; Philippe-de-Valois, oncle de Charles de Blois , fit trancher (1) la tête à Olivier III du nom , Sire de Clifson , & à quelques autres Seigneurs Bretons , sur le soupçon assez léger d'une intelligence avec l'Angleterre & le Comte de Montfort. La veuve de Clifson (2) commença par éloigner secrètement son fils qui n'avoit que douze ans ; elle l'envoya à Londres ; & dès qu'elle n'eut plus à craindre pour lui , elle vendit ses pierres , arma trois Vaisseaux , & courut la Mer , vengeant la mort de son mari sur tous les François qu'elle rencontroit. Ce nouveau corsaire fit des descentes en Normandie , y força des Châteaux ; & les habitans de cette Province virent plus d'une fois , dans leurs Villages embrasés , une des plus belles femmes de l'Europe , tenant l'épée d'une

(1) Aux Halles à Paris, le 2 Août 1342.

(2) Jeanne de Belleville.

main, & le flambeau de l'autre, presser le carnage, & fixer avec plaisir ses regards sur toutes les horreurs de la guerre. Les premiers exploits du jeune Clifson, dès qu'il fut en âge de porter les armes, annoncèrent ce qu'il feroit un jour. Un coup de lance qui lui creva l'œil à la bataille d'Auray, ne le mit point hors de combat; & *grande merveille étoit de le voir partir comme l'éclair, & son martel en main abattre & déconfire à droite & à gauche tout ce qu'il atteignoit.* Le gain de cette fameuse bataille qui décida du Duché de Bretagne en faveur du jeune Comte de Montfort, fut en partie dû à sa valeur. Quelque-temps après, il se brouilla avec ce Prince qui avoit donné le Château du *Gavre* au fameux Jean Chandos. *Au diable Monseigneur*, lui dit Clifson, *si jamais Anglois fera mon voisin!* & tout de suite il alla mettre le feu à ce Château, & n'y laissa pas pierre sur pierre. Indépendamment de ses prétentions sur le *Gavre*, il avouoit lui-même que, quoiqu'élevé parmi les Anglois (1), il n'avoit jamais pu vaincre cette antipathie de nation contre eux, assez ordinaire, pour ne pas dire naturelle aux Bretons. Le Roi Charles V ne manqua pas de profiter de son mécontentement

(1) Dans la suite, comme il ne leur faisoit jamais de quartier, ils le surnommèrent *le Boucher*.

pour l'attirer à sa Cour. Il lui donna, le 15 Août 1371, une somme de quatre mille livres pour acheter une maison à Paris, appelée, dit Sauvak, *le Grand Chantier du Temple* (1). Je crois que ce n'étoit qu'un emplacement où Clisson fit bâtir son Hôtel, qui subsiste encore, & fait partie de l'Hôtel de Soubise, du côté de la rue du Chaume.

Froissard, Historien contemporain, rapporte que Charles V, quelques jours avant sa mort, fit appeler les Ducs de Berri, de Bourgogne & de Bourbon, & leur dit (2) : « Mes biaux frères, par » l'ordonnance de la nature, je sens bien & re- » connois que je ne puis longuement vivre. Je » vous recommande mon fils Charles (3); usez- » en envers lui comme bons oncles doivent en » user envers leur neveu : couronnez-le après ma » mort le plutôt que vous pourrez, & le conseillez » dans ses affaires loyaument; toute ma confiance » est en vous. L'enfant est jeune & de léger es- » prit, & aura bien besoin d'être conduit & gouverné. J'ai eu long-temps un Astronome qui » disoit & affirmoit qu'en sa jeunesse il auroit

(1) D'où vint le nom de la rue *du Grand Chantier*.

(2) 2 Vol. 97.

(3) Charles VI.

» moult affaire, & échapperoit de grands périls
» & aventures ; sur quoi j'ai moult pensé &
» réfléchi comment cela pourroit arriver , si
» ce n'est de la partie de la Flandre ; car Dieu
» merci les besognes de notre Royaume sont en
» bon point. Le Duc de Bretagne est moult cau-
» teleux & divers, & a toujours eu le cœur plus
» Anglois que François. Il faut donc que vous re-
» niez les Nobles de Bretagne & bonnes Villes
» en amour ; c'est ainsi que vous pourrez rompre
» ses ententes. Je me loue des Bretons ; car tou-
» jours ils m'ont servi loyaument, & aidé à gar-
» der mon Royaume contre mes ennemis. Or faites
» le Sire de Clifson Connétable ; car , tout bien
» considéré , je n'y vois nul plus propre que lui ».

La justice que ce grand Prince rendoit aux Bretons , leur étoit bien due. Les Anglois possédoient la Guyenne, le Périgord, la Xaintonge, le Rouergue, le Limousin, l'Angoumois, le Poitou, l'Anjou & le Maine ; Duguesclin, Clifson & de Rieux les chassèrent de ces Provinces ; & à chaque prise de Ville ou de Château, on voit toujours quelques Bretons se distinguer. A l'égard de leur Duc, à qui la France avoit toujours été contraire, & qui ne devoit les avantages qu'il avoit remportés sur Charles-de-Blois, qu'aux secours que le Roi d'Angleterre, son beau-père, lui avoit envoyés, il étoit

assez naturel qu'il eût *le cœur plus Anglois que François* ; mais on lui rompoit ses ententes ; & lorsqu'il fit venir, en 1372, des troupes Angloises dans le Duché, aussi-tôt toute la Noblesse se souleva & lui déclara qu'elle lui avoit juré obéissance & fidélité, mais qu'elle se croyoit déliée de ses sermens dès qu'il s'unissoit avec les ennemis de la France, la patrie commune ; on lui fit la guerre ; & il fut obligé de se réfugier à Londres. Il est vrai que Charles V ayant voulu profiter de la circonstance pour unir le Duché à la Couronne, cette même Noblesse s'y opposa & lui représenta que la Bretagne n'étoit point originairement un démembrement de la Monarchie ; qu'elle ne pouvoit donc pas être sujette à confiscation ; que les Bretons n'avoient fait la guerre à leur Duc, que pour l'obliger à chasser les Anglois ; qu'ils n'avoient jamais prétendu être en droit de le dépouiller de son héritage, & que leur foi étoit au contraire engagée à le lui conserver, & à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre *le droit du Pays*. On fit des associations ; on prit des mesures si justes ; on rejetta si ignominieusement les insinuations de ces misérables, qui ne se chargent des intérêts de la Patrie que pour la trahir ; & l'on opposa tant de courage & de fermeté à l'invasion, que Duguesclin & Clisson, à qui le Roi

avoit ordonné d'entrer en Bretagne avec les troupes Françaises qu'ils commandoient, n'y purent rien exécuter de considérable, & n'emportèrent que la honte de s'être rendus l'horreur d'un Pays qui s'étoit si long-temps glorifié de leur avoir donné la naissance. On voit par le récit de Froissard, que la fermeté des Bretons ne leur avoit point fait perdre la bienveillance de Charles V ; ses derniers ordres, en mourant, furent de faire la paix avec eux, à condition que leur Duc, qu'ils avoient rappelé, renouvelleroit l'hommage à la France, & renonceroit à toute alliance avec l'Angleterre : ce qui fut exécuté.

Je finirai cet article par quelques particularités sur l'*Hôtel de Clisson*. C'étoit une maison, dit Pasquier, dont les Parisiens firent présent au Connétable de ce nom, lorsqu'il fut chargé de punir leur sédition en 1383 : ces *MM* d'or couronnées, ajoute-t-il, qu'on voyoit sur les murailles, signifioient *miséricorde* ; & on l'appeloit également l'*Hôtel de Clisson* ou l'*Hôtel de la miséricorde*. Pasquier se trompe (1), puisque Charles V avoit donné à Clisson, dès l'année 1371, une somme de quatre mille livres pour acheter cette Maison ; & si on l'appela dans la suite l'*Hôtel de la Miséricorde*,

(1) *Histoire Généalogique de France*, tome 6.

c'est que les Parisiens allèrent y crier miséricorde, & qu'en effet Clisson intercédâ pour eux & se mit, dans la Cour du Palais, aux genoux du Roi, pour obtenir leur grâce, comme le rapportent tous les Historiens. A l'égard des *MM* d'or couronnées, c'étoit sur les Maisons un ornement militaire, & qui figuroit certain coutelas appelé *miséricorde*, dont se servoient les anciens Chevaliers, & qu'ils présentoient à la gorge de leurs ennemis, lorsqu'ils les avoient terrassés. François de Guise acheta l'*Hôtel de Clisson*, qui devint donc l'*Hôtel de Guise*; & son fils Henri, surnommé le Balafre, qui vouloit faire tonsurer Henri III, & qui fut tué à Blois avec son frère le Cardinal, y demeuroit. Se promenant un jour dans une galerie où Clisson avoit fait peindre les principales actions de sa vie & de celle de Bertrand Duguesclin : *Je regarde toujours avec plaisir*, dit-il, *ce Duguesclin ; il eut la gloire de détrôner un Tyran* (1). *Ce Tyran n'étoit pas son Roi*, lui répondit fièrement le Sénéchal (2), fils de ce Jean le Sénéchal, Gentilhomme de la Chambre, qui voyant, à la bataille de Pavie, un Arquebusier qui alloit tirer sur François I, se précipita au-devant du coup, & fut tué. François de

(1) D. Pédre, Roi de Castille.

(2) Carcado.

Rohan-Soubise acheta, en 1697, l'Hôtel de Guise, & y fit faire plusieurs augmentations & embellissemens, entr'autres, le péristyle de colonnes couplées autour de la cour.

C I M E T I È R E S A I N T - J E A N .

Les biens de Pierre de Craon (1) furent confisqués; son Hôtel fut démoli; & l'emplacement fut donné pour servir de Cimetière à la Paroisse Saint-Jean; on a changé, depuis, ce Cimetière en Marché. Il obtint sa grace en 1395, à la prière du Roi d'Angleterre, & devint dévot. Il paroît qu'en s'enfuyant après son assassinat, il avoit eu bien peur d'être pris & de mourir sans confession, & qu'il s'en ressouvint très-chrétiennement lorsqu'il fut revenu à la Cour; car il sollicita vivement auprès du Roi (2), & obtint enfin une Déclaration, en date du 12 Février 1396, par laquelle on abolissoit la coutume de refuser des Confesseurs aux Criminels condamnés à mort. Sous le règne précédent, Philippe de Maizière, aussi pitoyable que

(1) Il descendoit de *Renaud*, Comte de Nevers & d'Auxerre, & d'*Adèle* de France, fille du Roi Robert. Il y a long-temps que cette maison est éteinte.

(2) Charles VI.

Craon, pour les Scélérats, avoit inutilement sollicité une pareille déclaration. *Le Chef* (1), dit-il lui-même dans un de ses ouvrages, *se trouva si obstiné & si entêté à l'encontre, & aucuns autres du Conseil, qu'on auroit plutôt fait retourner la roue d'un Moulin, que cet endurci à changer d'opinion.* Le Chancelier, & ces aucuns autres du Conseil, croyoient sans doute, & avoient raison, que le refus de la confession étoit une barrière de plus contre le crime.

Je remarque que dans ces siècles, où les Lettres n'avoient pas encore adouci les mœurs, l'exécution des Criminels devenoit un spectacle qu'on donnoit avec une sorte d'appareil, & souvent les jours de fêtes. En les menant au lieu du supplice, (c'étoit ordinairement Montfaucon) on leur faisoit faire des pauses à quelques endroits, & une entre autres dans la cour des *Filles-Dieu*, où on leur servoit un verre de vin & trois morceaux de pain béni; on appeloit cette collation *le dernier morceau du Patient*; s'il mangeoit avec un certain appétit, c'étoit un bon augure pour son ame.

Le Duc de Nemours (Jacques d'Armagnac) dont j'ai déjà parlé, & qui eut la tête tranchée aux Halles le 4 Août 1477, y fut conduit de la Bastille, monté

(1) *Le songe du vieil Pèlerin*, l. 3, c. 68.

sur un cheval caparaçonné de drap noir. On avoit tapissé de serge *perse* (1) les chambres du Marché au poisson où il devoit se reposer ; on les avoit arrosées de vinaigre, & on avoit brûlé du genièvre, pour dissiper l'odeur de marée (2). Tandis qu'il se confessoit, on servit à ses Commissaires *douze pintes de vin, du pain blanc & des poires* (3). Il fut ensuite conduit à l'échafaud par une galerie faite exprès ; on avoit eu l'attention de rembourrer le carreau où il se mit à genoux ; le Bourreau, après lui avoir tranché la tête & l'avoir plongée dans un baril plein d'eau, la montra au peuple. Cent-cinquante Cordeliers, avec des torches allumées, vinrent terminer ce triste spectacle : on portoit devant eux un cercueil découvert ; on y mit la tête & le corps du malheureux Duc de Nemours ; on leur donna de l'argent pour l'inhumer ; & ils s'en retournèrent en chantant.

LE COLLÈGE ROYAL.

Rien n'étoit plus déplorable que l'état des Lettres en France, avant l'établissement du Collège Royal. La Langue Grecque étoit inconnue dans tous les

(1) Couleur entre le vert & le bleu.

(2) *Reg. du Parlement.*

(3) *Compte du Domaine de Paris, 1478.*

Colléges de Paris ; les meilleurs Écrivains de l'antiquité y étoient ignorés. On n'y parloit qu'un Latin rustre & grossier ; la Philosophie y étoit sans solidité & sans clarté ; on n'y agitoit que de petites questions sans utilité ; les disputes, quoique vives, ne rouloient que sur des sujets frivoles, ou sur des mots. A peine connoissoit-on les noms d'Homère, de Sophocle, de Thucydide ; & lorsqu'on vouloit désigner quelque production savante, on disoit : « Cela est Grec ; on ne le lit point, ou on ne peut le lire ». Cette phrase avoit passé en proverbe ; on s'en servoit dans les Écoles de Droit, toutes les fois qu'en expliquant Justinien, on trouvoit quelques vers d'Homère. On passoit pour hérétique, quand on avoit quelque connoissance du Grec ou de l'Hébreu ; & un jour un Religieux fit en Chaire cette déclamation : « On a trouvé une nouvelle Langue, que l'on appelle Grecque ; il faut s'en garantir avec soin. Cette Langue enfante toutes les hérésies. Je vois dans les mains de certaines personnes un livre écrit dans cet idiôme : on le nomme Nouveau Testament ; c'est un livre plein de ronces & de vipères ». Le même Religieux soutenoit que tous ceux qui apprennent l'Hébreu, devenoient Juifs.

Avant les guerres civiles qui agitérent le Royaume, les Professeurs du Collége Royal comptoient

chacun quatre ou cinq cents Auditeurs à leurs leçons : mais la guerre & les maladies contagieuses rendirent leurs Écoles désertes ; & à peine avoient-ils cinquante Auditeurs assidus. Les Maîtres fuyoient comme les Disciples, parce que les finances épuisées avoient suspendu le paiement de leurs gages. Ils profitèrent du caractère bienfaisant de Henri IV, pour se faire payer avec plus d'exactitude. Ils firent une députation à ce Prince qui les reçut avec bonté ; & après les avoir écoutés, il dit à ceux qui étoient auprès de lui : « J'aime mieux qu'on diminue de » ma dépense & qu'on m'ôte de ma table, pour » en payer mes Lecteurs ; je veux les contenter ; » M. de Rosny les payera ».

Les Professeurs eurent ordre de se trouver le lendemain chez M. de Sully, qui, après leur avoir fait l'accueil le plus favorable, leur dit : « Les autres vous ont donné du papier, du parchemin & » de la cire ; le Roi vous a donné sa parole ; » & moi je vous donnerai de l'argent ».

PAROISSE DE SAINT-CÔME.

Le Maréchal de Beaumanoir, chassant dans une forêt du Maine (1), en 1599, ses Gens lui am-

(1) De Thou, l. 123.

menèrent un homme qu'ils avoient trouvé endormi dans un buisson, & dont la figure étoit très-singulière ; il avoit au haut du front deux cornes faites & placées comme celles d'un béliet ; il étoit fort chauve , & avoit au bas du menton une barbe rousse & par flocons , telle qu'on peint celle des Satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire , qu'il en mourut à Paris au bout de trois mois. On l'enterra dans le Cimetière de cette Paroisse ; & l'on mit sur sa fosse une Épitaphe assez plate (1), mais qu'on trouvoit apparemment fort plaisante dans ce temps-là :

*Dans ce petit endroit à part ,
Gît un très singulier Cornard ;
Car il l'étoit sans avoir femme :
Passants , priez Dieu pour son ame.*

RUE COQUETIÈRE (2) OU COQUILLIÈRE.

En 1684 , M. Berrier faisant faire quelques réparations à sa maison située presqu'au bout de

(1) *Recueil d'Épitaphes* , p. 67.

(2) Des Coquetiers qui y tenoient leur marché , ou plus sûrement de Pierre Coquillier , Bourgeois de Paris , qui vivoit en 1269.

cette rue du côté de Saint-Eustache, on trouva, en creusant la terre dans le jardin, à deux toises de profondeur, les fondemens d'un ancien édifice, & dans les ruines d'une vieille tour, une tête de bronze antique, un peu plus grosse que le naturel. Étoit-ce une tête d'*Isis*, ou de *Cybèle*, ou de la *Déesse Lutèce* (1) ? C'est sur quoi les Savans ne sont pas d'accord. La tour crénelée, à six faces, dont elle étoit couronnée, symbole ordinaire de *Cybèle*, a paru à Moreau de Mautour une preuve convaincante que c'étoit une tête de cette Déesse. Il est certain que *Cybèle* étoit en grande vénération dans les Gaules; dès qu'on craignoit pour la récolte, on mettoit sa statue sur un char tiré par des bœufs; on la promenoit autour des champs & des vignes; le peuple précédoit le char en chantant & en dansant; les principaux Magistrats le suivoient pieds nuds. Un savant Religieux remarque que le culte de *Cybèle* exigeoit dans ceux qui vouloient s'y consacrer, la vocation la plus décidée pour la Prêtrise; il falloit lui sacrifier son sexe. *Le génie, le naturel, & le tempérament des Gaulois* (2) leur inspiroient, dit-il, un éloignement invincible pour une mutilation si déshonorante. On

(1) On déifioit les Villes comme les Hommes.

(2) *Relig. des Gaules*, tome 1. page 236.

étoit

étoit obligé de faire venir ces Prêtres de Phrygie , comme on fait venir aujourd'hui d'Italie des Chantres à voix claire.

R U E D E S C O R D E L I E R S .

En 1502, Gilles Dauphin, leur Général, en considération des bienfaits que son Ordre avoit reçus de Messieurs du Parlement de Paris, envoya aux Présidens, Conseillers & Greffiers, la permission de se faire enterrer en habit de Cordelier. En 1503, il gratifia d'un semblable brevet le Prévôt des Marchands, les Échevins, & les principaux Officiers de la Ville. Il ne faut pas regarder cette permission comme une simple politesse, s'il est vrai que Saint-François fait régulièrement chaque année une descente en purgatoire, pour en tirer les âmes de ceux qui sont morts dans l'habit de son Ordre (1).

L'Étoile rapporte dans ses Mémoires pour servir à l'Histoire de France (année 1577) " qu'une
" fille fort belle , déguisée en homme , & qui
" se faisoit appeler *Antoine*, fut découverte &
" prise dans le Couvent des Cordeliers. Elle
" servoit, entr'autres, Frère *Jacques Berson*, qu'on

(1) *Hist. Ecclésiast. de Choisy*, ann. 1333. *Relat. de Fraiser.*
Tome III.

» appeloit l'enfant de Paris , & le Cordelier aux
» belles mains. Ces Révérends Pères disoient tous,
» qu'ils croyoient que c'étoit un vrai garçon : on
» s'en rapporta à leur conscience. Quant à cette fille-
» garçon , elle en fut quitte pour le fouet , qui
» fut grand dommage à la chasteté de cette hon-
» nête personne , qui se disoit mariée , & qui , par
» dévotion , avoit servi dix ou douze ans ces bons
» Religieux , sans jamais avoir été intéressée en
» son honneur ». Il paroît que l'Etoile doute que
l'honneur d'une fille puisse être aussi miraculeuse-
ment préservé parmi les Révérends Pères Corde-
liers , que le fut le Prophète Daniel dans la fosse
aux lions.

Un jour que mes regards s'arrêtoient avec
complaisance sur le nouveau & superbe bâtiment
qui décore la rue des Cordeliers , j'entendis un
jeune Médecin qui disoit à un de ses Confrères :
« Les graces du Prince ont été répandues à plei-
» nes mains sur les Chirurgiens qui , sans doute ,
» se mettront en devoir de les mériter. Eh ! quel
» contraste frappant ! La Faculté de Médecine
» n'habite que des ruines ; mais semblables à ces
» Temples , sur lesquels l'Antiquité a mis son
» empreinte auguste , elle n'a besoin d'aucune
» décoration extérieure pour imprimer le respect.

» On fait quelle est sa richesse ; elle est toute en
» grands hommes. On pense , en la voyant , à
» cette Romaine illustre , qui se fit adorer par ses
» graces & ses vertus. qui n'estimoit rien tant
» que l'honneur d'avoir été la mère des Gracques ».

RUE SAINTE-CROIX DE LA BRETONNERIE.

Sous le règne de Saint-Louis, il n'y avoit encore dans ce quartier , que quelques maisons épar-
ses & éloignées les unes des autres. Renaud de
Bréhan, Vicomte de Podoure & de l'Isle, occu-
poit une de ces maisons. Il avoit épousé, en 1225,
la fille de Léolyn, Prince de Galles, & étoit venu à
Paris pour quelque négociation secrète contre
l'Angleterre. La nuit du Vendredi au Samedi Saint
1228, cinq Anglois entrèrent dans *son vergier*,
le défièrent & l'insultèrent. Il n'avoit avec lui
qu'un Chapelain & un Domestique; ils le secon-
dèrent si bien, que trois de ces Anglois furent
tués; les deux autres s'enfuirent; le Chapelain mou-
rut le lendemain de ses blessures. Bréhan, avant
que de partir de Paris, acheta cette maison & *le*
vergier, & les donna à son brave & fidèle Do-
mestique, appelé *Galleran*. Le nom de *Champs*
aux Bretons qu'on donna au verger, ou jardin,
à l'occasion de ce combat, devint le nom de toute

la rue; on l'appeloit encore à la fin du treizième siècle, *la rue des Champs aux Bretons*.

RUE DE LA CULTURE (1) OU COULTURE
SAINTE-CATHERINE.

Le Duc d'Orléans, frère de Charles VI, étoit fort amoureux d'une Juive qu'il alloit voir secrètement. Ayant eu des raisons de soupçonner que Pierre de Craon, Seigneur de Sablé & de la Ferté-Bernard, son Chambellan & son favori, avoit plâtré de cette intrigue avec la Duchesse d'Orléans sa femme, il le chassa honteusement de sa maison. Craon imputa en partie sa disgrâce au Connétable de Clifson. La nuit du 13 au 14 Juin 1391, l'ayant attendu au coin de cette rue Coulture-Sainte-Catherine, & le voyant venir peu accompagné, il fondit sur lui à la tête d'une vingtaine de scélérats. Clifson, après s'être défendu assez long-temps, quoiqu'il n'eût qu'un petit coutelas, tomba de cheval, percé de trois coups, & donna de la tête dans une porte qui s'ouvrit. Le bruit de cet assassinat parvint aussi-tôt aux oreilles du Roi qui s'alloit mettre au lit : *il se vêtit d'une houpe-*

(1) *Culture* ou terrain *cultivé*, appartenant aux Religieux de Sainte-Catherine.

lande ; on lui bouta ses souliers ès-pieds ; & il courut à l'endroit où on disoit que son Connétable venoit d'être occis. Il le trouva dans la boutique d'un Boulanger , baigné dans son sang. Après qu'on eut visité ses blessures , qui n'étoient pas dangereuses : Connétable , lui dit-il , *oncques chose ne fut telle ni ne sera si fort amendée* (1). On prétendit que Clisson avoit fait le lendemain son Testament ; & l'on se récria beaucoup sur la somme de dix-sept cents mille livres à laquelle il montoit. Il faut observer que , depuis vingt-cinq ans qu'il s'étoit attaché à la France , il avoit cherché & battu partout les Anglois ; qu'il avoit gagné la fameuse bataille de Rosebeque , & châtié les Flamands ; qu'il jouissoit depuis douze ans des gages & appointemens de Connétable , & que d'ailleurs il étoit très-riche en Terres , Domaines & Châteaux , dont il avoit hérité de ses ancêtres en Bretagne & dans le Poitou ; mais de tout temps on a trouvé mauvais qu'un Général , ou un Ministre , quelques services qu'il ait rendus à l'État , laisse une certaine fortune , quoique toujours bien moins considérable que celle de ce Publicain , qui , pendant dix ou douze années , a été intéressé dans la perception des revenus du Roi & des impôts sur le peuple.

(1) *Punie.*

RUE ET PORTE SAINT-DENIS.

C'étoit par cette porte, que les Rois & les Reines faisoient leurs entrées. Toutes les rues, sur leur passage jusqu'à Notre-Dame, étoient tapissées, & ordinairement couvertes en haut avec des étoffes de soie & des draps *camelotés*. Des jets d'eaux de fenteur parfumoient l'air : le vin, l'hypocras & le lait couloient de différentes fontaines. Les Députés des six Corps de Marchands portoient le dais ; les Corps de Métiers suivoient, représentant, en habits de caractère, *les sept péchés mortels* ; (1) *les sept vertus, foi, espérance, charité, justice, prudence, force & tempérance; la mort, le purgatoire, l'enfer & le paradis*, le tout monté superbement. Il y avoit de distance en distance des Théâtres, où des Acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentoient des histoires de l'ancien & du nouveau Testament : *le sacrifice d'Abraham; le combat de David contre Goliath* (2); *l'Aneffe de Balaam prenant la parole pour faire entendre raison à ce Prophète; des troupeaux dans un bocage avec leurs Bergers, à qui l'Ange annonçoit la naissance de Notre-Seigneur, & qui chantoient le Gloria in excelsis Deo, &c.*

(1) *Monstrelet.*(2) *Jean Chenu.*

Froissard dit qu'à l'entrée d'Isabeau de Bavière, il y avoit à la porte aux Peintres (1), rue Saint-Denis, *un ciel nud & étoilé très-richement, & Dieu par figure séant en sa majesté, le Père, le Fils & le Saint-Esprit; & dans ce ciel, petits enfans de chœur chantoient moult doucement en forme d'Ange; & lorsque la Reine passa dans sa litière découverte sous la porte de ce Paradis, deux Anges descendirent d'en-haut, tenant en leurs mains une très-riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, & la mirent moult doucement sur le chef de la Reine, en chantant ces vers :*

Dame enclosée entre fleurs de lys,
Reine êtes-vous de Paradis,
De France, & de tout le Pays;
Nous remontons en Paradis.

A l'occasion de cette entrée, Jean Juvenal des Ursins, raconte que Charles VI voulut la voir, & qu'il dit à Savoisi son favori : *Savoisi, je te prie que tu montes sur mon bon cheval & je monterai derrière toi; & nous nous habillerons de façon qu'on ne nous connoisse point, & irons voir l'entrée de*

(1) Elle étoit située presque vis-à-vis de la rue du Petit-Lion,

ma femme.... & allèrent donc par la ville en divers lieux, & s'avancèrent pour venir au Châtelet à l'heure que la Reine passoit, où y avoit moult de peuple & grand'presse, & foison de Sergens à grosses boulaies, lesquels, pour empêcher la presse, frappoient de côté & d'autre de leurs boulaies bien & fort ; & le Roi & Savoisi tâchoient toujours d'approcher ; & les Sergens qui ne cognoissoient point le Roi ni Savoisi, frappoient de leurs boulaies dessus, & en eut le Roi plusieurs horions sur les épaules bien assis ; & le soir, en présence des Dames & Demoiselles, fut la chose récitée ; & on commença d'en bien farcer (1) ; & le Roi même se farçoit des horions qu'il avoit reçus.

Le lendemain, les Bourgeois de Paris, suivant l'usage, portèrent à Charles VI de magnifiques présens ; &, s'étant mis à genoux, lui dirent : *Très-chier & noble Sire (2), vos Bourgeois de la ville de Paris vous présentent ces joyaux : c'étoient des vases d'or : grand merci, bonnes gens, leur répondit-il ; ils sont biaux & riches.* Ils allèrent ensuite chez la Reine (3), à qui un Ours & une Licorne présentèrent, de leur part, des présens encore

(1) Rire.

(2) Froissard.

(3) Cérémonial François.

plus riches. Dans ces temps-là, rien ne paroissoit si ingénieux que ces mascarades; & ce n'est pas la première & la dernière cérémonie où les Villes ont choisi des animaux pour leurs Députés.

Al'entrée de Louis XI, en 1461, on imagina un spectacle très-agréable (1) : *devant la fontaine du Ponceau, étoient plusieurs belles filles en Sirènes, toutes nues, lesquelles en faisant voir leur beau sein, chantoient de petits Motets & Bergerettes.* Il paroît qu'à l'entrée de la Reine Anne de Bretagne, on poussa l'attention jusqu'à placer, de distance en distance, de petites troupes de dix ou douze personnes, avec des pors-de-chambre pour les Dames & Demoiselles du cortège qui se trouveroient pressées de quelque besoin. J'oubliois de dire qu'alors, à toutes ces cérémonies, le cri de joie & d'acclamation n'étoit pas *vive le Roi !* mais *Noël, Noël.*

RUE DES PRÊTRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE,
Fauxbourg Saint - Victor.

Leur maison & cette rue occupent un terrain qu'on appeloit *le Clos des Arènes*, parce que (2)

(1) *Malingre, page 208.*

(2) Chilpéric, dont on ne parle guères qu'à l'occasion de sa femme Frédégonde, étoit un Monarque fort singulier, si

Chilpéric I y avoit fait bâtir un Cirque en 577. Personne n'ignore que le Cirque, chez les anciens Romains, étoit un lieu destiné pour les jeux publics, & particulièrement pour les courses de chevaux & de charriots. *L'Arène* étoit la partie du Cirque, où se faisoient les combats de Gladiateurs & ceux de bêtes féroces. Pepin-le-Bref se plaisoit beaucoup à faire battre des taureaux contre des lions. Philippe-de-Valois acheta près du Louvre, rue Froidmanteau, une grange pour y mettre ses

le portrait que nous en a laissé Grégoire de Tours est fidèle. * Il se croyoit un grand Théologien, & voulut faire publier un Édit par lequel il défendoit de se servir à l'avenir du terme de *Trinité* & de celui de *personnes* en parlant de Dieu, disant que le mot de *personnes*, dont on use en parlant des hommes, dégradoit la Majesté divine. Il se piquoit aussi d'être Poète, & très-habile Grammairien. Il ajouta aux lettres dont on se servoit de son temps, quatre caractères pour exprimer, par un seul, certaines prononciations dont chacune avoit besoin de plus d'une lettre. ** Ces additions étoient l'α de Grecs, Π, Ζ, Υ. Il envoya ordre dans toutes les provinces de corriger les anciens livres, conformément à cette orthographe, & de l'enseigner aux enfans. L'ancienne orthographe eut ses martyrs : deux Maîtres d'École aimèrent mieux se laisser *efforriller* *** , que d'accepter la nouvelle, qui ne fut en usage que pendant la vie de ce Prince.

* *Gregor. Turon. hist. Lib. 5.*

** *Ibidem.*

*** Couper les oreilles.

lions, ses ours & ses taureaux. Il y avoit à l'Hôtel Saint-Paul la tour des Lions (1), à l'endroit même où est aujourd'hui la rue de ce nom. L'Étoile rapporte (année 1583) que Henri III, après avoir fait ses Pâques & dévotions au Couvent des Bons-Hommes, s'en revint au Louvre, & qu'il y fit tuer, à coups d'arquebuse, les lions, ours, taureaux, & semblables bêtes qu'il avoit coutume de nourrir pour combattre contre les dogues; & ce à l'occasion d'un songe, par lequel il lui avoit semblé que des lions, ours & dogues le dévoreroient : songe qui sembloit présager que les bêtes furieuses de la Ligue se rueroient sur ce pauvre Prince & sur son peuple ».

Nos mœurs ne nous font plus trouver de plaisir à regarder des animaux se déchirer; & si nos Princes ont des tigres & des lions dans leurs Ménageries, c'est pour la rareté. Sans aimer à voir répandre le sang, nous sommes certainement aussi braves que les Romains.

RUE DE LA VIEILLE DRAPERIE.

Au coin de cette rue, étoit la maison du père de cet exécration Jean Châtel, qui attenta sur la

(1) Voyez rue des Lions.

personne de Henri IV, & le blessa d'un coup de couteau à la lèvre supérieure, le Mardi 27 Décembre 1594. L'espace qu'occupoit cette maison, qui fut rasée, forme cette petite place qui est devant la grande porte du Palais. On y avoit élevé une pyramide avec des inscriptions; elle fut abattue en 1605.

Extrait d'une lettre de Henri IV, écrite à différentes Villes aussi-tôt après cet attentat.

« Il n'y avoit pas plus d'une heure que nous
» étions arrivé à Paris du retour de nôtre voyage
» de Picardie, & étions encore tout botté,
» qu'ayant autour de nous nos cousins le Prince
» de Conti, Comte de Soissons & Comte de
» Saint-Paul, & plus de trente ou quarante des
» principaux Seigneurs & Gentishommes de nôtre
» Cour, comme nous recevions les sieurs de
» Ragni & de Montigni, qui ne nous avoient
» pas encore salué, un jeune garçon, nommé Jean
» Châtel, fort petit & âgé au plus de dix-huit
» à dix-neuf ans, s'étant glissé avec la troupe dans
» la chambre, s'avança sans être quasi apperçu,
» & nous pensant donner, dans le corps, du cou-
» teau qu'il avoit, le coup (parce que nous nous
» étions baissé pour relever lesdits Sieurs de Ragni

» & de Montigni qui nous saluoient) ne nous
» a porté que dans la lèvre supérieure du côté
» droit, & nous a entamé & coupé une dent....
» Il y a, Dieu merci, si peu de mal, que pour cela
» nous ne nous mettrons pas au lit de meilleure
» heure ».

Il paroît, par un article des interrogatoires de Jean Châtel, que le Prévôt de l'Hôtel, lorsqu'il l'eut arrêté & fait fouiller, ne douta point que ce ne fût un Émissaire armé de toutes pièces par le fanatisme.

» Enquis qui lui a baillé l'*Agnus Dei*, la che-
» mise Notre-Dame & tous les chapelets qu'il a
» autour du cou, & si ce n'étoit pas pour lui
» persuader d'assassiner le Roi, sous l'assurance
» qu'il seroit invulnérable, & qu'on ne pourroit
» lui faire aucun mal :

» A dit que sa mère lui avoit baillé l'*Agnus*
» *Dei* & la chemise Notre-Dame, & quant aux
» chapelets, les avoir lui-même enfilés ».

Il y eut quelques présomptions contre son père : sa mère & ses sœurs étoient très-innocentes. Il soutint, à la question ordinaire & extraordinaire, & jusqu'à la mort, qu'il n'avoit communiqué son dessein à personne (1), & qu'il avoit entrepris ce coup de son propre mouvement (2).

(1) *Journal de Henri IV*, ann. 1594.

(2) *Premier Interrogatoire devant le prévôt de l'Hôtel.*

« Enquis pourquoi il a voulu tuer le Roi :

» A dit que , pour expier ses péchés, il avoit
» cru qu'il falloit qu'il fit quelqu'acte signalé &
» utile à la Religion Catholique, Apostolique &
» Romaine ; & , y ayant failli, le feroit encore,
» s'il pouvoit.

» Enquis de nouveau par qui il a été persuadé
» de tuer le Roi :

» A dit avoir entendu dire en plusieurs lieux,
» qu'il falloit tenir pour maxime véritable, qu'il
» étoit loisible de tuer le Roi, dès qu'il n'étoit
» pas approuvé par le Pape, & que cette doc-
» trine étoit commune ».

Le malheureux ne disoit que trop vrai; il n'y avoit pas encore un an, que la plupart des Ecclésiastiques & presque tous les Religieux, l'enseignoient en chaire, dans le confessionnal, & dans leurs thèses.

Le sieur de Piganiol, qui n'a fait que transcrire, mot à mot, les antiquités de Paris, par Sauval, dit que *Henri IV fut blessé par Jean Châtel dans la cour de l'Hôtel (1) du Bouchage, qu'on appeloit alors l'Hôtel d'Estrées, & où demouroit la belle Gabrielle*. Il est prouvé par toute la procédure, que ce fut dans une des salles du Louvre.

(1) A présent les Pères de l'Oratoire.

D'ailleurs , jamais l'Hôtel du Bouchage n'a été appelé l'Hôtel d'Estrées ; & Gabrielle d'Estrées demuroit dans ce tems-là à l'Hôtel de *Schomberg* , qui subsiste encore dans la rue Bailleul , derrière cet Hôtel d'*Aligre* , où le Grand Conseil a tenu long-temps ses séances.

L'ÉCOLE MILITAIRE.

Louis XIV ouvrit un refuge à de braves Guerriers, courbés sous le faix des ans , usés par les combats, couronnés mille fois par la Victoire. Louis XV érige un lieu d'exercice , où les siens apprendront, presque en naissant , à combattre & à vaincre : l'un a su récompenser de fidèles Sujets; l'autre travaille à les rendre dignes de la récompense. Le premier établissement immortalise la reconnoissance & l'humanité. Le second marque une sage prévoyance ; & les Enfants des Nobles , dont les talens demeueroient étouffés sous les disgraces de la fortune , ont été tirés d'une oisive obscurité. On leur ouvrit le chemin de l'honneur , en ouvrant une École de vertu & de science Militaire, où ces jeunes Élèves , destinés à soutenir la gloire de nos armes, se forment au commandement par l'obéissance , trouvent réunies les instructions capables de cultiver l'esprit , d'inspirer

au cœur de magnanimes sentimens ; & sous des Officiers expérimentés , se rendent familiers les Arts & les Sciences qui font les grands hommes & les héros.

RUE DES ÉCRIVAINS.

La maison où demouroit *Nicolas Flamel* , fait le coin de cette rue & de la rue *Marivault*. On y voit encore, sur un des gros jambages , sa figure , à ce que l'on dit , & celle de *Pernelle* sa femme ; avec des inscriptions gothiques & de prétendus hiéroglyphes. L'histoire de cet homme est singulière ; il étoit né sans biens , de parens obscurs ; & sa profession d'*Écrivain* ne l'avoit pas mis à portée d'acquérir de grandes richesses. On le vit tout-à-coup , par ses libéralités , décèler une fortune immense. L'usage qu'il en fit est bien rare : il fut riche pour les malheureux. Une honnête famille tombée dans l'indigence , une fille que la misère auroit peut-être entraînée dans le désordre , le Marchand & l'Ouvrier chargés d'enfans , la Veuve & l'Orphelin , étoient les objets de sa magnificence. Il fonda des Hôpitaux , répara quelques Églises , & rebâtit en partie celle des Innocents. *Naudé* attribue les richesses de *Flamel* à la connoissance qu'il avoit des affaires des Juifs , &

ajoute

ajoute , que lorsqu'ils furent chassés de France en 1394 , & que leurs biens furent acquis & confisqués au profit du Roi , *Flamel* traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devoient , & leur promit de ne les pas dénoncer. *Naudé* , & *Piganiol* qui le cite , n'auroient pas avancé un fait aussi faux , s'ils avoient lu les Déclarations de Charles VI à l'occasion du bannissement des Juifs. La première , du 17 Septembre 1394 , porte que , quoiqu'il les exile à perpétuité , il n'entend pas que leurs personnes soient maltraitées ni leurs biens pillés ; en outre , il enjoint à ceux qui leur doivent , de les payer dans un mois , à peine de perdre leurs gages ; & à ceux qui ne leur ont point donné de gages , de satisfaire à leurs obligations , & de les retirer avant le terme expiré. Par une autre Déclaration du 2 Mars 1395 , quatre mois après leur sortie du Royaume , il défend désormais à tous débiteurs des Juifs de leur rien payer , & fait cesser tous procès commencés pour telle raison , avec ordre d'ouvrir les prisons à ceux qui y étoient détenus ; & pour finir entièrement à cet égard , par une dernière Déclaration du 30 Janvier 1397 , il ordonne au Pré-vôt de Paris de déchirer & brûler toutes les obligations faites aux Juifs.

On voit , par ces Ordonnances que , puisque le Roi déchargeoit lui-même ses sujets de toutes dettes

contractées avec ces infâmes usuriers, *Flamel* ne put pas s'enrichir, en menaçant leurs débiteurs de les dénoncer.

Plusieurs curieux ayant fait fouiller la terre dans les caves de sa maison, y ont trouvé, dans différens endroits, des urnes, des phioles, des matras, du charbon, & dans des pots de grès une certaine matière minérale, calcinée & grosse comme des pois. On ne fait pas positivement s'il fut enterré à Saint-Jacques de la Boucherie, ou sous les Charniers des Innocens; *Paul-Lucas* semble même douter qu'il soit mort : il rapporte fort sérieusement qu'étant en Asie (1), il fit connoissance avec un Dervis, qui parloit toutes les langues, & qui ne paroïssoit avoir que trente ans, quoiqu'il eût déjà vécu plus d'un siècle. « Ce Dervis, dit-il, me raconta que *Flamel*, persuadé qu'on l'arrêteroit, s'il passoit pour avoir la Pierre Philosophale, trouva le moyen de sortir de France, en faisant publier sa mort & celle de sa femme. Elle feignit une maladie qui eut son cours; & lorsqu'on la dit morte, elle étoit près de la Suisse où elle avoit ordre de l'attendre. On enterra pour elle un morceau de bois; & pour ne pas manquer au cérémonial, ce fut dans une

(1) *Voyage de Paul-Lucas dans l'Asie mineure. c. 12. T. 1.*

„ des Églises qu'elle avoit fait rebâtir. Ensuite
„ *Flamel* eut recours pour lui-même à un semblable
„ stratagème. Comme l'on fait tout pour de l'ar-
„ gent , il n'eut pas de peine à gagner les Méde-
„ cins & les gens d'Église. Il laissa un Testament
„ dans les formes , où il recommandoit avec soin
„ qu'on l'enterrât avec sa femme , & qu'on éle-
„ vât une pyramide sur leur sépulture. Pendant que
„ ce sage étoit en chemin pour rejoindre son épouse ,
„ un second morceau de bois fut enterré à sa place.
„ Depuis ce temps-là, ils ont mené tous les deux une
„ vie philosophique , tantôt dans un pays, tantôt dans
„ un autre. Je suis leur intime ami ; & il n'y a
„ que trois ans que je les ai laissés aux Indes ».

Paul-Lucas étoit pensionné de Louis XIV , & voyageoit par son ordre : de pareilles rêveries que l'on trouve assez fréquemment dans son livre, ne font pas trop d'honneur au Ministre qui l'avoit choisi & présenté. A l'occasion de la maison de Nicolas Flamel, l'Auteur de l'essai d'une histoire de la Paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie , imprimé en 1757 , rapporte un fait tout récent :

„ Un particulier , dit-il , sous un nom imposant ,
„ mais sans doute emprunté , se présenta , en 1756 ,
„ à la Fabrique de cette Paroisse , se disant chargé
„ par un ami mort , d'une somme considérable
„ qu'il devoit employer à des œuvres pies , à sa

» volonté. Ce particulier ajouta que , pour entrer
» dans les vues de son ami , il avoit imaginé de ré-
» parer des maisons caduques appartenantes à des
» Eglises ; que la maison du coin de la rue de
» Marivault , vis-à-vis de Saint-Jacques de la Bou-
» cherie , avoit besoin de réparations , & qu'il y
» dépenseroit trois mille livres. L'offre fut accep-
» tée ; la réparation étoit le prétexte ; l'objet vé-
» ritable étoit une fouille & l'enlèvement de quel-
» ques pierres gravées (1). Les Intéressés à la dé-
» couverte du trésor imaginaire , veillèrent avec
» soin sur l'ouvrage ; on creusoit en leur présence ; on
» emportoit furtivement des moilons & toutes les
» pierres gravées. La réparation qui a été faite peut
» monter à deux mille livres ; mais le Particulier
» & les Intéressés ont disparu sans payer ; & cette
» dépense restera probablement sur le compte d'un
» Maître Maçon , qui s'est livré trop légèrement à
» des Inconnus qu'il cherche & ne trouve point ».

Il y a toute apparence que ces Inconnus cher-
chent la Pierre Philosophale ; & je conseillerois

(1) En 1754 , quand je donnai la première édition de mes *Essais Historiques* sur Paris , on voyoit encore , & j'avois vu moi-même , ces pierres où étoient gravées la figure de Nicolas Flamel & celle de sa femme , avec des inscriptions gothiques & de prétendus hiéroglyphes.

à ce Maître Maçon de s'imaginer que , quand ils l'auront trouvée , ils le paieront magnifiquement.

R U E D' E N F E R , près du Luxembourg.

Saint-Louis fut si édifié , au récit qu'on lui faisoit de la vie austère & silencieuse des Disciples de Saint-Bruno , qu'il en fit venir six , & leur donna une maison avec des jardins & des vignes , au village de Gentilli. Ces Religieux voyoient de leurs fenêtres , le Palais de *Vauvert* , bâti par le Roi Robert , abandonné par ses successeurs , & dont on pouvoit faire un monastère commode & agréable par la proximité de Paris. Le hasard voulut que des Esprits , ou *Revenans* , s'aviserent de s'emparer de ce vieux Château. On y entendoit des hurlemens affreux. On y voyoit des Spectres traînant des chaînes , & entr'autres , un monstre verd avec une grande barbe blanche , moitié homme & moitié serpent , armé d'une grosse massue , & qui sembloit toujours prêt à s'élancer la nuit sur les passans. Que faire d'un pareil Château ? Les Chartreux le demandèrent à Saint-Louis ; il le leur donna avec toutes ses appartenances & dépendances. Les *Revenans* n'y revinrent plus ; le nom d'*Enfer* resta seulement à la rue en mémoire de tout le tapage que les Diables y avoient fait.

Quelques Étymologistes prétendent que la rue Saint-Jacques s'appeloit anciennement *via superior* ; & celle-ci, parce qu'elle est plus basse , *via inferior* ou *infera* , d'où lui vint dans la suite le nom d'*Enfer* , par corruption & contraction de mot. D'autres disent que les gueux , les filoux & les gens sans aveu , se retirant ordinairement dans les rues écartées , on donnoit le nom d'*Enfer* à ces rues , à cause des cris , des juremens , des querelles & du bruit qu'on y entendoit sans cesse.

• S A I N T - É T I E N N E - D U - M O N T .

Le Curé de cette paroisse s'étant plaint que le nommé *Michau* , un de ses paroissiens , l'avoit fait attendre jusqu'à minuit pour la *bénédiction du Lit nuptial* , Pierre de Gondî , Evêque de Paris , ordonna qu'à l'avenir cette cérémonie se feroit de jour , ou du moins avant souper. Autrefois les nouveaux mariés ne pouvoient pas s'aller mettre au lit , qu'il n'eût été béni : c'étoit un petit droit de plus pour les Curés , à qui l'on devoit aussi ce qu'on appeloit *les plats de noces* , c'est-à-dire , leur dîner en argent , ou en espèces.

Les Curés de Picardie étoient gênans ; ils prétendoient que les nouveaux mariés ne pouvoient pas , sans leur permission , coucher ensemble les

trois premières nuits de leurs nocés. Il intervint. Arrêt le 19 Mars 1409 (1), portant *défenses à l'Evêque d'Amiens & aux Curés de ladite ville, de prendre ni exiger argent des nouveaux mariés, pour leur permettre de coucher avec leurs femmes la première, la seconde & la troisième nuit de leurs nocés, & fut dit que chacun desdits habitans pourroit coucher avec son épouse sans la permission de l'Evêque & de ses Officiers.* Nous ne pouvons vendre que ce qui nous appartient ; les Curés croyoient-ils, comme certains Prêtres des Indes, que ces trois premières nuits leur appartenoint ?

On ne marioit les grands comme les petits, qu'à la porte de l'Eglise. En 1559, lorsqu'Élisabeth de France, fille de Henri II, épousa Philippe II, Roi d'Espagne, Eustache du Bellay, Evêque de Paris, alla à la porte de Notre-Dame, & *se fit, dit le cérémonial François, la célébration des épousailles audit portail, selon la coutume de notre Mère Sainte Eglise.* Apparemment qu'on trouvoit alors indécent de donner, dans l'Eglise même, la permission à un homme & à une femme d'aller coucher ensemble.

A l'occasion du mariage de Charles VI avec Isabelle de Bavière, Froissard rapporte, que *la fiancée d'un Roi de France, quelque dame ou fille de haut*

(1) *Réglement du Parlement.*

Seigneur qu'elle soit , doit être regardée & avisée toute nue par les Dames , pour savoir si elle est propre & formée pour porter enfans.

Un Pere Gardeau , Religieux à Sainte-Genevieve , & Curé de Saint-Étienne-du-Mont , rebuté du peu de fruit de ses exhortations sérieuses contre les immodesties des femmes qui découvroient excessivement leur gorge , s'avisa de les apostropher ainsi : « Couvrez-vous donc , au moins en notre présence ; » car , afin que vous le sachiez , nous sommes de » chair & d'os , ainsi que les autres hommes ». Chacun se mit à rire , & les femmes sur-tout ; mais le Prédicateur redoublant son sérieux leur dit : « Quand » on vous parle décemment & en paroles couver- » tes , vous faites la sourde oreille , & ne voulez » point entendre ; & quand on s'explique en termes » clairs , vous les trouvez comiques , & vous vous » mettez à rire : à votre malédiction donc , si , les » entendant si bien , vous n'en faites pas un meilleur » usage ».

LA POINTE SAINT-EUSTACHE.

Il n'y a pas quarante ans , que , dans le carrefour appelé *la Pointe Saint-Eustache* , on voyoit une grande pierre posée sur un égout en forme de petit pont , & qu'on appeloit le *Pont-Alais* , du nom de

Jean Alais. Cet homme, pour se rembourser d'une somme qu'il prêtoit au Roi, fut l'inventeur & le fermier d'un impôt d'un denier sur chaque panier de poisson qu'on apportoit aux Halles : il en eut tant de regret, qu'il voulut, en expirant, être enterré sous cette pierre, dans cet égout des ruiffeaux des Halles. On a détruit ce petit monument, qui embarrassoit le passage ; mais n'y avoit-il pas quelque Hôtel, où il eût été bon de le transporter, & de le poser dans la cour avec une inscription ?

R U E D E L A F É R O N N E R I E (1).

Le Vendredi 14 Mai 1610, environ les quatre heures de l'après midi, un embarras de deux charettes ayant obligé le carrosse de Henri IV (2) de s'arrêter vers le milieu de cette rue, qui étoit alors très-étroite, Ravaillac, qui l'avoit suivi depuis le Louvre, monta sur un des rais d'une roue de derrière, & d'un premier, & d'un second coup de couteau, assassina ce Prince, qui expira dans

(1) Ainsi nommée des Marchands de Féraille, *Ferrarii*.

(2) Il alloit à l'Arseual, & avoit fait lever les mantelets, parce qu'il faisoit beau, & qu'il vouloit voir les préparatifs pour l'entrée de la Reine.

l'instant. *Chose surprenante*, dit l'Étoile; *nul des Seigneurs qui étoient dans le carrosse, ne l'a vu frapper le Roi; & si ce monstre* (1) *eût jeté son couteau, on n'eût su à qui s'en prendre.* Henri IV lisoit une lettre du Comte de Soissons; le Duc d'Épernon étoit à sa droite dans le fond du carrosse; les Maréchaux de Lavardin & de Roquelaure étoient à la portière du côté du Duc d'Épernon; à la portière du côté du Roi, étoient le Duc de Montbazon & le Marquis de la Force; & sur le devant du carrosse, le Marquis de Mirebeau & du Pleffis-Liancourt. Nicolas Pasquier rapporte qu'un Diable apparut à Ravallac, & lui dit (2): *va, frappe hardiment; tu les trouveras tous aveuglés.* Ce diable pouvoit bien être un de ces sept ou huit hommes qui vinrent l'épée à la main, après qu'on l'eut arrêté, & qui voulurent le tuer.

Je n'entrerais pas dans des détails & dans un amas de circonstances qui ne finiroient point & que peu de personnes ignorent; je dirai seulement

(1) Lorsqu'on l'eut arrêté, dit Pierre Mathieu, on vit venir sept ou huit hommes l'épée à la main, qui disoient tout haut qu'il falloit le tuer; mais ils se cachèrent aussitôt dans la foule.

(2) *Lettre première.*

ce que je pense sur le caractère des deux scélérats dont les mains parricides s'armèrent contre un de nos meilleurs & de nos plus grands Rois. Jean Châtel , âgé de dix-huit à dix-neuf ans , après avoir étudié chez les Jésuites , faisoit son cours de Philosophie à l'Université ; son père étoit un riche Marchand qui ne le laissoit manquer de rien. On voit dans ses interrogatoires un malheureux , ferme dans ses abominables principes , simple , vrai , toujours égal dans ses réponses ; un véritable fanatique , qui n'est point étonné à l'aspect de ses Juges , qui se regarde comme un martyr , & les supplices & son crime , comme l'expiation de ses péchés. Après qu'on l'eut ôté de la torture : *je m'accuse* , dit humblement ce monstre à son Confesseur , *de quelque impatience dans mes tourmens ; je prie Dieu de me le pardonner , & de pardonner à mes persécuteurs.*

Ravaillac , âgé d'environ trente-deux ans , étoit pauvre , se vantoit d'avoir des révélations , & se mettoit en fureur au seul nom de Huguenot ; il parut propre à être l'instrument de l'horrible attentat qu'on méditoit depuis long-temps. On démêle aisément , dans ses interrogatoires , que son fanatisme étoit moins réel qu'affecté. Il feint quelquefois une ignorance stupide : *le Pape est Dieu* , dit-il , *& Dieu est le Pape.* Il répond sur d'autres

articles en homme sensé , même assez instruit. Il ment (1), varie , pleure & gémit sur le malheur qu'il a eu de ne pas résister aux tentations du diable ; il prie ses Juges de *ne pas désespérer son ame à force de tourmens* ; il reconnoît qu'il est coupable d'un grand crime ; mais il soutient toujours que personne ne l'a excité à le commettre ; & qu'il ne s'est déterminé à tuer le Roi , que parce qu'on l'a assuré que ce Prince alloit faire la guerre au Pape. Est-il possible, dit-on , que dans l'horreur des tortures, il n'eût pas accusé ceux qui l'avoient séduit par eux-mêmes , ou par leurs émissaires , & en lui faisant de temps en temps de petites charités ? Peut-être espéroit-il toujours qu'ils lui

(1) Il dit qu'il n'étoit jamais sorti du Royaume ; il est prouvé qu'on l'avoit vu à Naples. Il dit que jamais il n'avoit déclaré à qui que ce soit (pas même en confession) son dessein de tuer le Roi ; il y avoit plus d'un an , que le Prieur des Augustins de Montargis avoit trouvé sur l'Autel une Lettre , par laquelle on le sommoit d'avertir ce Prince qu'un *grand rousseau, natif d'Angoulême* * , devoit l'assassiner. Ce Prieur ayant pris conseil du Lieutenant-Général & des principaux de la Ville, il fut arrêté d'envoyer la Lettre , avec le Procès-Verbal qu'on avoit fait faire , à M. le Chancelier, qui malheureusement négligea cet avis. Voilà une preuve juridique & bien authentique que Ravailiac avoit confié son abominable dessein.

* *Journal de Henri IV, année 1606. Nicolas Pasquier. Lettre première.*

fauveroient la vie ; d'ailleurs il est certain qu'à la première tirade des chevaux , il demanda d'être relâché , qu'il dicta un testament de mort , & que le Greffier affecta d'écrire si mal ce testament , que les plus experts en écritures n'ont jamais pu y rien déchiffrer.

Germain Brice dit que (1), *lorsqu'on eut arrêté Ravaiillac , on le mena d'abord à l'Hôtel de Retz , à présent l'Hôtel de Condé. Çauroit été le mener loin : je fais que l'Hôtel de Condé étoit alors l'Hôtel de Gondi ; mais Jean-Baptiste de Gondi , Duc de Retz , avoit encore un autre Hôtel (2) , près du Louvre ; & ce fut à celui-là qu'on traîna ce scélérat. Il y resta deux jours , enchaîné & gardé par des archers. A la question qui lui fut donnée dans toute la rigueur , ajoute Germain Brice , il avoua des choses si étranges , que les Juges surpris & effrayés , jurèrent entr'eux sur les Saints Evangiles , de n'en jamais rien découvrir , à cause des suites terribles qui pouvoient en arriver : ils brûlèrent même les dépositions & tout le procès verbal au milieu de la Chambre ; & il n'en n'est resté que quelques légers soupçons , sur lesquels on n'a pu fonder jusqu'à présent aucun véritable jugement. Cette narration est*

(1) *Descript. de Paris. T. 1, page 219.*

(2) Rue des Poulies.

absolument fausse : Ravaillac soutint toujours , à la question , qu'il n'avoit point de complices ; & s'il avoua des choses étranges , ce ne fut que lorsqu'il eut demandé , à la première tirade des chevaux , qu'on le relâchât.

Quelques mois après , la Demoiselle d'Ecoman , femme d'un gentilhomme , & qui avoit été attachée à la Reine Marguerite , accusa la Marquise de Verneuil & le Duc d'Épernon (1) d'avoir fait assassiner Henri IV (2). *Elle parloit bien , dit l'Étoile , & étoit ferme & constante en ses réponses & accusations , munies de raisons valables & preuves très-fortes , qui rendoient ses Juges tout étonnés.* Il falloit des preuves juridiques ; elle n'en put pas fournir , & fut condamnée à être enfermée le reste de ses jours entre quatre murailles : il fut dit dans l'Arrêt , que toute la procédure seroit supprimée (3). Apparemment que *Germain Brice* , qui brouille assez souvent tous les faits , a confondu cette procédure avec le procès criminel de Ravaillac.

(1) Il ne reste plus personne de sa race ; & ses descendants ont fini à la deuxième génération , ainsi que ceux du Duc de Lerm en Espagne. Je détaillerai dans un autre article , par quelles raisons & comment ces deux hommes tramèrent & conduisirent cette conspiration.

(2) *Année 1611.*

(3) *Arrêt du 31 Juillet 1611.*

Je finirai cet article par un passage des Mémoires de Sully , qui fait connoître le peu de précaution que Henri IV prenoit contre les attentats dont il étoit sans cesse menacé. (1) « Il me fut adressé » de Rome (2), dit Sully, un avis d'une conspiration » contre la personne de Sa Majesté : je ne crus » pas devoir le lui cacher, quoique cet avis ne » me parût à moi-même digne que d'être méprisé , » comme il le fut de ce Prince, qui me répondit » à cette occasion : qu'il s'étoit convaincu que , » pour ne pas rendre sa vie pire que la mort même, » il ne devoit faire aucune attention à de sembla- » bles avis ; que les tireurs d'horoscope l'avoient » menacé, les uns de mourir par l'épée, les au- » tres dans un carrosse ; qu'aucun ne lui avoit ja- » mais parlé de poison , qui étoit , à son avis, la » manière la plus facile de se défaire de lui , » puisqu'il mangeoit beaucoup de fruits , & sans

(1) *Mémoires de Sully, année 1605.*

(2) Pierre du Jardin, s'étant trouvé à Naples avec Ravail-
lac, apprit de la bouche même de ce scélérat, la conf-
piration contre Henri IV. M. de Brèves, notre Ambassadeur
à Rome, à qui il en donna avis, écrivit à M. de Sully; ce
Ministre en parla à Henri IV, qui méprisa malheureusement
cet avis. On seroit tenté de croire à une fatalité absolue &
inévitale, quand on réfléchit qu'on n'arrêta point Ravail-
lac, lorsqu'il rentra en France.

» essai , de tous ceux qu'on lui présentoit ; &
» qu'enfin , sur le tout , il s'en remettoit au sou-
» verain Maître de ses jours ».

LE FOR-L'ÉVÊQUE.

Forum Episcopi, c'est-à-dire, le Siège de la Jurisdiction temporelle de l'Évêque. Il y avoit dans Paris , & dans les Fauxbourgs, dix-neuf Justices de Seigneurs : l'incertitude de leurs limites causoit souvent des conflits de Jurisdiction. Par Édit du mois de Février 1674, toutes ces Justices subalternes furent réunies & incorporées à celles du Châtelet : on conserva seulement la Justice (dans leur enclos) à l'Archevêque de Paris & Chapitre de Notre - Dame , à l'Abbé de Saint-Germain-des-Prés , au Grand-Prieur de France , au Commandeur de Saint-Jean-de-Latran , & au Prieur de Saint-Martin-des-Champs.

Adrien de Valois prétend qu'on dit *Four-l'Évêque*, au lieu de *For-l'Évêque* ; & que le four bannal où les vassaux de l'Évêque envoyoient cuire leur pain , occupoit une partie de ce bâtiment qui sert aujourd'hui de prison.

RUE DES FOSSÉS S. GERMAIN-DE-L'AUXERROIS.

L'Hôtel de Sourdis (1) communiquoit au cloître de cette Église. Gabrielle d'Éstrées, Duchesse de Beaufort, demouroit dans la maison du Doyen, apparemment pour être proche du Louvre & de la Marquise de Sourdis sa tante. Elle y mourut la veille de Pâques 1599. Sauval assure qu'il avoit connu des vieillards qui lui avoient dit qu'après sa mort on l'exposa dans la grand'Salle de cette Maison (2); qu'elle étoit vêtue d'une robe de satin blanc, & couchée sur un lit de parade de velours cramoisi, enrichi de dentelles d'or & d'argent. Il ne paroît pas vraisemblable qu'on ait exposé à la vue du Public, une personne à qui des symptômes de mort terribles avoient défiguré tous les traits, & tourné la bouche jusques derrière le cou. Elle avoit passé une partie du Carême à Fontainebleau (3); la politique & la bienfaisance ne permettant pas à Henri IV de la garder auprès de lui pendant le temps de Pâques, il l'avoit priée de retourner à Paris, & la conduisit jusqu'à

(1) Cul-de-sac de Sourdis dans cette rue.

(2) *Le Doyenné*, vis-à-vis du grand Portail de l'Église, du côté du Louvre.

(3) *Journal de Henri IV. 1599.*

Melun. Ces deux amans , dit Sully , sembloient avoir un pressentiment qu'ils ne se reverroient plus ; ils s'accabloient de caresses , les larmes aux yeux , & se parloient comme si ç'eût été pour la dernière fois : la Duchesse recommandoit au Roi ses enfans , sa maison de Monceaux & ses domestiques ; ce Prince l'écoutoit & s'attendrissoit au lieu de la rassurer ; ils prenoient congé l'un de l'autre , & aussi-tôt se rappeloient , s'embrassoient & ne pouvoient se séparer. Elle vint loger chez *Zamet* (1) : c'étoit un Italien qui avoit acquis de grandes richesses , en s'intéressant dans toutes sortes de maltôtes : c'est lui qui se qualifia dans le contrat de mariage d'une de ses filles , *Seigneur suzerain de dix-sept cents mille écus*. Son caractère plaissant & enjoué l'avoit rendu agréable à Henri IV : ce Prince choisissoit ordinairement sa maison pour ses petits soupers & ses parties de plaisir. La Duchesse fut reçue de son hôte avec tous les empressemens imaginables. Le Jeudi-Saint , ayant bien dîné , il lui prit quelques éblouissemens dans l'Eglise du Petit-Saint-Antoine , où elle étoit allée entendre les *Ténèbres*. Revenue chez *Zamet* , & se promenant dans le jardin , après avoir mangé d'un citron (d'autres disent d'une salade) (2) , elle

(1) *Confess. de Sanci* , l. 2. *Remarques sur le chap. 1.*

(2) *D'Aubigné*.

se sentit tout-à-coup un feu dans le gosier, & des douleurs si aiguës dans l'estomach, qu'elle s'écria : (1) *qu'on m'ôte de cette Maison ; je suis empoisonnée* (2). On l'emporta chez elle ; son mal y redoubla avec des crises & des convulsions si violentes, qu'on ne pouvoit regarder sans effroi cette tête si belle quelques heures auparavant. Elle expira le Samedi vers les sept heures du matin ; on l'ouvrit, & l'on trouva son enfant mort. Henri IV fit prendre le deuil à toute la Cour, & le porta la première semaine en violet, & la seconde en noir. *On empoisonna cette Favorite*, dit un Écrivain de ce temps-là, *parce que le Roi étoit déterminé à l'épouser ; & , vu les troubles qui en seroient advenus*, ajoute ce galant-homme, *ce fût un service qu'on rendit à ce Prince & à l'État*. Cela peut être ; mais on conviendra que de pareils services sont plus infâmes que ceux du bourreau ; d'ailleurs, la plupart des Historiens n'attribuent cette mort si frappante, qu'aux effets d'une grosse malheureuse.

(1) *Mémoires de Sully.*

(2) On avoit déjà parlé de marier Henri IV avec Marie de Médicis ; & comme Zamet étoit né sujet du Duc de Florence, ses ennemis le soupçonnèrent d'un crime dont il n'y eut aucune preuve.

RUE DU FOUARRE.

L'*Université* avoit autrefois ses Écoles des deux côtés de cette rue : elle prit le nom de rue du *Fouarre* ; (vieux mot qui signifioit de la paille) de la grande consommation qu'en faisoient les Écoliers : ils n'étoient assis dans les classes que sur de la paille. Anciennement il n'y avoit aussi ni bancs ni chaises dans les Églises : on les jonchoit de paille fraîche & d'herbes odoriférantes , surtout à la Messe de minuit , & aux autres grandes Fêtes.

RUE DU FOUR.

Une Marchande de Graines de la rue du Four , Fauxbourg S. Germain , faisoit courir le bruit dans le quartier , qu'elle avoit un Diable dans sa boutique ; il n'en fallut pas davantage pour y attirer tout Paris. Cette femme , pour entretenir le Public dans cette idée , s'enfermoit le matin dans son comptoir , & ne manquoit pas , dès qu'elle s'apercevoit que la foule étoit grande , de se traîner dans tous les coins de sa boutique. Le comptoir , qui se promenoit avec elle , la déroboit aux yeux des Spectateurs. Cette cérémonie dura plusieurs jours ; mais le Commissaire ayant menacé cette femme de la faire renfermer , si le Diable revenoit encore , elle

fur si bien congédier cet Esprit de ténèbres, qu'il disparut pour toujours. Une aventure à-peu-près semblable arriva, il y a quelques années, dans la boutique d'un Luthier, rue Croix-des-Petits-Champs.

RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, *au Marais.*

En 1350, Jean Roussel & Alix sa femme, firent bâtir dans cette rue, qu'on appeloit alors la rue des *Vieilles Poulies*, vingt-quatre chambres pour y retirer des pauvres. Leurs héritiers, en 1415, donnèrent ces chambres au Grand-Prieur de France, avec soixante-dix livres Parisis de rente, à condition d'y loger deux pauvres dans chacune, moyennant treize deniers en y entrant, & un denier par semaine. On appela ces chambres *la Maison des Francs-Bourgeois*, parce que ceux qu'on y recevoit, étoient francs de toutes taxes & impositions, attendu leur pauvreté: voilà l'origine du nom de cette rue.

Il y demouroit, en 1596, deux *gueux* qui, dans leur oisiveté, s'étoient si bien exercés à contrefaire le son des cors-de-chasse & la voix des chiens, qu'à trente pas on croyoit entendre une meute & des piqueurs: on devoit y être encore plus trompé dans des lieux, où les rochers renvoient & multiplient les moindres cris. Il y a

toute apparence qu'on s'étoit servi de ces deux hommes pour une aventure, qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un phantôme : si Henri IV avoit eu la curiosité d'avancer, on lui auroit fans doute lancé un dard, & l'on auroit dit ensuite que, n'étant pas dans le cœur bon catholique, c'étoit le diable qui l'avoit tué. Voici ce que rapportent la plupart des historiens contemporains.

» Le Roi, chassant dans la forêt de Fontaine-
» bleau, entendit comme, à une demi-lieue de
» l'endroit où il étoit, des jappemens (1), le cri
» & le cor des chasseurs ; & en un moment tout
» ce bruit qui sembloit être éloigné, se présenta
» à vingt pas de son oreille. Il commanda à
» M. le Comte de Soissons (2) de brouffer &
» pousser en avant pour voir ce que c'étoit, ne
» présumant pas qu'il pût y avoir des gens assez
» hardis, pour se mêler parmi sa chasse & lui en
» troubler le passe-tems. Le Comte de Soissons
» s'avancant, entendit le bruit sans voir d'où il
» venoit ; un grand homme noir se présenta dans
» l'épaisseur des broussailles, & cria d'une voix

(1) *P. Mathieu, liv, 1. narrat. 5.*

(2) *Journal du règne de Henri IV, ann. 1598, Suppl.*

» terrible, m'entendez-vous? & soudain disparut.
» A cette parole, les plus hardis estimèrent im-
» prudence de s'arrêter en cette chasse, en laquelle
» ils ne prirent que de la peur; & bien qu'ordi-
» nairement elle noue la langue & glace la pa-
» role, ils ne laisserent pourtant pas de raconter
» cette aventure, que plusieurs auroient renvoyée
» aux fables de Merlin, si la vérité, affirmée par
» tant de bouches & éclairée par tant d'yeux,
» n'eût ôté tout sujet d'en douter. Les pasteurs des
» environs disent que c'est un esprit qu'ils appel-
» lent le Grand-Veneur; les autres prétendent
» que c'est la chasse de Saint-Hubert qu'on entend
» aussi en d'autres lieux. »

L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIEVE.

La queue du manteau du Cardinal de la Rochefoucault, sur son tombeau dans cette Église, est portée par un Ange; je suis étonné que l'extravagante imagination qui a créé ce Page, au lieu de le laisser à moitié nud, ne lui ait pas donné la livrée.

On ne peut exprimer la satisfaction générale, que répandit dans Paris la construction de la nouvelle Église de Sainte-Genève. Sa Majesté voulut

qu'on n'épargnât rien pour la magnificence d'un édifice, qu'elle destinoit à être un des plus beaux monumens de son règne. M. de Marigny, de son côté, y attachoit en partie la gloire de son administration; & M. Soufflot regardoit cet ouvrage comme celui qui devoit consacrer à jamais son nom & ses talens; car tel est le sentiment de la Postérité par rapport aux grandes choses; elle voit avec la même admiration le Roi qui les a ordonnées, le Ministre qui les a conduites, & l'Artiste qui les a exécutées.

Le premier trait, & le plus estimable du génie, dans le projet de Sainte-Geneviève, est d'avoir fait une distribution parfaitement adaptée à l'objet sensible d'une dévotion particulière. Cette dévotion fera toujours le principal motif de ceux qui iront prier dans ce temple. Il a donc fallu, 1°. poser la Châsse de la Sainte dans un point qui fût le centre de toutes les lignes, afin que cet objet fût apperçu de tout le monde, sans gêne & sans tumulte. 2°. Cette même dévotion portant à s'approcher le plus qu'on peut de son objet, il est ingénieux de l'avoir placé sous un dôme, de manière que la circulation devînt commode, & susceptible d'ordre. D'ailleurs, cette Châsse élevée sur des colonnes, se trouvera couronnée par le dôme même, qui alors aura, pour ainsi dire, part à la

dignité dont il convenoit de la revêtir. Il est évident que tout l'édifice fera le monument voué à cette Châsse; & c'est par-là précisément que ce temple ne doit point, quant à son plan & à sa distribution intérieure, servir de modèle pour d'autres Églises.

PAROISSE SAINT-GERMAIN DE L'AUXERROIS.

Le Curé de cette Paroisse, le jour de Pâques 1245, étant monté en chaire, dit que le Pape (1) vouloit que, dans toutes les Eglises de la chrétienté, on dénonçât comme excommunié l'Empereur Frédéric II: *Je ne fais pas, ajouta-t-il, quelle est la cause de cette excommunication; je fais seulement que le Pape & l'Empereur se font une rude guerre; j'ignore lequel des deux a raison; mais autant que j'en ai le pouvoir, j'excommunie celui qui a tort, & j'absous l'autre* (2). Frédéric II, à qui l'on raconta cette plaisanterie, envoya des présens à ce Curé.

(1) Innocent IV.

(2) *Hist. Écclési. Fleuri, année 1245.*

RUE DE GRENELLE , quartier Saint-Eustache.

Cet Hôtel , où l'amoureux Comte de Soissons se plaisoit à répandre de tous côtés , sur les vitres , les plafonds & les lambris , d'ingénieux emblèmes , de galantes devises , & ses chiffres enlacés avec ceux de Catherine de Navarre , sœur de Henri IV ; ce même Hôtel qui fut ensuite habité par le Duc de Bellegarde , ce courtisan si aimable , si poli , l'amant chéri de Gabrielle d'Estrées , de Madame , de Mademoiselle de Guise , & de tant d'autres ; cet Hôtel enfin qui devint , après la mort du Cardinal de Richelieu , l'asyle des Muses , où l'Académie Françoisè tint si long-tems ses séances , où s'assembloient les Racan , les Sarrazin , les Voiture : c'est aujourd'hui l'Hôtel des Fermes.

Le 9 Juin 1572 , Jeanne d'Albret , mère de Henri IV , mourut dans la troisième maison après cet Hôtel , du côté de la rue Saint-Honoré. Elle n'avoit que quarante-quatre ans , & ne fut malade que cinq jours. Le bruit courut qu'elle avoit été empoisonnée par l'odeur d'une paire de gants de senteur que lui avoit vendus *René* , un Italien , grand scélérat , & parfumeur suivant la Cour de Catherine de Médicis. Le corps de cette Princesse fut ouvert ; & les Chirurgiens (1) , dir

(1) *Chronolog. Navenaire.*

Cayet, rapportèrent qu'ils n'y avoient point trouvé de marques de poison. Elle n'avoit pu se dispenser de venir à Paris pour le mariage de son fils ; d'ailleurs, on l'avoit assurée qu'on alloit faire la guerre à son ennemi irréconciliable, Philippe II, Roi d'Espagne, Charles IX étant persuadé qu'il avoit fait empoisonner Élisabeth de France sa femme, l'accusant d'un commerce de galanterie avec son fils D. Carlos.

• Aujourd'hui, dès qu'une Princesse entre dans le cinquième mois de sa grossesse, Médecins, Chirurgiens & Accoucheurs s'emparent de sa santé ; à peine lui permettent-ils de sortir de son appartement ; la voiture la plus douce & le plus beau chemin ne les rassurent pas ; quelque envie qu'elle ait d'aller seulement de Versailles à Fontainebleau, ils s'y opposent, Cayet, sous-précepteur de Henri IV, rapporte » que Jeanne d'Albrer, voulant » suivre son mari aux guerres de Picardie, le Roi » son père lui dit qu'il vouloit que, si elle devenoit » grosse (1), elle lui apportât sa grossesse en son » ventre pour enfanter en sa maison, & qu'il » feroit nourrir lui-même l'enfant, fils ou fille.... » Que cette Princesse se trouvant enceinte, & dans

(1) *Chronol. Novenaire, ann. 1585.*

» son neuvième mois, partit de Compiègne, traversa
» toute la France jusqu'aux Pyrénées, & arriva,
» en quinze jours, à Pau dans le Béarn.... Elle
» étoit curieuse, ajoute cet Historien, de voir le
» testament de son père; il étoit dans une grosse
» boîte d'or, sur laquelle étoit aussi une chaîne
» d'or qui eût pu faire autour du cou 25 ou 30
» tours; elle la lui demanda: elle fera tienne,
» lui dit-il, dès que tu m'auras montré l'enfant
» que tu portes; & afin que tu ne me fasses pas une
» pleureuse ou un rechigné, je te promets le tout,
» pourvu qu'en enfantant tu chantes une chanson
» Béarnoise; & quand tu enfanteras, j'y veux
» être.... Entre minuit & une heure, le 13 de
» Décembre 1553, les douleurs prirent à la
» Princesse. Son père averti descend; l'entendant
» venir, elle chanta la chanson Béarnoise qui com-
» mence par, Notre-Dame du bout du pont,
» aidez-moi en cette heure.... Étant délivrée, son
» père lui mit la chaîne d'or au cou, & lui donna
» la boîte d'or où étoit son testament, lui disant:
» voilà qui est à vous, ma fille; mais ceci est à
» moi, prenant l'enfant dans sa grande robe
» sans attendre qu'il fût bonnement accommodé,
» & l'emporta dans sa chambre.... Le petit Prince
» fut nourri & élevé de façon à être propre à la
» fatigue & au travail, ne mangeant souvent que

» du pain commun ; le bon Roi son grand'père
» l'ordonnoit ainsi, & ne vouloit qu'il fût délica-
» tement mignardé, afin que de jeunesse il s'ap-
» prît à la nécessité. Souvent on l'a vu, à la mode
» du pays, parmi les autres enfans du Château
» & village de Coirazze, pieds déchaux & tête
» nue, tant en hiver qu'en été. » Quel fut ce
Prince ? HENRI IV.

RUE GRENIER SAINT-LAZARE.

Pasquier rapporte que, l'an 1424, vint à Paris une fille nommée *Margot*, qui jouoit, au jeu de Paume de cette rue, de l'avant & de l'arrière main mieux qu'aucun homme ; ce qui étoit d'autant plus étonnant, qu'alors on jouoit seulement de la main nue, ou avec un gant double. Dans la suite quelques-uns mirent à leur main des cordes & tendons pour renvoyer la balle avec plus de force, & de-là on imagina la raquette. Le nom de *paume*, ajoute-t-il, a été donné à ce jeu, parce que dans ce tems-là son exercice consistoit à recevoir & à renvoyer la balle de la paume de la main.

LA PLACE DE GRÈVE.

Ce nom , que les Scélérats ne doivent entendre prononcer qu'avec frayeur , offre un tableau toujours subsistant , toujours nouveau , de tous les crimes qui déshonorent les familles , la Société , la Patrie , la Religion , la Nature & l'Humanité. J'y vois des Voleurs , des Assassins , des Parricides , des Empoisonneurs , des Incendiaires , des Régicides , des Blasphémateurs , des Sacriléges. Ici , c'est une Brinvilliers , un Cartouche , un Dérues ; là , un Ravallac , un Damien , un Deschauffour , une Lescombat , &c. Tous ces Monstres réunis formeroient peut-être une assemblée aussi nombreuse , qu'aucune de celles qui ont assisté à leur supplice.

On ne sauroit trop tôt apprendre aux jeunes gens , ni trop souvent leur répéter les noms & le genre de mort dont ont péri ces fameux Criminels. Le Garde-du-Corps Lachaux n'auroit probablement pas conçu le détestable dessein qui l'a conduit sur cette Place , si on l'avoit instruit de bonne heure du sort funeste de plusieurs Scélérats , qui y avoient expié , avant lui , un semblable projet.

Le 14 Mai 1585 , par Arrêt du Grand-Conseil , fut décapité un certain Montaud , Gentilhomme Gascon , un de ceux que le Roi avoit choi-

lis pour Gardes de sa Personne. Il avoit accusé le Duc d'Elbeuf de lui avoir offert dix-mille écus pour tuer le Monarque. Ne pouvant vérifier cette dénonciation, il fut mis à la question, & confessa que » mensongèrement il avoit avancé » ce propos, pour tirer de la bourse de Sa Majesté » quelques bonnes sommes de deniers, à raison » d'un tant important & signalé avertissement ».

Lucian du Cerf, dit la Fortune, soldat, & ensuite cordonnier, se présenta le 2 de Novembre 1628 au Palais de la Reine-Mère, s'adressa au Lieutenant de ses Gardes, desirant parler à Sa Majesté, pour lui donner avis d'un projet formé contre la vie du Roi, contre celle de la Reine-Mère & de la Reine Régnante. Il disoit que le sieur de Beaumont, demeurant à Cerf-Fontaine, à trois lieues de Saint-Quentin, l'avoit excité à venir à Paris pour empoisonner Leurs Majestés, & lui avoit même donné le poison dans une phiole. Lorsqu'on en vint à la recherche des preuves, il fut déconvert que ledit la Fortune avoit tramé cette fourberie, pour se venger du sieur de Beaumont qui lui avoit donné un coup de pied, & pour attaper quelque argent. Il fut condamné à être pendu, & mourut en Place de Grève.

Le 11 Octobre 1629, le Roi sortant de son

carrosse pour aller à la chasse, à Fontainebleau, il se fit un grand bruit de voix qui disoient :
» Voilà un homme que l'on vient de tuer d'un
» coup de pistolet, proche la chambre de Ma-
» dame la Princesse de Conti ». Sa Majesté ordonna à l'instant au Prévôt de l'Hôtel & au Chevalier du Guet qui étoient près d'Elle, de voir ce que ce bruit signifioit. Ils trouvèrent un homme tout ensanglanté, qui leur dit qu'un quidam, dont le dessein étoit d'attenter à la personne du Roi, s'étant fait connoître à lui, & craignant d'être dénoncé, lui avoit tiré un coup de pistolet, lorsqu'il s'efforçoit de l'arrêter. Ce fourbe fut interrogé, & convaincu de s'être blessé lui-même, dans l'espérance de quelque récompense; on le condamna à mourir sur la roue. Il se disoit Prince Géorgien, & confessa au supplice qu'il étoit Calabrois.

Jacques Baloufeau, dit de Saint-Agnel, né à Saint-Jean-d'Angély, dont il empruntoit le titre de Baron, après plusieurs fripponneries, se procura l'entrée du Louvre, & parvint à parler à Louis XIII. Il supposa que quarante Gentilshommes François, Pensionnaires du Roi d'Espagne, dévoient à ce dernier les secrets de l'Etat; & qu'un certain Génois, résidant à Bruxelles, avoit conspiré contre la vie du Roi de France. Baloufeau

feau fut mis à la Bastille , où les Lieutenans Civil & Criminel instruisirent son procès ; la Sentence portoit que , pour ses impostures , ses perfidies , & l'abus de quatre mariages reconnus , il seroit pendu en Place de Grève ; ce qui fut exécuté en 1626. Il mourut avec assez de courage , en confessant qu'il avoit , par ses fourberies , tiré de l'argent de plusieurs Princes , & , sous le nom sacré du mariage , abusé de quatre femmes , qu'il laissoit toutes quatre veuves.

Je le répète ; si Paul-René du Truche de Lachaux , Ecuyer , ci-devant Garde-du-Roi , avoit eu connoissance de ces divers supplices , il est vraisemblable qu'il auroit évité celui que lui mérita un crime du même genre. » Le 6 Janvier 1761 ,
» entre neuf & dix heures du soir , étant de service
» & en habit uniforme , il mit à exécution , dans le
» Château de Versailles , le Roi sroupant à son
» grand couvert , le détestable projet , par lui
» formé dès le mois d'Octobre précédent , de
» faire croire qu'il avoit été assassiné par des gens
» qui en vouloient à la personne de Sa Majesté.
» Il s'étoit à cet effet retiré dans un escalier , où ,
» après avoir éteint la lumière qui l'éclairoit &
» avoir cassé son épée , il s'étoit porté lui-même ,
» en différentes parties de son corps , des coups
» d'un couteau qu'il avoit fait aiguïser par un

» Coutelier de Versailles, & dont il a été légè-
» ment blessé, quoique ses vêtemens se trouvaient
» considérablement coupés de toutes parts. En cet
» état, il s'étoit couché par terre, avoit appelé
» à son secours, & faussement dit à deux Gardes-du-
» Corps, qu'il avoit été assassiné, ajoutant qu'il
» falloit avertir la Garde de veiller à la sûreté
» du Roi, & que les malheureux qui l'avoient
» assassiné, en vouloient à la personne de Sa Ma-
» jesté. Il avoit encore faussement déclaré, à plu-
» sieurs reprises, avoir été assassiné par deux par-
» ticuliers qu'il supposoit être vêtus, l'un en ha-
» bit Ecclésiastique, & l'autre en habit verd,
» lesquels, après lui avoir demandé de les faire
» entrer au grand couvert, ou de les faire trou-
» ver sur le passage du Roi, lui avoient, sur son
» refus, fait connoître leur mauvais dessein, en
» disant que leur motif étoit de délivrer le
» Peuple de l'oppression, & de donner les forces
» convenables à une Religion anéantie. Enfin, il
» avoit persisté durant plusieurs jours, tant ver-
» balement que judiciairement, dans son impos-
» ture.

» Tous ces faits, capables d'alarmer le Roi
» sur les sentimens d'amour & de fidélité de ses
» Sujets, & ses Sujets sur la sûreté de sa Per-
» sonne sacrée, ont donné lieu à la plus grande

» rumeur , troublé la tranquillité publique , & nuï
» au repos de plusieurs Citoyens , qui ont été
» arrêtés comme soupçonnés d'être les Particu-
» liers que le Fourbe avoit faussement désignés
» pour les assassins ».

La populace en France , court à la place publique , où l'on va exécuter des criminels ; est-ce qu'elle prend plaisir à voir répandre le sang ? Non ; mais elle est curieuse de voir comment sont faits ces hommes , dont la sentence & les crimes deviennent pour elle la nouvelle du jour & le sujet de sa conversation. Il n'y en a peut-être pas quatre , parmi les spectateurs , qui ne détournent la vue , & dont l'ame ne se sente attristée au moment que le supplice commence.

R U E G U É N É G A U D.

J'ai dit que la Porte de Buci , située vers le haut de la rue Saint-André-des-Arcs (1) , les murs de la Ville traversant le terrain où l'on plaça dans la suite la Porte-Dauphine (2) , alloient terminer leur enceinte à la Porte de Nesle , bâtie où est à

(1) Vis-à-vis de la rue Contrescarpe.

(2) A l'autre bout de la rue Contrescarpe.

présent la première cour du Collège des Quatre-Nations. L'Hôtel de Nesle, avec ses jardins, occupoit tout l'espace qu'occupent aujourd'hui quelques dépendances de ce Collège, les maisons de la petite Place de Conti, cette petite Place, la rue Guénégaud, depuis l'égout jusqu'à la rivière, & la petite rue de Nevers. Philippe-le-Bel l'acheta d'Amauri de Nesle, en 1308; les Rois ses successeurs le donnèrent & l'aliénèrent plusieurs fois : il étoit toujours revenu au Domaine. Charles IX le vendit, en 1571, à Louis de Gonzague, Duc de Nevers, qui le rebâtit en partie. Il fut ensuite l'Hôtel Guénégaud, & enfin l'Hôtel de Conti. Henri de Guénégaud, Secrétaire d'État, qui l'avoit acheté vers 1650, y avoit fait de grands changemens, & avoit bâti cette rue qui fut prise sur le jardin.

» Brantôme (1) parle d'une Reine qui se tenoit
» à l'Hôtel de Nesle, laquelle faisoit le guet aux
» passans; & ceux qui lui plaisoient & agréoient
» le plus, de quelque sorte de gens que ce fussent,
» les faisoit appeler & venir à elle; & après en
» avoir tiré ce qu'elle en vouloit, les faisoit précipiter de la Tour (2) en bas dans l'eau. Je ne
» peux pas dire, ajoute-t-il, que cela soit vrai;

(1) *Dames galantes*. T. 1, p. 271.

(2) Bâtie où est à présent la Place de Quatre-Nations.

» mais la plupart de Paris l'affirme ; & il n'y a
» personne qui ne le dise , en montrant la Tour ».

Le Poète Villon , dans sa ballade aux Dames ,
composée en 1461 , dit :

Où est la Reine

Qui commanda que Buridan

Fût jetté en un sac en Seine ?

Jeanne , Comtesse de Bourgogne & d'Artois ,
Reine de France & de Navarre , Princesse très-
décriée pour ses mœurs , demeura à l'Hôtel de
Nesle après la mort de Philippe-le-Long son mari ;
elle mourut en 1329 , & voulut être enterrée aux
Cordeliers. Jean Buridan étoit de Béthune en Artois ;
il étoit célèbre dans l'Université de Paris , dès 1327 ;
s'il fut jeté dans la Seine , il ne se noya pas : il
vivoit encore en 1348.

Ce fut à ce même Hôtel de Nesle , que Hen-
riette de Clèves (1) , femme de Louis de Gonza-
gue , Duc de Nevers , apporta la tête de Coconas (2) ,
son amant , qu'on avoit exposée sur un poteau dans
la Place de Grève : elle alla elle-même l'enlever
de nuit ; elle la fit embaumer , & la garda long-

(1) *Mémoires de Nevers* , T. 1 , page 57.

(2) Décapité en 1574.

tems dans l'armoire d'un cabinet , derrière son lit. Ce même cabinet fut arrosé des larmes de sa petite-fille (1) , Marie-Louise de Gonzague de Clèves , dont l'amant (2) eut la même destinée que Conas.

Dom Félibien & Dom Lobineau , dans leur histoire de Paris , ont apparemment suivi les plans qu'on trouve dans le premier volume du *Traité de la Police du Commissaire de la Marre* ; ces plans sont très-fautifs : ils placent l'Hôtel de Nesle hors des murailles ; il est certain qu'il étoit dans l'enceinte , & que ses murs en faisoient partie. Le Duc de Berri , oncle de Charles VI , fit bâtir , il est vrai , un petit-Hôtel , ou *séjour de Nesle* , au-delà des fossés de la Ville ; il communiquoit au grand Hôtel par un pont-levis ; & ses jardins s'étendoient , d'un côté vers la Porte de Buci , & de l'autre au bord de la rivière , c'est-à-dire où est à présent le Quai Malaquais. Il ne falloit pas confondre ce petit-Hôtel avec le grand. Le Collège des Quatre-Nations a été bâti sur quelques dépendances de l'un & de l'autre , & sur les fossés de la Ville. Je n'écris qu'après avoir exa-

(1) Elle épousa Ladislas , & ensuite Casimir , frères , & Rois de Pologne.

(2) Cinqmars , décapité en 1642.

miné très-exactement les anciens plans de Paris, à la Bibliothèque du Roi & à celle de Saint-Victor.

En 1538, en fouillant la terre proche de la Tour de Nesle, on trouva onze caveaux, & dans un de ces caveaux, le corps d'un homme armé de toutes pièces. Ces sépultures étoient-elles du temps des Payens ? Il est certain qu'il n'y avoit jamais eu ni Cimetière ni Église dans cet endroit (1).

L A H A L L E.

Quelle injure ne faisons-nous pas à la Nature, de porter ses présens ornés de fleurs & de feuilles dans des lieux infâmes, tels que les Halles à Paris, où l'on met en dépôt ceux que la Justice envoie aux Vautours & aux Corbeaux ; car c'est-là même, que l'on pose les cadavres des Malfaiteurs, après qu'ils ont enduré, en Grève, les derniers supplices du gibet ou de la roue.

R U E D E L A H A R P E.

Au fond d'une assez vilaine maison, qui a pour enseigne *la Croix de Fer*, on voit une salle très-vaste, voûtée, & haute d'environ quarante pieds

(1) *Guill. Marcel*, T. 1. p. 71 & 78.

C'est un reste de l'ancien Palais des *Thermes*, & un précieux monument de la façon dont bâtissoient les Romains. Le ciment dont ils se servoient, nous est toujours inconnu : il me semble que cela ne fait pas honneur à nos Architectes. Les édifices & les cours de ce Palais occupoient tout l'espace entre cette rue de la Harpe & la rue Saint-Jacques, depuis la rue du Foin jusqu'à la Place de Sorbonne. Son parc & ses jardins s'étendoient d'un côté jusques sur le Mont Leucotitius (1), & de l'autre jusqu'au temple d'Isis (2). Quelques savans croient que l'Empereur Julien le fit bâtir vers l'an 358 : d'autres prétendent qu'il est plus ancien.

Ce fut la demeure ordinaire de nos Rois de la première race : *Childebert*, dit Fortunat, *alloit de son Palais, par ses jardins, jusqu'aux environs de l'Église Saint-Vincent*. Les Princesses Gisla & Rotrude, filles de Charlemagne, y furent reléguées après sa mort. Ce grand Prince avoit un peu trop fermé les yeux sur leur conduite, apparemment par cette même tendresse qui l'avoit empêché, dit le Père Daniel (3), de les marier, ne pouvant se

(1) Montagne Sainte-Geneviève.

(2) Saint-Vincent, depuis Saint-Germain-des-Prés.

(3) *Hist. de France, tome premier, page 558.*

réfoudre à se séparer d'elles. Louis-le-Débonnaire, dès qu'il fut sur le Trône, entreprit de réformer leur façon de vivre, & commença par faire tuer deux Seigneurs qui passoient pour être leurs amans ; il croyoit sans doute que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il se trompa, & qu'elles n'en manquèrent jamais. Ces Princesses joignoient à beaucoup d'esprit, du goût pour les Lettres ; elles étoient d'ailleurs affables, généreuses, bienfaisantes, bonnes, en un mot, comme le sont ordinairement toutes les femmes galantes, du fond du cœur, & sans motifs d'intrigue, d'intérêt ou d'ambition. Elles moururent généralement regrettées, tandis que le *Débonnaire*, qui n'avoit aimé que la compagnie des Prêtres, qui avoit banni de sa Cour tous les plaisirs, qui l'avoit réglée monacalement, qui n'avoit eu du goût que pour le plain-chant & les cérémonies de l'Eglise, après s'être rendu méprisable, dit (1) le même Père Daniel, aux Evêques & aux Abbés, à force de trop communiquer avec eux & de leur trop déférer, mourut avili, dégradé dans l'esprit de ses sujets, avec la réputation d'un très-vertueux, mais très-médiocre Empereur (2).

(1) *Histoire de France, tome premier, page 645.*

(2) *Ibidem.*

ÉGLISE SAINT-HILAIRE.

Cette Église, en 1513, fut profanée & enflantée par deux Peintres qui s'y querellèrent & s'y battirent à l'occasion d'un tableau qui représentoit Adam & Eve dans le Paradis terrestre : *L'enfant*, disoit l'un, *quand il est sorti du corps de la mère, y reste encore attaché par un assemblage de vaisseaux que l'on coupe & qu'on noue le plus près du ventre qu'il est possible; & c'est ce qui fait ce trou qu'on appelle le nombril: or, Adam & Eve n'ayant point eu de mère, il faut être aussi sot que vous l'êtes, pour les avoir représentés avec un nombril. . . .*

La critique étoit juste; & c'est une faute que la plupart des Peintres ont faite & font encore; mais il ne falloit pas dire des injures.

RUE SAINT-HONORÉ.

Sous le règne de Philippe-le-Bel, les Églises de Saint-Honoré, de Saint-Thomas-du-Louvre, & des Quinze-Vingts, étoient encore entourées de champs & de vignes; & l'on voit dans un vieux registre de ce temps-là, qu'en l'an 1310, la récolte de bled, de vin & d'avoine y fut bonne. Ces Églises ne furent renfermées dans Paris, que

par l'enceinte commencée sous Charles V, en 1367, achevée sous Charles VI en 1383, & qui subsista jusqu'en 1633.

En lisant l'Histoire des guerres civiles sous les règnes de Henri III & de Henri IV, il faut faire attention que le Palais des Tuileries étoit hors des murs (1). » Henri III, dit l'Étoile, voyant le peuple continuer dans sa furie, étant averti d'ailleurs que les Prédicateurs qui marchaient en tête, & qui ne tenaient autre langage sinon, *qu'il falloit aller prendre frère Henri-de-Valois dans son Louvre*, avoient fait armer sept ou huit cents Écoliers, & trois ou quatre cents Moines; & ceux qui étoient auprès de ce Prince, ayant, sur les cinq heures du soir, reçu avis par un de ses bons serviteurs, qui, déguisé, se coula dans le Louvre, qu'il eût à sortir au plus vite, sinon qu'il étoit perdu, sortit du Louvre à pied, tenant une baguette à la main suivant sa coutume, comme s'allant promener aux Tuileries. Il n'étoit pas encore hors de la porte, lorsqu'un bourgeois l'avertit en diligence de sortir, parce que le (2) Duc de Guise, avec douze cents

(1) *Année 1588.*

(2) Le Duc de Guise alla le soir chez le Premier Président, Achille de Harlai, qui, le voyant venir, lui cria :

» hommes, l'alloit venir prendre. Étant arrivé aux
 » Tuileries , où étoit son écurie , il monta à che-
 » val avec ceux de sa suite , qui eurent moyen
 » d'y monter : *Duhalde* le botta ; & lui mettant
 » son éperon à l'envers , *c'est tout un* , lui dit ce
 » Prince , *je ne vais pas voir ma Maîtresse* : étant
 » à cheval , il se retourna vers la Ville , & jura
 » de n'y rentrer que par la brèche ».

« Entre cinq & six heures du soir , dit Cayet (1) ,
 » Henri III sortit de Paris *par la Porte-Neuve*.
 » Ceux qui étoient avec lui , le suivirent ; aucuns
 » desquels étoient bien étonnés ; car tel Conseil-
 » ler d'État l'étoit allé trouver au Louvre avec sa
 » robe longue , qui , sans bottes , montoit , pour
 » le suivre , sur le premier cheval de l'écurie ; &
 » lorsque ce Prince sortit *par la Porte-Neuve* ,
 » quarante Arquebustiers qu'on avoit mis à la
 » Porte de Nesle , tirèrent vivement sur lui & sur
 » ceux de sa suite ».

On voit par ce récit de deux Historiens con-
 temporains , que la *Porte-Neuve* étoit placée au

*c'est une honte , Monsieur , c'est une honte que le valet mette
 le Maître hors de la maison ! D'ailleurs , mon ame est à Dieu ;
 mon cœur est au Roi ; & à l'égard de mon corps , je l'aban-
 donne , s'il le faut , aux méchans qui désolent ce Royaume.*

(1) *Chronologie Noyennaise*.

bord de la rivière , un peu en-deça du dernier guichet (1) , en allant du Pont-Neuf aux Tuileries. De cette *Porte-Neuve*, les murs de la Ville, traversant le long du terrain où est à présent la rue Saint-Nicaise (2), alloient joindre la Porte Saint-Honoré, située à l'endroit où sont aujourd'hui les boucheries des Quinze-Vingts. Cette Porte Saint-Honoré ne fut abattue, & reculée jusqu'à l'endroit où nous l'avons vue, à l'entrée du Boulevard, qu'en 1633.

» La Galerie des Tuileries, dit Sauval (3), est
» un ouvrage que Henri IV vouloit pousser (4)
» tout le long de la rivière, jusqu'au Palais des
» Tuileries, qui faisoit alors partie du Fauxbourg
» Saint-Honoré, afin, par ce moyen, d'être de-
» hors & dedans la Ville quand il lui plairoit,
» & de ne se pas voir enfermé dans les murail-
» les, où l'honneur & la vie de Henri III avoient
» presque dépendu du caprice & de la frénésie
» d'une populace irritée ».

(1) Il n'y avoit encore ni galerie des Tuileries, ni guichet.

(2) Bâtie vers 1636.

(3) *Tome II, page 40.*

(4) Cette galerie ne fut achevée que sous le règne de Louis XIII.

En 1616, M. de Berulle acheta l'hôtel du Bouchage pour y établir les Prêtres de la Congrégation de l'Oratoire: le cul-de-fac de l'Oratoire s'appeloit la rue du Louvre. Ce fut au bout de cette rue du Louvre, dans la rue Saint-Honoré, vis-à-vis de l'Hôtel du Bouchage, que Paul Stuard de Caussade, Comte de Saint-Megrin, le Lundi 21 Juillet 1578, sortant du Louvre vers les onze heures du soir, fut attaqué par vingt ou trente hommes, & percé de trente-trois coups dont il mourut le lendemain. Le Roi le fit enterrer à Saint-Paul avec la même pompe & les mêmes cérémonies que Quélus & Maugiron (1). « De » ce meurtre, dit l'Étoile, n'en fut faite aucune » poursuite, Sa Majesté étant bien avertie que le » Duc de Guise l'avoit fait faire, parce que le » bruit couroit que ce Mignon étoit l'amant chéri » de sa femme (2), & que celui qui avoit fait ce » coup avoit la barbe & la contenance du Duc » de Mayenne ».

Quels temps ! quelles mœurs ! Si l'on veut se les rappeler, & considérer l'horrible tableau que

(1) *Ann.* 1571.

(2) Catherine de Clèves, veuve du Prince de Porcien, & mariée en secondes noces à Henri de Guise, tué à Blois en 1588.

ce demi-siècle nous présente, on conviendra, je crois, qu'en général la vie des citoyens seroit moins exposée sous le règne d'un Néron, que sous celui d'un Roi dont la foible autorité produit de petits Tyrans.

On voit dans l'Eglise de l'Oratoire des morceaux de peinture, dont on a orné le Chœur qui forme une rotonde; & la plupart des personnes qui les considèrent, en ignorent le sujet.

Le moment terrible qui doit nous rendre à la vie, & qui fera la récompense des justes & la punition des méchans, occupe le milieu. Jésus-Christ, au sein de la lumière, sur un trône de nuages, tend la main droite aux Prédestinés; Adam & Eve, qui lui sont présentés par l'Ange Gardien, demandent grâce pour eux & leur postérité, tandis qu'à la gauche Saint-Michel, chargé de la vengeance, lance la foudre sur les péchés capitaux, & leur oppose son bouclier lumineux, où paroît, en lettres de feu, le nom du Tout-Puissant. L'envie renversée s'arrache les cheveux, & écrase, dans sa main, le fatal serpent qui semble encore menacer Eve. L'Homicide, le poignard sanglant à la main, la fureur dans les yeux, tombe avec l'Avarice, qui serre d'une main sa bourse criminelle. Le Mensonge, levant son masque, se voit confondu avec

l'Orgueil. La Terre, qui s'ouvre pour les engloutir, laisse échapper des flammes, à travers lesquelles on apperçoit la Gourmandise & la Luxure. Le Crime puni, un Ange fait sonner la trompette de miséricorde, qui rassemble les justes : Abel, Abraham, Sara, Noé, & plusieurs Patriarches sortent du sein de la terre dans une obscurité qui marque que les astres sont anéantis.

Aux deux côtés, sont représentées la Résurrection & l'Ascension. Dans le premier tableau, Jésus-Christ, triomphant de la mort, sort du tombeau, dont deux Anges soulèvent la pierre. La lumière qu'il répand, saisit de crainte les Soldats préposés à la garde du Sépulcre ; leur Officier, qui cherche à fuir, est arrêté par ceux de sa troupe qui se mettent en défense ; un d'eux renversé, se couvre de son bouclier, ne pouvant soutenir la vue de ce prodige ; deux autres Anges, dans les nuages, tiennent des chaînes, des entraves rompues, symboles de l'heureuse délivrance qui nous soustrait au pouvoir de la mort.

Dans le second, le Sauveur, retournant dans le sein de son Père, s'élève sur un nuage. Deux Anges, vêtus de blanc, se montrent aux Disciples, en les assurant de son retour à la fin des siècles. Saint-Pierre, saisi des clefs dont il est dépositaire, marque son étonnement & son admiration.

ration. Saint Jean à genoux , tend les bras à son Maître, ainsi que plusieurs Apôtres qui sont debout sur la Montagne.

Le grand nombre de Connoisseurs , que ces morceaux de peinture attirent dans l'Église de l'Oratoire, fait l'éloge le plus flatteur du travail de M. Challe.

Attiré par la curiosité , j'ai voulu voir le Café Militaire de la rue Saint-Honoré , où tout Paris se portoit à cause des ornemens nobles & nouveaux dont il est décoré. L'idée de cette décoration m'a paru très-ingénieuse. L'Auteur suppose que des Militaires sortant d'un combat , arrivent dans un endroit de délassement , rassemblent leurs piques , les lient avec les lauriers de la Victoire , & les coëffent pittoresquement de leurs casques. Il en résulte , dans toute l'étendue de la salle , l'effet de douze colonnes triomphales , qui se répètent à l'infini par la magie des glaces. Les casques sont d'un beau choix & bien contrastés ; ils caractérisent , sous des emblèmes différens , les Héros & les Dieux de l'antiquité. Des trophées chargés de dépouilles , d'étendards , de couronnes , &c. lient cette ordonnance que les repos , artistement ménagés , contribuent beaucoup à faire valoir. Enfin , tout y est riche , grand , simple & respire la belle

& faine antiquité. Il est singulier qu'un Café porte l'empreinte du vrai goût & nous en offre le modèle, tandis que plusieurs de nos Palais, de nos Hôtels, de nos maisons, de nos Temples même, ne nous présentent que des ornemens mesquins & frivoles, malheureusement trop analogues au caractère d'esprit de ce siècle.

Il ne faut pas seulement envisager les Cafés de Paris comme servant, en Été, de lieux de repos & de rafraîchissement; on doit encore les considérer en Hiver, comme une sorte de retraite pour un nombre assez considérable de Citoyens, que leur goût, & quelquefois leur peu de fortune, y rassemble. Les uns y cherchent un plaisir de plus; les autres y trouvent une peine de moins: considération bien chère à tous ceux qui sentent & qui pensent. On y traite tour-à-tour, souvent à la fois, les affaires publiques & particulières, les Finances & les Belles-Lettres, le Commerce & les Procès, les Sciences & les Beaux-Arts; en un mot, les matières politiques, littéraires, économiques, juridiques & morales y deviennent successivement l'objet de la conversation. Ces Cafés prennent même assez communément des noms analogues aux différens sujets des entretiens les plus ordinaires de ceux qui s'y rassemblent. Le

Gouvernement, en supposant toujours le bon ordre observé, ne sauroit qu'approuver qu'il y ait dans Paris de ces sortes de rendez-vous, ressource honnête & peu dispendieuse pour les hommes occupés, qui méritent de la dissipation; & pour les oisifs, qui pourroient charmer, moins honnêtement, le chagrin ou les ennuis inséparables de l'inaction.

H Ô T E L - D E - V I L L E.

Pendant la prison du Roi Jean, le Prévôt des Marchands & Echevins présentèrent à *Notre-Dame*, (1) une Bougie (apparemment roulée) aussi longue que l'enceinte de Paris avoit alors de tour. Ce don, qu'on renouvelloit chaque année, fut suspendu du temps de la Ligue, pendant vingt cinq ou trente ans. En 1605, Miron, Prévôt des Marchands, donna à la place de cette longue bougie, une lampe d'argent avec un cierge qui brûle jour & nuit devant l'Autel de la Vierge. Cette dévotion est aussi respectable, qu'il est singulier de faire tous les ans la procession autour de deux ou trois cents fagots, auxquels on met le feu pendant les plus grandes chaleurs de l'Été. Après bien des recherches sur cette ridicule cérémonie, j'ai trouvé

(1) *Histoire de Paris*, t. 2, page 54.

que les Grecs & les Romains faisoient des réjouissances aux publications de paix, & aux nouvelles de victoires remportées sur l'ennemi ; & que ces réjouissances étoient toujours accompagnées de sacrifices, où l'on allumoit de grands feux pour brûler les victimes. Nous avons eu l'esprit de conserver les feux, sans avoir de victimes à brûler. Depuis l'invention de la poudre à canon, on a aussi imaginé que par cent bouches d'airain, on annonçeroit majestueusement la naissance des Princes : des concerts de flûtes, de violons, de musettes & de hautbois ne feroient-ils pas d'un meilleur augure ?

Les François, après la conquête des Gaules, ne changèrent point la forme de police & d'administration qu'ils trouvèrent établie dans les villes ; chacune avoit ses Officiers ; on les appeloit *Défenseurs de la Cité* ; ils étoient chargés de maintenir les privilèges & le commerce des Habitans, & d'ordonner & de régler les dépenses qu'il falloit faire dans de certaines occasions. On tiroit ces *Défenseurs de la Cité*, du Corps des *Nautes* ; & les *Nautes* étoient d'honorables Citoyens, unis & associés pour faire le commerce par eau. Les Inscriptions trouvées au mois de Mars 1711, en creusant la terre sous le Chœur de Notre-Dame, nous apprennent que, sous le règne de Tibère,

la Compagnie des *Nautes*, établie à Paris, éleva un Autel à Esus, à Jupiter, à Vulcain, à Castor & Pollux. Il est naturel de présumer que *Mercatores aque Parisiaci*, dont il est parlé sous les régnes de Louis-le-Gros & Louis-le-Jeune, avoient succédé, sous un autre nom, à ces anciens Commerçans; & qu'il ne faut point chercher ailleurs l'origine du corps municipal, connu depuis sous le nom d'*Hôtel-de-Ville* de Paris, & chargé de la Police générale de la navigation & des marchandises qui viennent par eau. On ignore où le Corps-de-Ville s'assembloit sous la première & la seconde race. On le voit au commencement de la troisième, dans une maison de la Vallée de misère, appelée *la Maison de la Marchandise*; de-là, au *Parloir aux Bourgeois*, près du Grand-Châtelet; & ensuite dans un autre *Parloir aux Bourgeois*, qui se tenoit dans une tour de l'enceinte des murailles près des Jacobins de la rue Saint-Jacques. Ses Officiers, en 1274, sous le règne de Philippe-le-Hardi, furent qualifiés *Prévôt & Echevins des Marchands de la Ville de Paris*. En 1357, ils achetèrent deux mille huit cents quatre-vingt livres la *Maison de Grève*, autrement *la Maison aux Piliers*, parce qu'elle étoit soutenue par-devant sur une suite de piliers. Elle avoit appartenu aux deux derniers Dauphins de Viennois; & Charles V,

n'étant que Dauphin, y avoit demeuré, & l'avoit donnée à *Jean d'Auxerre*, Receveur des Gabelles, en considération des services que ce *Jean d'Auxerre* lui avoit rendus. C'est sur les ruines de cette maison & de quelques autres qui l'environnoient, que l'on commença de bâtir l'Hôtel-de-Ville en 1533 : il ne fut achevé qu'en 1605.

Il seroit, je crois, difficile de trouver un Edifice public de plus mauvais goût, & dont la façade soit plus mal tournée. A l'égard de la Place, n'est-ce pas un reste de barbarie dans nos mœurs, que de choisir l'enceinte ordinaire des gibets & deséc hafauds, pour y faire nos réjouissances à l'occasion de la naissance d'un Prince, d'une Victoire remportée, ou de quelque autre heureux événement ?

RUE SAINT-JACQUES.

La Chapelle souterraine de l'Eglise des Carmélites (auparavant Notre-Dame-des-Champs) paroît d'une grande antiquité. Elle faisoit partie d'un Temple de Mercure ; & si l'on en croit quelques Auteurs, la figure que l'on voit au haut du pignon de cette Eglise, est une statue de ce Dieu. Moreau de Mautour, après avoir examiné plusieurs fois cette figure avec des lunettes d'approche, dit

dans son rapport à l'Académie des Inscriptions (1),
» qu'elle étoit de pierre ; qu'elle avoit le visage
» d'un jeune homme sans barbe , avec des che-
» veux fort courts ; qu'elle étoit vêtue d'une dra-
» perie depuis le cou jusqu'aux pieds ; que der-
»rière sa tête , qui étoit nue & penchée sur l'é-
»paule gauche, il y avoit cinq pointes sortant d'une
» grosse branche de fer qui traversoit cette statue,
» & servoit à la soutenir ; que , de la main gau-
»che , elle tenoit une balance ; qu'on distinguoit
» de petites têtes d'enfans dans chacun des bas-
»sins de cette balance ; & que le bassin , du côté
» droit , descendoit plus bas que l'autre ; qu'au
» haut du pignon , on lisoit en chiffres Romains
» M. DC. V. époque de la construction du mur ,
» aussi bien que de la position de cette Statue ;
» & qu'enfin tout cela lui faisoit juger qu'elle re-
»présentoit Saint Michel (2) qui pèse les âmes
» dans une balance ».

(1) *Histoire de l'Acad. des Inscrip. T. 3, page 300.*

(2) Piganiol *, dès qu'il cesse de transcrire Sauval , n'est pas heureux en raisonnemens & en citations. *Certaines pointes de fer*, dit-il , *qui ont été mises sur le haut de cette Statue pour empêcher les oiseaux de se percher dessus , & la garantir des ordures qu'ils auroient pu y faire , ont fait croire à Moreau de Mautour , que c'étoient des épis de bled , symbole de Cérès.* On voit que Moreau de Mautour dit tout le contraire.

* *Descript. de Paris , tome 5, page 343.*

Si c'étoit la figure de cet Archange, elle auroit des ailes, le Diable sous ses pieds, & la draperie n'auroit que jusqu'aux genoux : je ne ferois pas éloigné de croire que c'est en effet un *Mercurus Theutates*, qu'on trouva dans quelque endroit de cet enclos, que l'on prit pour la statue d'un Saint, & qu'on plaça au haut du pignon de cette Église, lorsqu'on le refit à neuf en 1605.

DIIS INFERIS
VENERI
MARTI ET
MERCURIO
SACRUM.

Cette Inscription, trouvée dans la forêt de Belesme, prouve que les Gaulois mettoient Mercure au nombre des Divinités infernales (1) ; & , comme ils croyoient la Métempsychose, il est naturel d'imaginer qu'ils représentoient quelquefois ce Dieu examinant, pesant & appréciant les âmes pour savoir s'il les logeroit bien ou mal en les renvoyant sur la terre (2).

(1) *Cæsar. de bello gallico, lib. 6.*

(2) *Ibid. num. 15 & 16.*

« On voit chez les Gaulois , dit César , plusieurs
» Statues de Mercure ; c'est de tous les Dieux ce-
» lui pour qui ils ont le plus de vénération ; ils le
» regardent comme l'inventeur des Arts , le pro-
» tecteur des Voyageurs & le patron des Mar-
» chands..... Ils disent tous qu'ils descendent de
» Pluton , & qu'ils le savent par la tradition qu'en
» ont conservé les Druides : c'est pour mar-
» quer cette origine, qu'ils ne comptent point
» par le nombre des jours , mais par celui des
» nuits (1). Soit qu'ils commencent les mois ,
» les années , ou qu'ils célèbrent l'anniversaire
» de leur naissance , la nuit est toujours la pre-
» mière ».

Personne n'ignore qu'une même Divinité chez les Payens , étoit chargée d'emplois différens : ils adoroient Apollon comme le Dieu du Soleil , & en même-temps comme celui de la Médecine & de la Poésie : ainsi , quoique César paroisse distinguer Mercure de Pluton dans le passage que je viens de citer , il n'en est pas moins vrai que ce n'étoit que le même chez les Gaulois ; & voici ce qui me détermine à le croire. Tite-Live parle d'un endroit (apparemment consacré) qu'on ap-

(1) On comptoit encore par nuits en France dans le douzième siècle.

peloit l'éminence de *Mercur-Theutates* (1) ; voilà donc *Mercur* & *Theutates* qui ne font qu'un , ou plutôt *Theutates* qui signifioit en Langue Celtique (2) *père du peuple* , n'étoit qu'une épithète que les Gaulois & les Celtibères donnoient à *Mercur* , parce qu'ils le regardoient comme le chef de leur race : c'étoit le *Pluton* , le *Dis pater* dont parle César , & dont ils prétendoient être descendus : *Galli se omnes à Dite patre prognatos pradicant*.

L'usage des Statues (3) pour représenter les Divinités qu'ils adoroient , ne s'introduisit chez eux que fort tard , & par un commerce plus fréquent avec les Grecs & les Romains. Dans les premiers temps , lorsqu'ils avoient déifié un Héros , ils donnoient son nom à un Bois ; à un Lac , à un Ro-

(1) *Liv.* 20 , *Chap.* 44.

(2) *Theut* , peuple , & *Tad* , père , d'où vient le mot *Tata* , dont se servent les enfans.

(3) Les Germains , dit Tacite , croient que ce seroit dégrader la majesté des Dieux , que de les renfermer dans des Temples , & de les représenter sous une figure humaine. Ils donnent les noms de leurs Divinités à des bois qu'ils leur consacrent , & ils adorent ces lieux solitaires comme étant pleins de leur présence : *Ceterum nec cohibere parietibus Deos , neque in ullam humani oris speciem assimilare , ex magnitudine cœlestium arbitrantur. Lucos ac nemora consecrant , deorumque nominibus appellant secretum illud , quod solâ reverentiâ vident.* De Morib. Germ. cap. 9.

cher , à un Précipice , ou à quelque Rivière : ces lieux sauvages & champêtres étoient les uniques objets de leur culte ; c'étoient les Temples , les Autels de leurs Dieux & leurs Dieux mêmes ; c'étoit sur-tout au milieu des forêts , au pied des chênes les plus vieux & les plus couverts de mousse , qu'ils faisoient leurs principales cérémonies religieuses , & ces horribles sacrifices de victimes humaines dont parle Lucain :

Barbara ritu

Sacra Deûm : fructa sacris feralibus ara :

Omnis & humanis lustrata cruoribus Arbor (1).

Ils attribuoient au Rhin un discernement assez singulier , & qu'heureusement on n'a jamais attribué à la Seine (2). Lorsqu'ils soupçonnoient leurs femmes de ne leur avoir pas été fidelles , ils exposoient leurs enfans sur ce fleuve : il engloutissoit dans ses eaux ceux qui n'étoient pas du mari , & portoit doucement les autres sur le rivage.

On ne commença de bâtir des Temples dans les Gaules , que lorsqu'elles furent soumises aux Romains. Il paroît que ces Temples n'étoient pas

(1) *Liv. 3.*

(2) *Juliani Imper. Epist. 16.*

dans les Villes , mais à la proximité : il est certain qu'il n'y en avoit point dans l'enceinte des murs de *Lutèce*. L'Abbaye de S. Germain-des-Prés fut bâtie sur les ruines de celui d'*Isis*. *Cybèle* avoit le sien à-peu-près où commence la rue Coquil- lière , du côté de Saint-Eustache. Montmartre prit son nom du Temple de *Mars* ; & le Temple de *Mercure-Theutates* , ou *Pluton* , étoit donc où sont les Carmélites , c'est-à-dire , sur ce côté du Mont *Leucotitius* qu'on appelle aujourd'hui le Faux- bourg Saint-Jacques.

D'ailleurs je n'ignore pas qu'anciennement , dans la plupart des Cimetières , il y avoit une Chapelle dédiée à Saint-Michel ; qu'on l'invoquoit comme le patron des morts & le défenseur des tombeaux ; qu'au portail de Notre-Dame , il est représenté pesant les ames , tandis que le Diable , pour en escamoter quelques-unes , s'accroupit , & se cache sous les balances. On doit donc présumer , dira-t-on , que c'est aussi une de ses statues qu'on voit au haut de l'Eglise des Carmélites. Je réponds à cette objection , qu'après que le Christianisme eut dissipé les ténèbres de l'Idolâtrie , on attribua à plusieurs Saints les mêmes fonctions que les Payens avoient attribuées à leurs fausses Divinités ; que quelqu'un , comme je l'ai dit , ayant déterré par hasard dans un champ un *Mercure-Theutates* ,

s'imagina que c'étoit un *Saint-Michel* ; & que sur cette statue & sur cette idée , les Sculpteurs s'accoutumèrent à représenter ainsi cet Archange. J'ajouterai que jamais les Payens n'ont enterré leurs morts dans les Villes ; que les lieux où ils les enterroient , étoient ordinairement consacrés à Mercure ; qu'ils donnoient à ce Dieu l'épithète de *Redux* , comme ayant le pouvoir de ramener les ames sur la terre ; & qu'enfin , par tous les tombeaux qu'on a trouvés dans l'enclos des Carmélites & aux environs , il n'est pas douteux que c'étoit le Cimetière des Parisiens du temps du Paganisme.

SAINT-JACQUES DE LA BOUCHERIE.

L'origine de cette Église se perd dans l'obscurité des temps les plus reculés. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle existoit dès le dixième siècle , & que c'est la plus ancienne de celles qui , dans Paris , portent le nom de l'Apôtre Saint - Jacques. Elle a reçu le surnom de la Boucherie , à cause de l'ancienne Boucherie de Paris , auprès de laquelle elle est bâtie , & peut-être comme ayant été érigée pour l'usage des Bouchers qui habitoient le quartier où elle est située.

On est étonné , en rapprochant le prix où étoient

les choses au commencement du quinzième siècle, de celui où elles sont dans le nôtre. On voit un pilier de cette Eglise élevé pour 22 livres. On remarque qu'un manœuvre gagna 19 sols 8 deniers pour neuf journées de son travail. Le plâtre ne coûtoit pas un sol le fac. Il est vrai que, dans les années dont il est ici question, le marc d'argent n'étoit qu'à 7 ou 8 livres tout au plus.

L'Evêque de Paris, invité par le Curé de Saint-Jacques, fit, le 24 Mai 1414, la consécration du Grand-Autel. Les Paroissiens retinrent le Prélat à dîner; & il fut ordonné qu'à Monseigneur on donneroit un plat de Poisson, qui coûta 40 sols; une Alose 18 sols; & pour une quarte d'hipocras, 12 sols: en tout 70 sols Parisis.

Un nommé Hugues de Navarre, Maître en Théologie, ayant fait la Procession du jour du Saint-Sacrement, à la place du Curé qui étoit à Rome, les Paroissiens, par ordre de l'Evêque de Paris, présentèrent à ce Docteur, pour son dîner, un oison, qui coûta 6 sols; c'étoit alors un très-grand régal.

L'Eglise de Saint-Jacques étoit une de celles qui jouissoient du Droit d'asyle: en 1358, le meur-

trier de Jean Baillet, Trésorier de France, s'y réfugia; le Dauphin, depuis Charles V, Régent du Royaume, le fit enlever & pendre; mais l'Évêque de Paris, Jean de Meulan, ayant envoyé détacher du gibet le corps de l'Assassin, lui fit faire, dans la même Église, des funérailles honorables, auxquelles il assista.

En 1406, un autre Criminel, s'étant retiré à Saint-Jacques, en fut arraché & conduit à la Conciergerie. L'Évêque de Paris, d'Orgemont, fit cesser le service. Le Parlement le pria de lever l'interdit, le Prélat ne l'accorda, qu'après qu'on lui eut fait justice, sur la Requête qu'il présenta contre les profanes qui avoient violé un lieu de refuge si saint. Louis XII abolit ce droit de franchise, si déshonorant pour la Religion, & si dangereux pour la Société: il subsiste cependant encore dans quelques Pays superstitieux de l'Europe.

En 1443, un certain Charles de Tarenne & ses frères, cédèrent à la Fabrique de Saint-Jacques-la-Boucherie, un tapis de laine appelé le *Dieu d'Amour*, à plusieurs personnages, pour en jouir eux & leurs successeurs, au profit de ladite Fabrique. On exposoit dans les grandes Fêtes, à la vue des Fidèles, ce tapis profane. Nos Égli-

ses , même aujourd'hui , sont quelquefois ornées de tapisseries , dont les sujets ne sont pas plus chrétiens.

En feuilletant les Registres de cette Paroisse , on trouve des noms de Paroissiens fort extraordinaires. Il y en a même de si indécens , qu'on n'oseroit les répéter. Voici quelques-uns de ceux qui peuvent s'écrire. Guillemette Haussedul , Guiart Belle-bouche , Gennevotte la Calotte , Hennequin Marque-en-Raye , Hennequin Fleur-de-Rose , Jehan Qui va-là , Agnès la Bénédicité , Étienne Quinepue , Perrette Gaudeté , &c. Deux Chantres se nommoient ; l'un Jehan Carmen , l'autre Jehan Flageolet. La plupart de ces noms étoient des Sobriquets , analogues aux qualités personnelles , ou aux fonctions des Citoyens. Nos bons Aïeux , loin de s'en formaliser , en tiroient vanité.

L'ÉGLISE DES SAINTS-INNOCENS.

A l'Article du Cimetière de cette Église , Corrozet rapporte une Épitaphe qu'on y voyoit de son temps , & qu'on n'y voit plus , apparemment parce qu'étant gravée sur une plaque de cuivre , quelque misérable l'a enlevée pour la vendre :

Cy-gist

Cy gist Jollande Bailli, qui trépassa l'an 1518, le 88^e an de son âge, le 42^e de son veuvage, laquelle a vu, ou pu voir, devant son trépas, deux cents quatre-vingt-quinze enfans issus d'elle (1).

L E S I N V A L I D E S.

Je suis toujours étonné que Louis XIV n'ait pas joint à l'idée de ce superbe Édifice, celle d'y consacrer un endroit, où l'on auroit vu les mausolées avec les statues des Généraux qui, sous son règne, & sous ceux de ses Successeurs, auroient conduit, avec le plus de gloire, les armées de la Nation. Où pouvoient-ils être plus honorablement inhumés, qu'au milieu de ces vieux Soldats, compagnons de leurs travaux, & qui avoient prodigué, comme eux, leur sang pour la patrie?

Toutes les fois que je vais au Dôme des Invalides, l'admiration que peut causer ce grand morceau d'Architecture, cède dans moi à la surprise que me donne sa parfaite inutilité. Je trouve d'abord une Eglise convenable & complète; ensuite, derrière le Maître-Autel, j'apperçois une nouvelle Eglise, prodigieusement enrichie de peinture, de

(1) *Antiquités de Paris, imprimées en 1561.*

marbre, de sculpture, de dorure, & qui est elle-même un bâtiment complet. Je demande à quel usage ce grand Dôme & tout ce qui l'accompagne? On ne sauroit en rendre raison. Je n'y vois que la fantaisie d'un grand Prince, qui a voulu faire du beau, sans avoir une idée bien nette de ce qu'il vouloit faire.

Dès que le Roi entre aux Invalides, sa Garde ordinaire est sans fonction; cela fut ainsi décidé dès les premiers temps que Louis XIV alla visiter cet Hôtel. Les Soldats qui vouloient, à l'envi les uns des autres, voir de près ce grand Monarque, pour lequel ils avoient tant de fois exposé leur vie dans les combats, se jetèrent en foule devant Sa Majesté. La garde les repoussa un peu brusquement, ce qui leur fut très-sensible. Le Roi, s'en étant aperçu, ordonna à ses Gardes d'agir plus doucement à l'égard de ses anciens Serviteurs; & il ajouta avec cet air de bonté, dont il savoit si bien relever l'éclat de son diadème, qu'il étoit en sûreté au milieu d'eux. Les Invalides, pénétrés de joie & de reconnoissance, témoignèrent vivement leur sensibilité. Depuis ce temps-là, le Roi s'est toujours confié, quand il est entré dans l'Hôtel, à la Garde de ces anciens Militaires.

Une circonstance glorieuse pour les Invalides,

est la visite que leur rendit Pierre-le-Grand , Czar de Russie. Après avoir tout examiné avec cet œil observateur , auquel rien n'échappoit de ce qui méritoit d'être remarqué , il voulut voir dîner les Soldats. On leur fit donner double portion de vin ; & il prit lui-même , sur une table , un demi-septier qu'il but militairement à la santé de ses Camarades.

Ces belles allées , qui s'étendent de l'Hôtel des Invalides jusqu'aux bords de la Seine ; & où nos vieux Guerriers , s'entretenant des hasards de leur vie , & des victoires acquises par leurs blessures , rappellent l'image douce & riante des Héros d'Homère & de Virgile , errans dans l'Élysée ; cette noble & précieuse portion de terre réunit l'enfance & la vieillesse de notre brave Milice. D'un côté , la valeur se prépare à fournir une glorieuse carrière ; de l'autre , elle se repose après sa course , & montre , dans une même perspective , son berceau & son dernier asyle.

Il y a long-temps qu'on a dit que les Invalides coûtoient infiniment au Roi ; qu'ils sont entièrement inutiles à l'État ; qu'ils mènent une vie triste & languissante dans l'Hôtel ; qu'il faudroit les distribuer dans les Provinces & dans les Campagnes ,

M ij

en leur assignant, à chacun, une pension moindre de près de moitié de ce qu'il en coûte à Paris; qu'étant ainsi répandus dans les différentes parties du Royaume, ils y occasionneroient plus de consommation, ils se marieroient, & augmenteroient le nombre des Citoyens. On a ajouté qu'on pourroit faire également un meilleur emploi des Enfans-Trouvés; qu'il faudroit en former des Soldats; que par-là on ne feroit pas obligé de tirer la Milice avec tant de rigueur; que peut-être même on en feroit dispensé. Mais, dira-t-on, que deviendra alors l'Hôtel des Invalides? On y placera l'École Militaire. Mais, après y avoir transporté cette jeune Noblesse, il restera encore bien de l'espace de vuide. On mettra les Gentilshommes dans les bâtimens intérieurs; & les extérieurs seront occupés par les Enfans-Trouvés qui auront atteint l'âge de dix ou douze ans. Ce feront autant de Soldats engagés pour le Roi. Un jeune Gentilhomme, à tour de rôle, ira les commander, leur fera faire les exercices militaires, distribuera des peines & des récompenses, & fera éclairé par un Officier supérieur. — Mais que faites-vous des Bâtimens de l'École Militaire? — J'y transporte l'Hôtel-Dieu. — Et de l'Hôtel-Dieu? — J'y loge toutes les Filles qui débarquent à Paris, & qui, faute de ressource, se jettent dans le libertinage.

Elles y travailleront, y vivront en commun, & y demeureront jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une condition.

ISLE NOTRE-DAME OU SAINT-LOUIS.

Quelques Auteurs ont cru que c'étoit sous le règne de Charles VI, que vivoit un Chien, dont la mémoire mérite d'être conservée à la postérité, par un monument qui subsiste encore sur la cheminée de la grand'salle du Château de Montargis. *D'Audiguier* prétend que c'étoit un Levrier; j'en doute, attendu que le nez dans les chiens est le mobile du sentiment; or, les Levriers n'ont pas de nez; & par conséquent, s'ils caressent un Maître, s'ils se trouvent à son lever, à son coucher, ce n'est que par l'habitude, comme des courtisans, sans s'y attacher & sans l'aimer: je les crois absolument incapables de ces traits de bonté de cœur dont je vais faire le récit.

Aubri de Mondidier, passant seul dans la Forêt de Bondi, est assassiné & enterré au pied d'un arbre. Son chien reste plusieurs jours sur sa fosse, & ne la quitte que pressé par la faim. Il vient à Paris chez un intime ami du malheureux *Aubri*, &, par ses tristes heurlemens, semble vouloir lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé,

il recommence ses cris , va à la porte , tourne la tête pour voir si on le fuit , revient à cet ami de son Maître , & le tire par son habit , comme pour lui marquer de venir avec lui. La singularité de tous les mouvemens de ce chien , sa venue sans son Maître qu'il ne quittoit jamais ; ce Maître qui , tout-d'un-coup , a disparu ; & peut-être cette distribution de justice & d'événemens , qui ne permet guère que les crimes restent long-temps cachés ; tout cela fit que l'on suivit ce chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre , il redoubla ses cris , en gratant la terre , comme pour faire signe de chercher en cet endroit : on y fouilla , & on y trouva le corps du malheureux *Aubri*.

Quelque temps après , il apperçoit , par hasard , l'assassin , que tous les Historiens nomment *le Chevalier Macaire* : il lui saute à la gorge ; & l'on a bien de la peine à lui faire lâcher prise. Chaque fois qu'il le rencontre , il l'attaque , & le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien , qui n'en veut qu'à cet homme , commence à paroître extraordinaire : on se rappelle l'affection qu'il avoit marquée pour son Maître , & , en même-temps , plusieurs occasions où ce *Chevalier Macaire* avoit donné des preuves de sa haine & de son envie contre *Aubri de Mondidier*. Quelques autres circonstances augmentent les soupçons. Le Roi ,

instruit de tous les discours que l'on tenoit , fait venir ce chien, qui paroît tranquille jusqu'au moment qu'apercevant *Macaire* au milieu d'une vingtaine d'autres Courtisans, il tourne , abboie , & cherche à se jeter sur lui. Dans ces temps-là , on ordonnoit le combat entre l'Accusateur & l'Accusé, lorsque les preuves du crime n'étoient pas convaincantes : on nommoit ces sortes de combats *Jugemens de Dieu* , parce qu'on étoit persuadé que le Ciel auroit plutôt fait un miracle , que de laisser succomber l'innocence. Le Roi , frappé de tous les indices qui se réunissoient contre *Macaire* , jugea qu'il étoit gage de bataille , c'est-à-dire , qu'il ordonna le duel entre ce Chevalier & le Chien. Le champ-clos fut marqué dans l'Isle Notre-Dame, qui n'étoit alors qu'un terrain vague & inhabité. *Macaire* étoit armé d'un gros bâton ; le chien avoit un tonneau percé pour sa retraite & ses relancemens. On le lâche ; aussitôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fatigue, & enfin s'élance, le saisit à la gorge, le renverse, & l'oblige de faire l'avou de son crime, en présence du Roi & de toute la Cour.

On ne fera point étonné que ce chien ait resté plusieurs jours sur la fosse de son Maître , ni qu'il ait marqué de la fureur à la vue de son assassin :

mais la plupart des lecteurs ne voudront pas croire qu'on ait ordonné le duel entre un homme & un chien ; il me semble cependant que , pour peu qu'on ait parcouru l'histoire , & vécu dans le monde , on doit être tout au moins aussi persuadé des travers de l'esprit humain , que du bon cœur des chiens.

Vers l'an 968 , il s'agissoit de savoir si , en ligne directe , la représentation devoit avoir lieu ; les Docteurs furent d'avis différens. L'Empereur Othon I (1) nomma deux *Braves* qui se battirent en sa présence pour décider ce point de droit : celui qui soutenoit pour la représentation ayant eu l'avantage (2) , il fut ordonné qu'elle auroit lieu , & qu'à l'avenir les petits-fils succéderaient aux biens de leurs aïeuls ou aïeules , avec leurs oncles & tantes , de la manière que leurs pères & mères eussent succédé.

L'Évêque de Paris & l'Abbé de Saint-Denis se disputoient le Patronage sur un Monastère (3) : Pepin-le-Bref ne pouvant décider sur des droits qui lui paroissent trop embrouillés , les renvoya au *Jugement de Dieu* , par la *Croix* : l'Évêque & l'Abbé nommèrent donc chacun un homme ; & ces deux hommes allèrent dans la Chapelle du Palais , où

(1) *Sigebert.*

(2) *Tiraq. de jure primog. qu. 40.*

(3) *Histoire de Paris.*

ils étendirent les bras en croix : le peuple , dévotement attentif , parloit tantôt pour l'un , tantôt pour l'autre : l'homme de l'Évêque se laissa le premier , baissa les bras , & lui fit perdre son procès (1).

L'épreuve , ou le *Jugement de Dieu par l'eau froide* , consistoit à jeter l'accusé dans une grande & profonde cuve pleine d'eau , après lui avoir lié la main droite au pied gauche , & la main gauche au pied droit ; s'il enfonçoit , on le croyoit innocent ; s'il furnageoit , c'étoit une preuve que l'eau qu'on avoit eu la précaution de bénir , le rejettoit de son sein , étant trop pure pour y recevoir un coupable.

Celui que l'on condamnoit à l'épreuve , ou *Jugement de Dieu (2) par le feu* , étoit obligé de porter à neuf , & quelquefois à douze pas , une barre de fer rouge , pesant environ trois livres. Cette épreuve se faisoit aussi en mettant la main dans

(1) Parmi plusieurs moyens qu'emploient les *Siamois* , pour connoître de quel côté est la justice dans les affaires civiles ou criminelles , ils se servent sur-tout de certaines pillules purgatives qu'ils font avaler aux deux parties : celle qui les garde le plus long-temps dans son estomac , sans les rendre , gagne son procès. *Histoire des Voyages*.

(2) On dit encore tous les jours , pour affirmer un fait , *j'en mettrois ma main au feu* : cette folle expression vient , sans doute , de l'usage de cette épreuve.

un gantelet de fer, sortant de la fournaise ; ou bien en la plongeant dans un vase plein d'eau bouillante, pour y prendre un anneau béni qui y étoit suspendu plus ou moins profondément ; ensuite on enveloppoit la main du Patient avec un linge, sur lequel le Juge & la partie adverse apposoient leurs sceaux. Au bout de trois jours on les levoit ; & , s'il ne paroïssoit point de marques de brûlure, on le renvoyoit absous.

Les fers & autres instrumens qui servoient aux épreuves, étoient bénis & gardés dans les Églises privilégiées à cet effet ; le profit qu'elles en retiroient, étoit une raison de plus pour entretenir la crédulité. Il sembloit que, dans ce temps-là, on eût entièrement oublié le précepte : *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.*

Je suis fâché que l'*Auteur de l'Esprit des Loix* soit persuadé que nos Ancêtres avoient les mains comme les pattes d'un Crocodile (1). *Qui ne voit, dit-il, au sujet des épreuves, que, chez un peuple exercé à manier les armes, la peau dure & calleuse ne devoit pas recevoir assez d'impression du fer chaud, ou de l'eau bouillante, pour qu'il y parût trois jours après ? & s'il y paroïssoit, c'étoit une marque que celui qui faisoit l'épreuve, étoit un efféminé.* Les efféminés, lui dira-t-on, peuvent

(1) *Tome 2, page 311.*

être de très-honnêtes gens. *Nos paysans* , ajoute-t-il , *avec leurs mains calleuses* , manient le fer chaud comme ils veulent. Où a-t-il vu cela , lui dira-t-on encore ? & dans quelles Provinces nos Payfans plongent-ils la main & le poignet dans l'eau bouillante, sans qu'il y paroisse ?

L'épreuve par le feu étoit en usage chez les payens (1) : dans l'*Antigone* de Sophocle , des gardes offrent de prouver leur innocence , en maniant le fer chaud , & en marchant à travers les flammes. Strabon (2) parle des Prêtresses de Diane , qui marchaient sur des charbons ardents , sans se brûler. Saint Épiphane rapporte que des Prêtres d'Égypte se frottoient le visage avec certaines drogues , & le plongeient ensuite dans des chaudières bouillantes , sans paroître ressentir la moindre douleur. Madame de Sévigné , dans une de ses Lettres (3) , dit qu'elle vient de voir , dans sa chambre , un homme qui a fait couler sur sa langue dix ou douze gouttes de cire d'Espagne alumée , & dont la langue , après cette opération , s'est trouvée aussi belle qu'auparavant. Nous avons vu , dans les Provinces , un Charlatan , nommé

(1) *P. Brumoy* , tome 3 , p. 403.

(2) *Strab. lib. 12.*

(3) *Tome 5.*

Gaspard Toulon, qui se frottoit les mains avec du plomb fondu.

Pour revenir à l'histoire du Chien d'*Aubri de Mondidier*, il me semble qu'une question de droit décidée par deux Champions ; un procès perdu parce qu'un homme se lasse , & laisse tomber ses bras ; des accusés , qu'on déclare innocens , parce qu'étant bien liés, ils vont au fond de l'eau ; & d'autres qu'on croit coupables , parce qu'ils n'ont pas empoigné une barre de fer rouge , sans se brûler : il me semble , dis-je , que ces faits doivent rendre le Lecteur moins incrédule sur le duel en question , d'autant plus qu'il est constaté par un monument. J'ai dit que ce combat est peint sur une des cheminées de la grand'salle du Château de Montargis. D'ailleurs des Critiques très-judicieux (1), entr'autres *Jules Scaliger* & le Père *Montfaucon*, rapportent cette histoire : ce ne sont pas des conteurs de fables. A l'égard des Auteurs qui la placent en 1371, le 8 Octobre, sous le règne de Charles V, je crois qu'ils se trompent : *Olivier de la Marche*, qui écrivoit vers 1460, la raconte dans son *Traité des duels*, & dit qu'il l'a tirée des *anciennes Chroniques* ; expression dont on ne se sert pas, en parlant d'un fait arrivé de-

(1) *Exerc. 202, num. 6.*

puis cent ans. Je présume que ce Chien étoit contemporain de Philippe-Auguste ou de Louis VII.

R U E D E L A J U I V E R I E.

En horreur au peuple, exposés sans cesse à des avanies, jouets de l'avarice des Princes qui les chassoient pour s'emparer de leurs biens, & qui leur permettoient ensuite de revenir moyennant de grosses sommes; tel a été le sort des Juifs en France, sous la première, la seconde & la troisième race jusqu'en 1394, qu'ils furent absolument & entièrement bannis par Charles VI. Quelques offres qu'ils aient faites depuis, même dans les besoins les plus pressans de l'État, ils n'ont jamais pu obtenir d'être de nouveau tolérés. Les plus riches demeuroient dans les rues de la Pelleterie, de la Juiverie, de Judas & de la Tixeranderie; les Artisans, les petits Courtiers & Fripiers, occupoient les halles & toutes ces rues qui y aboutissent. Ils avoient leurs Écoles dans les rues Saint-Bon & de la Tacherie. Leur Synagogue fut, en différens temps, dans les rues du pet-au-Diable ou dans la rue de la Juiverie. Philippe-Auguste (1), en 1183, après les avoir chassés, permit à l'Évêque

(1) *Chart. Ep. Paris, Bibl. Reg. fol. 22.*

de Paris de convertir en Église leur Synagogue de la rue de la Juiverie : elle devint, & a toujours été depuis, l'Église paroissiale de la Magdelène. Deux terrains vagues sur lesquels on bâtit, dans la suite, les rues Galande & Pierre-Sarrazin, leur servoient de Cimetières. Il ne leur étoit pas permis de paroître en public, sans une marque jaune sur l'estomach. Philippe-le-Hardi les obligea même de porter une corne sur la tête. Il leur étoit défendu de se baigner dans la Seine; & quand on les pendoit, c'étoit toujours entre deux Chiens. Sous le règne de Philippe-le-Bel, leur Communauté s'appeloit *Societas Caponum* (1); & la maison où ils s'assembloient, *Domus societatis Caponum*, d'où est venu sans doute le mot injurieux *Capon*.

R U E D E L A J U S S I E N N E.

Cette rue s'appeloit anciennement *la rue de l'Égyptienne*, à cause d'une Chapelle de Sainte-Marie l'Égyptienne, qui est à l'entrée, du côté de la rue Montmartre : le peuple, par abbréviation & corruption de mot, s'est accoutumé à l'appeler *rue de la Jussienne*.

(1) *Regist. du Parlement*, 1312.

Nous rions de certains traits dans le culte religieux des Sauvages : nous avons de la peine à concevoir que la simplicité , ou l'extravagance de l'esprit de l'homme , puisse aller si loin : ces traits sont-ils aussi ridicules que ceux qu'enfantoit la dévotion grossière de nos ancêtres ? En 1660, le Curé de Saint-Germain de l'Auxerrois fit ôter de la Chapelle de Sainte-Marie l'Égyptienne , un côté de vitrage qui y étoit depuis plus de trois siècles , & où elle étoit peinte sur le pont d'un bateau , troussée jusqu'aux genoux devant le Batelier , avec ces mots au-dessous : *Comment la Sainte offrit son corps au Batelier pour son passage.*

P O R T S A I N T L A N D R I .

Le corps d'Isabeau de Bavière , femme de Charles VI , morte le dernier de Septembre 1435 , fut porté à Saint-Denis d'une façon singulière ; on l'embarqua à ce Port , dans un petit bateau , & l'on dit au Batelier de le remettre au Prieur de l'Abbaye.

R U E D E S L I O N S , près Saint-Paul.

Cette rue prit son nom du bâtiment & des cours où étoient renfermés les grands & les petits Lions du Roi. Un jour que François I s'amusoit

à regarder un combat de ses Lions , une Dame ayant laissé tomber son gant , dit à de Lorges : si vous voulez que je croie que vous m'aimez autant que vous me le jurez tous les jours , allez ramasser mon gant. De Lorges descend , ramasse le gant au milieu de ces terribles animaux , remonte , le jete au nez de la Dame , & depuis , malgré toutes les avances & les agaceries qu'elle lui faisoit , ne voulut jamais la revoir.

L E L O U V R E (1).'

On disoit de Versailles , quand Louis XIV commença d'y bâtir , que c'étoit *un Favori sans mérite*. On peut dire du Louvre que , malgré le mérite de sa situation , il n'a jamais guère été en faveur. Dagobert y mettoit ses chiens , ses chevaux de chasse & ses Piqueurs. Les Rois *fainéans* y alloient assez souvent ; mais ce n'étoit qu'après leur dîner , pour digérer , en se promenant *en coche* dans la forêt (2) qui couvroit tout ce côté de la rivière : ils revenoient le soir en bateau &

(1) De l'ancien mot Saxon *Louwear* , qui signifioit un Château.

(2) Une partie de cette forêt subsistoit encore du temps de Saint Louis , puisque les Historiens disent qu'il fit bâtir l'Hôpital des Quinze-Vingts *in loco* , dans un bois.

en pêchant , souper à Paris & coucher avec leurs femmes. Il n'est point parlé de cette Maison Royale sous la seconde race, ni même sous la troisième, jusqu'au règne de Philippe-Auguste, qui en fit une espèce de Citadelle environnée de larges fossés & flanquée de tours. Celle qu'on appela *la grosse tour* (1) *du Louvre* , étoit isolée & bâtie au milieu de la cour & de tout l'édifice, dont elle achevoit de rendre les appartemens encore plus tristes & plus obscurs. Il sembloit que ce Prince avoit affecté de ne laisser régner dans ce lieu, qu'une clarté sombre, afin que cette tour, ce donjon de la Souveraineté, & d'où relevoient tous les grands Feudataires de la Couronne, leur annonçât, quand ils venoient y faire la prestation de foi & hommage, que c'étoit une prison toute préparée pour eux, s'ils manquoient à leurs sermens. Trois Comtes de Flandres, Jean de Montfort, qui disputoit le Duché de Bretagne à Charles de Blois, & Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre, y furent enfermés en différens temps. Le Louvre, après avoir été hors des murs pendant plus de six siècles, se trouva enfin dans Paris par l'enceinte commencée sous Charles V en 1367, & achevée sous Charles VI en 1383. Charles V, qui ne jouissoit

(1) François I la fit abattre en 1528.

que d'un million de revenu, dépensa cinquante-cinq mille livres à rehausser ce Palais, & à rendre les appartemens plus commodes & plus agréables; mais ni ce Prince ni ses successeurs jusqu'à Charles IX, n'en firent point leur demeure ordinaire; ils le laissoient pour les Monarques étrangers qui venoient en France. Sous le règne de Charles VI, Manuel, Empereur de Constantinople, & Sigismond, Empereur d'Allemagne, y furent logés. François I y logea Charles-Quint en 1539. Je remarque qu'on recevoit ces Princes avec beaucoup de magnificence, & qu'on leur faisoit de grands honneurs; mais qu'à leur entrée dans Paris, on avoit toujours attention de ne leur donner que des chevaux noirs : le cheval blanc étoit la monture du Souverain dans ses États. *L'Empereur Charles IV*, dit Christine de Pisan (1), fut monté sur le cheval que le Roi lui avoit envoyé, lequel étoit morel (2), & semblablement fut monté son fils Venceslas, élu Roi des Romains, & ne furent pas sans raison envoyés chevaux de ce poil; car les Empereurs, quand ils entrent dans les bonnes villes de leur Seigneurie, ont accoutumé d'être sur chevaux blancs, & le Roi Charles V ne voulut pas qu'en son Royaume fussent ainsi montés.... Adonc le

(1) Chap. 35 & 36.

(2) Noir.

Roi , pour aller recevoir ledit Empereur , partit de son Palais sur un grand Palefroi blanc , accompagné des Ducs de Berri , de Bourgogne , de Bourbon , de Bar , & de Comtes , de Barons & de Chevaliers sans nombre , & de Prélats vêtus en chappes Romaines.

Charles IX , Henri III , Henri IV & Louis XIII demeurèrent au Louvre , & y firent bâtir. Il n'y reste plus rien du vieux Château de Philippe Auguste , que Charles V avoit fait réparer : ce qu'on y voit de plus ancien , est du règne de François I.

Sire , disoit un jour Dufrény à Louis XIV , qui l'aimoit , & qui se divertissoit de ses plaisanteries : Je ne regarde jamais le nouveau Louvre (1) sans m'écrier : Superbe monument de la magnificence d'un des plus grands Rois qui de son nom ait rempli la terre , Palais digne de nos Monarques , vous seriez achevé , si l'on vous eût donné à l'un des quatre Ordres mendiants , pour tenir ses Chapitres & loger son Général ! L'idée est folle ; mais elle me rappelle qu'aucun de ces Religieux ne manque jamais des choses nécessaires à la vie , tandis que le Cardinal de Retz rapporte dans ses Mémoires , qu'étant allé voir au Louvre la Reine d'Angleterre (2) , il la trouva dans la chambre de sa fille ,

(1) Les bâtimens commencés par Louis XIV.

(2) *Mémoires du Cardinal de Retz , tome 1 , l. 2 , p. 296.*

depuis Madame la Duchesse d'Orléans, & qu'elle lui dit : *Vous voyez , je viens tenir compagnie à Henriette ; la pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui , faute de feu.* « Il est très-vrai , ajoute-t-il , qu'il » y avoit six mois que le Cardinal Mazarin ne » la faisoit point payer de sa pension ; les Mar- » chands ne vouloient plus lui rien fournir ; & » il n'y avoit pas un morceau de bois chez elle ; » le Parlement lui envoya quarante mille francs ». O Henri IV ! ô mon Maître ! ô mon Roi ! c'est ta petite fille qui manque d'un fagot pour se lever , au mois de Janvier , dans le Louvre !

Si jamais , dit Piganiol , le grand projet qu'on avoit fait pour le Louvre , pendant que M. Colbert étoit Surintendant des bâtimens , étoit exécuté (1), on démoliroit l'Église de Saint-Germain de l'Auxerrois , les maisons du Cloître & celles de quelques rues voisines , pour faire , sur l'emplacement qu'elles occupent , une grande & magnifique place , à laquelle le Pont-Neuf aboutiroit , & qui , dégageant l'avenue du Louvre , mettroit dans un beau point de vue cette superbe façade , dont Claude Perrault a donné le dessin , & qui est le plus beau morceau d'architecture moderne qu'il y ait dans l'Univers.

(1) *Descript. de Paris. T. 2 , page 128.*

Il faut espérer que ce projet sera exécuté par M. le Marquis de Marigni , le seul , depuis M. Colbert , qui se soit véritablement occupé de la gloire du Roi & de l'utilité publique. Il a satisfait au vœu général de la Nation , en entreprenant d'achever le Louvre. Cette Place entre sans doute dans son dessein. Il seroit aisé de joindre quelqu'Abbaye aux Canonicats & à la Cure de S. Germain de l'Auxerrois , pour dédommager le Curé & les Chanoines , des maisons qu'on abatroit. Je crois même qu'il ne seroit pas nécessaire de démolir l'Eglise , mais seulement d'en décorer le portail ; d'ailleurs , si on la démolissoit , on pourroit la rebâtir sur les fonds des Économats , comme on a fait à l'égard de la nouvelle Paroisse de Versailles ; & , par cet arrangement , il n'en coûteroit rien au Roi ni à la Ville.

On avoit commencé à exécuter la principale façade du Louvre sur le dessin de Lavau , premier Architecte du Roi ; mais Colbert n'en étoit pas content ; & se faisant une affaire d'honneur , de donner à ce Palais un frontispice digne du Prince qui devoit l'habiter , il invita tous les Architectes de Paris à examiner les plans de Lavau , & à composer eux-mêmes des dessins , résolu de faire exécuter celui qui seroit jugé le plus beau.

Tous ces projets furent exposés dans une Salle aux yeux des Connoisseurs. Il y en avoit un de Claude Perrault, qui fut trouvé admirable ; mais on ne savoit à qui l'attribuer. Qui pouvoit se douter qu'un Médecin de profession en fût l'Auteur ? Ce plan plaisoit fort à Colbert ; mais, pour n'avoir rien à se reprocher, il résolut de prendre l'avis des grands Maîtres d'Italie, de les engager à donner eux-mêmes des dessins. Ils en envoyèrent effectivement ; mais on n'y eut aucun égard, excepté à ceux du Cavalier Bernin, Peintre, Sculpteur & Architecte de la plus grande réputation. Comme il y avoit à la Cour quelques Italiens qui l'exaltoient avec cet enthousiasme qui leur est propre, Colbert prit le parti de l'appeler en France ; & voici la Lettre qu'il lui fit écrire par Louis XIV même.

« Seigneur Cavalier Bernin, je fais une estime
» si particulière de votre mérite, que j'ai un grand
» desir de voir & de connoître une personne aussi
» illustre ; pourvu que ce que je souhaite se puisse
» accorder avec le service que vous devez à notre
» Saint-Père le Pape, & avec votre commodité
» particulière. Je vous envoie en conséquence ce
» Courier exprès, par lequel je vous prie de me
» donner cette satisfaction, & de vouloir entre-
» prendre le voyage de France, prenant l'occa-

» sion favorable qui se présente du retour de mon
» cousin le Duc de Créqui, Ambassadeur extraor-
» dinaire, qui vous fera savoir plus particulière-
» ment le sujet qui me fait desirer de vous voir,
» & de vous entretenir des beaux dessins que vous
» m'avez envoyés pour le bâtiment du Louvre; & du
» reste, me rapportant à ce que mondit Cousin vous
» fera entendre de mes bonnes intentions. Je prie
» Dieu qu'il vous tienne en sa sainte garde, Sei-
» gneur Cavalier Bernin. *Signé*, LOUIS ».

A Paris, le 11 Avril 1665.

C'est une chose incroyable, que les honneurs qu'on rendit à cet Italien. Après que M. de Créqui eut pris congé du Pape, avec la pompe usitée dans cette occasion, il alla, avec la même pompe, chercher Bernin, pour le prier de venir en France. Dans toutes les villes où il passa, il y eut ordre, de la part du Roi, de le complimenter, & de lui porter les présens de la ville. Lyon même, qui ne rend cet honneur qu'aux seuls Princes du Sang, s'en acquitta comme les autres. Des Officiers envoyés de la Cour, lui apprêtoient à manger sur sa route; & quand il approcha de Paris, on envoya à sa rencontre M. de Chantelou, Maître d'Hôtel de Sa Majesté, pour le recevoir, & l'accompagner partout.

Il arriva sur la fin de Mai 1665. On le logea

N iv

dans un Hôtel meublé des meubles de la Couronne ; & on lui donna des Officiers pour faire la cuisine & le servir. Il fut présenté, le 4 Juin, au Roi , qui lui fit l'accueil le plus distingué. La première chose que proposa Bernin, fut de travailler au buste du Roi ; c'étoit un très-bon moyen de faire sa cour. Le Cavalier réussit dans ce buste ; mais son dessin de la façade du Louvre fut critiqué.

Malgré cela, comme la Cour étoit prévenue en faveur de l'Italien , on adopta ses projets ; & le jour fut pris pour mettre la première pierre à la façade. Le Roi la posa lui-même ; & cette cérémonie se fit avec beaucoup d'éclat & de magnificence.

Lorsque les fondations furent avancées, Bernin demanda à s'en retourner, ne pouvant se résoudre à passer l'hiver dans un climat aussi froid que le nôtre. On lui promit trois mille louis par an, s'il vouloit rester ; mais il voulut absolument aller mourir dans sa patrie. La veille de son départ, on lui porta trois mille louis avec un brevet de douze mille livres de pension. Il reçut le tout assez froidement.

Je fais que tout ceci ne s'accorde point avec ce que dit M. de Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV* , & dans son *Discours sur l'Envie* ; mais l'a-

anecdote n'en est pas moins vraie. Voici l'endroit du Discours de M. de Voltaire, qui semble contredire mon récit :

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome :
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie ,
Falloit-il m'appeler du fond de l'Italie ?

1°. Le Cavalier Bernin avoit vu en Italie même, le Dessin de Claude Perrault, qu'on y avoit envoyé avec tous les autres ; & , au lieu de l'approuver, il crut qu'il étoit seul en état d'en faire un qui fût digne du Roi. 2°. Comment concilier cette admiration du Dessin de Perrault, avec l'empressement qu'il eut de faire exécuter le sien par préférence ? 3°. Si le Cavalier Bernin avoit admiré le Dessin de Claude Perrault, son frère l'Académicien auroit-il manqué d'en parler dans ses Mémoires, d'où j'ai tiré toute cette anecdote ? 4°. Un pareil suffrage n'est pas, en général, dans le caractère des Italiens ; & le Cavalier Bernin avoit encore plus d'amour-propre qu'un autre. Il ne louoit & ne prisoit que ses ouvrages, & quelques-uns des Artistes de son pays.

Après son départ, lorsqu'il fut question de bâtir sur les fondemens du Louvre, Colbert, qui n'a-

voit goûté ni le Dessin ni le Dessinateur, fut embarrassé sur le parti qu'il prendroit. Charles Perrault lui donna un Mémoire, où il exposoit les raisons de ne pas exécuter ce Projet. Il représenta d'ailleurs, qu'on n'avoit promis à Bernin d'adopter ses plans, qu'au cas qu'il n'abattroit rien de ce que les Rois prédécesseurs avoient fait construire ; que ç'avoit été une condition expresse ; que néanmoins cet Architecte abattoit le Louvre entièrement ; ce qui étoit vrai. Le Ministre fut frappé de ces raisons ; & après bien des irrésolutions, le Dessin de Perrault l'emporta.

Que l'on juge, après cela, des obstacles que rencontrent les hommes de génie : obstacles auxquels ils succombent souvent. Ce Projet si beau, si grand, si majestueux, fut sur le point d'être rejeté ; on fit cent mauvaises plaisanteries sur ce choix ; entre autres, qu'il falloit que l'Architecture fût bien malade, puisqu'on la mettoit entre les mains des Médecins.

Colbert avoit à satisfaire la grandeur de Louis XIV ; il savoit que, pour lui faire adopter ses vues, il falloit les lui annoncer sous des apparences fastueuses ; il falloit les élever jusqu'à la hauteur d'une ame ambitieuse, qui ne les envisageoit souvent que par le côté de l'éclat. D'ailleurs ce Ministre savoit encore que les monumens sont nécessaires

dans une Monarchie , pour donner à la Nation une grande idée d'elle-même ; que cet orgueil que lui inspire la somptuosité de ses édifices, réfléchit en quelque sorte sur le caractère national , le renforce , & lui communique un élan qui le porte à la gloire , comme on vit jadis les Romains , dans le temps de leur splendeur , s'enflammer à l'aspect du Capitole.

Un Anglois qui venoit d'admirer , par parties , la belle colonnade du Louvre , & de gémir sur l'indécence des obstacles qui empêchèrent long-temps tous les Curieux de la voir en son entier , entra dans la Cour de ce Palais ; il fut si transporté d'indignation à la vue d'un bâtiment qu'un particulier avoit eu le crédit de faire élever au milieu de cet emplacement pour s'y loger , qu'il dit tout haut , en présence de plusieurs personnes : « Si j'habitois Paris , je crois que je viendrois à bout » de faire jouer une mine sous ce bâtiment , & » d'y mettre moi-même le feu , après m'être bien » assuré que le Maître du logis seroit chez lui » On trouvera sans doute cette démolition un peu barbare ; mais c'est un Anglois qui parle , & un amateur zélé des Beaux-Arts.

Depuis qu'on a exhumé ce magnifique Palais ,

si long-temps enseveli dans l'oubli le plus honteux à la Nation , Paris , la Province , les Étrangers , tous les peuples du monde , & moi-même , nous pouvons admirer sans obstacles le plus beau morceau d'architecture qui existe sur la terre , la gloire du génie François , le témoin authentique de sa supériorité en ce genre sur tous les Architectes de la Grèce & de Rome , sur tous les Peuples de l'Europe. Monument qui publiera d'une voix plus éclatante que toutes les trompettes de la Renommée , qu'il n'est aucun sublime dans les Arts , comme dans les Lettres , où l'esprit du François ne puisse atteindre , quand son vol sera soutenu par le goût du grand , dans le Prince & dans son Ministre. Oui , les hommes à talens de notre Nation l'emporteront sur ceux de toutes les autres , quand ils seront encouragés , moins par les récompenses de leur Souverain , aujourd'hui si répandues , que par ses éloges rares & donnés au seul mérite. Ils excelleront , quand ils ne seront plus jugés par cette foule de Petits-Mâîtres , qui inondent la Cour & la Ville , & dont l'impertinence & l'audace , filles de l'Ignorance & de l'Oisiveté , augmentent tous les jours le nombre. Hommes vils & méprisables , paîtris de faux goût & de présomption ; sans étude & par conséquent sans principes , sans lumières , sans idées de grandeur & de noblesse ;

ferviles esclaves de la mode & de ses futiles préjugés; chez qui la nouveauté des bijoux, l'arrangement de la coëffure, la bigarrure de l'habillement tiennent lieu d'esprit, de sens, de raison; qui donnent le ton à ces bonnes compagnies si vantées, & si heureusement parvenues au point d'estimer ces poupées parlantes, & de louer en elles jusqu'aux boucles de leurs fouliers.

La protection, utile aux Arts dans tous les pays, leur est indispensablement nécessaire en France; un sentiment inné, un instinct de l'âme lie indivisiblement l'esprit de tous les François à celui de leur Souverain. Le choix particulier du Monarque détermine le goût général de la Nation. Quand nos Maîtres aiment les Arts, le succès suffit à la récompense des Artistes; & par une relation infaillible, la grandeur d'un règne est toujours proportionnée aux progrès des Arts & des Lettres.

Par l'encouragement que Colbert donna au Commerce, à l'industrie, aux Manufactures, ce Ministre a tiré le Peuple de l'avidité où il étoit, & a rapproché sa condition de celle des Grands, en ouvrant de nouvelles voies aux honneurs & aux distinctions. Toutes les conditions prennent une sorte de consistance nouvelle; la raison de

leur utilité s'établit : du choc de leurs intérêts particuliers, il se forme une foule d'opinions différentes, qui se balancent les unes les autres. En même-temps les lumières qui se répandent, concourent à composer un nouvel esprit général, qui, rétablissant les droits de l'homme, ne laisse qu'un foible empire à l'opinion constitutive de la Société ; & telle est enfin l'heureuse influence de cette nouvelle administration, que la vanité des titres tombe, & qu'on ne connoît plus que l'honneur d'être utile à la Patrie.

LE SALLON DU LOUVRE.

Plusieurs Artistes du premier ordre, blessés par les critiques qui ont été faites des Ouvrages qu'ils avoient exposés au Sallon du Louvre, en ont été découragés au point de renoncer pour jamais à cette Exposition. N'est-il pas révoltant de voir, disent-ils, les plumes les plus obscures, les plus foibles, les plus grossières, attaquer les pinceaux les plus illustres, les plus forts & les plus délicats ? La plupart de ces écrits ne sont qu'un tissu, ou d'injures dites à d'excellents Sujets, ou d'éloges prodigués à des gens médiocres, ou même sans talens.

On a beau dire que nos grands Maîtres doivent se mettre au-dessus de ces insultes d'un particulier inconnu ; il est naturel qu'ils y soient sensibles ;

l'injustice irrite toujours ; & d'ailleurs, n'ont-ils pas à craindre, avec assez de fondement, que ces libelles ne fassent impression sur la partie aveugle du Public ? Une mauvaise critique d'un ouvrage de littérature, sur-tout d'un ouvrage exposé au grand jour, tel qu'une Tragédie ou une Comédie, ne nuira point à cet ouvrage, s'il est d'une bonté réelle ; parce que le plus grand nombre de ceux qui fréquentent nos Spectacles, ont quelques connoissances dans cette partie. Il n'en est pas ainsi de la peinture ; peu de gens s'y connoissent ; & tout le monde veut s'y connoître : l'ignorance faist avec avidité toutes ces paperasses imprimées ; la multitude les lit, & prend bonnement, pour des arrêts du goût, les sentences arbitraires, bizarres & ridicules de quelque tribunal imbécille.

L'exposition publique des Tableaux & des Sculptures de nos Artistes au Louvre, est une de ces institutions qui ne peuvent être trop célébrées ; l'autorité qui les entretient & qui les protège, semble avoir autant de droit à notre reconnoissance, que celle qui les a créés. L'amour-propre de l'Artiste, chicané quelquefois par les propos du Spectateur, la paresse tourmentée, la cupidité d'un gain rapide, retenue par ce jour terrible, où l'on rend compte au Public de ses talens, où la gloire cite

les réputations les plus brillantes au tribunal sévère de la critique ; tout cela forme autant de motifs , qui rendent ces expositions nécessaires au soutien des Arts , & précieuses au Public intéressé à l'honneur de la Nation.

Que de circonstances concourent à rendre aussi célèbre qu'intéressant, le fameux tableau de Carle Vanloo, qui représente Médée se dérobant à la vengeance de son époux , après avoir égorgé ses enfans , détruit & mis en cendres le Palais de Créon ! La tête de Médée est le portrait , non pas de la personne seulement de Mademoiselle Clairon , mais de Mademoiselle Clairon Actrice , excitant encore sur la toile une partie des passions qu'elle agite si fortement sur la scène. Il est , de plus , un monument de l'espèce d'hommage que les Etrangers rendent à nos talens nationaux , & , en même-temps , de la protection que leur accorde le Souverain.

Mais je distingue dans ce tableau l'effet pathétique , d'avec l'effet pittoresque. Le premier m'a paru admirable , en ce que l'on éprouve à la vue de cette peinture , presque toute la terreur & l'indignation qu'inspireroit la réalité de l'action qu'elle représente. Médée sur son char , éclairée de son funeste flambeau , toute formidable , toute barbare
que

que la rendent les cruelles passions qui se peignent sur son visage, trouve encore quelque intérêt favorable dans le fond de nos cœurs. On lit, on devine dans le jeu terrible de ses traits, le dévorant alliage du crime & des remords. On seroit presque entraîné jusqu'à partager, avec elle, la fureur & le mépris qu'elle marque si sensiblement au perfide Jason.

On regrette sans doute avec raison, que cette seconde figure du tableau, n'ait pas autant de noblesse qu'exige notre imagination. Mais puisqu'on excuse, avec justice, les disgrâces d'un Acteur par celles de son rôle, pourquoi refuserions-nous la même indulgence au Peintre de Jason ? Un ingrat, perfide par ambition, un vengeur aussi foible, aussi impuissant que l'est ce Jason, contre le pouvoir de Médée, se présente à l'esprit sous un aspect si ignoble, qu'il est bien difficile de lui former ce masque héroïque, convenable au rang qu'il occupe dans l'histoire.

Au théâtre, il est des Acteurs que le Public admire, & auxquels il paye le tribut dû aux grands talens; mais il en est presque toujours un qu'il aime davantage, parce qu'il lui procure un plaisir plus familier. Les premiers sont, pour ainsi dire, les maîtres; l'autre est l'ami du Parterre; & cet

ami est toujours celui dont le jeu se rapproche le plus de la naïveté de la nature.

Pendant quelques années, c'est M. Greuze qui a joui de cet avantage sur le grand théâtre pittoresque du Sallon. Il a eu des Prédécesseurs dans l'usage intéressant qu'il fait de son art; mais il en a étendu l'effet, en y joignant les graces à l'énergie du caractère. Son pinceau fait ennoblir le genre rustique, sans en altérer la vérité.

Mais ce qui est au-dessus de tous les éloges, c'est le tableau dont la scène est dans le sein d'une famille rurale. L'instant de l'action qu'a représentée M. Greuze, est celui où le Père de l'Accordée délivre à son Gendre futur, l'argent de la dot de sa fille. Le Père assis dans la partie apparente, est un Vieillard d'un physionomie ouverte, avec toute la noblesse de son état. On remarque que c'est moins la décrépitude de l'âge, que le travail & l'impression de l'air qui a sillonné son visage. Le pinceau parle dans ce Vieillard; on entend ce qu'il dit au jeune homme à qui il remet le sac d'argent, & qui l'écoute debout avec une attention respectueuse. On voit qu'il l'exhorte à faire un usage utile & honnête de cette dot; & on lit sa confiance dans la manière dont il lui parle. La jeune Accordée a un bras entrelacé dans celui du jeune homme. On s'appërçoit que la pudeur

& la présence des Parens retiennent sa main prête à se poser sur celle du Futur, qu'elle desire, mais qu'elle n'ose toucher. Son autre bras est embrassé par la bonne Mère, assise vis-à-vis du Vieillard. Le chagrin de la séparation & la tendresse maternelle accompagnent & rendent plus intéressantes les leçons qu'elle donne à sa fille. Rien n'est si piquant que la figure de cette Accordée, ni de si spirituellement adapté au sujet. Sa tête est charmante; & ses yeux baissés vers sa Mère, avec une modeste contrainte, ne laissent que mieux deviner le charme naïf de sa physionomie. On y distingue jusqu'à une petite hypocrisie douce & honnête, qui couvre le véritable intérêt dont elle est occupée dans ce moment. Les souplesses gracieuses d'une jolie taille, qui sort des mains de la nature, & qu'aucun artifice n'a formée ni soutenue, sont exprimées avec une délicatesse au-dessus de tout éloge. Il n'est pas jusqu'à son tablier blanc, qui, dans sa chute naturelle, & sans recherche apparente, ne concoure à la perfection de ce caractère. Une petite Sœur, penchée sur les bras de cette Accordée, pleure leur séparation, comme c'est l'usage des Sœurs cadettes, tandis que derrière tout ce monde, un petit Frère à cheveux blonds bouclés, se lève sur la pointe des pieds pour mieux voir ce qui se passe. L'importance

dont est cette action dans une famille, la lui fait croire une cérémonie fort curieuse. Ce qui ajoute infiniment à l'intérêt de la scène, c'est le mélange de dépit, de regret & de jalousie qu'on apperçoit distinctement sur la physionomie d'une autre jeune personne, qui, le bas du visage sur sa main, derrière le siège du Vieillard, lève des yeux intrigués sur le couple, & particulièrement sur le Futur. Sans ressembler à l'Accordée, on la reconnoît pourtant, à l'air de famille, pour une sœur Aînée, que le choix du jeune homme a sacrifiée à sa Cadette. Près du Vieillard, sur le devant de la toile, le Peintre a placé le personnage indispensable : c'est le Tabellion, avec son habit noir & son manteau. On voit qu'il se donne l'importance de son ministère devant ces bonnes-gens ; & tout, jusqu'au tour de son chapeau, indique & l'état & le personnage. En observant en détail tout ce tableau, on y remarque de la part du Peintre, une attention réfléchie & étendue sur toutes les vérités de la nature ; attention qui a peu d'exemples, & dont on desireroit plus d'imitateurs. Non-seulement les têtes, mais encore les jambes, les mains & les carnations, marquent dans chaque personnage l'âge, le sexe, l'état, & ce que le plus ou le moins de fatigue du corps y doit occasionner de différence.

S A I N T M A R C E L.

En 1668 , le Cardinal Ginetti avoit envoyé , de Rome à Paris , une Caisse pleine de Reliques ; l'Évêque de Soissons fut prié d'en faire la vérification chez la Prata , Notaire , qui demouroit alors dans le Cloître de Saint Marcel. La première & la plus considérable de ces Reliques , étoit une prétendue tête de Saint-Fortunat , Martyr. Le Chirurgien qui avoit été appelé , s'aperçut d'abord que les dents n'étoient pas proportionnées à la tête. Il leva l'os pétreux ; & il reconnut que c'étoit un os de carton. Il trempa dans de l'eau bouillante la Relique , qui perdit aussitôt la forme d'une tête , & devint comme du linge mouillé. L'assemblée en resta-là , & ne procéda point à l'examen des autres Reliques.

RUE DU MALTHOIS, *près de l'Arcade de la Grève.*

Le jeune Roi Philippe , que Louis-le-Gros , son père , s'étoit associé , & avoit fait couronner à Reims , passant près de Saint-Gervais , un Cochon s'embarraffa dans les jambes de son Cheval qui s'abattit ; & ce jeune Prince tomba si rudement , qu'il en mourut le lendemain , 3 Octobre 1131. Il fut alors défendu de laisser vaguer des pourceaux

dans les rues. Dans la fuite , ceux de l'Abbaye Saint-Antoine furent privilégiés , les Religieuses ayant représenté que ce seroit manquer à leur Patron , que de ne pas excepter les Cochons de la règle générale.

S A I N T E - M A R I N E .

La Paroisse de Sainte-Marine n'est , pour ainsi dire , que comme un point physique dans cette immense Capitale. Elle n'étoit composée autrefois que de dix à douze personnes qui faisoient célébrer le Service , & présentoient tour-à-tour le pain béni. Aujourd'hui elle renferme douze maisons & l'Archevêché ; & aussi-tôt qu'on vient demeurer sur cette Paroisse , on est sûr d'être nommé Marguillier.

C'est dans cette Église qu'on marie ceux que l'on condamne à s'épouser. Anciennement on les marioit avec un anneau de paille : étoit-ce pour marquer au Mari , que la vertu de celle qu'il épousoit étoit bien fragile ? Cela n'étoit ni poli , ni charitable.

R U E D E S M A R M O U Z E T S .

« Ceux d'entre nous , dit le Commissaire de la

» Marre (1), qui ont vu le commencement du règne
» de Sa Majesté, se souviennent encore que les
» rues de Paris étoient si remplies de fange, que
» la nécessité avoit introduit l'usage de ne sortir
» qu'en bottes; & , quant à l'infection que cela
» causoit dans l'air, le sieur Courtois, Médecin, qui
» demouroit rue des Marmouzets, a fait cette pe-
» tite expérience, par laquelle on jugera du reste :
» il avoit dans sa salle, sur la rue, de gros che-
» nets à pomme de cuivre; & il a dit plusieurs
» fois aux Magistrats & à ses amis, que tous les
» matins il les trouvoit couverts d'une teinture de
» verd-de-gris assez épaisse, qu'il faisoit nétoyer
» pour faire l'expérience le jour suivant; & que
» depuis l'année 1663 que la police du nétoiemment
» des rues a été établie, ces taches n'avoient plus
» paru. Il en tiroit cette conséquence, que l'air
» corrompu que nous respirons, faisoit d'autant
» plus d'impressions malignes sur les poumons &
» sur les autres viscères, que ces parties sont in-
» comparablement plus délicates que le cuivre, &
» que c'étoit la cause immédiate de plusieurs ma-
» ladies ».

(1) *Traité de la Police*, tome 1, page 560.

R U E S A I N T - M A R T I N .

On appeloit *Champs-clos*, un terrain qu'on couvroit de fable, & qu'on entouroit d'une double barrière, avec des échafauds pour le Roi & les juges du champ, pour les Dames, les gens de la Cour & le peuple. Ces espèces de théâtres, destinés à être arrosés du sang de la Noblesse, se faisoient ordinairement aux dépens de l'Accusateur : quelquefois l'Accusé avoit la fierté de vouloir qu'ils se fissent à frais communs. *Il y a grande apparence*, dit Sauval (1), *que les Lices & Champs-clos de S. Martin-des-Champs & de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, étoient toujours prêts, & qu'on les laissoit-là, sans les renouveler, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus en état de servir.* Les Religieux de ce Prieuré & de cette Abbaye avoient, sans doute, la bonté de les louer; & on leur avoit l'obligation de trouver un endroit où se couper la gorge, qui coûtoit beaucoup moins, que s'il eût fallu le faire préparer exprès.

Je vais rapporter un passage de Brantôme, qui me conduira à quelques réflexions sur les combats judiciaires & sur les duels; je crois qu'elles

(1) *Tome 2, pages 581 & 668.*

paroîtront si naturelles, qu'on fera étonné qu'elles aient échappé à tant d'Auteurs qui ont traité cette matière.

« Au combat de feu mon oncle de la Châtaigneraye contre Jarnac, dit Brantôme (1), parmi la grande & superbe assemblée qui s'y trouva, il y avoit grande quantité d'Ambassadeurs, & entre autres celui du grand Sultan Soliman, lequel s'étonna fort, & trouva fort étrange ce combat d'un Gentilhomme François contre un Gentilhomme François, & sur-tout d'un favori du Roi contre un autre; le Roi les allant mettre & exposer ainsi en tel outrage & massacre. Les Mahométans ne font pas cela, mettant tout leur point-d'honneur à bien servir leur Prince, & à prendre & soutenir sa querelle en guerre... Les Grecs disoient que ces combats appartoient aux Barbares. Les anciens Romains ont été de la même opinion que les Grecs & les Turcs; ils n'ont nullement approuvé tout ces duels & combats, ni ne se sont enfoncés en nos points-d'honneur de nous autres Chrétiens ».

Les Grecs & les Romains, comme aujourd'hui les Mahométans, étoient vêtus de longs habits, n'avoient point d'armes dans les Villes, & n'en

(1) *Mémoires sur les Duels*, page 194.

portoient qu'à la guerre : il n'étoit donc guères possible qu'une querelle, entre deux Citoyens, eût des suites sanglantes.

Les peuples de la Germanie n'avoient point de Villes (1) ; ils habitoient les forêts : leurs habits, pour ne pas les embarrasser à la chasse, devoient être courts, & leur ferrer la taille : la crainte des bêtes féroces les obligeoit d'être toujours armés. Le premier mouvement d'un homme armé, lorsqu'on l'insulte, est de porter la main sur son arme : voilà, je crois, l'origine des duels que les autres Nations reprochoient aux peuples du Nord, & qu'on reproche à leurs descendans. Voyons à présent comment ces combats furent judiciairement autorisés, & pourquoi on en regardoit l'événement comme un *jugement de Dieu*.

Les Francs, lorsqu'ils eurent achevé, sous la conduite de Clovis, leur établissement dans les Gaules, sentirent la nécessité d'avoir des loix écrites, pour régler l'administration de la Justice, & constituer une forme positive de Gouvernement (2). Il n'y a qu'à lire Tacite, & l'on verra que ces loix, qu'on appela *Saliques*, furent rédigées sur les usages & coutumes des *Germanis* : on n'y fit que les

(1) *Tacit. de Moribus German.*

(2) *D. Moribus German.*

changemens & les modifications qu'exigeoit l'état présent d'une nation qui n'étoit plus errante, & où chaque particulier commençoit à jouir en propriété, du partage qui lui étoit échu dans les Terres conquises. La malheureuse coutume de se faire justice soi-même par la force, transmise, pour ainsi dire, avec le sang d'âge en âge, chez tous les peuples sortis de la Germanie (1), leur sembloit aussi ancienne & aussi noble que leur origine. Il n'étoit pas possible d'espérer que l'on persuaderoit à des Conquérans de renoncer à un usage qu'ils regardoient, non-seulement comme une marque de leur indépendance, mais comme le droit de tout homme libre. Si Numa n'eut pas de peine à l'abolir chez les Romains, il faut considérer que ce Législateur, tant vanté, qui commandoit au plus à deux lieues à la ronde, dans un asyle d'esclaves fugitifs & de brigands, n'avoit besoin que d'être un passable Lieutenant de Police. Il étoit aisé de faire accepter toutes sortes de réglemens à une troupe de scélérats, que l'espoir de l'impunité avoit rendu compatriotes, qui se méprisoient & se craignoient mutuellement, & dont chacun jugeant des autres par lui-même, devoit, pour sa propre sûreté, courir au-devant du frein des

(1) *Ibid.* c. 27.

Loix. Nos ancêtres étoient bien différens ; l'équité naturelle , la candeur & la bonne-foi , faisoient le fond de leur caractère : comme ils n'appréhendoient pas les lâchetés , ils auroient eu honte de se garantir contre la force & le courage : ne s'étant point dégradés par des crimes , ils sentoient un peu trop fièrement qu'ils étoient des hommes. *Les Sages* qu'ils avoient choisis pour rédiger les Loix , furent donc obligés de se conformer aux préjugés de cet honneur sauvage qui dominoit les esprits : ils tâchèrent seulement d'en diminuer les funestes effets , en l'assujétissant à des formalités. Il fut dit que celui qui se croiroit lésé par un autre dans son honneur & dans ses biens , le citeroit devant le Juge ; & qu'après avoir exposé son grief , il pourroit déclarer , à haute voix , qu'il regardoit désormais *l'homme présent comme son ennemi* ; & qu'il le poursuivroit & l'attaqueroit par-tout.

Si les preuves , contre l'accusé , étoient convaincantes , le Juge terminoit l'affaire , en le condamnant à l'amende. Il faut remarquer que chez les *Francs* (1) , comme chez les *Germain*s , l'homicide même s'exploit par une somme d'argent ; & que , sous la première & la seconde race , &

(1) *Tacit. Ibid. c. 21.*

pendant près de quatre siècles sous la troisième, un *Noble* ne pouvoit être puni de mort, que pour crime de lèse-Majesté, ou de trahison envers la Patrie.

Au défaut de preuves convaincantes, on admettoit le serment. *Si deux voisins, disent les Capitulaires de Dagobert, sont en dispute sur les bornes de leurs possessions, qu'on leve un morceau de gazon dans l'endroit contesté; que le Juge le porte dans le Malle (1); que les deux Parties, en le touchant de la pointe de leurs épées, prennent Dieu à témoin de la justice de leurs prétentions; qu'ils combattent après, & que la victoire décide du bon droit.*

Dans les cas des crimes capitaux, on tâchoit d'augmenter l'appareil du serment, & de le rendre encore plus redoutable aux Parties, en les faisant jurer sur les Reliques des Saints, pour qui l'on favoit qu'elles avoient le plus de vénération. Laisant à part le trouble d'un misérable qui vient de se parjurer, & la fermeté qu'inspire l'innocence, il étoit naturel de regarder l'événement d'un combat autorisé par la Loi, & consacré par des cérémonies religieuses, comme un jugement formel, par lequel Dieu faisoit connoître la vérité ou la

(1) Lieu où se tenoient les assises.

fausseté de l'accusation. Le vaincu étoit tout de suite traîné sur une claie, en chemise, jusqu'au lieu patibulaire, où on le pendoit, mort ou vif. *Legris*, que la femme de Carrouge accusoit de l'avoir violée, terrassé, & sous son ennemi, soutint toujours qu'il étoit innocent; mais il n'en passa pas moins pour convaincu par l'issue du combat, dit le Laboureur (1); son corps fut traîné au gibet, selon la coutume de pareils événemens; & il paya, de son honneur & de son sang, le crime d'un malheureux qui fut depuis exécuté à mort pour d'autres méfaits, & qui s'accusa de ce viol.

On fera, sans doute, surpris de voir qu'on faisoit subir un supplice honteux à un Noble, parce qu'il succomboit dans l'épreuve par le duel; lorsque ce Noble, déclaré, atteint & convaincu du même crime sur des preuves certaines & positives, en eût été quitte pour une amende. Après avoir bien réfléchi sur une coutume qui paroît si bizarre, je crois en avoir trouvé l'origine dans les usages des Germains: on ne pouvoit punir de mort un Germain, que lorsque le ciel même sembloit avoir prononcé son arrêt. Chez eux, le supplice du coupable, dit Tacite, est moins considéré comme une punition que l'autorité du Chef

(1) *Liv. 6, cap. 10.*

soit en droit d'ordonner, que comme une inspiration & un commandement exprès du Dieu qu'ils croient présider aux combats (1), & secourir les Combattans. Velut Deo imperante, quem adesse bellantibus credunt.

Celui qui avoit été tué, dans nos duels ou combats judiciaires, dit Brantôme (2), n'étoit nullement reçu de l'Église pour y être enterré; & les Ecclésiastiques alléguoient, pour raison, que sa désaite étoit une Sentence du Ciel; & qu'il avoit succombé par la permission de Dieu, parce que sa querelle étoit injuste.

Une partie de la confiscation des biens du Vaincu appartenoit au Seigneur haut-justicier: ainsi les Evêques, les Abbés, les Prieurs & les Chapitres qui possédoient des Fiefs & des Seigneuries, crurent qu'on pouvoit permettre que les procès civils & criminels se décidassent par le duel. Le Pape Nicolas le regardoit comme un combat légitime & un conflit autorisé par les Loix (3). Pierre le Chantre, qui écrivoit vers 1180, dit (4) que quelques Eglises

(1) *De Moribus German. c. 7.*

(2) *Discours des Duels*, p. 101.

(3) *Ann.* 858.

(4) *Quadam Ecclesia habent monomachias, & judicant monomachiam debere fieri inter rusticos suos; & faciunt eos pugnare in curiâ Ecclesia, in atrio Episcopi vel Archidiaconi,*

jugent & ordonnent le duel, & font combattre les Champions dans la cour de l'Évêque ou de l'Archidiacre, comme on fait à Paris; & que le Pape Eugène III, consulté sur ces combats, répondit qu'il falloit continuer d'agir suivant l'ancienne coutume. Louis VI déclara par une charte, que les Serfs ou hommes de corps de l'Eglise de Paris, pourroient témoigner contre qui que ce pût être; & que quiconque les traiteroit de parjures, seroit tenu de prouver son accusation par la voie du duel, sinon qu'il perdrait sa cause; & seroit obligé, sous peine d'excommunication, de satisfaire à l'insulte faite à l'Eglise. Sous le règne de Louis-le-Jeune, les Religieux de Sainte-Geneviève offrirent de prouver, par le duel, que les habitans d'un petit Village auprès de Paris étoient hommes de corps de leur Abbaye. Sous le même règne, les Religieux de Saint-Germain-des-Prés, ayant demandé le duel pour prouver qu'Étienne de Maci (1) avoit eu tort d'emprisonner un de leurs Serfs, les deux champions combattirent long-temps avec un égal avantage; mais enfin, à l'aide de Dieu, dit l'Historien, le Champion de l'Abbaye emporta l'ail

sicut fit Parisiis. De quo consultus Papa Eugenius, respondit : utimini consuetudine vestra. Cod. MS. Abb. S. Viñ. Paris.

(1) *Histoire & Preuves, année 1144.*

de

de son adversaire , & l'obliger de confesser qu'il étoit vaincu. Les Roturiers & les Serfs combattoient avec des bâtons , & avoient un bouclier pour parer les coups. Dans les auditoires de tous les Seigneurs Ecclésiastiques & Laïques , à la place du Crucifix qu'on y met aujourd'hui , on y voyoit la figure de deux Champions armés de toutes pièces , acharnés au combat. Ragueau rapporte qu'il y avoit deux pareilles figures dans la Chambre d'Audience du Chapitre de Saint-Merri. *Je suis bien trompé*, dit Sauval (1) , *si je n'en ai pas vu moi-même dans les deux Chambres des Requêtes du Palais , avant qu'on les eût peintes, dorées & ornées comme elles sont à présent ; & je pense*, ajoute-t-il , *que derrière le Crucifix de l'une de ces Chambres , il reste encore une grande partie de la figure d'un de ces Champions , si elle n'y est pas entière.*

Dans les réglemens de Philippe-le-Bel (2) , sur les Duels , il est dit :

Que les lices feront de quarante pas de large , & de quatre-vingt pas de long.

Que l'on n'accordera le duel , que lorsqu'il n'y aura que des indices contre l'Accusé , & que les preuves ne feront pas suffisantes.

(1) Tome II, page 580.

(2) Ann. 1303.

Qu'au jour désigné, les deux Combattans partiront de leurs maisons, à cheval, la visière levée, & faisant porter devant eux glaive, hache, épée & autres armes raisonnables pour attaquer & se défendre; qu'ils marcheront doucement, faisant, de pas en pas, le signe de la Croix, ou bien ayant à la main l'image du Saint, auquel ils ont le plus de confiance & de dévotion.

Qu'arrivés dans le champ-clos (1), l'Appelant, ayant la main sur le Crucifix, jurera sur sa foi de baptême, sur sa vie, son âme & son honneur, qu'il croit avoir bonne & juste querelle; & que d'ailleurs il n'a sur lui, ni sur son cheval, ni en ses armes, herbes, charmes, paroles, pierres, conjurations, pactes ou incantations dont il veuille se servir. L'Appelé fera les mêmes sermens.

Que le corps du Vaincu, s'il est tué, sera livré au Maréchal du camp, jusqu'à ce que Sa Majesté ait déclaré si elle veut lui pardonner, ou en faire justice; c'est-à-dire, *le faire attacher au gibet par les pieds.*

Qu'au Vaincu, s'il est vivant, les éguillettes

(1) En Allemagne, on mettoit un cercueil au milieu du champ-clos; l'Accusateur & l'Accusé se plaçoient, l'un à la tête & l'autre au pied du cercueil, & y restoient quelques momens en silence, avant que de commencer le combat.

seront coupées ; qu'il sera défarmé & déshabillé ; que tout son harnois sera jéré ça & là par le camp ; & qu'il restera couché à terre , jusqu'à ce que Sa Majesté ait pareillement déclaré si elle veut en faire justice , ou lui pardonner. Qu'au surplus tous ses biens seront confisqués au profit du Roi , après que le Vainqueur aura été préalablement payé de ses frais & dommages.

Le combat de la Châtaigneraie & de Jarnat (1) ;

(1) *Cartel de François de Vivonne de la Châtaigneraie.*

» Sire, ayant appris que Gui Chabot a été dernièrement
 » à Compiègne, où il a dit que quiconque avoit dit qu'il s'é-
 » toit vanté d'avoir couché avec sa belle-mère, étoit méchant
 » & malheureux : sur quoi, Sire, avec votre bon plaisir &
 » vouloir, je réponds qu'il a méchamment menti, & mentira
 » toutefois & quantes qu'il dira qu'en cela j'ai dit chose
 » qu'il n'a pas dit : car il m'a dit plusieurs fois, & s'est
 » vanté d'avoir couché avec sa belle-mère. *Addit. aux Mé-*
 » *moires de Castelnau. tome II, page 554.*

François de Vivonne.

Cartel de Gui Chabot de Jarnac.

» Sire, avec votre bon plaisir & congé, je dis que Fran-
 » çois de Vivonne a menti de l'imputation qu'il m'a donnée,
 » de laquelle je vous ai parlé à Compiègne. &
 » pour ce, Sire, je vous supplie très-humblement qu'il vous
 » plaise nous octroyer le champ à toute outrance.

Gui Chabot.

P ij

dans la cour du Château de Saint-Germain-en-Laye, le 10 Juillet 1547, a été le dernier duel autorisé. Henri II fut si fâché de la mort de la Châtaigneraie, son favori, qu'il jura solennellement d'abolir ces sortes de combats.

On fit voir à Henri IV, par plus de sept mille Lettres de grâce expédiées à la Chancellerie, qu'il y avoit au moins sept ou huit mille Gentilshommes tués en duels depuis dix-huit ans. Les duels étoient rares, tandis qu'ils furent permis; parce qu'un homme, en se battant furtivement, se feroit déshonoré, & auroit passé pour un assassin;

Serment de François de Vivonne.

» Moi, François de Vivonne, jure sur les Saints Évangiles
 » de Dieu, sur la Vraie Croix, & sur la foi du Baptême que
 » je tiens de lui, qu'à bonne & juste cause, je suis venu
 » en ce champ pour combattre Gui Chabot, lequel a mau-
 » vaise & injuste cause de se défendre contre moi; & que
 » d'ailleurs, je n'ai sur moi, ni en mes armes, paroles,
 » charmes ou incantations, desquels j'aie espérance de gréver
 » mon ennemi, & desquels je me veuille aider contre
 » lui ».

Chabot fit le même serment.

Le jour de ce combat, la Châtaigneraie, vrai bravache, avoit prié à souper plus de cent-cinquante personnes de la Cour; tous les apprêts de ce souper qu'il avoit faits dans sa tente, au bout des Lices où ils se battirent, furent gaspillés & mangés par la valetaille. *Mémoires de Vielville*, t. 1. p. 319.

parce qu'en se plaignant, & en demandant le combat, il satisfaisoit à son honneur; parce que les Juges, informés de la querelle par la plainte, tâchoient de l'accommoder; parce qu'il n'étoit guère possible que celui qui avoit tort, ne fût intimidé par les sermens qu'il falloit faire; & parce qu'enfin il falloit vaincre ou mourir, & mourir déshonoré. D'ailleurs la noblesse n'étant pas encore vénale, comme elle l'est aujourd'hui, un Gentilhomme estimoit assez son sang & même celui de son ennemi, pour croire qu'ils en étoient, l'un & l'autre, responsables à la Patrie, & par conséquent pour ne pas chercher à le répandre légèrement.

Les Edits de Louis XIV, contre les duels, sont très-sévères; mais on ne détruira jamais les funestes préjugés du point d'honneur, que par la honte & le ridicule. J'établirais, dans différens quartiers de Paris, quatre endroits où, tous les Dimanches, on donneroit au Public le divertissement d'un duel. Il y auroit un prix en argent, & une médaille, pour l'heureux Champion qui tueroit son Adversaire. Les aspirans à la gloire de ces Combats, iroient, la veille, faire inscrire leurs noms & leurs qualités chez un Commissaire chargé de ce détail; ensuite ils tireroient au sort; & lorsque chacun de ces Messieurs auroit su l'Athlète auquel

il auroit affaire, ils pourroient aller souper tous ensemble, comme d'honnêtes-gens qui s'égorgeront le lendemain, mais sans se haïr, & seulement parce qu'ils ont du cœur. J'abolirois en même-temps la peine de mort contre les Gentilshommes qui, ayant eu querelle ensemble, se battoient : mais je les obligerois de porter la médaille. L'idée d'être confondu avec des misérables qui exposeroient leur vie pour de l'argent, & de n'être pas regardé pour plus brave qu'eux, établiroit insensiblement dans l'imagination la moins pacifique, non-seulement de la répugnance, mais même de la honte & de l'infamie à provoquer & à être provoqué pour se battre; d'autant plus, qu'avoir esrimé dans quelques combats particuliers, n'est point du tout une preuve sûre qu'on a véritablement de la valeur. Si la mode avoit été chez les Romains, comme elle est parmi nous, de tâcher de s'enfoncer réciproquement une épée dans le corps à la moindre offense, je soutiens que les combats de Gladiateurs l'auroient fait tomber. M. Duclos (1) prétend que *ce point d'honneur, quelquefois chimérique, peut avoir l'avantage d'entretenir une certaine sensibilité d'ame, plus généreuse & plus puissante que le simple devoir.* Je n'entends

(1) *Mémoires de l'Acad. des Inscrip. tome 1, page 630.*

pas trop ce que c'est que la sensibilité *généreuse* d'une âme, sur laquelle le devoir n'est pas tout-puissant; ou, si je l'entends, cela veut dire que l'âme d'un François n'est pas comme celle d'un ancien Grec, d'un ancien Romain, d'un Turc; d'un Persan; & que, si elle ne s'entretenoit pas journellement dans l'idée de ferraillet à la moindre petite insulte personnelle, il pourroit lui arriver de se modifier ignominieusement dans une bataille, où il ne s'agit que du devoir de Citoyen. Si ce commentaire explique la pensée de M. Duclos, elle est fautive & peu réfléchie.

L'Auteur des *Éléments de l'Éducation*, imprimés en 1640, croit que la moustache peut contribuer à rendre un homme valeureux. *J'ai bonne opinion*, dit-il, *d'un jeune Gentilhomme curieux d'avoir une belle moustache. Le temps qu'il passe à l'ajuster & à la redresser, n'est point du tout un temps perdu : plus il l'a regardée, plus son esprit doit s'être nourri & entretenu d'idées mâles & courageuses.* Il paroît, en effet, que l'amour & l'orgueil de la moustache étoit ce qui mouroit le dernier dans les *Braves* de ce temps-là. Le *Mercur François* (1) rapporte que » l'Exécuteur coupant les cheveux du

(1) *Année 1627, page 452.*

» Comte de Bouteville, ledit Bouteville (1) porta
» la main à sa moustache, qui étoit belle & grande;
» & qu'alors l'Évêque de Nantes lui dit : mon fils,
» il ne faut plus penser au monde : quoi ! vous
» y pensez encore » !

P O R T E S A I N T - M A R T I N .

Sur un des côtés de la Porte Saint-Martin, un
Sculpteur, qui sans doute aimoit la simple nature,
a représenté Louis XIV nud, absolument nud,
la chevelure flottante, une massue à la main.

R U E N E U V E - S A I N T - M E R R Y .

En 1358, Perrin Mâcé, Garçon Changeur,
assassina, dans cette rue, Jean Baillet, Trésorier
des Finances. Le Dauphin (2), depuis Charles V,
Régent du Royaume, pendant la prison du Roi
Jean, son père, ordonna à Robert de Clermont,
Maréchal de Normandie, d'aller enlever ce scé-
lérat (3) de l'Église de Saint-Jacques-de-la-Bou-
cherie, où il s'étoit réfugié, & de le faire pen-

(1) Décapité pour Duel.

(2) *Choisi. Histoire du Roi Jean.*

(3) *Malingre.*

dre; ce qui fut exécuté. Jean de Meulan, Evêque de Paris, cria à l'impiété, prétendit que c'étoit violer les immunités Ecclésiastiques, envoya ôter du gibet le corps de cet Assassin, & lui fit faire, dans cette même Église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie (1), d'honorables funérailles, auxquelles il assista : c'étoit bien de l'honneur à ce pendu.

Quelques jours après, Robert de Clermont fut massacré dans une sédition, en soutenant les intérêts de son Roi (2) : Jean de Meulan défendit qu'on lui donnât la Sépulture dans une Église ou Cimetière, disant qu'il avoit encouru l'Excommunication, en faisant enlever Perrin Mâcé d'un lieu saint, & qu'un Excommunié ne devoit pas être enterré parmi les Fidèles. Il paroît que ce Prélat ne s'étoit pas nourri l'esprit de la lecture de l'Ancien Testament : il y auroit vu que *les lieux de refuge* (3), désignés par Moïse, établis par Josué, n'étoient pas pour les Assassins, mais pour ceux qui, par malheur, avoient commis un meurtre involontaire; & que Dieu dit (4) : *Si quelqu'un a tué son prochain, de dessein prémédité, vous l'ar-*

(1) *Histoire de Paris.*

(2) *Daniel.*

(3) *Num. c. 35, v. 6.*

(4) *Exod, c. 21, v. 14.*

racherez de mon Autel , afin qu'il soit puni. Louis XII aimoit trop son peuple , & sa religion étoit trop éclairée , pour ne pas abolir absolument & entièrement le droit d'asyle dont jouissoient plusieurs Églises & Couvens de Paris ; entre autres, Saint-Jacques-de-la-Boucherie , Saint-Merri , Notre-Dame , l'Hôtel-Dieu , l'Abbaye de Saint-Antoine , les Carmes de la Place Maubert & les Grands-Augustins. On va juger de l'abus de ces asyles , par un seul exemple. En 1365 , Guillaume Charpentier assassina sa femme : son crime étoit public , prouvé , avéré ; il convenoit lui-même qu'il l'avoit commis. Des Sergens l'arrachèrent de l'Hôtel-Dieu où il s'étoit réfugié , & le traînèrent en prison : il présenta sa plainte , sur laquelle le Parlement condamna les Sergens à l'amende , & ordonna que ledit Guillaume Charpentier feroit rétabli dans son asyle ; (1) & , en effet , il y fut remis : je ne fais pas ce qu'il devint , & s'il se maria ; mais il est certain qu'il ne fut pas puni.

ÉGLISE DE SAINT-MERRY.

Sous le règne de Charles-le-Bel , en 1323 , Jourdain de l'Isle , Gentilhomme de Périgord ,

(1) *Réglement du Parlement.*

& qui avoit épousé la nièce du Pape Jean XXII, ayant tué, d'une façon barbare, deux Huissiers qui étoient allés lui signifier un Arrêt du Parlement, fut pris & condamné à être pendu. Le lendemain de l'exécution, le Curé de Saint-Merri écrivit à Jean XXII : *Très-Saint Père, dès que je sus que le mari de votre nièce alloit être exécuté, j'assemb lai notre Chapitre; & je représentai qu'il convenoit de profiter de cette occasion pour vous marquer notre très-respectueux attachement, & notre très-profonde vénération. A peine votre neveu étoit-il pendu, qu'avec grand luminaire, nous allâmes le prendre à la potence, & nous le fîmes porter dans notre Eglise, où nous l'avons enterré honorablement & gratis. Saint-Père, nous continuons de vous demander très-humblement votre sainte & paternelle bénédiction.*

J. T H O M A S , Chevecier.

On doit faire moins d'attention à la simplicité ou au ridicule de cette Lettre, qu'à la justice de ces temps-là. La protection ne fauvoit point les criminels; & les grands exemples, disoit-on, sont les plus nécessaires.

L A M O R G U E.

La Morgue est un endroit situé dans l'enceinte du Grand-Châtelet , où les corps morts , dont la justice se fait , sont exposés à la vue du Public , afin qu'on puisse les reconnoître. Ce réduit étroit , humide , sans air , & presque sans jour , loin de faciliter le retour à la vie , accéléreroit plutôt la véritable mort des malheureux qu'on y expose , dans le cas où il y auroit encore quelque espérance. Il est d'ailleurs très-difficile d'y reconnoître les cadavres , faute de clarté ; ce qui fait manquer le but que se propose le Gouvernement. De plus , il s'en exhale presque sans cesse une infection , qui pourroit d'autant plus répandre la contagion , que la curiosité y attire toujours beaucoup de monde , & que les curieux , ne pouvant se présenter que l'un après l'autre à une petite fenêtre , sont forcés , pour mieux voir , d'appliquer leur visage contre cette ouverture , & de respirer l'air infect de cette grotte. Il seroit aisé de remédier à cet inconvénient , en transférant la Morgue dans l'encoignure que fait le Quai de la Ferraille avec les dernières maisons du Pont-au-Change , vis-à-vis de la Porte du Grand-Châtelet. On y trouve une espèce de plate-forme triangulaire , entièrement séparée de la largeur du Quai : il ne s'agiroit que de

couvrir cet espace d'un toit, & de l'entourer d'une grille. La Sentinelle qui veille à la grande porte du Châtelet, garderoit également ce dépôt qu'elle auroit en face; & les passans auroient la facilité de voir sans s'arrêter, ou du moins sans respirer le mauvais air.

L E P O N T - N E U F.

La longueur de ce Pont est de cent soixantedix toises, & sa largeur de douze. Il fut commencé en 1578, & ne fut achevé qu'en 1594. Pour le bâtir, on joignit l'une à l'autre deux petites Isles situées au couchant de la *Cité*, & qui jusqu'alors en avoient été séparées par un bras de la rivière, à l'endroit où est à présent la rue de Harlai. C'est sur ces deux petites Isles, que l'on commença aussi de bâtir, en 1608, la Place Dauphine. La plus grande de ces Isles s'appeloit l'*Isle aux Treilles*, & l'autre l'*Isle de Buci* ou du *Pasteur aux Vaches*. En 1160, Louis-le-Jeune fit don au Chapelain de la Chapelle Saint-Nicolas du Palais, de six muids de vin par an, du crû de l'*Isle aux Treilles*.

Sous la première, la seconde & la troisième Race, jusqu'au règne de Louis XIII, si l'on faisoit la Statue d'un Roi, ce n'étoit que pour la

placer sur son tombeau, ou bien au portail de quelque Église, ou de quelque Maison Royale qu'il avoit fait bâtir ou réparer. La Statue équestre de Henri IV, érigée sur le Pont-Neuf, le 23 Août 1624, est la première, & le premier monument général & public de cette espèce, qu'on ait élevé dans Paris à la gloire de nos Rois. Je n'aurois mis ni ces trophées d'armes, ni ces esclaves enchaînés aux quatre coins du piédestal, ni ces Inscriptions qui sont aux quatre faces à la louange de ce Prince : j'aurois mis simplement HENRI IV.

L'Évêque de Luçon, qui fut depuis Cardinal de Richelieu, passoit sur le Pont-Neuf précisément dans le moment que la populace effrénée y exerçoit mille indignités sur le cadavre du Maréchal d'Ancre. Son carrosse ayant malheureusement pressé un de ces Furieux, le Prélat craignit que, pendant la querelle qui s'éleva entre son Cocher & cet homme, on ne le connût, & que la haine qu'on avoit pour Concini, auquel on savoit qu'il devoit toute sa fortune, ne s'étendît jusques sur lui. Son péril lui fit naître l'idée de demander ce qu'on faisoit. On lui répondit qu'on brûloit le cadavre du Maréchal. Aussitôt il loua le zèle des Parisiens, les appela bons Serviteurs de Sa Majesté, & se mit à crier, *Vive le Roi*. On lui donna sur le champ

passage; & sa présence d'esprit le sauva du plus grand danger.

La Reine-Mère fut promptement instruite de l'assassinat de Concini. Sa surprise fut égale à sa douleur; mais cette Princesse parut plus occupée de la perte prochaine de son autorité, que de la mort de son Favori. Comme elle paroissoit plongée dans les plus tristes réflexions, on eut l'imprudence de venir lui témoigner l'embarras où l'on étoit d'annoncer à la Maréchale, que son mari avoit été tué, & de la prier de prendre ce soin. Ce discours la choqua : « J'ai bien autre chose à faire présente-
» ment, répondit-elle; qu'on ne me parle plus
» de ces gens-là; & si l'on ne peut dire à la Ma-
» réchale que son mari est mort, il faut le lui
» chanter aux oreilles ».

R U E D E S N O N A N D I È R E S.

Cette rue s'appeloit anciennement la rue des Nonains d'Hière, à cause d'une maison considérable que l'Abbaye du village d'Hière y possédoit. L'origine de cette Abbaye de Religieuses remonte aux premiers siècles de l'Eglise; & l'on y menoit autrefois une vie très-austère. Ce ne fut que dans le quatorzième siècle, que l'usage

des œufs commença à y être permis ; encore n'en mangeoit-on que certains jours de l'année. La belle Agnès laissa un fonds pour la pitance d'œufs au jour de son anniversaire. Des particuliers , fondant leur obit , vers l'an 1400 , spécifièrent que ce jour-là , chaque Religieuse auroit quatre œufs. Un autre donna un fonds de terre , afin que le jour de la Fête-Dieu , on fournît à chaque Religieuse le même nombre d'œufs.

MM. Budée ont possédé long-temps la Seigneurie d'Hière. M. le Premier Président de Harlay leur succéda ; & M. de Barcos en fit l'acquisition de ce dernier. Il y a dans ce lieu une fontaine célèbre , appelée la fontaine de Budée. M. de Barcos y a fait graver sur un marbre ce quatrain :

Dans les eaux de cette Fontaine,
Budée a puisé son savoir ;
Harlay l'a mise en mon pouvoir :
Où chercher ailleurs l'Hippocrène ?

La rivière d'Hière est remarquable par quelques singularités. Elle ne gèle jamais , & ne déborde que très-rarement. Dans le quatorzième siècle , elle étoit quelquefois plusieurs années sans couler ; on la voyoit ensuite reprendre son cours pendant quelques mois. Encore aujourd'hui , elle
est

est fort irrégulière ; il y a plusieurs endroits où elle disparoît entièrement, & se fait une route sous terre, d'où elle sort pour y rentrer de nouveau.

N O T R E - D A M E.

Les Chrétiens ne commencèrent à avoir des Temples publics, que vers l'an 230. La première Eglise qui ait été dans Paris, fut bâtie sous le règne de l'Empereur Valentinien I, vers l'an 375 ; elle s'appeloit *Saint-Etienne* ; & il n'y avoit encore que celle-là dans l'enceinte de cette Ville en 522, lorsque Childebert, fils de Clovis, contribua de ses largesses à la faire réparer, à y faire mettre des vitres, & à l'augmenter d'une nouvelle Basilique qui fut dédiée à *Notre-Dame*. Ce fut en partie sur les fondemens de ces deux Eglises, & en donnant plus d'étendue à la Cathédrale que nous voyons aujourd'hui, que l'on commença de la bâtir vers l'an 1160, sous le règne de Louis-le-jeune. Il paroît que les Pasteurs de ce temps-là avoient un zèle moins ardent dans leurs entreprises, ou qu'il étoit moins fructueux que de nos jours : elle ne fut achevée qu'au bout de près de deux cents ans.

Le jour de la Pentecôte, il étoit d'usage de

Tome III.

Q

jeter par les ouvertures des voûtes d'en-haut , des étoupes enflammées , & de lâcher des pigeons qui voloient sur les assistans pendant la Messe.

Le lit de l'Evêque & du Chanoine mort, appartenoit à l'Hôtel-Dieu. Lorsque la mollesse & le luxe eurent introduit des lits mieux fournis & plus riches , il y eut souvent , entre les Créanciers de l'Evêque & cet Hôpital , des contestations sur les rideaux , la courtepointe , & le nombre des matelats. Le Parlement, en 1654, débouta de leurs oppositions les Créanciers de François de Gondi , Archevêque de Paris , & adjugea son lit , avec tous les accompagnemens , à l'Hôtel-Dieu : ce fut le lit de noces de la fille d'un des Économes.

En creusant sous le Chœur , au mois de Mars 1711 , on trouva , à quinze pieds (1) de profondeur , neuf pierres , dont les bas-reliefs & les Inscriptions ne manquèrent pas de faire beaucoup de bruit parmi les Antiquaires de l'Europe. J'ai lu les explications & toutes les conjectures qu'ils ont hasardées sur ces monumens ; & ce qui m'a paru de plus certain , c'est que , sous le règne de

(1) On peut juger combien le *sol* ou *rez-de-chaussée* de l'ancien Paris a été rehaussé : on montoit treize marches pour entrer dans cette Église ; aujourd'hui on descend.

Tibère , une compagnie de Commerçans par eau (*nauta Parisiaci*) avoit fait élever dans cet endroit, qui étoit apparemment alors le Port de Paris, un autel (1) *en plein vent* à Ésus, à Jupiter, à Vulcain, & à Castor & Pollux. Piganiol, après avoir dit que parmi ces pierres, celle qui servoit de foyer à cet Autel, étoit aisée à reconnoître à sa forme, & *parce que le trou qui étoit au milieu fut trouvé* (2) *lors de la découverte, rempli de charbon & d'encens*, ajoute qu'il n'y a guères d'apparence, que le lieu où ces pierres ont été trouvées, fût celui de leur première assiette; & qu'il est plus naturel de croire que cet Autel, consacré à Jupiter, ayant été renversé par les Chrétiens, les débris en furent dispersés & abandonnés à ceux qui voulurent s'en servir. Cette narration est bien digne de cet Ecrivain : si cet Autel étoit ailleurs, si les pierres en furent dispersées de côté & d'autre, *cet encens & ces charbons* n'auroient-ils pas été jetés & renversés? Les auroit-on trouvés dans cette pierre, dont le milieu étoit creusé pour servir de foyer?

(1) Je dis *en plein vent*, parce que les Gaulois, lorsqu'ils furent assujétis aux Romains, & qu'ils commencèrent à avoir des Temples, n'en bâtissoient guères dans les Villes : il est certain qu'il n'y en avoit point dans Paris.

(2) *Description de Paris*, tome 1. page 369.

C'est la Statue équestre de Philippe-de-Valois, & non pas de Philippe-le-Bel, que l'on voit en entrant à droite, contre le pilier le plus proche du chœur. Ce Prince, en arrivant à Paris, après la bataille de Cassel, alla à Notre-Dame, où il entra tout armé, & y laissa son cheval & ses armes, après avoir remercié Dieu & la Vierge de la victoire qu'il avoit remportée.

Le *Saint-Christophe* est un vœu d'Antoine des Effarts : il avoit été arrêté avec son frère, Pierre des Effarts, Surintendant des Finances, qui eut la tête tranchée en 1413 : il rêva la nuit que Saint-Christophe rompoit les grilles de la fenêtre de sa prison, & l'emportoit dans ses bras : ayant été déclaré innocent, quelques jours après, il fit travailler à cette Statue colossale, devant laquelle il est représenté à genoux.

Louis XIII demanda au Pape d'ériger le Siège Episcopal de Paris en Archevêché, ce qu'il obtint en 1622. Grégoire XI, à qui Charles V avoit fait la même demande en 1376, répondit à ce Prince (1) qu'il en étoit empêché, attendu que l'Eglise de Paris étoit encore bien petitement dotée. Il me semble que cela n'auroit pas fait un empêchement du temps des Apôtres.

(1) *Duchefne, Hist. des Cardinaux François.*

Louis XIV , au mois d'Avril 1674 , érigea les Terres & Seigneuries de Saint-Cloud , de Maisons , de Creteil , d'Ozoir-la-Ferrière & d'Armenières , en Duché-Pairie en faveur de François de Harlay , Archevêque de Paris & de ses Successeurs ; ils prennent place au Parlement parmi les Pairs laïques , immédiatement après les Ducs de Bethune-Charost.

On prétend que le grand bassin octogone du Jardin des Tuileries , est aussi large que les Tours de Notre-Dame sont hautes.

Gobineau de Montluissant , Gentilhomme Chartrain , Amateur de Science Hermétique , explique ainsi , relativement à son Art , les figures hiéroglyphiques qui ornent le Portail de cette Cathédrale. Le Père Éternel étendant ses bras , & tenant un Ange dans chacune de ses mains , représente le Créateur qui tire du néant le soufre incombustible & le mercure de vie , figurés par ces deux Anges. Au côté gauche d'une des trois portes , on voit quatre figures humaines de grandeur naturelle : la première a sous ses pieds un Dragon volant , qui mord sa queue. Ce Dragon représente la Pierre Philosophale , composée de deux substances , la fixe & la volatile. La gueule du Dragon dénote le sel fixe ,

Q iij

qui , par sa fécité , dévore le volatil , désigné par la queue glissante de l'animal. La seconde foule aux pieds un Lion , dont la tête est tournée vers le Ciel. Ce Lion n'est autre chose que le sel animé , qui desire de s'en retourner vers sa sphère. La troisième a sous ses pieds un Chien & une Chienne qui s'entre-mordent avec fureur , pour signifier le combat de l'humide & du sec , dans lequel consiste presque tout le travail du Grand-Œuvre. La quatrième enfin se rit de toutes les figures qui l'environnent : on a voulu représenter par-là ces Sophistes ignorans , qui se moquent de la Science Hermétique , & la regardent comme un Art purement illusoire ; en quoi , dit l'Auteur , ils offensent grièvement la Majesté Divine , qui y a mis ses plus grands trésors.

Au-dessous de ces grandes figures , on voit celle d'un Evêque en posture méditative ; c'est Guillaume de Paris , ce savant Adepte , qui a fait & parfait le Magistère des Sages , c'est-à-dire , la Pierre Philosophale. Dans l'un des piliers du milieu , qui séparent les différentes Portes , on remarque un autre Evêque qui enfonce sa crosse dans la gueule d'un Dragon. Le monstre semble vouloir sortir d'un bain , où l'on aperçoit aussi la tête d'un Roi à triple couronne. L'Evêque représente le Philosophe Alchymiste , & sa crosse , l'Art Hermétique.

La substance mercurielle est désignée par le Dragon qui veut s'échapper de son bain, c'est-à-dire, du vase où le mercure est renfermé. Ce Roi couronné est le soufre, composé de trois substances ; savoir , l'esprit éthéré, le sel nitreux & l'alkali.

Auprès d'une des Portes à droite , il y a cinq Vierges sages , qui tendent leur calice , & reçoivent ce qui leur est versé d'en-haut , par une main qui sort d'une nuée. A gauche , on voit cinq Vierges folles , qui tiennent leur coupe renversée contre terre. Les premières représentent les vrais Philosophes Chymistes , amis de la Nature , qui reçoivent du Ciel la matière propre à faire de l'or ; les cinq autres désignent cette foule innombrable d'opérations fausses des Souffleurs & des Charlatans.

Quiconque a considéré ce Portail avec attention , doit s'appercevoir que je supprime une infinité d'autres figures qui donnent lieu à notre Philosophe , de dévoiler tous les secrets de l'Alchimie. Sottement épris des avantages chimériques de cette Science , il attribue à l'Architecte & au Sculpteur des idées qui probablement ne sont jamais entrées dans le dessin ni dans l'exécution de cet édifice. Semblable aux enfans qui croient appercevoir dans un nuage des hommes , des maisons , des animaux , il n'a vu dans ce Portail , que ce

qu'une imagination échauffée par les vapeurs de ses fourneaux , a pu lui suggérer à l'avantage de son Art.

En examinant ces mêmes figures avec d'autres yeux , on n'y trouvera rien assurément qui ait rapport à la Pierre Philosophale. Cette Statue qui foule aux pieds un Dragon , n'est point un Philosophe Alchymiste qui veut fixer la substance volatile ; c'est Jésus-Christ , vainqueur du Démon , qui foule aux pieds le péché & l'erreur , désignés sous l'emblème d'un serpent. Les autres figures représentent David , Salomon , Melchisédech , les Sybilles , &c. Une grande Statue de pierre qui se voyoit à l'entrée du Parvis de Notre-Dame , a sans doute été la principale cause de la première explication. Cette figure informe & grossière fut détruite , il y a quelques années. On la prenoit pour l'image de Mercure ; mais il y a plus d'apparence que c'est encore Jésus-Christ qu'on a voulu représenter ; & je pense que ce monument avoit été employé autrefois au Portail de l'ancienne Cathédrale , ou à d'autres Églises de Paris.

L E P O N T N O T R E - D A M E.

Ce fut sur ce Pont, que l'Infanterie Ecclésiastique de la Ligue passa en revue devant le Légat, le 3 de Juin 1590. Capucins, Minimes, Cordeliers, Jacobins, Carmes, Feuillans (1), tous, la robe retroussée, le capuchon bas, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, l'épée au côté & le mousquet sur l'épaule, marchaient quatre à quatre, le Révérend Evêque de Senlis à leur tête avec un esponton; les Curés de Saint-Jacques-de-la-Boucherie & de Saint-Côme, faisoient les fonctions de Sergens - Majors (2). Quelques-uns de ces Miliciens, sans penser que leurs fusils étoient chargés à balles, voulurent saluer le Légat, & tuèrent à côté de lui un de ses Aumôniers. Son Eminence trouvant qu'il commençoit à faire trop chaud à cette revue, se dépêcha de donner sa bénédiction, & s'en alla.

L E P A L A I S.

Le Palais a été le séjour ordinaire de tous nos Rois de la troisième race, depuis Hugues

(1) *Histoire de Paris.*(2) *L'Etoile, 1590, supplém.*

Capet jusqu'à (1) Charles V. C'étoit un assemblage de grosses tours qui communiquoient les unes aux autres par des galeries, & dont la vue s'étendoit sur Issi, sur Meudon & sur Saint-Cloud. Son Jardin, qu'on appelloit le *Jardin du Roi*, occupoit tout le terrain où sont aujourd'hui les *Cours Neuve & de Lamoignon*, & toutes ces maisons, bâties de brique, qui les environnent, & qui sont aisées à distinguer d'avec les anciens édifices. Ce Jardin, à l'endroit où est à présent la rue de Harlay, étoit séparé, par un bras de la rivière, de deux petites Isles qu'on joignit l'une à l'autre & à la Cité, & sur lesquelles on commença de bâtir la Place Dauphine en 1608.

Au mois de Mars 1599, le Parlement fit faire un montoir de pierre dans la cour du Mai, pour que les anciens Présidens & Conseillers pussent remonter plus aisément sur leurs chevaux, ou sur leurs mules, en sortant de l'audience. Un Conseiller offroit alors la croupe de son Cheval à son Confrère, comme il lui offre aujourd'hui une place dans son carrosse.

Il me demande : êtes-vous à Cheval ?

Navez-vous point ici quelqu'un de votre troupe ?

Je suis tout seul à pied : lui de m'offrir la croupe (2).

(1) Il alla demeurer à l'Hôtel de Saint-Paul, qu'il avoit fait bâtir.

(2) *Regnier, Satire 7.*

Il nous paroîtroit à présent fort singulier de voir deux Magistrats, en robe & en rabat, sur la même monture comme les fils d'Aimon. *Gui Loisel, tous les Samedis au soir, accompagnoit à pied son père monté sur sa mule, quand il alloit à sa maison des champs, près de Ville-juie.* Cela n'étoit pas fastueux ; mais nous avons en même-temps une preuve bien auguste de la courageuse fermeté qui régna dans les délibérations, lorsqu'il fut question de défendre les droits du sang de nos Souverains. Représentons-nous Paris livré au fanatisme, aux Moines & aux Seize, qui ne respiroient que massacres & nouveaux assassinats : considérons le Parlement sans secours & sans défense, environné de ces hommes de sang ; il brave leur fureur ; rien ne l'intimide ; il donne cet Arrêt (1) du 28 Juin 1593, qui sauva l'État, qui nous rendit à nos Princes légitimes & au meilleur des Rois. Qu'on lise toutes les histoires, on n'y verra point d'action qui marque davantage un dévouement sans bornes au bien de la justice & de l'honneur.

Dans l'emplacement de la maison du parricide Jean Châtel, vis-à-vis le Palais, on éleva une pyramide avec une inscription, sur une des faces,

(1) Pour l'observation de la Loi Salique.

contre les Jéfuites. Henri IV , en 1605 , ordonna qu'on abattît cette pyramide ; & Miron , Prévôt des Marchands , fit bâtir à la place une fontaine (1) au haut de laquelle on mit ces deux vers :

*Hic ubi restabant sacri monumenta furoris ,
Eluit infandum Mironis unda scelus.*

La première grosse horloge qu'il y ait eu dans Paris , y fut mise sous le règne de Charles V , en 1370 , dans une tour qui flanke le Palais à un des bouts du Quai de la Mégisserie ; il fallut faire venir d'Allemagne un horloger , à qui l'on donnoit cinq fols par jour pour en avoir soin.

RUE DES TROIS PAVILLONS.

Diane de Poitiers , femme de Louis de Brezé , grand Sénéchal de Normandie , que Henri II fit Duchesse de Valentinois , demouroit à l'Hôtel Barbette. En 1561 , les Duchesses d'Aumale & de Bouillon , ses filles , vendirent cet Hôtel (comme faisant partie de la succession de leur père) à différens particuliers , qui le firent démolir , & qui commencèrent à bâtir sur son emplacement les rues de Diane , du Parc-Royal , & la nouvelle rue

(1) Elle n'y est plus.

Barbette. On ne fait pas pourquoi la rue de Diane a changé de nom, pour prendre celui des trois Pavillons.

Le pucelage de la jeune Diane, dit un faiseur d'anecdotes, étoit un friand morceau, & bien digne d'être présenté, en offrande, aux plus grands Monarques: aussi notre bon Roi François ne l'éconduisit-il pas. Il est certain que François I accorda à Diane de Poitiers la grâce du Comte de Saint-Vallier, son père, condamné à mort en 1523, pour avoir trempé dans les projets du Connétable de Bourbon: à l'égard du pucelage, l'Auteur se trompe, puisqu'il y avoit huit ans qu'elle étoit mariée, ayant épousé Louis de Brezé, le 19 Mars 1514.

Brantôme la fait naître en 1496 (1); le Père Anselme, en 1499, & Duchesne, en 1500; ainsi elle avoit au moins quarante ans, lorsque Henri II, qui n'en avoit que dix-huit, en devint si éperduement amoureux; &, quoiqu'âgée de près de soixante à la mort de ce Prince (2), elle avoit toujours conservé le même empire sur son cœur: il portoit sa livrée (le noir & le blanc (3)) au Tournoi où il fut blessé.

(1) Brantôme, *Vie de Henri II*, page 37.

(2) *Histoire généalogique du P. Anselme*, tome 2, p. 207.

(3) Les Veuves ne quittoient jamais le deuil.

Elle avoit les cheveux extrêmement noirs & bouclés, la peau très-blanche, les dents, la jambe & les mains admirables, la taille haute, & la démarche la plus noble. Elle ne fut jamais malade. Dans le plus grand froid, elle se lavoit le visage avec de l'eau de puits, & n'usa jamais d'aucune pommade. Elle s'éveillait tous les matins à six heures, montoit souvent à cheval, faisoit une ou deux lieues, & venoit se remettre dans son lit, où elle lisoit jusqu'à midi. Tout homme, un peu distingué dans les Lettres, pouvoit compter sur sa protection (1) : les Calvinistes qui la haïssoient, ont mis Clément Marot au nombre de ses amans favorisés. Elle répondit fièrement à Henri II, qui vouloit reconnoître une fille (2) qu'il avoit eue d'elle : *J'étois de naissance à avoir des enfans légitimes de vous ; j'ai été votre Maîtresse, parce que je vous aimais : je ne souffrirai pas qu'un Arrêt me déclare votre Concubine.*

Les Courtisans, qui avoient été si long-temps dans l'adoration devant elle, lui tournèrent le dos, suivant l'usage, dès que Henri II fut à l'extrémité ; & Catherine de Médicis lui envoya ordre de rendre

(1) *Mémoires de Condé, tome 6, page 11, note.*

(2) Cette fille vivoit encore en 1620, & s'appeloit Made-moiselle de la Montagne.

les pierreries de la Couronne, & de se retirer dans un de ses Châteaux. *Le Roi est-il mort*, demanda-t-elle à celui qui étoit chargé de cette commission ? *Non*, Madame, répondit-il ; *mais il ne passera pas la journée. Eh bien !* repliqua-t-elle, *je n'ai donc point encore de Maître ; & je veux que mes ennemis sachent que , quand ce Prince ne sera plus , je ne les crains point ; si j'ai le malheur de lui survivre long-temps , mon cœur sera trop occupé de sa douleur , pour que je puisse être sensible aux chagrins & aux dégoûts qu'on voudra me donner.*

Elle mourut le 26 Avril 1566, âgée de 66 ans, trois mois, 27 jours : elle avoit ordonné, par son Testament (1), qu'on exposât son corps dans l'Eglise des Filles-Pénitentes, avant que de le transporter à Anet, où il fut inhumé. « Six mois avant » sa mort, je la vis, dit Brantôme (2), si belle encore, que ne sache cœur de roche qui ne s'en fût » ému, quoique, quelque-temps auparavant, elle » se fût rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, » allant & se tenant à cheval aussi dextrement & dispostement comme elle avoit jamais fait ; mais » le cheval tomba, & glissa sous elle : il auroit

(1) *Hilar. de Coste. Dames Illustres*, tome 1, page 510.

(2) *Dames galantes. T. 2, p. 239.*

„ semblé que telle rupture, & les maux qu'elle en-
 „ dura , auroient dû changer sa belle face ; point
 „ du tout : sa beauté , sa grâce & sa belle appa-
 „ rence étoient toutes pareilles qu'elles avoient tou-
 „ jours été. C'est dommage que la terre couvre
 „ un si beau corps ! Elle étoit fort débonnaire,
 „ charitable & aumônière . . . (1) Il faut que le
 „ peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne ja-
 „ mais favorite de Roi plus mauvaise que celle-
 „ là , ni plus mal-faisante ».

Elle est, je crois, la seule pour qui l'on a frappé
 des Médailles. » M. Peiresc, dit l'Étoile (2) , m'a
 „ envoyé la Médaille en cuivre de la Duchesse de
 „ Valentinois : d'un côté est sa figure avec cette
 „ Inscription : *Diana Dux Valentinarum clarissima* ;
 „ au revers , (3) *omnium victorem vici* ». L'Abbé
 de Choisi , dans son Histoire Ecclésiastique , où il
 est assez singulier de trouver de pareils détails ,
 prétend que la Duchesse de Valentinois , (4) *fière*
de sa vertu véritable ou fausse , fit frapper cette Mé-
 daille , où elle est représentée *foulant aux pieds*
l'Amour. Cela s'accorde assez avec la fierté qu'elle

(1) *Vie de Henri II* , page 11.

(2) 29 Mars. Ann. 1608.

(3) J'ai vaincu le Vainqueur de tous.

(4) *Hist. Eccléf.* tome 9 , année 1559.

marqua ,

marque , en ne voulant pas faire connoître la fille qu'elle avoit eue de Henri II ; mais cela ne s'accorde pas avec l'article de son Testament , où elle veut qu'on lui fasse faire , après sa mort , une station dans l'Eglise des Filles-Pénitentes. M. de Trudaine a dans son cabinet , cette Médaille en argent : elle est très-rare ; il a bien voulu me la communiquer. Je crois que ce fut la Ville de Lyon , où cette Duchesse étoit très-aimée , qui la fit frapper ; & que ces mots , *j'ai vaincu le Vainqueur de tous* , sont allégoriques à Henri II (1) , qui fit aussi frapper , en 1552 , une autre Médaille où elle est représentée sous la figure de Diane , la gorge nue , le carquois sur l'épaule , tenant d'une main une flèche , & de l'autre s'appuyant sur son arc , avec ces mots , *nomen ad astra*. Les Henri-Diane , avec des Croissans ; c'est-à-dire , les H & les D , qu'on voit enlacés dans le Louvre , sont encore d'autres monumens de la passion de ce Prince.

P A R O I S S E S A I N T - P A U L.

Guillaume de Vienne , en mourant , ordonna qu'on mît sur sa tombe cette épitaphe : *Il fut le père de Jean de Vienne*. En effet , sa tendresse pa-

(1) Mézeray. -
Tome III.

ternelle devoit être flattée de la gloire que son fils s'étoit acquise en différentes occasions. Charles V l'ayant créé Amiral de France, en 1373, les descentes qu'il fit en Angleterre & en Irlande prouvèrent qu'il avoit raison d'avoir toujours eu pour maxime, *que les Anglois n'étoient jamais plus foibles & plus aisés à vaincre que chez eux*. Il fut tué en Bulgarie, le 26 Septembre 1396, à la tête des troupes Françoises, dans la malheureuse bataille de Nicopolis.

L'ÉGLISE DE SAINT - PIERRE - AUX - Bœufs.

Sous le règne de Louis XII, un Écolier, nommé Hémon de la Fosse, natif d'Abbeville, à force de lire, & d'admirer les Auteurs Grecs & Latins, devint assez fou pour se persuader qu'il n'étoit pas possible que la religion d'aussi grands génies qu'Homère, Cicéron & Virgile, ne fût pas la vraie. Le 25 Août 1503, étant entré dans la Sainte-Chapelle, il arracha l'Hostie des mains du Prêtre, au moment de l'élévation, en disant, *quoi ! toujours cette folie !* Il fut arrêté & mis en prison. On retarda son supplice de plusieurs jours, dans l'espérance qu'il abjureroit ses extravagantes erreurs, & qu'il reconnoîtroit son crime : mais toutes les représentations & les exhortations qu'on

lui fit , furent inutiles : il persista toujours à soutenir que Jupiter étoit le souverain Dieu de l'Univers , & qu'il n'y avoit point d'autre Paradis que les Champs-Élysées. Il fut brûlé vif , après qu'on lui eut percé la langue & coupé le poing. J'ai oui conter qu'à la Procession solennelle qu'on fit en réparation de l'action sacrilège de cet Écolier , deux bœufs que l'on conduisoit à la boucherie de l'Hôtel-Dieu , & qui se trouvèrent à la porte de la petite Paroisse de Saint Pierre , s'agenouillèrent devant le Saint-Sacrement ; & que les deux figures des bœufs , en pierre & en relief , qu'on voit sur le Portail de cette Paroisse (1) , sont un monument de ce miracle. Ce qu'il y a de certain , c'est que très-long-temps avant que l'on fit cette procession , cette Église de Saint-Pierre-aux-Bœufs s'appeloit ainsi , parce qu'étant la Paroisse des Bouchers de la Cité , ils y avoient fait mettre ces deux figures de Bœuf sur le Portail.

R U E D E L A P O T E R I E .

En 1600 , des Comédiens de Province obtinrent la permission de s'établir à Paris : ils ouvrirent leur Théâtre à l'*Hôtel-d'Argent* , dans cette

(1) On vient de les ôter.

rue. En 1609, à l'occasion de quelques désordres arrivés à la porte de ce spectacle & de celui de l'Hôtel de Bourgogne, le Juge de Police rendit une ordonnance dont je rapporterai les principaux articles : ils m'ont paru curieux par la comparaison des temps & des mœurs.

« Sur la plainte faite par le Procureur du Roi ,
» que les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne
» & de l'Hôtel d'Argent finissent leurs Comédies
» à heures indues & incommodes pour la saison
» de l'hyver , & que , sans permission, ils exigent
» du peuple sommes excessives : étant nécessaire
» d'y pourvoir , & de leur faire taxe modérée , nous
» avons fait & faisons très-expresses défenses aux-
» dits Comédiens , , depuis le jour de la Saint-
» Martin jusqu'au quinzième Février, de jouer passé
» quatre heures & demie au plus tard ; auxquels ,
» pour cet effet , enjoignons de commencer pré-
» cisément , avec telles personnes qu'il y aura , à
» deux heures après midi , & finir à ladite heure
» de quatre heures & demie , & que la porte soit
» ouverte à une heure précise.

» Défendons aux Comédiens de prendre plus
» grande somme des habitans & autres personnes ,
» que de cinq sols au Parterre , & de dix sols
» aux loges & galeries ; & en cas qu'ils aient

» quelques Actes à représenter où il conviendra
» plus de frais, il y sera par nous pourvu sur
» leur requête ».

Paris, dit M. le Président Hainault, *étoit alors bien différent de ce qu'il est aujourd'hui : il n'y avoit point de lanternes, il y avoit beaucoup de boues, très-peu de carrosses & quantité de voleurs.* On peut ajouter qu'il étoit plus aisé à un Comédien de s'entretenir dans ce temps-là avec vingt sols, qu'à présent avec six francs.

Au commencement du règne de Louis XIII, les Comédiens de l'*Hôtel d'Argent* quittèrent ce quartier, & louèrent un jeu de paume dans la vieille rue du Temple : on les appela *la troupe du Marais*. Ce fut sur ce Théâtre du Marais, que deux Comédiennes (les Demoiselles Marotte Beaupré, & Catherine des Urlis) se donnèrent rendez-vous, pour se battre l'épée à la main, & se battirent, en effet, à la fin de la petite Pièce. Sauval dit qu'il étoit ce jour-là à la Comédie. (1).

(1) *Tome 2, page 578.*

R U E D E S P R O U V A I R E S (1).

En 1476, Alphonse V, Roi de Portugal, vint à Paris pour y solliciter des secours contre Ferdinand, fils du Roi d'Aragon, qui lui avoit enlevé la Castille. Louis XI, disent les Historiens, lui fit rendre de grands honneurs, & tâcha de lui procurer tous les amusemens possibles : on le logea dans cette rue chez un Épiciier nommé Laurent Herbelor : on le mena au Palais, où il eut le plaisir d'entendre plaider une belle Cause (2) : le lendemain, il alla à l'Évêché, où l'on procéda, en sa présence, à la réception d'un Docteur en Théologie ; & le Dimanche suivant, premier Décembre, & veille de son départ, on ordonna une Procession de l'Université, qui passa sous ses fenêtres : voilà un Roi bien honorablement logé & bien amusé !

L' H Ô P I T A L D E S Q U I N Z E - V I N G T S .

Saint Louis le fonda vers l'an 1260, pour trois cens pauvres Aveugles mendiens. Il est absolument

(1) Ou rue des Prêtres : *Prouaire*, en vieux langage, signifioit un Prêtre.

(2) *Malingre, Annales de Paris.*

faux, que ce fut en faveur de trois cens Chevaliers, à qui les Sarrafins avoient, dit-on, crevé les yeux pendant sa captivité en Egypte.

Un *Quinze-Vingt* avoit deux filles jumelles qu'on prenoit souvent l'une pour l'autre ; il les distinguoit d'abord, en leur tâtant le visage, & disoit, sans jamais se tromper, voilà *Louison*, voilà *Jeanette*.

Il sentoît quand elles étoient dans certains jours du mois.

Un matin, se trouvant un peu incommodé, il revint chez lui plutôt qu'à l'ordinaire. *Louison* étoit avec un jeune homme qu'elle aimoit, & qu'elle fit sortir très-doucement. Mais l'ouïe, dans notre ayeugle, étoit apparemment aussi fine que l'odorat & le toucher ; il prit *Louison* par la main, la flaira au visage & à la gorge, prétendit qu'il étoit certain de son impudicité toute récente ; & , comme il étoit très-brutal, il commençoit à la maltraiter cruellement, lorsque le jeune homme, qui étoit resté à la porte, rentra & lui dit qu'il ne demandoit qu'à épouser sa fille, à qui il avoit promis la foi du mariage, & qu'il espéroit que, s'il vouloit s'informer de lui, il ne la lui refuseroit pas. Notre Aveugle s'informa ; & ayant su que c'étoit un garçon de bonnes mœurs, & qui avoit un petit emploi dans un Bureau,

il lui accorda *Louison* avec une dot de onze mille livres.

RUE ET BUTTE SAINT-ROCH.

En parlant de l'enceinte commencée sous Charles V, en 1367 (1), achevée sous Charles VI, en 1383, & qui subsista jusqu'en 1631, j'ai dit que les murs de la Ville, traversant le terrain de la Place des Victoires & du Jardin du Palais Royal, alloient aboutir à la Porte Saint-Honoré, située où sont à présent les Boucheries des Quinze-Vingts. Ce fut de ce côté, que Charles VII, le 8 Septembre 1429, fit attaquer Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. (2) *Vint ledit Roi aux champs, vers la Porte Saint-Honoré, sur une manière de butte ou montagne qu'on nommoit le Marché aux Pourceaux* (3), & y fit dresser plusieurs canons & couleuvrines.... *Jeanne la Pucelle dit qu'elle vouloit assaillir la Ville : elle n'étoit pas bien informée de la grande eau qui étoit dans les fossés* (4)...

(1) Voyez page 22.

(2) *Histoire de Charles VII, dite de la Pucelle.*

(3) La Butte Saint-Roch.

(4) Cette partie de fossés, par où elle vouloit faire son attaque, étoit où sont aujourd'hui les rues des Boucheries & Traversière.

avec une lance , elle fonda l'eau qui étoit bien profonde : quoi faisant , elle eut , (1) d'un trait d'arbalêtre les deux cuisses percées , ou du moins l'une. Mais nonobstant elle ne vouloit en partir , & faisoit apporter des fagots & du bois dans l'autre fossé , dans l'espoir de passer jusqu'au mur (2) : enfin , depuis qu'il fut nuit , elle fut envoyée quérir par plusieurs fois ; mais elle ne vouloit partir & se retirer en aucune manière ; il fallut que le Duc d'Alençon l'allât quérir , & l'amenât lui-même.

Il y avoit encore des Moulins sur la Butte Saint-Roch en 1670. La rue Neuve-des-Petits-Champs finissoit à la rue Sainte-Anne ; & de-là jusqu'à l'Hôtel de Vendôme , qu'on démolit en 1687 pour faire la Place , on ne trouvoit plus que quelques masures éparfes çà & là sur tout le terrain où l'on a continué cette rue Neuve-des-Petits-Champs , & bâti les rues de Gaillon , d'Antin & de Louis-le-Grand. Le Marché aux Chevaux se tenoit dans cet espace qu'occupent aujourd'hui la rue & l'Hô-

(1) A-peu-près au bout de la rue Traversière , du côté de la Rue Saint Honoré.

(2) Ce côté du mur , ou rempart , étoit où est aujourd'hui la petite rue du Rempart : elle traverse de la rue de Richelieu dans la rue Saint-Honoré , vis-à-vis de la rue Saint-Nicaise.

rel d'Antin. Ce fut à l'endroit où commence cette rue d'Antin, du côté de la rue Neuve-des-Perits-Champs, derrière les murs du jardin de l'Hôtel de Vendôme, que les Ducs de Beaufort & de Nemours se battirent en duel, cinq contre cinq, le 30 Juillet 1652, vers les sept heures du soir. M. de Beaufort avoit pour seconds, Buri, de Ris, Brillet & d'Héricourt. Le Marquis de Villars, père du Maréchal, le Chevalier de la Chaise, Compan & d'Uzerches, étoient les seconds du Duc de Nemours, qui avoit lui-même chargé chez lui les pistolets, & les avoit apportés avec les épées. Lorsqu'ils furent en présence : *eh ! beau-frère, quelle honte ! oublions le passé, & soyons bons amis*, lui dit M. de Beaufort. *Ah ! coquin, il faut que je te tue ou que tu me tues*, répondit M. de Nemours. Il tira le premier, apparemment comme l'offensé, & voulut ensuite fondre l'épée à la main sur M. de Beaufort qu'il avoit manqué, & qui le tua roide de trois balles dans l'estomach (1). D'Héricourt fut tué par le Marquis de Villars, & de Ris par d'Uzerches ; les autres ne se blessèrent pas dangereusement. L'Archevêque de Paris défendit (2)

(1) *Mémoires de Montpensier.*

(2) Il le permit enfin au bout de quinze jours, le 14 Août 1652, à la prière du Prince de Condé.

qu'on fit pour le Duc de Nemours des prières à Saint-André-des-Arcs, sa Paroisse, où on l'avoit porté. Quel étoit cet Archevêque ? Le fameux Cardinal de Retz (1), qui portoit ordinairement un poignard dans sa poche, au lieu de bréviaire.

La Chapelle de la Vierge, dans l'Eglise de Saint-Roch, offre une singularité dont je n'ai jamais pu pénétrer le mystère. Le dépôt le plus sacré & le plus auguste de la Religion est contenu dans un tabernacle de forme très-simple, & si petit, qu'il échapperoit aux regards, si deux Anges tout dorés, de la plus haute stature, ne faisoient remarquer de fort loin l'Autel respectable, au pied duquel on doit porter ses adorations. Il me semble qu'autrefois l'on s'attachoit à donner, par les ornemens ou par les formes, un caractère de supériorité à l'objet qui devoit être dominant. Apparemment que cette règle si naturelle est réprouvée ; puisqu'ici, les Anges qui adorent & qui, en effet, devroient paroître absorbés sous le poids éclatant de la Divinité, dominant, au contraire, à nos yeux si éminemment, que, malgré l'intention juste & raisonnée du Sculpteur, il n'a pu parvenir à donner à leurs têtes le caractère de

(1) *Mémoires de Retz.*

vénération convenable ; parce qu'il est presque impossible de ne pas donner un caractère tout opposé à des figures , dont les regards sont dirigés de haut en bas , sur un objet qui ne paroît qu'un point en proportion de leurs masses. Cependant , tout cela est ainsi disposé dans cette Chapelle , où la magnificence est d'ailleurs si répandue , que l'on y a doré a crû la pierre de taille ; ce qui , (heureusement pour l'honneur du goût & de l'intelligence des Architectes François) se pratique très-rarement.

Deux figures en pierre décorent les deux piliers extérieurs de l'entrée du Chœur de la même Église. Les bases, sur lesquelles elles portent , forment des Autels de Chapelles. L'une de ces deux figures est un Christ dans l'état d'agonie ; rien n'est plus beau ; rien ne peut faire plus d'honneur à l'Art & à l'Artiste , que ce morceau. Mais quel regret n'éprouve-t-on pas , en voyant cet ouvrage précieux , pauvrement appliqué sur un pilier , dont la hauteur l'écrase. Il faut aller chercher cette beauté ; rien ne vous l'indique ; rien ne vous y attire.

De l'autre côté , une figure droite , représentant le saint Patron de l'Église , figure assez commune , quant à l'Art , ne paroît point aussi

déplacée ; d'où il faut conclure que les productions des Arts qui ont le plus de mérite , sont celles qui exigent le plus d'attention pour le lieu qu'elles doivent occuper.

Le Maître-Autel de l'Église de Saint-Roch, qu'on me permette de le dire , peut en imposer à la multitude ; mais on lui reproche plusieurs défauts ; un des plus remarquables, est qu'on y a interverti la règle commune dans la disposition des tons, qui place toujours les bruns sur les devants, & les clairs dans le lointain. Dans la succession des objets qu'offrent les Chapelles derrière le Chœur, ce sont les dorures de la gloire , le blanc éclatant du marbre , & les Anges dorés , qui occupent la partie antérieure ; la vue passe par-dessus toutes ces décorations , avant que d'arriver à la Chapelle du Calvaire, qui est toute en brun , & termine le point de perspective, auquel on a sacrifié l'Autel auguste où se célèbrent les Saints Mystères. Je n'examine point si chacun de ces ornemens est susceptible de critique ; je ferai toujours autorisé à conclure , que l'ensemble viole également les convenances les plus respectables , & les règles fondamentales du bon goût.

RUE SALLE-AU-COMTE.

Près la Fontaine étoit la maison de Henri de Marle, Chancelier de France, (1) massacré en 1418. Un Procureur au Châtelet, qui acheta cette maison en 1663, s'y trouvoit, dit Sauval, mal logé, & trop à l'étroit.

On voit, dans les Registres du Parlement, que, le 9 d'Août 1413, Charles VI, pour procéder, suivant les formalités ordinaires, & par voie de scrutin, à l'élection d'un Chancelier, fit entrer, dans la Chambre du Conseil, le Dauphin, les Ducs de Berri, de Bourgogne, de Bavière & de Bar, plusieurs Barons, Chevaliers & Conseillers, qui, tous jurèrent sur l'Évangile & sur la vraie Croix, de nommer celui qu'ils croiroient le plus digne de posséder cette grande charge. Arnaud de Corbie eut dix-huit voix; Simon de Nanterre, Président au Parlement, en eut vingt, & Henri de Marle, Premier-Président, en eut quarante-quatre; *de sorte*, dit l'Abbé de Choisi, (2) *qu'à la pluralité des voix, celle du Roi n'étant comptée que pour une, Henri de Marle fut proclamé Chancelier.*

(1) Voyez rue Saint-André-des-Arcs.

(2) *Histoire de Charles VI.*

R U E D E S E I N E.

La Reine Marguerite de Valois , première femme de Henri IV , étant revenue à Paris , après une absence de près de vingt-cinq ans , fit bâtir au bout de cette rue , en 1606 , un Hôtel avec de vastes jardins qui régnoient le long de la rivière : elle y mourut le 27 Mars 1615. J'estime comme un autre la vertu dans une femme ; mais , parce qu'elle aura eu des Amans , quelques foibleſſes , il ne me ſemble pas qu'on doive la déchirer impitoyablement , comme on a fait cette pauvre Princesſe , qui d'ailleurs étoit pleine de bonnes intentions pour la gloire & la tranquillité de l'État , & qui joignoit au meilleur cœur , à l'âme la plus noble , la plus compatiffante , & la plus généreufe , beaucoup d'eſprit & de beauté. *Vraie héritière des Valois* , dit Mézerai (1) , elle ne fit jamais don à perſonne , ſans excuſe de donner ſi peu : elle étoit le refuge des Gens de Lettres , en avoit toujours quelques-uns à ſa table , & apprit tant en leur converſation , qu'elle parloit & écrivoit mieux que femme de ſon tems. Elle paſſoit une partie de la journée dans ſon lit , entourée de petits enfans de chœur fort jolis , qu'elle

(1) *Histoire de la mère & du fils.*

faisoit chanter. *Etant à Toulouse*, dit le Président Laroche, (1) *elle reçut les salutations du Parlement, dans un lit de damas blanc, très-riche, ayant au fond de son lit de petits enfants de chœur, chantant & jouant du luth. Personne en Europe ne dansoit si bien qu'elle* : (2) Dom Juan d'Autriche, Gouverneur des Pays-Bas, partit exprès en poste de Bruxelles, & vint à Paris *incognito* pour la voir danser à un bal paré.

Henri IV n'avoit pas à se plaindre de son peu de complaisance : voici ce qu'elle raconte dans ses Mémoires, au sujet d'une des Maîtresses de ce Prince : (3) *le mal lui prenant au point du jour, étant couchée en la chambre des filles, elle envoya querir mon Médecin, & le pria d'avertir le Roi mon mari; ce qu'il fit. Nous étions couchés en une même chambre, en divers lits, comme nous avions accoutumé. Lorsque le Médecin lui dit cette nouvelle, il se trouva fort en peine, ne sçachant que faire; craignant, d'un côté, qu'elle fût découverte; & de l'autre, qu'elle fût mal secourue : car il l'aimoit fort. Il se résolut enfin de m'avouer tout, & de me prier de l'aller secourir, sçachant*

(1) *Des Parlemens de France.*

(2) *Brantôme.*

(3) *Mémoires de la Reine Marguerite.*

bien que , malgré ce qui s'étoit passé , il me trouveroit toujours prête de le servir en ce qu'il lui plairoit. Il ouvre mon rideau , & me dit : ma mie , je vous ai célé une chose qu'il faut que je vous avoue ; je vous prie de m'en excuser , & de ne point vous souvenir de tout ce que je vous ai dit pour ce sujet ; mais obligez-moi tant que de vous lever tout-à-l'heure pour secourir Fosseuse qui est fort mal ; vous sçavez combien je l'aime ! je vous prie , obligez-moi en cela. Je lui dis que je l'honorais trop , pour m'offenser de chose qui vient de lui ; que je m'y en allois , & y ferois comme si c'étoit ma fille ; que cependant il s'en allât à la chasse , & emmenât tout le monde , afin qu'il n'en fût point où parler. Je la fis promptement ôter de la chambre des filles , & la mis dans une chambre écartée avec mon Médecin & des femmes pour la servir , & la fis très-bien secourir. Dieu voulut qu'elle ne fît qu'une fille , qui encore étoit morte.... Le Roi , mon mari , étant revenu de la chasse , me trouva que je m'étois remise au lit , étant lassé de m'être levée si matin , & de la peine que j'avois eue à la faire secourir : il me pria de me lever , & de l'aller voir. Je lui dis que je l'avois fait , lorsqu'elle avoit eu besoin de mon secours ; mais qu'à cette heure , elle n'en avoit plus affaire ; que si j'y allois , je découvrerois plutôt que je ne ca-

cherois ce qui étoit , & que tout le monde me montreroit au doigt : il se fâcha fort contre moi ; ce qui me déplut beaucoup , ne méritant pas , ce me semble , cette récompense de ce que j'avois fait le matin.

Un autre endroit des Mémoires de cette Princesse, peint bien les horreurs de la nuit de la S. Barthélemi. *Lorsque j'étois le plus endormie , dit-elle , voici un homme , frappant des pieds & des mains à la porte , criant : Navarre , Navarre. Ma nourrice , pensant que c'étoit le Roi mon mari , court vite-ment à la porte ; c'étoit un Gentilhomme , nommé M. de Nèjan , qui avoit un coup d'épée dans le coude , un coup de hallebarde dans le bras , & qui étoit encore poursuivi par quatre Archers , qui entrèrent tous après lui dans ma chambre. Lui , voulant se garantir , se jeta sur mon lit. Moi , sentant ces hommes qui me tenoient , je me jette à la ruelle , & lui après moi , me tenant toujours au travers le corps. Nous criions tous les deux , & étions aussi effrayés l'un que l'autre. Enfin Dieu voulut que M. de Nançai (1) , Capitaine des Gardes , vint , qui , me trouvant en cet état , encore qu'il y eût de la compassion , ne put se tenir de rire. C'est dans le Louvre , c'est dans la Chambre de la sœur du Roi , c'est jusques sur son lit , qu'on égorge des malheu-*

(1) Gaspard de la Châtre.

reux qui reclamation en vain la foi des sermens & des traités ! Nançai, qui passoit pour un des plus honnêtes hommes de la Cour, rit à ce spectacle ! il rit dans ces momens d'horreur, dans ce jour à jamais exécration ! *Ayant changé de chemise, ajoute cette Princesse, parce que j'étois toute couverte de sang, & m'étant fait jeter un manteau de nuit, je passai à l'appartement de Madame de Lorraine, ma sœur. Entrant dans l'antichambre, un Gentilhomme, nommé Bourle, se sauvant des Archers qui le poursuivoient, fut percé d'un coup de hallebarde à trois pas de moi... Cinq ou six jours après, ceux qui avoient commencé cette partie, connoissant qu'ils avoient failli à leur principal dessein, n'envoulant point tant aux Huguenots, qu'aux Princes du Sang, souffroient impatiemment que le Roi mon mari, & le Prince de Condé fussent échappés ; & connoissant qu'étant mon mari, nul ne voudroit attenter contre lui, ils ourdirent une autre trame : ils vont persuader à la Reine ma mère, qu'il falloit me démarier. Un jour de fête, que nous devions faire nos Pâques, étant allée à son lever, elle me fit jurer de dire vérité, & me demanda si le Roi mon mari étoit homme ; me disant que, s'il ne l'étoit pas, elle avoit moyen de me démarier : je la suppliai de croire que je ne me connoissois pas en ce qu'elle me demandoit ; mais qu'enfin puis-*

S ij

qu'elle m'y avoit mise, j'y voulois demeurer ; me doutant bien qu'on vouloit ne m'en séparer que pour lui faire un mauvais tour.

Henri IV (1), dont elle n'avoit point eu d'enfans, se voyant paisible possesseur de la Couronne, lui fit proposer, pour le bien de l'État, de faire casser leur mariage : elle y consentit de la façon la plus noble, la plus modeste & la plus désintéressée : loin d'exiger plusieurs conditions auxquelles ce Prince auroit été obligé de souscrire, elle demanda uniquement qu'on payât ses dettes, & qu'on lui assurât une pension convenable. *L'abaissement de sa condition*, dit Mézerai (2), *étoit si relevé par la bonté & les autres vertus Royales qui étoient en elle, qu'elle n'en fut point à mepris.* Son Palais fut vendu en 1619, quatre ans après sa mort, & l'on commença de bâtir le Quai-Malacais sur une partie du terrain qu'occupoient les Jardins. Jusqu'alors le Fauxbourg-Saint-Germain n'avoit été que comme ces Villages composés de quelques rues, dont les maisons sont séparées les unes des autres par des Vignes, des Prés & des Jardins. En sortant de la Porte de Nesle, située où est à présent la première cour du Collège des

(1) *Mémoires de Sully.*

(2) *Histoire de la mère & du fils.*

Quatre-Nations, on entroit dans la campagne. La rue Taranne & la rue Saint-Dominique s'appeloient *le Chemin-aux-Vaches*; & les rues des Petits-Augustins (1), Jacob, des Saints-Pères, de l'Université, du Bacq, de Verneuil, de Beaune & de Bourbon, n'existoient point encore: on en verra, je crois, la preuve avec plaisir dans une Comédie du Grand Corneille, représentée pour la première fois en 1642.

D O R A N T E.

Paris semble à mes yeux un Pays de Romans.
Je croyois ce matin voir un Isle enchantée :
Je la laissai déserte, & la trouve habitée :
Quelqu'Amphion nouveau, sans l'aide des Maçons,
En superbes Palais a changé ses buissons.

G É R O N T E.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses ;
Dans tout le Pré-aux Clercs, tu verras mêmes choses ;
Et l'Univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais Cardinal :
Toute une Ville entière (2), avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé, par miracle sortie.

Le Menteur, Scène V, Acte II.

(1) C'étoit le Pré-aux-Clercs.

(2) Quartiers Richelieu & Montmartre.

PASSAGE DE LA SEINE AU QUAI-MALAKAIS, OU DES QUATRE-NATIONS.

Peu de tems après la paix de Vervins , Henri IV , revenant de la chasse , vêtu simplement , & n'ayant avec lui que deux ou trois Gentilshommes , passa la rivière au Quai-Malakaïs , à l'endroit où on la passe encore aujourd'hui. Voyant que le batelier ne le connoissoit pas , il lui demanda ce qu'on disoit de la paix : ma foi , je ne sçais pas ce que c'est que cette belle paix , répondit le batelier , il y a des impôts sur tout , & jusques sur ce misérable bateau , avec lequel j'ai bien de la peine à vivre. Eh ! le Roi , continua Henri IV , ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ? Le Roi est un assez bon-homme , répliqua le Rustre ; mais il a une Maîtresse à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'est nous qui payons tout cela ; passe encore si elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres. Henri IV , que cette conversation avoit beaucoup amusé , envoya chercher le lendemain ce Batelier , & lui fit répéter , devant la Duchesse de Beaufort , tout ce qu'il avoit dit la veille. La Duchesse , fort irritée , vouloit le faire pendre : vous êtes folle , dit Henri IV ; c'est un pauvre diable que la misère met de mau-

vaïsse humeur : je ne veux plus qu'il paye rien pour son bateau , & je suis sûr qu'il chantera tous les jours : *Vive Henri , vive Gabrielle !*

Ce bon Roi étoit fier , quand il le falloit. Il demanda un jour , dit Pierre Mathieu , à l'Ambassadeur de Rodolphe II , si cet Empereur avoit des Maîtresses : *Si mon Maître en a , elles sont secrettes* , répondit cet Ambassadeur : *il est vrai* , répliqua Henri IV , *qu'il y a des hommes qui n'ont point d'affez grandes qualités , pour n'être pas obligés de cacher leurs foiblesses*. Ce même Historien rapporte , qu'il lui a entendu dire plusieurs fois , que le plaisir seul ne l'attachoit pas à la Duchesse de Beaufort ; *qu'elle lui étoit utile au démêlement des brrouilleries de la Cour ; qu'il lui confioit les avis qu'on lui donnoit sur les courtisans ; qu'elle l'appaisoit , & adoucissoit son humeur & ses chagrins ; de sorte , ajoute cet Historien , qu'elle soutenoit chacun , n'opprimoit personne , & que le plus grand nombre se réjouissoit de sa grandeur & de sa fortune*.

RUE SAINT-SEVERIN.

Au mois de Janvier 1474 , les Médecins & Chirurgiens de Paris , représenterent à Louis XI , que plusieurs personnes de considération (1) étoient

(1) *Chronique de Louis XI , page 213.*

travaillées de la pierre , colique , passion & mal de côté ; qu'il seroit très-utile d'examiner l'endroit où s'engendroient ces maladies ; qu'on ne pouvoit mieux s'éclaircir, qu'en opérant sur un homme vivant ; & qu'ainsi ils demandoient qu'on leur livrât un Franc-Archer qui venoit d'être condamné à être pendu pour vol, & qui avoit été souvent fort molesté desdits maux. On leur accorda leur demande ; & cette opération, qui est, je crois, la première qu'on ait faite pour la pierre, se fit publiquement dans le cimetière de l'Eglise Saint-Severin. Après qu'on eut examiné & travaillé, ajoute la Chronique, on remit les entrailles dedans le corps dudit Franc-Archer, qui fut recousu, & par l'Ordonnance du Roi très-bien pansé, & tellement qu'en quinze jours il fut guéri, & eut rémission de ses crimes sans dépens ; & il lui fut même donné de l'argent.

Le cours des événemens de la vie est quelquefois bien singulier : il falloit que ce misérable, pour être guéri de la pierre, fût condamné à être pendu ! Mais croira-t-on que, dans ce temps-là, s'il l'avoit été, son cadavre seroit devenu comme un dépôt précieux de la mort, auquel les Chirurgiens n'auroient pas osé toucher ? La dissection du corps humain passoit pour un sacrilège au commencement du règne de François I ; & l'Empereur Charles-Quint fit consulter les Théologiens de Sala-

manque , pour savoir si l'on pouvoit en conscience disséquer un corps afin d'en connoître la structure.

Sur la porte de l'amphithéâtre anatomique de Toulouse , on lit ce vers :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitæ.

Ici la mort se plaît à secourir la vie.

Je ne risquerai pas de traduire l'inscription qui est sur la porte de l'amphithéâtre anatomique de Paris :

Consilioque , manaque.

Je me trouverois entre deux écueils ; je fâcherois , ou la Faculté de Médecine , ou l'Académie de Chirurgie

L' H Ô T E L D E S O I S S O N S .

On a fait une Fontaine publique de la fameuse Colonne de l'ancien Hôtel de Soissons , érigée par la Reine Catherine de Médicis , pour y faire des observations astronomiques. Les Entrepreneurs , qui firent l'acquisition de cet Hôtel pour le démolir , étoient près d'abattre le seul monument de cette espèce , que nous eussions en France. Un Citoyen , animé d'un zèle digne des beaux jours d'Athènes & de Rome , acheta la Colonne , & empêcha

qu'elle ne fût détruite. M. de Bernage, Prévôt des Marchands, jaloux du procédé généreux de ce vrai Patriote, lui rembourfa ce qu'elle lui avoit coûté. Ainsi la Colonne appartient aujourd'hui à la Ville de Paris; ce qui rassure les Amateurs des Arts & de l'Antiquité, qui s'intéressent à la conservation de ce monument.

L'imagination d'un Poète étoit qu'au lieu de la sphère armillaire qui est au haut de la Colonne, on y mît la statue du Roi. C'est ainsi que le Sénat & le Peuple Romain avoient placé la statue de Trajan sur la colonne consacrée à cet Empereur; & c'est en partie sur le modèle de la colonne Trajane, que celle de l'Hôtel de Soissons a été élevée. Ce dessin étoit trop poétique, pour être exécuté. Le François aime à voir de près ses Rois, ou leurs images, au défaut de leur personne.

R U E D U T E M P L E .

Les *Templiers* furent ainsi nommés parce que Baudouin II, Roi de Jérusalem, leur donna une maison proche du Temple de Salomon. Leur Ordre ne subsista pas deux cens ans; il commença en 1118, & fut aboli en 1312. Villani & la plupart des Historiens assurent qu'un Templier, Prieur de

Mont-faucon , près de Toulouse , & un Florentin , nommé *Neffodei* , qui furent leurs délateurs , étoient deux scélérats que le Grand-Maître , pour crime d'hérésie , & attendu la vie honteuse qu'ils menoient , avoit condamnés , à finir leurs jours en prison. Ces deux misérables firent dire à Enguerrand de Margni , Surintendant des Finances , que , si l'on vouloit leur promettre la liberté , & leur assurer de quoi vivre , ils découvroient des secrets dont le Roi pourroit tirer plus d'utilité que de la conquête d'un Royaume. Ce fut sur les dépositions de ces deux hommes , que les Templiers qui se trouvèrent en France , furent tous arrêtés à jour marqué , le 13 d'Octobre 1307. Guillaume de Nogaret , si connu par la violence de son caractère , & Frère Imbert , Dominicain , Confesseur du Roi & revêtu du titre d'Inquisiteur , se chargèrent de donner à la poursuite de cette affaire toute l'activité possible. On fit des informations de tous côtés ; & bientôt on n'entendit plus parler que de chaînes , de cachots , de bourreaux & de bûchers (1). On attaqua jusqu'aux morts ; leurs ossemens furent déterrés , brûlés , & leurs cendres jetées au vent. On accordoit la vie & des pensions à ceux qui se reconnoissoient volontairement coupables ; on

(1) *Nangii continuat.*

livroit les autres aux tortures. Plusieurs, qui n'auroient pas craint la mort, épouvantés par l'appareil des tourmens, convinrent de tout ce qu'on leur disoit d'avouer ; il y en eut aussi un grand nombre, dont la constance ne put être ébranlée, ni par les promesses, ni par les supplices. On en brûla cinquante - quatre derrière l'Abbaye de Saint-Antoine, qui tous, au milieu des flammes, préférèrent de leur innocence jusqu'au dernier soupir. Le Grand-Maître, Jacques de Molai, qui avoit été parrain d'un des enfans du Roi ; Gui, Commandeur d'Aquitaine, fils de Robert II & de Mahaut d'Auvergne, & frère du Dauphin d'Auvergne ; Hugues de Péralde, Grand-Prieur de France, & un autre dont on ignore le nom, après avoir été conduits à Poitiers devant le Pape, furent ramenés à Paris pour y faire une confession publique de la corruption générale de leur Ordre ; ils en étoient les principaux Officiers ; & Philippe-le-Bel, qui n'ignoroit pas qu'on disoit hautement que les richesses immenses que les Templiers avoient apportées de l'Orient, & dont il vouloit s'emparer, étoient la véritable cause de la persécution qu'ils essuyoient, espéroit que cette cérémonie en imposeroit au peuple, & calmeroit les esprits effrayés par tant & de si terribles exécutions, dans la Capitale & dans les Provinces. On les

fit monter tous les quatre sur un échafaud dressé devant l'Église de Notre - Dame; on lut la Sentence qui modérait leur peine à une prison perpétuelle; un des Légats fit ensuite un long discours, où il détailla toutes les abominations & les impiétés dont les Templiers avoient été convaincus, disoit-il, par leur propre aveu; & afin qu'aucun des Spectateurs n'en pût douter, il somma le Grand-Maître de parler & de renouveler publiquement la confession qu'il en avoit faite à Poitiers. *Oui, je vais parler*, dit cet infortuné Vieillard en secouant ses chaînes, & s'avancant jusqu'au bord de l'échafaud; *je n'ai que trop long-temps trahi la vérité. Daigne m'écouter, daigne recevoir, ô mon Dieu ! le serment que je fais; & puisse-t-il me servir quand je comparoîtrai devant ton Tribunal ! Je jure que tout ce qu'on vient de dire des Templiers, est faux; que ce fut toujours un Ordre zélé pour la Foi, charitable, juste, orthodoxe; & que, si j'ai eu la foiblesse de parler différemment à la sollicitation du Pape & du Roi, & pour suspendre les horribles tortures qu'on me faisoit souffrir, je m'en repens. Je vois, ajouta-t-il, que j'irrite nos bourreaux, & que le bûcher va s'allumer; je me sou mets à tous les tourmens qu'on m'apprête, & reconnois, ô mon Dieu ! qu'il n'en est point qui puisse expier l'offense que j'ai faite à mes*

Frères , à la Vérité & à la Religion (1). Le Légat, extrêmement déconcerté, fit remener en prison le Grand-Maître & le frère du Dauphin d'Auvergne, qui s'étoit aussi rétracté : le soir même, ils furent tous les deux brûlés vifs, & à petit feu, dans l'endroit où est aujourd'hui la Statue de Henri IV. Leur fermeté ne se démentit point ; ils invoquoient Jésus-Christ & le prioient de soutenir leur courage ; le peuple, consterné & fondant en larmes, se jeta sur leurs cendres, & les emporta comme de précieuses reliques. Les deux Commandeurs qui n'avoient pas eu la force de se rétracter, furent traités avec douceur. Mézeray rapporte (2) que le Grand-Maître ajourna le Pape à comparoître devant le Tribunal de Dieu dans quarante jours (3), & le Roi dans un an ; si cet ajournement est vrai, ce fut une prophétie que l'événement vérifia. A l'égard des deux scélérats qui occasionnèrent toute cette procédure, le premier périt dans une mauvaise affaire ; & l'autre, *Noffodei*, fut pendu pour quelques nouveaux crimes.

Voici les abominations qu'on imputoit aux Templiers (4) ; qu'à leur réception dans l'Ordre, on les

(1) *Histoire de Paris*, l. 11.

(2) *Histoire de France*.

(3) *Choisi. Histoire Ecclesiastique*.

(4) *Processus contra Templarios*. Dupuy.

conduisoit dans une chambre obscure, où ils renioient Jésus-Christ, & crachoient trois fois sur le Crucifix; que celui qui étoit reçu, baisoit celui qui le recevoit, à la bouche, ensuite *in fine spina dorsi & in virgâ virili*; qu'ils adoroient une tête de bois doré, qui avoit une grande barbe, & qu'on ne montrait qu'aux Chapitres généraux; qu'on leur recommandoit d'être chastes avec les femmes, mais très-complaisans envers les Frères *dès qu'ils en étoient requis*; que, s'il arrivoit que d'un Templier & d'une pucelle il naquît un garçon (1), ils s'assembloient, se rangeoient en rond, se le jetoient les uns aux autres jusqu'à ce qu'il fût mort; *postea igni torrebant eum, exque eliquatâ indè pinguedine simulacrum, decoris gratiâ, unguebant*; qu'en Languedoc (2), trois Commandeurs mis à la torture, avoient avoué qu'ils avoient assisté à plusieurs Chapitres provinciaux de l'Ordre; que dans un de ces Chapitres tenu à Montpellier, & de nuit suivant l'usage, on avoit exposé une tête; qu'aussitôt le Diable avoit apparu sous la figure d'un Chat; que ce Chat, tandis qu'on l'adoroit, avoit parlé & répondu avec bonté aux uns & aux autres; qu'ensuite plusieurs démons avoient

(1) Robert Gaguin, liv. 7, page 12.

(2) Histoire Générale de Languedoc, ann. 1307.

aussi apparu sous des formes de femmes , & que *chacun* des Frères avoit eu sa *chacune*.

Frère Pierre de Boulogne , Procureur-Général de l'Ordre , représenta dans différentes requêtes (1), qu'il n'étoit pas vraisemblable que des hommes , sur-tout n'y étant poussés par aucun motif d'intérêt , renonçassent à la Religion où ils étoient nés , pour croire à une Idole , & qu'aucun de ceux qui s'étoient présentés pour entrer dans l'Ordre , n'eût eu horreur de ces abominables mystères , & ne les eût révélés ; que le Roi , par ses Lettres , avoit promis la liberté , la vie & des pensions aux Templiers qui se reconnoîtroient volontairement coupables , & qu'on avoit livrés aux plus cruelles tortures ceux qu'on avoit pu séduire par des promesses , ou effrayer par des menaces ; qu'il étoit prouvé que plusieurs Templiers , étant tombés malades dans les prisons , avoient protesté en mourant , avec toutes les marques du repentir le plus vif & le plus sincère , que les déclarations qu'on avoit exigées d'eux étoient fausses , & qu'ils ne les avoient faites que pour se délivrer des horribles traitemens qu'on leur faisoit souffrir ; qu'on n'avoit point confronté les Témoins aux Accusés ; & qu'enfin aucun des Templiers qu'on avoit arrêtés dans les autres Royaumes

(1) *Defensio Templar.* Dupuy.

de la Chrétienté, n'avoit déposé rien de semblable aux abominations qu'on leur imputoit en France, où leur perte avoit été résolue & préparée par tous les moyens que peuvent employer la force & la séduction.

Les Archevêques de Sens, de Reims & de Rouen, loin d'avoir égard à ces remontrances, firent décider dans les Conciles de leurs Provinces (1), qu'on traiteroit comme relaps, & comme ayant renoncé à Jésus-Christ, les Templiers qui se retracteroient de ce qu'ils auroient déclaré à la question; &, quelques jours après, conformément à cette barbare & singulière Jurisprudence, on en brûla cinquante-neuf dans l'endroit où est aujourd'hui l'Hôtel des Mousquetaires noirs. Le récit de l'Évêque de Lodève, historien contemporain (2), nous représente ces Infortunés, dévorés par les flammes, attachant les yeux au ciel, pour y puiser les forces qui leur avoient manqué dans les tortures, & demandant à Dieu de ne pas permettre qu'ils trahissent une seconde fois la vérité en s'accusant, & en accusant leurs Frères, de crimes qu'ils n'avoient pas commis.

Dans le Concile Général de Vienne en Dau-

(1) *Ex secundâ vitâ Clementis V*, page 37.

(2) *Chron. de Montfort, Duchesne, tome 5.*

Tome III.

T

phiné(1), composé de plus de trois cens Archevêques, Evêques, & Docteurs d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne & de France, tous (excepté un Prélat Italien & les Archevêques de Sens, de Reims & de Rouen) représentèrent qu'il feroit contre l'équité naturelle de supprimer l'Ordre des Templiers avant que de les avoir entendus dans leurs défenses & sur les récusations des Témoins, & sans les avoir confrontés à leurs Accusateurs, comme ils l'avoient demandé dans toutes leurs Requêtes. Le Pape, étonné de cette opposition générale à ses intentions, s'écria que, *si l'on ne pouvoit pas, par le défaut de quelques formalités, prononcer juridiquement contre eux* (2), *la plénitude de sa puissance Pontificale suppléeroit à tout* (3), & qu'il les condamneroit par voie d'expédient, plutôt que de fâcher son cher fils le Roi de France. En effet, quelques mois après, dans un consistoire secret de Cardinaux & d'Evêques que la complaisance, dit Vertot, ramena à son avis; il cassa & annulla l'Ordre des Templiers (4) : la Sentence portoit que, n'ayant pu les juger selon

(1) *Fleuri, Histoire Ecclésiastique.*

(2) *Via justitia.*

(3) *Gurthieri, Hist. Templariorum, num. 141.*

(4) *Rapin de Toiras.*

les formes de droit, il les condamnoit d'autorité Apostolique & par provision.

Il est certain qu'ils s'étoient livrés au faste, au luxe, à une vie molle & voluptueuse; que leur valeur, leur naissance, la gloire dont ils s'étoient couverts dans tant de combats, & d'immenses revenus, leur inspiroient un orgueil, un ton d'indépendance qui n'avoient pu que déplaire infiniment à tous les Souverains (1); qu'à l'occasion de leurs privilèges & de leurs possessions, ils avoient eu des démêlés très-vifs avec la plupart des Evêques; que leurs railleries continuelles sur la fainéantise & les fraudes pieuses des Moines, leur avoient attiré de dangereux ennemis; & qu'enfin Philippe-le-Bel les accusoit d'avoir envoyé des secours d'argent à Boniface VIII pendant ses différends avec ce Pape, & de tenir en toute occasion des discours féditieux sur sa conduite & sur celle de ses deux favoris, Enguerrand de Marigni, Surintendant des Finances, & Étienne Barbette, Prévôt de Paris & Maître des Monnoies.

Marigni étoit de ces hommes qui se qualifient Ministres d'un État, & qui n'en font que les tyrans sous l'autorité d'un Maître dont ils corrompent l'équité naturelle, en flattant toutes ses

(1) *Processus contra Templar.* Dupuy, page 130.

passions. Ne pouvant plus imaginer de nouveaux impôts, il avoit eu recours à la plus pernicieuse des ressources, l'affoiblissement & le haussement des monnoies. Les changemens qu'il y fit devinrent si fréquens, & furent portés à un tel excès, que la populace de Paris se souleva, pillla la maison d'Étienne Barbette (1), maltraita dans les Marchés les Pourvoyeurs du Roi, l'investit lui-même dans le Temple où il logeoit alors, & empêcha pendant trois jours qu'on n'y portât des vivres. Barbette & Marigni accusèrent les Juifs & les Templiers d'avoir fomenté cette sédition. Jamais Prince ne fut plus fier que Philippe-le-Bel; & sa fierté le rendoit implacable dans sa haine. D'ailleurs, il étoit avide, dépensier (2), toujours pressé d'argent, & par conséquent obligé de se faire souvent illusion sur les moyens que ses Ministres employoient pour en trouver; il ne leur fut pas difficile de lui faire adopter le projet d'une vengeance qui pourroit faire entrer dans ses coffres la dépouille des Juifs & une partie des richesses que les Templiers avoient apportées de l'Orient. Bientôt le bruit se répandit dans Paris, que les Juifs avoient outragé une Hostie, profané les Vases Sacrés, & crucifié des enfans le jour du Vendredi-Saint.

(1) *Histoire de Paris.*

(2) *Histoire de l'Eglise, Dupin, XIV siècle.*

Le peuple, qui aime à croire tout ce qui peut exciter sa fureur, ne tarda pas à crier qu'il falloit exterminer ces ennemis du nom Chrétien. Le Ministère les fit tous arrêter dans un même jour, 22 Juillet 1306; leurs biens furent confisqués (1); on ne laissa à chacun, que ce qu'il lui falloit pour le conduire hors du Royaume. L'année suivante, on arrêta de la même manière tous les Templiers qui se trouvèrent en France; & le terrible tribunal qu'on érigea contre eux dans chaque Province, fut composé d'Evêques & de Moines: l'Archevêque de Sens, frère d'Enguerrand de Margni, présidoit à celui de Paris.

Clément V occupoit la chaire de Saint Pierre. Presque tous les Historiens, entr'autres, Saint Antonin, Archevêque de Florence (2), Villani & le Continuateur de Nangis, disent que *ce Pape faisoit un honteux trafic des choses sacrées... qu'à sa Cour, on vendoit publiquement les Bénéfices...* (3) *qu'allant de Lyon à Bordeaux, il avoit pillé sur son passage tous les Monastères & toutes les Eglises....* qu'il (4) *avoit établi le Saint-Siège en France*

(1) *Fleuri, Hist. Ecclésiast.*

(2) *Fleuri, ibid.*

(3) *Nangii continuat. ann. 1305.*

(4) *Villani.*

pour ne pas se séparer de la Comtesse de Périgord, fille du Comte de Foix, dont il étoit éperdument amoureux.... que Philippe-le-Bel lui ayant offert de le faire élire Pape⁽¹⁾ à six conditions, il avoit juré sur le Saint Sacrement de les exécuter toutes ; & que l'extinction de l'Ordre des Templiers⁽²⁾ en étoit une. Ainsi, lorsqu'il apprit que ce Prince les avoit fait arrêter, s'il marqua de la surprise & de la colère, s'il écrivit des Lettres pleines d'amertume, ce ne fut, selon quelques Auteurs, que pour ne pas paroître avoir abandonné les droits du Saint-Siège. Il est certain qu'il ne tarda pas à s'apaiser. Ce très-cher fils, dit-il dans une de ses Bulles, en parlant de Philippe-le-Bel, n'a point fait arrêter les Templiers⁽³⁾ par un motif d'avarice, mais par un véritable zèle pour la Religion ; il est très-éloigné de vouloir s'approprier la moindre petite partie de leurs biens.... nous en avons interrogé nous-mêmes soixante & douze, ajoute-t-il, qui tous ont confessé les abominations qu'on impute à leur Ordre.... le Grand Maître en a fait aussi l'aveu à Chinon, devant nos Commissaires, les Cardinaux Berenger

(1) *Choisi. Histoire Ecclésiast.*

(2) *Fleuri, Ibid.*

(3) *Non typo avaritia.*

de Fredole , Etienne (1) de Suifi , & Landolphe de Brancaccio. Le Grand-Maître , comme presque toute la Noblesse de ce temps-là , ne savoit ni lire ni écrire ; lorsqu'on lui lut à Paris cette déposition (2) qu'il devoit avoir faite à Chinon , il parut très-étonné , fit deux fois le signe de la Croix , & s'écria : (3) *si ces trois Commissaires étoient d'une autre qualité , je fais ce que je leur proposerois* : on lui répondit que des Cardinaux ne recevoient pas des gages de bataille : *eh bien !* répliqua-t-il , *je prie donc Dieu qu'on leur fende le ventre , comme le fendent les Tartares & les Sarrazins aux menteurs & aux faussaires.* Vertot dit que , pour charger davantage le Grand-Maître , & pour le rendre plus criminel , le Greffier avoit apparemment ajouté à sa déposition des circonstances aggravantes. Cela

(1) Il étoit de la plus basse naissance ; il prit le nom de *Suifi* , du village de *Suifi* où il étoit né , à deux lieues de Laon. Il fut élevé par charité dans l'Abbaye de Saint-Jean-de-Laon , d'où il vint achever ses études à l'Université de Paris. Une certaine éloquence naturelle , jointe à un caractère souple , flatteur & insinuant , lui acquit des protecteurs , & lui fraya le chemin à la fortune. Philippe-le-Bel le fit Gardes des Sceaux. Clément V le nomma Cardinal. Il mourut en 1311 avec la réputation d'un homme qui , toute sa vie , s'étoit dévoué aux Grands , & à servir leurs passions.

(2) *Processus contra Templar.* page 131.

(3) *Choisi, Hist. Ecclésiast.*

ne justifie pas les Commissaires; un Juge doit-il sousscrire un interrogatoire sans l'avoir lu?

Sur les Lettres & les instances du Pape, on avoit arrêté les Templiers dans tous les États de la Chrétienté: il n'y en eut de condamnés à mort qu'en France & dans le Comté de Provence, qui appartenoit alors au Roi de Naples & de Sicile. Le Concile de Vienne, après la suppression générale de l'Ordre, avoit disposé de leurs biens en faveur des (1) Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem; mais Philippe-le-Bel ne consentit à s'en dessaisir, qu'à condition qu'on lui paieroit préalablement deux cent mille livres pour les frais de la procédure; c'étoit une somme immense dans ces temps-là. Cependant Louis Hutin, son successeur, crut devoir demander soixante mille livres de plus; & enfin on convint qu'il auroit les deux tiers de l'argent des Templiers (2), les meubles de leurs Maisons, les ornemens de leurs Eglises, & tous les fruits & revenus de leurs terres, depuis le 13 d'Octobre 1307, jusqu'à l'année 1314. Rapin de Toiras dit que *le Roi d'Angleterre, Edouard II, dans l'espérance de profiter de leurs biens, fit tenir à Londres un Synode national, où*

(1) Les Chevaliers de Malte.

(2) *Rég. au Trésor.*

ils furent condamnés ; mais qu'on ne les traita point avec autant de rigueur qu'en France , & que l'on se contenta de les disperser dans des Monastères pour y faire pénitence , avec une pension modique prise sur leurs revenus. L'Abbé de Choisi prétend (1) que les Seigneurs Anglois s'emparèrent de tous les biens des Templiers , en disant que leurs Ancêtres les avoient donnés aux Templiers , & non pas aux Hospitaliers ; & que puisqu'il n'y avoit plus de Templiers , il étoit juste que ces biens revinssent à leurs anciens Maîtres. Le Roi de Castille les unit à son Domaine ; le Roi de Portugal les donna à l'Ordre de Christ qu'il institua ; & le Roi d'Aragon s'appropriâ dix-sept Fortereffes qu'ils possédoient dans le Royaume de Valence. Le Pape (2)

(1) *Hist. Ecclésiast.*

(2) Dans l'histoire du règne de Philippe-le-Bel , l'Abbé Véli soutient que Clément V ne profita point de la dépouille des Templiers & que Dupuy , que l'on a cité , a été incapable de dire que ce Pape en ait profité : voici les propres termes de Dupuy : *Ces Lettres furent exécutées , & les Templiers condamnés à mort , & exécutés ; & leurs biens-meubles confisqués au profit du Comte de Provence , qui en fit part au Pape ; & les immeubles furent conservés aux Hospitaliers.* Hist. de la condann. des Templiers , tome 1 , page 57.

La première édition de ces Essais Historiques avoit paru cinq ans avant cet e Histoire de l'Abbé Véli ; j'y avois cité Dupuy ; ainsi , c'est m'accuser d'une calomnie.

eut sa bonne part dans cette riche dépouille , sur-tout dans les États de Charles II, Roi de Naples & de Sicile (1), Comte de Provence & de Forcalquier ; il partagea avec ce Prince l'argent & tous les effets mobiliers de ces Infortunés.

Enguerrand de Marigni , que le P. Daniel nous représente comme un Ministre d'un grand mérite , avoit pillé les finances, accablé le peuple d'impôts , & ruiné plusieurs particuliers par des vexations inouïes ; il étoit sans foi , sans pitié, & le plus vain & le plus insolent de tous les hommes ; il osa dire en plein Conseil , au Comte de Valois , frère de Philippe-le-Bel , *c'est vous qui avez menti*. La veille de l'Ascension 1315 , avant le point du jour , comme c'étoit alors la coutume , il fut pendu au gibet qu'il avoit fait lui-même dresser à Montfaucon quelques années auparavant ; & comme *Maître du logis* , dit Mézeray , *il eut l'honneur d'être mis au haut bout au-dessus de tous les autres Voleurs*. Dix ans après , le Comte de Valois , aussi malade d'esprit que de corps , fit faire des aumônes ; & ceux qui les distribuoient , disoient de sa part à chaque pauvre , *priez Dieu pour M. de Marigni & pour M. de Valois*. Le Confesseur de ce Prince ; sollicité secrettement par l'Evêque de Beauvais &

(1) Dupuy.

l'Archevêque de Sens, frères de Marigni, avoit alarmé sa conscience sur la condamnation de ce Ministre, dont le procès, il est vrai, n'avoit pas été instruit selon toutes les formalités requises.

On avoit élevé à Marigni une statue sur les degrés du Palais auprès de celle de Philippe-le-Bel; elle fut abattue. J'ai eu la curiosité d'aller la voir dans une petite cour de la prison de la Conciergerie, où elle est sans piédestal, & appuyée contre le mur; elle m'a paru d'une bonne attitude; la taille en est courte & assez fournie; le visage est riant & agréable; l'habillement descend au-dessous des genoux; elle a sur la tête une espèce de chaperon, dont la pointe, qui n'est pas rejetée en arrière, mais entortillée, revient sur l'oreille gauche; on remarque sur l'habit un baudrier brodé, auquel l'épée est attachée.

V I E I L L E R U E D U T E M P L E .

Dans cette rue, le 21 de Novembre 1407, environ les sept heures & demie du soir, vis-à-vis d'une maison qu'on appelloit alors l'image Notre-Dame, & qui joint le Couvent des Religieuses Hospitalières de Saint Gervais, le Duc d'Orléans, frère unique du Roi Charles VI, n'ayant avec lui que deux Ecuyers *montés sur un même cheval*, un

(1) Page, & trois Valets-de-pied qui marchaient devant pour l'éclairer, fut investi par dix-huit hommes armés, à la tête desquels étoit un Gentilhomme de Normandie, nommé Raoul d'Ocquetonville: ce scélérat, d'un coup de hache d'armes, lui coupala la main dont il tenoit la bride de sa mule, & de deux autres coups lui fendit la tête. On prétend que le lendemain le corps de ce Prince, qu'on avoit porté dans l'Eglise des Blancs-Manteaux, jeta du sang (2), lorsque le Duc de Bourgogne,

(1) Ce Page, nommé Jacob de Merre, voulut le couvrir de son corps, & fut tué sur lui.

(2) Il y a de la sympathie & de l'antipathie, même entre les Etres purement matériels. Le sang accoutumé, dit-on, à s'agiter violemment à la vue d'un homme qu'on hait avec fureur, peut contracter une antipathie assez forte, pour qu'à l'approche de cet homme, il s'agite encore un peu, quoique glacé par la mort.

« Il est constant, dit Mézeray*, que Richard, *Cœur-de-Lion*, étant venu à Chinon pour célébrer les funérailles de » Henri II, son père, le corps de ce malheureux père, privé » de vie, & n'ayant plus la parole pour reprocher à ce fils » son ingratitude & tous les chagrins qu'il en avoit essuyés, » lança contre lui du sang en abondance par le nez & par » la bouche, comme s'il se fût efforcé de lui dire : *Saoule-* » *toi de ce sang dont tu paroissais altéré* ».

M. de Thou ** rapporte que Garcias-Médicis ayant poignardé son frère, Cosme, Grand-Duc de Florence, leur

* Tome 2, page 127.

** Liv 32.

qu'on ne connoissoit point encore pour l'auteur de cet assassinat, & qui vouloit faire bonne contenance, (1) se présenta pour lui donner l'eau bénite.

Ce Louis I, Duc d'Orléans, joignoit à beaucoup d'esprit la figure la plus séduisante. *C'étoit un grand débaucheur de Dames de la Cour & des plus grandes*, dit Brantôme : *un matin en ayant une* (2) *couchée*

père fit approcher Garcias du corps du mort, dont les plaies jetèrent à l'instant du sang.

Il sort, avec agitation *, une grande abondance de corpuscules du corps d'un homme qui fait des efforts pour se défendre : ils s'attachent au meurtrier, & à ses vêtemens ; ils sont attirés vers leur source naturelle , lorsqu'il approche de celui qu'il a tué ; c'est leur aimant : ils entrent dans les plaies, & donnent assez de mouvement au sang, pour en faire couler quelques gouttes.

L'épreuve, ou le jugement de Dieu par le cercueil, a été long-temps en usage en Allemagne. Lorsqu'un Assassin, malgré les informations, restoit inconnu, on dépouilloit entièrement le corps de l'Assassiné ; on le mettoit sur un cercueil ; & tous ceux qui étoient soupçonnés d'avoir eu part à l'assassinat, étoient obligés de le toucher. Si l'on remarquoit quelque mouvement, quelque changement dans les yeux, la bouche, les mains, les pieds, ou quelque autre partie de ce corps ; si la plaie saignoit, celui qui le touchoit dans l'instant de ce mouvement extraordinaire, étoit regardé comme coupable.

(1) *Becmanni differt. de prod. sanguinis.*

(2) *Dames galantes.*

* *Vallemont. Baguette divinatoire.*

avec lui, dont le mari vint par hasard pour lui donner le bon jour, il cacha la tête de cette Dame, & lui découvrit tout le corps, la faisant voir & toucher nue à ce mari à son bel aise, avec défense, sous peine de la vie, d'ôter le linge du visage. ... & le bon fut que le mari étant la nuit d'après couché avec sa femme, lui dit que M. d'Orléans lui avoit fait voir la plus belle femme nue qu'il eût jamais vue; mais quant au visage, qu'il n'en savoit que dire, ayant toujours été caché sous le linge. Cette Dame s'appeloit Mariette d'Anghien, & son mari le Sire de Cani de Varennes : de ce petit commeree, ajoute Brantôme, sortit ce brave & vaillant bâtard d'Orléans, Comte de Dunois, le soutien de la France & le fléau des Anglois.

La plupart des Historiens font entendre que ; tandis que la fille d'un marchand de chevaux, très-gaie & très-jolie, tenoit auprès de Charles VI la place de la Reine à l'Hôtel Saint-Paul, le Duc d'Orléans tâchoit de défennuyer cette Princesse à l'Hôtel Barbette; il venoit de souper avec elle, lorsqu'il fut assassiné. Le bruit couroit aussi que dans un bal masqué, derrière une tapisserie, la Duchesse de Bourgogne ne lui avoit pas été cruelle; qu'il avoit entrepris de s'en faire aimer, en partie par haine contre son mari; & qu'il eut l'indiscrétion de chanter devant lui, dans un souper, une

chançon qu'il avoit faite pour cette Princesse , & où elle étoit désignée *par la beauté de ses cheveux noirs*. La chronique ajoute qu'il avoit un cabinet où étoient les portraits de toutes les Dames dont il avoit eu les faveurs , & que le Duc de Bourgogne a yant sçu que le portrait de sa femme y étoit , résolut de se venger par cet infâme & lâche assassinat.

Ce Duc de Bourgogne étoit fils de Philippe de France , qui fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers , & emmené à Londres avec le Roi Jean son père. Un jour que le Roi Jean & le Roi d'Angleterre soupoient ensemble , Philippe donna un soufflet au Maître-d'Hôtel en lui disant : *où as-tu appris à servir le Roi Anglois avant le Roi de France , lorsqu'ils sont à la même table ? Vraiment , mon cousin , lui dit Edouard sans se fâcher , vous êtes Philippe-le-hardi*. Le courage avec lequel ce jeune Prince avoit combattu à la bataille de Poitiers , n'ayant que quatorze ans , lui avoit mérité ce surnom de *hardi* ; mais je ne conçois pas pourquoi l'on donna le surnom de *Jean sans peur* au Duc de Bourgogne son fils , dont le cœur inaccessible aux remords , étoit sans cesse agité par la crainte qu'on n'attentât sur sa vie. Après l'assassinat du Duc d'Orléans , il fit bâtir , à

son (1) Hôtel de Bourgogne , une tour , & dans cette tour une chambre sans fenêtre , & dont la porte étoit très-basse ; il la fermoit le soir (2), & l'ouvroit le matin avec toutes les précautions que la frayeur inspire aux scélérats. Il ne se familiarisoit qu'avec les (3) Bouchers ; le Bourreau (4) étoit un de ses courtisans , alloit à son lever & lui touchoit dans la main. Les massacres que cet indigne Prince fit commettre dans Paris , ses trahisons envers la France , & ses liaisons avec l'Anglois , rendront à jamais sa mémoire exécration.

Q U A I D E S T H É A T I N S .

Le Cardinal Mazarin , en 1644 , fit venir de Rome des Théatins , leur donna cent mille écus pour former leur établissement dans Paris ; ils

(1) L'Hôtel de la Comédie Italienne en fait partie.

(2) *Monstrelet*.

(3) *Choisi* , *Hist.*

(4) Il se nommoit *Capeluche* , & fut condamné à mort pour plusieurs crimes. Etant sur l'échafaud , & , voyant que celui qui devoit lui couper le cou , s'y prenoit mal , il se fit délier , arrangea lui-même le billot , regarda si le *couteau* étoit bien tranchant , tout comme s'il eût voulu , dit le Journal , faire ledit office à un autre ; ensuite il cria merci à Dieu , & fut décollé par son Valet. *Journal de Paris* , 21 Août , 1413.

n'y

n'y ont , & dans tout le Royaume, qu'un seul Couvent ; ce que l'on peut regarder comme un phénomène Monacal très-admirable ; car il y a eu parmi eux des hommes de beaucoup de mérite, mais qui fans doute n'ont pas cru devoir manœuvrer , s'intriguer , tâcher de s'attirer des legs , & de dépouiller les légitimes héritiers , pour avoir deux ou trois maisons dans la Capitale, & une au moins dans chaque ville un peu considérable dans les provinces.

L E P A L A I S D E S T H E R M E S.

Les Bains de Dioclétien à Rome, ne furent achevés qu'en 306 ; ce Palais fut bâti sur le modèle de ces Bains ; il est donc étonnant, qu'on soutienne qu'il étoit bien plus ancien que l'Empereur Julien , qui commandoit dans les Gaules en 357. D'ailleurs, en le bâttissant , il fallut en même-temps penser à y faire venir des eaux (1) ; & l'on trouva , en 1544, les restes d'un aqueduc qui avoit servi à y conduire celles d'Arcueil. Or, l'on doit présumer que cet aqueduc , & par conséquent ce Palais , n'étoient pas encore achevés du tems de Julien ; puisqu'il dit dans son Misopogon : les Parisiens habitent une Isle , & n'ont point d'autre eau que celle de la Seine.

(1) Corrozet.

Mon opinion est que ce Prince , en partant de Paris , donna ses ordres pour bâtir ce Palais , afin de laisser un monument de sa magnificence proche d'une Ville qu'il chérissoit , & où il avoit été proclamé Empereur.

Il paroît , par le récit d'Ammien Marcellin , de Libanius & de Zoïme , que les Soldats qui le proclamèrent , sortirent le soir de leur camp , allèrent en foule à la place qui étoit devant le Palais où il demeuroit , & y passèrent la nuit. Ce Palais , dit-on , étoit sans doute celui des Thermes , hors de la Ville ; cette Place , assez spacieuse pour contenir tant de monde (1) , ne pouvant pas être dans la Cité. Je réponds à ce raisonnement , qu'il me semble très-aisé de s'imaginer que cette Place y étoit , & au même endroit où Charles VI, mille ans après , assembla les habitans de Paris. Le Roi , dit la Chronique de Saint-Denis , résolut de rétablir la tranquillité par une convocation des Parisiens dans la Cour du Palais (2) ; on y dressa sur

(1) Le nombre des Soldats ne pouvoit monter au plus qu'à neuf ou dix mille , puisqu'ils ne faisoient qu'une partie de l'armée de Julien , lorsque , dans la suite , il marcha contre Constance : cette armée , disent Ammien Marcellin & Zoïme * , n'étoit que de vingt mille hommes.

(2) La Cour du Palais n'étoit pas alors enfermée de mu-

* L. 21. L. 5.

les degrés un échafaud , où ce Prince monta avec ses Oncles & les Grands Officiers de la Couronne ; le Chancelier parla au peuple.

Comment pouvoir trouver, ajoute-t-on, dans la Cité où loger cette foule de courtisans qui accompagnoient Julien ? il avoit avec lui le Préfet des Gaules , le Maître des armes , le Comte des Domestiques , le Maître des Libelles , le Maître des Offices , le Préfet de la Chambre, le Grand-Ecuyer , un Questeur , des Notaires , des Tribuns , des Chambellans , des Décurions du Palais & autres. A cette énumération , plus pédantesque que sensée , du favant Adrien de Valois , je réponds encore par un fait : l'Empereur Charles IV , & Vincellus son fils , élu Roi des Romains , vinrent voir notre Roi Charles V , en 1378 ; & notre Roi Charles V , l'Empereur , & le Roi des Romains , étoient tous les trois logés au Palais.

L'Auteur du Journal , sous les régnés de Charles VI & Charles VII , rapporte que (1) *le Lundi 21 Juin 1428 , le Régent de France (le Duc de Bedford) donna au Palais , à Paris , une des plus somptueuses fêtes qu'on eût encore vues ; que tou-*

raillies , ni embarrassée de maisons & de boutiques , comme elle l'est aujourd'hui ; d'ailleurs les rues voisines n'y aboutissoient pas de si près.

(1) Page 116.

tes personnes , de quelque condition qu'elles fussent , y étoient reçues à dîner ; que le Régent , sa femme & la Chevalerie furent servis en lieu & en viande selon leur état ; premièrement le Clergé , comme Evêques , Prélats , Abbés , Prieurs & Docteurs en toutes sciences ; ensuite le Parlement , le Prévôt de Paris , le Châtelet , le Prévôt des Marchands , les Échevins & Bourgeois ; & enfin le commun de tous états , & que furent à ce dîner plus de huit milliers s'éans à table.

D'ailleurs , examinons un peu cette Cité qu'on trouve si petite , & où il n'y avoit , du temps de Julien , ni Temples des faux Dieux , ni Eglises , ni Couvens , ni Hôpitaux ; j'y vois l'Archevêché , la Cathédrale , le cloître des Chanoines de Notre-Dame , une Place , un Marché , l'Hôtel-Dieu , l'Hôpital des Enfants-Trouvés , deux Couvens de Religieux , douze Églises Paroissiales , quarante-six rues , & le Palais avec toutes ses dépendances.

Je finis cet article , en disant qu'il y a toujours eu dans la Cité un Palais , où César & les Proconsuls qui vinrent après lui dans les Gaules , demeurèrent ; que Julien y étoit logé , lorsqu'il fut proclamé Empereur ; que plusieurs de nos Rois de la première & de la seconde race l'ont habité , & qu'il a été le séjour ordinaire de Hugues-Capet & de tous ses Successeurs jusqu'à Charles VII , qui

l'abandonna entièrement au Parlement. A l'égard du Palais des Thermes, on commença de le bâtir vers l'an 361, environ cent vingt ans avant Clovis; ce Prince, Childebert son fils, & quelques autres Rois de la première race, en préférèrent le séjour à celui du Palais de la Cité. Les Normands le ruinèrent en partie; &, vers la fin de la seconde race, son jardin & ses appartemens inhabités, ne servoient plus que d'asyle aux plaisirs de quelques femmes galantes, qui n'osoient pas donner des rendez-vous chez elles.

R U E T H I B A U T O D É.

Agnès du Rochier, âgée de dix-huit ans, très-jolie, & fille unique d'un riche Marchand de cette rue, qui lui avoit laissé beaucoup de bien, se fit *Récluse* à la Paroisse de Sainte-Opportune, le 5 Octobre 1403. On appeloit *Récluses*, des filles ou des veuves, qui se faisoient bâtir une petite chambre joignant le mur de quelque Eglise. La cérémonie de leur *Réclusion* se faisoit avec grand appareil; l'Eglise étoit tapissée; l'Evêque célébroit la Messe pontificalement, prêchoit & alloit ensuite lui-même sceller la porte de la petite chambre, après l'avoir bien aspergée d'eau bénite: on n'y laissoit qu'une petite fenêtre, par où la *pieuse So-*

litaine entendoit l'Office Divin, & recevoit les choses nécessaires à la vie. Agnès du Rochier mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans ; elle étoit née riche ; elle auroit pu , en visitant les prisonniers & les pauvres malades , contribuer , pendant quatre-vingt ans , au soulagement de bien des malheureux : elle voulut gagner le Ciel sans sortir de sa chambre.

RUE SAINT-THOMAS-DU-LOUVRE.

Vers le milieu de cette rue , cette Maison bâtie de pierres & de briques , qui appartient aujourd'hui à M. Artaud , étoit , il y a cent ans , l'Hôtel de Rambouillet , tant célébré par Mademoiselle de Scudéri & les autres Beaux-Esprits de ce temps-là. L'Hôtel de Longueville étoit l'Hôtel de Chevreuse , le berceau de la Fronde & de la politique de ce fameux Cardinal de Retz , qui eut toutes les grandes qualités qu'il voulut avoir , & qui ne voulut point avoir celles d'un Evêque , d'un Citoyen & d'un honnête homme.

L'ES TUILERIES.

Ce Palais fut ainsi nommé du lieu où il est situé , & qu'on appeloit *les Tuileries* , parce qu'on y fai-

foit de la tuile. Catherine de Médicis le fit bâtir en 1564. Il ne consistoit que dans le gros pavillon quarré du milieu, dans les deux corps-de-logis qui ont chacun une terrasse du côté du jardin, & dans les deux pavillons qui les terminent. Henri IV, Louis XIII & Louis XIV, l'ont étendu, exhaussé & décoré. Ses proportions, à ce qu'on prétend, sont moins agréables & moins régulières qu'elles ne l'étoient d'abord ; mais c'est toujours, après le Louvre, le plus beau Palais de l'Europe.

Un Astrologue, ayant prédit à Catherine de Médicis qu'elle mourroit auprès de Saint-Germain, on la vit aussitôt fuir superstitieusement tous les lieux & toutes les Eglises qui portoient ce nom (1) ; elle n'alla plus à Saint-Germain-en-Laye, & même, à cause que son Palais des Tuileries se trouvoit sur la Paroisse de Saint-Germain-de-l'Auxerrois, elle en fit bâtir un autre (l'Hôtel de Soissons,) près de Saint-Eustache. Quand on apprit que c'étoit Laurent de Saint-Germain, Evêque de Nazareth, qui l'avoit assistée à la mort, les gens infatués de l'Astrologie, prétendirent que la prédiction avoit été accomplie.

Ce fut aux Tuileries, quatre jours avant le massacre de la Saint-Barthélemi, qu'elle donna cette

(1) Mézeray.

fête dont parlent presque tous les Historiens (1), mais trop légèrement : ils excitent la curiosité du Lecteur sans la satisfaire. Mézeray se contente de dire qu'à l'occasion du mariage du Roi de Navarre (2) & de Marguerite de Valois, il y eut à la Cour beaucoup de divertissemens, de Tournois & de Ballets ; & qu'entre autres, il s'en fit un, où l'on ne put s'empêcher de préfigurer le malheur qui étoit près d'accabler les Huguenots ; le Roi & ses frères y défendant le Paradis contre le Roi de Navarre & les siens, qui étoient repoussés & relégués en Enfer. Voici ce que j'ai trouvé dans des Mémoires de ce temps-là, qui sont très-rare (3) : Premièrement, en ladite Salle, à main droite, il y avoit le Paradis, l'entrée duquel étoit défendue par trois Chevaliers, armés de toutes pièces, qui étoient Charles IX & ses frères. A main gauche, étoit l'Enfer, dans lequel il y avoit un grand nombre de Diables & de petits Diablotaux, faisant infinies singerie & tintamarres avec une grande roue tournante dans ledit Enfer, toute environnée de clochettes. Le Paradis & l'Enfer étoient

(1) *De Thou*, l. 52.

(2) Depuis Henri IV.

(3) *Mémoires de l'État de la France sous Charles IX*, tome 1, page 362.

séparés par une barque conduite par Caron , Nautonier d'Enfer. A l'un des bouts de la Salle , & derrière le Paradis , étoient les Champs Élysées ; à savoir , un jardin embelli de verdure & de toutes sortes de fleurs , & le Ciel empyrée , qui étoit une grande roue avec les douze signes du Zodiaque , les sept Planètes , & une infinité de petites étoiles , faites à jour , rendant une grande lueur & clarté , par le moyen des lampes & flambeaux qui étoient artistement accommodés par derrière. Cette roue étoit dans un continuel mouvement , faisant aussi tourner ce jardin , dans lequel étoient douze Nymphes fort richement parées. Dans la Salle se présentèrent plusieurs troupes de Chevaliers errans : (c'étoient des Seigneurs de la Religion qu'on avoit choisis exprès :) ils étoient armés de toutes pièces , vêtus de diverses livrées , & conduits par leurs Princes , (le Roi de Navarre & le Prince de Condé ;) tous lesquels , tâchant de gagner le Paradis , pour ensuite aller quérir ces Nymphes au jardin , en étoient empêchés par les trois Chevaliers qui en avoient la garde ; lesquels , l'un après l'autre , se présentoient à la lice , & ayant rompu la pique contre lesdits Affaillans , & donné le coup de coutelas , les renvoyoient vers l'Enfer , où ils étoient traînés par les Diables & Diablotaux. Cette forme de combat dura jusqu'à ce que les Chevaliers errans eussent été com-

battus & traînés, un à un, dans l'Enfer, lequel fut ensuite clos & fermé. A-l'instant, descendirent du Ciel Mercure & Cupidon, portés sur un Coq. Le Mercure étoit cet Etienne le Roi, Chantre tant renommé, lequel étant à terre, se vint présenter aux trois Chevaliers, & après un chant mélodieux leur fit une harangue, & remonta ensuite au Ciel sur son Coq, toujours chantant. Alors les trois Chevaliers se levèrent de leurs sièges, traversèrent le Paradis, allèrent aux Champs Elysées quérir les douze Nymphes, & les amenèrent au milieu de la Salle, où elles se mirent à danser un ballet fort diversifié, & qui dura une grosse heure. Le ballet achevé, les Chevaliers qui étoient dans l'Enfer, furent délivrés & se mirent à combattre en foule & à rompre des piques. Le combat fini, on mit le feu à des traînées de poudre, qui étoient autour d'une fontaine dressée presqu'au milieu de la Salle, d'où s'éleva un bruit & une fumée qui firent retirer chacun. Tel fut le divertissement de ce jour : d'où l'on peut conjecturer quelles étoient, parmi telles feintes, les pensées du Roi & du Conseil secret.

Catherine de Médicis, dont l'abominable politique avoit corrompu l'heureux naturel de son fils, étoit l'ame de ce Conseil secret. Peut-on, sans frémir d'horreur, penser à une femme qui ima-

gine, compose & prépare une Fête sur le mafacre qu'elle doit faire, quatre jours après, d'une partie de la Nation où elle régne; qui fourit à ses victimes, qui joue avec le carnage, qui fait danser l'Amour & les Nymphes sur les bords d'un fleuve de sang, & qui mêle les charmes de la Musique aux gémissemens de cent mille malheureux qu'elle égorge?

Je remarque que, par un hafard assez singulier, le plus beau jardin public d'Athènes s'appeloit les Tuileries ou le Céramique (1), parce qu'il avoit été planté, comme le nôtre, sur un endroit où l'on faisoit de la tuile.

RUE TIRE-BOUDIN, *Anciennement TIRE-V...*

Marie Stuard, femme de François II, passant dans cette rue, en demanda le nom; il n'étoit pas honnête à prononcer; on en changea la dernière syllabe; & ce changement a subsisté. De toutes les rues affectées aux femmes publiques, cette rue & la rue Brisemiche, étoient les mieux fournies. En 1387, le Prévôt de Paris rendit une Ordonnance qui chassoit ces sortes de femmes de la rue Brisemiche (2), à la requête du Curé de

(1) *κέραμος*, tuile : *κεράμικος*, tuilerie,

(2) Ou Baillehoë.

Saint-Merri, & attendu l'indécence de leur domicile si près d'une Eglise & d'un Chapitre. Des Bourgeois s'opposèrent à l'exécution de cette Ordonnance (1), & entreprirent de maintenir les femmes publiques dans l'ancienne possession où elles étoient de cette rue. Le Parlement, par Arrêt du 21 Janvier 1388, admit l'opposition des Bourgeois, sauf à prononcer définitivement, le premier Lundi de Carême, sur les nouvelles raisons des Parties. Quelque temps après, le Curé de Saint-Merri trouva le moyen de se venger d'un de ces Bourgeois, en le faisant condamner à faire amende honorable, un Dimanche, à la porte de la paroisse, pour avoir mangé de la viande le Vendredi.

RUE TIRECHAPPE.

La nuit du 20 Janvier 1608, cinq hommes qui amenoient des provisions aux Halles, furent trouvés morts de froid au coin de cette rue. Pierre Matthieu rapporte qu'il entendit dire à Henri IV, à son lever, *que sa moustache s'étoit gelée au lit, & auprès de la Reine* (2) : c'étoit sa femme.

(1) *Histoire de Paris*, tome 2, liv. 14, page 705.

(2) *Liv.* 3, page 771.

RUE DE LA TIXERANDERIE.

Paul Scarron logeoit au second étage d'une maison au milieu de cette rue ; lui & sa femme (depuis Madame de Maintenon) n'avoient , pour tout logement , que deux chambres sur le devant , séparées par l'escalier ; une cuisine sur la cour , & un cabinet où couchoit un petit laquais. M. de Voltaire dit que Scarron , lorsqu'il se maria en 1651 , logeoit rue d'Enfer ; il y a quatre rues de ce nom dans Paris ; elles ne sont point de la paroisse Saint-Gervais ; Scarron avoit apparemment délogé. Il mourut âgé de cinquante-neuf ans , le premier Octobre 1660 , & fut enterré à Saint-Gervais , paroisse de cette rue de la Tixeranderie. Sa famille , originaire de Piémont , étoit ancienne dans le Parlement de Paris. M. de Voltaire a raison de dire que *ce fut une fortune pour Mademoiselle d'Aubigné , d'épouser cet homme , quoiqu'impotent , & qui n'avoit qu'un bien très-médiocre* ; mais l'expression n'est pas juste , lorsqu'il ajoute , *qu'il étoit disgracié de la nature* ; Scarron avoit été bien fait & d'une figure aimable dans sa jeunesse ; il n'étoit devenu impotent , que des suites d'une débauche qu'il fit à l'âge de vingt-sept ans.

HÔTEL DES TOURNELLES.

Louis XII y mourut le premier de Janvier 1515 ; jamais Prince ne fut plus regretté de ses Sujets , & ne mérita mieux de l'être. A sa mort , les Crieurs des corps (usage qui subsiste encore dans quelques Provinces de France) en sonnant leurs clochettes , crioient le long des rues : » Le bon Roi » Louis, père du Peuple, est mort ». Ce Prince étoit sobre , doux , modeste , laborieux , aimoit les Sciences , parloit avec beaucoup de graces , & étoit rempli de sentimens d'honneur , de religion , d'humanité & de bienfaisance. Sa mémoire fera éternellement en bénédiction parmi les François. « Il ne » courut oncques , dit Saint Gélais , du règne de » nul des autres , si bon temps qu'il a fait durant le sien ».

Dès son avènement au trône, il diminua les impôts , & ne les rétablit jamais. Il fut si bien ménager ses Finances , qu'elles lui suffirent pour subvenir aux différens besoins de l'État. Ce qu'il y a d'étonnant , ou plutôt ce qui ne l'est pas , quand on fait attention au caractère du Peuple , qui murmure toujours contre le Gouvernement actuel , & qui n'aura peut-être jamais d'idée juste des vertus & des vices , ni de sentiment de sa félicité réelle ; c'est que les François traitoient d'avarice la sage

épargne de leur Maître. On en faisoit des plaisanteries dans les Sociétés ; les chansons , les épigrammes couroient de main en main : on alla jusqu'à jouer Louis XII en plein théâtre. Il prenoit le parti d'en rire le premier , & disoit : » qu'il aimoit bien » mieux que son Peuple se divertît de son économie , que s'il avoit à gémir de ses prodigalités ». Son ambition la plus vive , sa plus forte envie , étoit de rendre ses Sujets heureux : ils le furent ; mais ils ne furent qu'ils l'avoient été , qu'après sa mort.

Louis XII avoit épousé en secondes noces Anne de Bretagne , veuve de son Prédécesseur , Charles VIII , pour laquelle il avoit eu toujours une tendre inclination. Cependant il ne fut pas heureux avec elle. Cette Princesse étoit d'une humeur chagrine , acariâtre , tracassière. Elle excédoit le Roi de ses mauvais propos. Un jour il lui ferma la bouche par cet apologue : « Sachez , Madame , » qu'à la création du monde , Dieu avoit donné » des cornes aux Biches , de même qu'aux Cerfs ; » mais les Biches , se voyant un si beau bois sur » la tête , entreprirent de faire la loi aux Cerfs ; » le souverain Créateur en fut indigné , & leur » ôta cet ornement pour les punir de leur arrogance ».

Ces fortes de plaifanteries étoient fort du goût de ce Prince, & il en faisoit fréquemment. « Le
» menu Peuple & les Payfans, disoit-il, sont la proie
» des Traitans & des Gens-d'armes ; & ceux-ci
» sont la proie du Diable. . . . Les Chevaux cou-
» rent les bénéfices, & les Anes les attrapent.... Il
» n'y a rien de mieux pour la conduite de la vie ,
» que de voir souvent des gens de bien : mais il
» ne faut voir ni Avocats , ni Procureurs ; ces for-
» tes de gens ont coutume d'allonger le cuir avec
» les dents , en expliquant les loix à leur façon, &
» conformément à leurs intérêts ».

Il falloit que les Avocats ne se piquassent pas alors d'autant de noblesse , qu'ils en mettent aujourd'hui dans leur profession ; car c'est sous ce règne que fut faite la Comédie si célèbre & si bonne de l'*Avocat Patelin* ; & cette Satyre tomboit sans doute sur le Corps en général.

Louis XII , qui avoit la plus grande idée de la Magistrature , trouva un jour deux Conseillers du Parlement , qui faisoient une partie de paume , & leur fit les remontrances les plus fortes , parce qu'ils profanoient , disoit-il , la dignité d'un si auguste Sénat. Il les menaça même de leur ôter leurs charges , & de les mettre au rang de ses
Valets-

Valers de-Pied, s'ils y retournent jamais. Ce trait rappelle celui de Philippe, Roi de Macédoine, qui priva, dit Plutarque, un Magistrat de sa place, parce qu'il étoit trop soigneux de se parfumer.

Un Officier de la Maison de Louis XII avoit maltraité un Laboureur; le Roi, instruit de cette violence, ordonna qu'on ne servît à cet Officier, que du vin & de la viande. Le lendemain, le Roi lui demanda s'il avoit fait bonne chère: » Sire, » on en feroit une bien meilleure, s'il y avoit du » pain.—Bon, dit le Roi, est-ce qu'on ne peut » se passer de pain? — Non certes, Sire, répondit » le Gentilhomme.—Vous vous moquez, repli- » qua Louis XII; le pain n'est pas absolument » nécessaire à la vie.—Votre Majesté m'excusera, » si je soutiens que les François ne peuvent s'en » passer.—Pourquoi donc, reprit le Roi, avez- » vous battu ce pauvre Laboureur qui vous met » le pain à la main »?

La Reine Anne mourut le 9 Janvier 1513; & Louis XII se remaria l'année suivante avec la Princesse Marie, sœur de Henri VIII, Roi d'Angleterre. Il avoit cinquante-trois ans quand il l'épousa; il ne jouissoit pas d'une forte santé; il l'avoit usée dans sa jeunesse en se livrant à divers excès;

mais il étoit amoureux ; il n'avoit point de Successeur ; & il desiroit ardemment d'en laisser un du moins après lui. Il oublia son âge & la délicatesse de son tempérament auprès de sa nouvelle femme ; il y trouva la mort au bout de deux mois & demi de mariage. Les uns disoient qu'il s'étoit sacrifié pour son Peuple , comme le Pélican pour ses petits ; d'autres publioient que le Roi d'Angleterre avoit envoyé une haquenée au Roi de France , pour le porter bientôt & plus doucement en Enfer ou en Paradis.

Anne de Bretagne établit, en faveur des Dames, l'Ordre de la Cordelière , dont le Cordon n'étoit donné qu'à celles qui avoient conservé leur honneur exempt de toute tache & de tout soupçon. Le Collier étoit le Cordon de Saint-François. Cet Ordre ne subsista que pendant la vie de la Reine. On trouva sans doute qu'il étoit trop difficile de faire ses preuves.

R U E (1) T R O U S S E - V A C H E .

Le Cardinal de Lorraine (2) , revenant du Con-

(1) Ainsi nommée d'une Enseigne, à la *Vache trouffée* , c'est-à-dire , à la queue relevée.

(2) *De Thou* , liv. 37.

cile de Trente, voulut faire une espèce d'entrée dans Paris, accompagné de plusieurs gens armés. Le Maréchal de Montmorenci, alors Gouverneur de cette Capitale, lui envoya dire qu'il ne le souffriroit pas. Le Cardinal répondit avec hauteur & continua sa marche. Montmorenci le rencontra vis-à-vis des Charniers des Innocens, fit main-basse sur son escorte; & son Éminence se sauva dans l'arrière-boutique d'un Marchand de cette rue, où elle resta cachée jusqu'à la nuit, sous le lit d'une servante.

Ce même Cardinal, étant à la tête du Conseil, sous le règne de François II, se trouva importuné du grand nombre d'Officiers estropiés, & de veuves d'Officiers tués, qui sollicitoient à la Cour quelques petites pensions pour vivre; il fit publier à son de trompe, *pour se délivrer* (1), disoit-il, *de ces Mendians*, que tous ceux qui étoient venus à Fontainebleau pour demander quelque chose, eussent à se retirer dans vingt-quatre heures, sous peine d'être pendus à un gibet qu'il fit dresser devant le Château. Il mourut dans son lit.

(1) *Vie de François de Guise*, page 65.

RUES DE LA GRANDE ET DE LA PETITE TRUANDERIE.

La petite Place du *Puits-d'Amour*, ou de *l'Ariane*, est à la pointe d'un triangle que forment ces deux rues avec celle de Mondétour. Ce Puits fut ainsi nommé à l'occasion de la fin malheureuse d'une jeune fille qui s'y précipita & s'y noya, se voyant trompée & abandonnée par son Amant; elle s'appeloit *Agnès Hellebic*; & son père tenoit un rang assez considérable à la Cour de Philippe-Auguste. Environ trois cents ans après, autre aventure à ce Puits. Un jeune homme, désespéré par les rigueurs de sa Maîtresse, s'y jeta, mais avec tant de bonheur, qu'il ne se blessa point, & qu'elle eut le temps de lui faire descendre une corde, en l'assurant que désormais elle ne lui seroit plus cruelle. Il voulut marquer sa reconnoissance envers ce Puits, & le fit refaire à neuf. *Sauval* dit (1) que de son temps, on lisoit encore sur la Mardelle, en lettres gothiques & mal gravées :

L'Amour m'a refait

En 525 (2) tout-à-fait.

L'Auteur des *Evénemens nocturnes* prétend qu'un

(1) *Tome 1. page 184.*

(2) Pour 1525.

Missionnaire , prêchant à Saint-Jacques de l'Hôpital , s'éleva avec tant de force & de zèle contre les rendez-vous qu'on se donnoit tous les soirs à ce Puits ; contre les chansons qu'on y chantoit ; contre les danses lascives qu'on y dansoit ; contre les sermens qu'on s'y faisoit , comme sur un Autel , de s'aimer toujours , & contre tout ce qui s'ensuivoit , que les pères & mères , les dévots & les dévotes s'y transportèrent à l'instant & le comblèrent. Je doute de cette anecdote , attendu qu'il n'est guères vraisemblable que Sauval , qui étoit contemporain , ne l'eût rapportée ; il dit seulement : j'ai vu tirer de l'eau à ce Puits ; je l'ai vu tari ; présentement il est comblé & à demi ruiné.

Anciennement on appeloit *Tributs* , & par abbréviation *Trus* , les impôts qu'on mettoit sur le peuple. De ce mot *Trus* , dit Pasquier , vint celui de *Truander*(1), pour dire gourmander & fouler ; parce que ceux qui sont destinés à exiger les tributs , sont ordinairement gens fâcheux , qui ont peu de pitié des pauvres sur lesquels ils exercent les *Mandemens du Roi*. Il y a toute apparence qu'on donna le nom de *Truanderie* aux rues où les Bureaux de ces Fermiers & Receveurs étoient établis.

(1) Tome 1, page. 883.

RUE DE VAUGIRARD.

Sous le règne de François I (1), le total des loyers de toutes les maisons de Paris ne montoit qu'à la somme de trois cens douze mille livres. Aujourd'hui les Carmes déchauffés, indépendamment du vaste terrain qu'occupent leurs Jardins & leur Couvent, jouissent de près de cent mille livres de rente en loyers de maisons qu'ils ont fait bâtir dans cette rue & dans les rues adjacentes. Ils n'ont commencé à prendre racine en France, qu'en 1611, par une très-petite maison que leur donna un bourgeois nommé *Nicolas Vivian*. Il faut leur rendre justice; les richesses ne les énorgueillissent pas; ils continuent toujours d'envoyer des Frères quêter dans les maisons.

M. Camus, Evêque de Bellay (2), prétend qu'un seul Ordre de Mendians coûte à la Chrétienté *trente-quatre millions d'or*, en ne comptant que cent francs pour les habits & la nourriture de chaque Religieux; *en sorte, dit-il, que le Prince le plus tyran n'exige pas de son peuple, pour l'entretien de son luxe & de ses armées, ce qu'en tirent les Mendians.... Vouloir vivre sans travailler, c'est*

(1) *Hist. de Paris*, liv. XIX, num. 55.

(2) *L'Apocalypse de Métilon*.

un vol continuel qu'on fait à la Nation & aux véritables Pauvres.

Plusieurs célèbres Docteurs ont soutenu que c'est une chose contraire à la Religion & au bon-sens , que de faire profession de pauvreté ; que Jésus-Christ , quoiqu'il ait choisi de vivre dans un état de pauvreté , ne l'a pourtant point affecté ; qu'il n'a jamais demandé l'aumône , ni fait profession d'une pauvreté volontaire ; qu'il n'a point enseigné que les Fidèles dussent faire profession de mendier ; qu'au contraire il a posé pour maxime , que les hommes ne doivent jamais demander l'aumône par inclination & par choix , mais seulement quand ils y sont contraints par la nécessité.

Vivez du travail de vos mains ; employez à ce travail , utile à la société , le temps que vous employez à tâcher de vous attirer des legs & des aumônes ; pensez qu'il est dit dans la Genèse , que Dieu mit l'homme dans le Paradis terrestre pour y travailler & le garder : *Tulit ergo Dominus Deus hominem & posuit eum in Paradiso voluptatis , ut operaretur & custodiret illum.*

R U E V E R D E L E T.

Le Boucher étoit anciennement un furnom glo-

X iv

rieux qu'on donnoit à un Général après une victoire, en reconnoissance du carnage qu'il avoit fait de trente ou quarante mille hommes. Jean de Montigni, Premier Président au Parlement, fut surnommé (1) *le Boulanger*, en reconnoissance des bleds qu'il fit venir à Paris pendant une famine, & qui conservèrent la vie à vingt-cinq ou trente mille personnes. *Voilà de ces actions*, dit Mézeray, *dont je voudrois qu'on tâchât d'éterniser la mémoire par des Médailles*. Cet Historien, s'il avoit vécu de nos jours, auroit eu cette satisfaction. La Provence, en 1747, a fait frapper une Médaille pour laisser à la postérité un monument des obligations qu'elle avoit à M. Bouret.

*Lettre écrite par Messieurs les Procureurs du pays
de Provence à M. Bouret, Fermier Général,
le 12 Mai 1747.*

» M O N S I E U R ,

» Nous sommes très-mortifiés de vous voir par-

(1) Sa famille quitta le nom de *Montigni*, pour adopter un surnom si honorable. Il demouroit au coin de cette rue & de la rue Plâtrière.

» tir fans vous avoir donné quelque marque de
» notre vive reconnoissance. Il n'y a que les senti-
» mens de nos cœurs qui puissent égaler les services
» que la Province a reçus de vous ; & tout ce que
» nous pourrions faire , sera toujours au-dessous de
» ce que nous vous devons. Nous avons cru que
» le témoignage le plus sensible que nous pourrions
» vous donner de nos sentimens , étoit de faire
» graver une Médaille d'or, où feront d'un côté les
» armes de la Province , avec ces mots COMITIA
» PROVINCIÆ ; & de l'autre côté , on lira : STEPHANO-
» MICHAELI BOURET, QUOD JUSSU LUDOVICI XV,
» REGIS CHRISTIANISSIMI , ET OPE JO. BAPT. DE
» MACHAULT , GENERALIS ÆRARIJ MODERATORIS ,
» PROVINCIAM MAXIMA REI FRUMENTARIÆ PENU-
» RIA LABORANTÈM , PROVIDENTISSIMÈ SUSTENTA-
» VIT , HOC GRATI ANIMI MONUMENTUM PROCURA-
» TORES PROVINCIÆ DICANT , CONSECRANT.
» M. D. CC. XLVII. « Cela a été ainsi délibéré
» dans une de nos Assemblées ; & nous avons donné
» nos ordres à Paris pour faire frapper cette Mé-
» daille. Il est fâcheux pour nous , que nous ne
» puissions pas vous la présenter avant votre dé-
» part ; nous comptons que , dès qu'elle sera
» achevée , vous voudrez bien la recevoir comme
» une marque de la reconnoissance du Corps de

» la Province , & du respectueux attachement
» avec lequel nous sommes ,

M O N S I E U R ,

Vos très-humbles & très-obéissans serviteurs ,
LE MARQUIS DE PIERREFEU ,
JULIEN , THOMASSIN , LA GARDE ,
MICHEL POMIERS , Consuls & Assess-
seurs d'Aix , Procureurs du pays »

R U E D E L A V E R R E R I E .

Les Ordonnances de Charlemagne , de S. Louis , de Charles IV , & de Charles V contre les jeux défendus , font mention des Dez & du Triètrac , & ne parlent point des Cartes : c'est une preuve qu'elles n'ont été connues que postérieurement à ces Ordonnances. Il paroît qu'elles furent inventées vers la fin du règne de Charles V , attendu qu'il en est fait mention dans la chronique de *petit Jehan de Saintré* , lorsqu'il étoit Page de ce Prince. Un Peintre qui demouroit dans cette rue de la Verrerie , nommé Jacquemin Gringonneur , en fut l'inventeur. On lit dans un compte de Charles Poupart , (1) Argentier de Charles VI , *donné cinquante-six*

(1) Surintendant des Finances.

sols parisis à Jacquemin Gringonneur, Peintre, pour trois jeux de cartes à or & à diverses couleurs (1), de plusieurs devises, pour porter devers ledit Seigneur Roi, pour son (2) ébattement.

On joue, dit M. de Croufaz, pour se débarrasser de la conversation des fots : il y a donc bien des fots ! Il y a aussi bien des excommuniés ! Le Concile de Mayence, tenu en 813 (3), sépare de la Communion des Fideles, les Ecclésiastiques & les Laïques qui joueront aux jeux de hazard.

L'avidité du gain nous a rendu plus polis que nos Ancêtres : ils ne jouoient point sur leur parole ; & lorsqu'on n'avoit point d'argent pour payer à la fin du jeu, on étoit obligé de donner des nantifsemens pour la somme qu'on devoit. *En 1368, le Duc de Bourgogne (4), dit le Laboureur, ayant perdu soixante francs à la paume contre le Duc de Bourbon, Messire Guillaume de Lion & Messire Gui de la Trimouille, leur laissa, faute d'argent, sa ceinture ; laquelle il donna encore depuis en gage au Comte d'Eu pour quatre-vingt francs par lui perdus au même jeu.*

(1) *Registre de la Chambre des Comptes.*

(2) Pendant les intervalles de sa funeste maladie.

(3) *Conc. Mog. Can.* 14.

(4) *Hist. de Philippe de Bourgogne, tome 1, page 54.*

En 1676, on représenta (1), sur le Théâtre de l'Hôtel de Guénégaud, une Comédie de Thomas Corneille, en cinq actes, intitulée : *le Triomphe des Dames*, qui n'a point été imprimée, & dont *le Ballet du Jeu de Piquet* étoit un des Intermèdes. Les quatre Valets parurent d'abord, avec leurs hallebardes, pour faire faire place; ensuite les Rois arrivèrent successivement, donnant la main aux Dames, dont la queue étoit portée par quatre Esclaves: le premier de ces Esclaves représentoit la paume; le second, le Billard; le troisième, les Dez; le quatrième, le Triâtrac. Les Rois, les Dames & les Valets, après avoir formé, par leurs danfes, des tierces & des quatorzes; après s'être rangés, tous les noirs d'un côté, & les rouges de l'autre, finirent par une contre-danse où toutes les couleurs étoient mêlées confusément, & sans suite.

Je crois que cet intermède n'étoit pas nouveau, & qu'il n'étoit que l'esquisse d'un grand Ballet exécuté à la cour de Charles VII, & sur lequel on eut l'idée du Jeu du Piquet, qui certainement ne fut imaginé que vers la fin du règne de ce Prince. Combien de personnes jouent tous les jours à ce jeu, sans en connoître tout le profond mérite!

(1) *Théâtre François*, tome II. page 472.

Une dissertation (1), que je crois du Père Daniel, prouve qu'il est symbolique, allégorique, politique, historique, & qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre & le gouvernement. *As* est un mot latin, qui signifie *une pièce de monnaie, du bien, des richesses*. Les *As* au piquet ont la primauté, même sur les Rois, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre; & que, lorsqu'un Roi n'en a pas, sa puissance est bien foible. Le *Trefle*, herbe si commune dans les prairies, signifie qu'un Général ne doit jamais camper son armée en des lieux où le fourrage peut lui manquer, & où il seroit difficile d'en transporter. Les *Piques* & les *Carreaux* désignent les magasins d'armes qui doivent être toujours bien fournis; les *Carreaux* étoient des espèces de flèches fortes & pesantes qu'on tiroit avec l'arbalète, & qu'on nommoit ainsi, parce que le fer en étoit quarré. Les *Cœurs* représentent le courage des Chefs & des soldats. David, Alexandre, César & Charlemagne sont à la tête des quatre Quadrilles ou couleurs du Piquet, pour signifier que quelque nombreuses & quelque braves que soient les troupes, elles ont besoin de

(1) *Mémoires pour l'Hist. des Sciences & des Beaux-Arts*, ann. 1720.

Généraux aussi prudents que courageux & expérimentés.

Quand on se trouve dans une position fâcheuse, dans un camp défavorable, & dans l'impuissance de disputer la victoire, il faut tâcher que la perte que l'on va faire, soit la plus petite qu'il sera possible : c'est ce qui se pratique au Piquet. Si le fond de notre jeu est mauvais, si les As, les Quintes & les Quatorzes sont contre nous, il faut se précautionner, en tâchant d'avoir le point pour prévenir le pic & le repic : il faut donner des gardes aux Rois & aux Dames, pour éviter le capot.

Sur les cartes des quatre Valets, on lit les noms d'Ogier, de *Lancelot*, deux preux du temps de Charlemagne; de *la Hire* (1) & d'*Hector* (2), deux

(1) Pendant que les Anglois étoient les maîtres de Paris & de la moitié de la France, on prétend que la Hire, à qui Charles VII montrait les apprêts d'un Ballet & demandoit ce qu'il en pensoit, lui répondit : *ma foi, Sire, je pense qu'on ne sauroit perdre plus gaiement un Royaume.* On rapporte de ce même la Hire que, prêt à fondre sur l'ennemi, il se mettoit à genoux, les mains jointes, & faisoit cette prière : *Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour la Hire, autant que tu voudrois que la Hire fît pour toi, s'il étoit Dieu, & que tu fusses la Hire.* Il croyoit avoir bien dévotement prié.

(2) Hector de Galard.

Capitaines de distinction sous le règne de Charles VII. Le titre de *Varlet* étoit anciennement honorable ; & les plus grands Seigneurs le portoient jusqu'à ce qu'ils eussent été faits *Chevaliers*. Les quatre Valets , au Piquet , représentent donc la Noblesse , comme les Dix , les Neufs , les Huits & les Septs désignent les foldars.

L'anagramme d'*Argine* , nom de la Dame de Treffe , est *Regina* : c'étoit la Reine , Marie d'Anjou , femme de Charles VII. La belle *Rachel* , Dame de Carreau , c'étoit *Agnès Sorel*. La Pucelle d'Orléans étoit représentée par la chaste & guerrière *Pallas* , Dame de Pique ; & Isabeau de Bavière par *Judith* , Dame de Cœur : ce n'est pas la Judith de l'Ancien-Testament , mais l'Impératrice Judith , femme de Louis-le-Débonnaire , qu'on avoit accusée d'être très-galante , qui causa tant de troubles dans l'État , & dont la vie par conséquent avoit beaucoup de rapport avec celle d'Isabeau de Bavière.

Il est aisé de reconnoître Charles VII sous le nom de *David* , donné au Roi de Pique. David , après avoir été long-tems persécuté par Saül son beau-père , parvint à la Couronne de Judée ; mais , au milieu de ses prospérités , il eut le chagrin de voir son fils Absalon se révolter contre lui : Charles VII , après avoir été déshérité & proscrit par Char-

les VI son père , reconquit glorieusement son Royaume; mais les dernières années de sa vie furent troublées par l'esprit inquiet & le mauvais caractère de son fils (depuis Louis XI) qui osa lui faire la guerre , & qui fut même la cause de sa mort.

On voit qu'un jeu de cartes , à la faveur d'un commentaire, peut s'attirer autant de considération, que bien des Auteurs Grecs & Latins.

P L A C E D E S V I C T O I R E S .

L'Abbé de Choisi dit (1) que le Maréchal de la Feuillade avoit dessein d'acheter une cave dans l'Eglise des Petits-Pères , & qu'il prétendoit la pousser sous terre jusqu'au milieu de cette Place , afin de se faire enterrer précisément sous la Statue de Louis XIV. Je fais que le Maréchal de la Feuillade n'avoit pas mérité , par des actions & des victoires signalées , d'avoir un tombeau à S. Denis , comme Duguesclin & Turenne; mais il n'étoit pas aussi de ces Courtisans inutiles à l'État , qu'on devroit enterrer au pied de la Statue de leur Maître , dans la Place publique Consacrée à l'idole qu'ils ont encensée & peu servie. La plaisanterie de l'Abbé de Choisi est de ces traits qui tombent à faux ,

(1) *Mémoires* , liv. V.

& qui ne font tort qu'à l'Écrivain, dont ils décelent la malignité.

A B B A Y E D E S A I N T - V I C T O R.

Petrus eram quem petra tegit :

Je m'appelois Pietre ; une pierre me couvre.

On ne peut pas douter que cette Epitaphe de Pierre Camestor, qu'on lit & qu'on a conservée dans l'Eglise de l'Abbaye de S. Victor, ne fût choisie & admirée par les Religieux de ce temps-là, & que l'Epitaphe de Nicolas Clemengis, dans l'Eglise du Collège de Navarre, ne parût aussi très-ingénieuse aux Professeurs de ce célèbre Collège :

Qui lampas fuit Ecclesia, sub lampade jacet :

Qui fut la lampe de l'Eglise, gît sous la lampe.

Parce que ce fameux Docteur fut enterré dans le chœur, sous la lampe.

R U E D E S V I E I L L E S - É T U V E S.

L'usage des Étuves étoit anciennement aussi commun en France, même parmi le peuple, qu'il l'est & l'a toujours été dans la Grèce & dans l'Asie: on y alloit presque tous les jours (1). Saint Rigobert fit bâtir des bains pour les Chanoines de

(1) *Bollandus, tomus 1, Januarii, page 165.*

son Église, & leur fournissoit le bois pour chauffer l'eau. Grégoire de Tours (1) parle de Religieuses qui avoient quitté leur Couvent, parce qu'on s'y comportoit dans le bain avec peu de modestie. Le Pape Adrien I recommandoit au Clergé de chaque Paroisse, d'aller se baigner processionnellement tous les Jendis, en chantant des Pseaumes.

Il paroît que les personnes que l'on prioit à dîner ou à souper, étoient en même-tems invitées à se baigner. *Le Roi & la Reine*, dit la Chronique de Louis XI, *firent de grandes* (2) *chères dans plusieurs Hôtels de leurs Serviteurs & Officiers de Paris ; entr'autres, le dixième de Septembre, mil quatre cent soixante-sept, la Reine, accompagnée de Madame de Bourbon, de Mademoiselle* (3) *Bonne de Savoye sa sœur, & de plusieurs autres Dames, soupa en l'Hôtel de* (4) *Maître Jean Dauvet, Premier Président en Parlement, où elles furent*

(1) *Grég. Tur. Hist. liv. 10, chap. 10.*

(2) Grands festins.

(3) On n'appeloit que *Mademoiselle*, la femme même d'un Prince, jusqu'à ce qu'il eût été fait Chevalier.

(4) On appeloit un Chevalier *Messire* ou *Monseigneur*. Le Parlement n'étoit originairement composé que de Chevaliers, d'où lui est resté la qualification de *Nosseigneurs de Parlement*. Quand les gens de loi commencèrent à y prendre séance vers 1360, on ne les appeloit que *Maîtres*, fussent-ils Présidens & même Premiers-Présidens.

reçues & festoyées très-noblement ; & on y fit quatre beaux Bains , richement ornés , croyant que la Reine s'y baigneroit ; ce qu'elle ne fit pas , se sentant un peu mal disposée , & aussi parce que le temps étoit dangereux ; & en l'un desdits Bains se baignèrent Madame de Bourbon & Mademoiselle de Savoye ; & dans l'autre Bain , à côté , se baignèrent Madame de Monglat & Perrette de Châlon , bourgeoise de Paris.... Le mois suivant , le Roi soupa à l'Hôtel du Sire Denis Hesselin , son Panetier , où il fit grande chère , & y trouva trois beaux bains , richement tendus , pour y prendre son plaisir de se baigner ; ce qu'il ne fit pas , parce qu'il étoit enrhumé , & qu'aussi le temps étoit dangereux.

La cérémonie du Bain étoit une de celles qu'on observoit le plus exactement à la réception d'un Chevalier. « Quand un *Ecuyer* (1) viendra à la » Cour pour recevoir l'Ordre de Chevalerie , il sera » très-noblement reçu par les Officiers de la Cour... » Deux *Ecuyers d'honneur* , sages & bien instruits » en courtoisies & nourritures , & au fait de la » Chevalerie , feront chargés de tout ce qui regardera ledit *Ecuyer*. ... Ils enverront chercher le » barbier , & accommoderont un Bain avec de la

(1) *Glossaire de Ducange , tome 2 , page 357.*

» toile en-dedans & en-dehors de la cuve; & la
» barbe & les cheveux de l'*Ecuyer* feront faits &
» coupés en rond.... Le Roi commandera à son
» Chambellan de mener dans la chambre de l'*E-*
» *cuyer* les plus gentils & les plus sages Chevaliers
» qui feront présens, pour qu'ils lui enseignent
» l'ordre & le fait de la Chevalerie; & les Ménest-
» riers marcheront devant lesdits Chevaliers,
» chantant, dansant & s'ébattant jusqu'à la porte
» de la chambre dudit *Ecuyer*; & quand les
» *Ecuyers d'honneur* entendront les Ménestriers,
» ils dépouilleront l'*Ecuyer*, & le mettront tout nud
» dans le bain.... & le premier des Chevaliers
» s'agenouillera par-devant la cuve, en lui disant
» en secret: Sire, à grand honneur est pour vous
» ce Bain; & puis lui enseignera le fait de la Che-
» valerie le mieux qu'il pourra; ensuite il lui mettra
» de l'eau du Bain sur l'épaule, & feront de même,
» l'un après l'autre, les autres Chevaliers ».

Charles VI, voulant faire *Chevaliers* Louis & Charles d'Anjou, ces deux Princes, dit la Chronique, parurent d'abord comme de simples *Ecuyers*, n'étant vêtus que d'une longue tunique de drap gris-brun sans aucun ornement. On les mena dans la chambre où leurs Bains étoient préparés; ils s'y plongèrent; on leur donna ensuite l'habit de Che-

valier, de soie vermeille (1), fourré de *menu-vair* (2); la robe traînante, avec le manteau fait en manière de chappe. Après le souper, on les conduisit à l'Eglise pour y passer la nuit en prières, selon la coutume. Le lendemain matin, le Roi, revêtu du manteau Royal, entra dans l'Eglise, précédé de deux Ecuyers qui portoient deux épées nues, la garde en-haut, & d'où pendoient deux paires d'éperons d'or. Après la Messe, qui fut célébrée par l'Evêque d'Auxerre, les deux jeunes Princes se mirent à genoux devant le Roi; il leur donna l'accolade & leur ceignit le baudrier de Chevalerie; le Sire de Chauvigni leur chauffa les éperons; & l'Evêque leur donna sa bénédiction.

Pendant le repas, dit une ancienne Ordonnance, le nouveau Chevalier ne mangera, ni ne boira, ni ne se remuera, ni ne regardera çà & là, non plus qu'une nouvelle mariée.

Il y avoit en Angleterre un Ordre de Chevaliers du Bain. Le nouveau Chevalier, le jour de sa réception, dînoit avec le Roi. Lorsqu'on sortoit de table, le Chef de cuisine entroit, & , lui montrant son grand couteau, le menaçoit de lui couper ignominieusement les éperons, s'il n'étoit pas fidèle au serment qu'il venoit de faire.

(1) Cramoisi.

(2) Petit-gris.

RUE VIVIENNE.

En 1628, un Jardinier, fouillant la terre pour déraciner un arbre dans l'endroit où se tient aujourd'hui *la Bourse*, y trouva neuf cuirasses qui avoient été faites pour des femmes; on n'en pouvoit pas douter à la façon dont elles étoient relevées en bosse, & arrondies sur l'un & l'autre côté de l'estomac. Quelles étoient ces Héroïnes, & dans quel siècle vivoient-elles? c'est ce que je n'ai pu découvrir; j'ai seulement trouvé (1) dans Mézeray, année 1147, à l'article de la Croisade prêchée par S. Bernard, que *plusieurs femmes ne se contentèrent pas de prendre la croix, mais qu'elles prirent aussi les armes pour la défendre, & composèrent des escadrons de leur sexe, rendant croyable tout ce qu'on a dit des prouesses des Amazones.*

Les François, lorsqu'ils conquièrent les Gaules, n'avoient pour toute arme défensive que le bouclier. *La supériorité du nombre peut les accabler, mais ne les étonne jamais*, dit Sidonius Apollinaris (2); *le fier courage qui les animoit, est encore peint sur leur front, même après la mort.... Leurs habits sont courts & leur serrent la taille, ajoute-t-il; ils vont*

(1) *Histoire de France*, t. 2, p. 98.

(2) *Sidonius Apollinar. Paneg.*

au combat la tête nue ; & la vitesse avec laquelle ils fondent sur leur ennemi , semble égaler celle du javelot qu'ils ont lancé. Ce ne fut que sous le règne des fils de Clovis, qu'ils s'accoutumèrent à porter le casque & la cuirasse , comme les Romains & les Gaulois qu'ils avoient subjugués. Les Seigneurs de certains fiefs , sous la seconde race , & tous les Chevaliers , sous la troisième , portoient un plastron de fer (1) ; sur ce plastron , le (2) *gobisson* ; sur le gobisson , le (3) *haubert* ; & sur le haubert , la (4) *cote-d'armes*. Je ne fais pas si ce *harnois* étoit plus pesant & plus incommode , comme le prétend

(1) Milice Française, tome 1 , page 396.

(2) Le *gobisson* ou *gambesson*, espèce de pourpoint de taffetas rembourré de laine , & piqué : il servoit à rompre l'effort du coup de lance qui , sans percer le haubert , auroit pu faire des contusions.

(3) Le *haubert* ou la *jacques-de-mailles* , tunique faite de petits anneaux de fer , à laquelle on accrochoit les chausses , qui étoient aussi faites de pareils anneaux , & qui couvroient la jambe. Le *heaulme* garantissoit la tête , le visage & le chignon du cou. On appeloit *visière du heaulme* une petite grille qu'on pouvoit relever pendant le combat pour prendre l'air. Dans les Tournois , les épées étoient larges de quatre doigts , afin qu'elles ne pussent pas passer à travers les trous de cette grille.

(4) La *cote-d'armes* étoit du drap le plus fin , & quelquefois d'étoffe d'or ou d'argent ; on y mettoit ses armoiries : elle étoit faite comme la soubreveste des Mousquetaires.

le P. Daniel, que l'armure complete de fer qui commença d'être en usage sous le règne de Philippe-le-Bel, & (1) qui couvroit l'Homme d'Armes depuis la tête jusqu'aux pieds; mais je crois qu'en se rendant presque invulnérable par l'une & l'autre façon de s'armer, on s'exposoit en même-temps à une mort cruelle, par la difficulté de se relever, lorsqu'on étoit renversé de cheval: il paroît qu'alors on se tuoit moins qu'on ne s'affommoit. *Nous avons*, dit Philippe de Comines, en parlant de la bataille de Fournoue, *grande sequelle de (2) valets & de serviteurs, qui tous étoient à l'environ de ces Hommes d'Armes Italiens, & en tuèrent la plupart; presque tous ces valets avoient haches à couper bois, dont ils rompoient les visières des armets, & leur en donnoient de grands coups sur la tête; car ces Hommes d'Armes étoient bien mal aisés à tuer, tant*

(1) En 1638, M. Desnoyers, Secrétaire d'État, écrivit au Maréchal de Châtillon: « Le Roi desire que vous fassiez
» distribuer, par Messieurs les Intendans, à la Cavalerie
» Françoisse, les armes qui sont à Montreuil; & que vous
» obligiez les Cavaliers à les porter, sous peine d'être dégra-
» dés de noblesse: c'est à vous, Monsieur, & à M. le Maré-
» chal de la Fosse, à leur faire connoître combien il im-
» porte à l'État & à leur propre conservation, de n'aller pas
» tous les jours combattre, en pourpoint, des ennemis armés
» depuis les pieds jusqu'à la tête ».

(2) Fantassins qui accompagnoient l'Homme d'Armes.

étoient fortement armés , & ne vis tuer nul où il n'y eût trois ou quatre hommes à l'environ. Quel horrible droit de la guerre ! Hélas ! dit Charron , on choisit les ténèbres , on se cache , on ne se livre qu'à la dérobée au plaisir de produire son semblable ; au lieu qu'on le détruit en plein jour , en sonnant la trompette , en remplissant l'air de fanfares ! Il n'est pas honnête , ajoute-t-il , de s'entretenir de certaines choses , tandis qu'on parle avec orgueil d'un sabre & d'une pique ; ce qui sert à tuer l'homme , est une marque de noblesse ; on dore , on enrichit une épée , on s'en pare.... Le Philosophe Charron , répond gravement un Critique , voudroit-il donc qu'on étalât publiquement & qu'on ornât de rubans & de perles , ce que la pudeur oblige de cacher ?

R U E D E L' U N I V E R S I T É.

Ainsi nommée , parce qu'elle est bâtie sur un fonds appartenant à l'Université , & qu'on appeloit le *Pré-aux-Clercs*.

Anciennement l'Université étoit très-puissante dans l'État. Dès qu'il lui sembloit qu'on donnoit quelque atteinte à ses privilèges , elle fermoit ses Ecoles. Les Prédicateurs , devenant tout-à-coup enrhumés , cessoient de prêcher ; & les Médecins abandonnoient leurs malades. Le peuple se plaignoit

& crioit ; la Cour étoit obligée de céder & de satisfaire l'Université.

L'Université de Paris a cela de commun avec les plus illustres familles , que son origine se perd dans l'obscurité des temps. Les premiers monumens qui parlent de son existence , ne nous disent pas d'où elle la tient. Elle s'est flattée que Charlemagne étoit son père , non simplement comme père & restaurateur des Lettres , mais comme vrai fondateur. Tout le monde le croyoit avec elle ; & nos Rois supposent la chose incontestable dans plusieurs de leurs Ordonnances. Une possession si longue & des titres si respectables, n'ont pu mettre cette opinion à l'abri de la critique. Etienne Pasquier , peu touché des droits de la prescription , a osé combattre un sentiment cher , & déjà consacré par plusieurs siècles : il falloit que ses armes fussent de bonne trempe ; car l'idole a été abandonnée.

Mais en accordant que l'Université , prise pour un Corps , ayant son Chef , ses Magistrats , ses Loix , ses Privilèges , ne va pas jusqu'à Charlemagne , on s'est réservé la consolation de l'y faire remonter , du moins comme Ecole , par une succession constante de Maîtres & de Disciples , dont la mémoire nous a été conservée depuis Alcuin , chef de l'École du Palais de ce Prince , jusqu'à Guillaume de Champeaux , Maître d'Abailard.

Charlemagne fit venir un si grand nombre de Savans étrangers pour illustrer son École, que cette multitude n'embarassoit pas seulement le Palais, mais qu'elle sembloit être à charge à tout le Royaume, sans doute par les frais immenses qu'il en coûtoit pour les voyages & les appointemens. C'étoit une nouvelle Athènes, dit Alcuin, autant au-dessus de l'ancienne, que la doctrine de Jésus-Christ est au-dessus de celle de Platon. Toutes les études se rapportoient à la Religion qui les sanctifioit : le but de la Grammaire étoit de mieux lire l'Écriture-Sainte, & de la transcrire plus correctement : celui de la Rhétorique & de la Dialectique, d'entendre les Pères & de réfuter les hérésies : celui de la Musique, de pouvoir chanter dans les Églises ; car alors on étoit Musicien, quand on savoit le plain-chant. On y enseignoit encore l'Arithmétique, la Géométrie & l'Astronomie ; & toutes ces Sciences composoient les Arts Libéraux, qu'on appeloit *Trivium*, Carrefour à trois rues ; parce que ces connoissances n'étoient que des moyens pour arriver à de plus sublimes.

Tel étoit l'esprit de Charlemagne, qui, par imitation de l'Évangile, donnoit un air de Jugement dernier à l'examen qu'il faisoit lui-même des Écoliers. Il mettoit les bons à sa droite, & à sa gau-

che les paresseux , » qui , dit le Moine de Saint » Gal , étoient tous les enfans des Nobles ». Il disoit aux premiers : puisque vous avez été fidèles à mes ordres , je vous donnerai les Evêchés & les Abbayes les plus considérables de mon Royaume ; & aux autres : si vous ne regagnez , par le travail , ce que vous a fait perdre votre négligence , jamais vous n'obtiendrez la moindre faveur. Ce Prince ne souhaitoit d'avoir dans ses États , ni des Cicéron , ni des Virgile , mais bien des Jérôme & des Augustin.

Il est incertain si cette École avoit alors une résidence fixe dans la Capitale , ou si elle suivoit la Cour. On fait seulement qu'elle changea de nom , & que l'École Palatine fut appelée l'École de Paris ; mais elle n'eut une forme réglée & constante , que dans le douzième siècle ; ce fut alors que commença sa grande célébrité. Les Humanités y furent portées à une perfection qui passa les siècles précédens ; la Dialectique y fut cultivée ; l'enseignement de la Théologie s'y forma d'une façon stable , en prenant pour texte le Livre de Pierre Lombard. On y enseigna le Droit Canon & le Droit Civil ; la Médecine , peu étudiée jusqu'alors , s'y établit , s'y anima ; & cette École acquit un Gouvernement , un Chef , des Loix , des Privilèges , &c. c'est-à-

dire, qu'elle devint dès-lors ce que nous appelons aujourd'hui l'*Université*.

Parmi certains usages singuliers de ce Corps célèbre, il y en a un, dont peu d'Auteurs ont fait mention, & qui regarde les Étudiants nouveaux venus, autrement dits les *Béjaunes*. Ils avoient à leur tête un Intendant ou Supérieur, qu'on appelloit le Chapelin, Abbé des Béjaunes. Il devoit s'acquitter de deux fonctions le jour des Innocens. Le matin il montoit sur un Ane, & conduisoit les Béjaunes en procession par toute la ville; l'après-dîner il les rassembloit tous dans un même lieu, & là, avec de grands sceaux d'eau, il faisoit sur eux une asperfusion très-abondante : c'étoit comme un baptême qui les faisoit enfans de l'Université.

Dans ces temps éloignés, c'étoit moins par les Réglemens de nos Rois, que par des Bulles des Souverains Pontifes, que se formoit & se gouvernoit l'Université de Paris : on est étonné de voir des Papes entrer dans des détails à peine dignes d'occuper un Lieutenant de Police. Comme il n'y avoit alors aucun Collège pour les Séculiers, les Écoliers étoient obligés de se loger

dans des maisons bourgeoises. Les Propriétaires vouloient louer cher , & les Écoliers être logés à bon marché. Il fut donc ordonné par une Bulle de Grégoire IX , que le prix des loyers seroit taxé ; & le Souverain Pontife nomma les Commissaires qui devoient présider à cette estimation. Il arrivoit souvent qu'au premier étage étoient des Écoliers , & en bas des lieux de débauche ; c'est ce qui occasionna la fondation des Colléges , pour réunir sous un même toit , & sous l'autorité d'un Maître commun , les jeunes Étudiants d'un même Pays ou d'un même Ordre.

Les premiers Colléges établis à Paris , ont été fondés pour des Religieux. Un des plus anciens est celui des Dominicains de la rue Saint-Jacques , dont l'établissement est dû à un Membre de l'Université. Jean de Saint-Quentin , savant & vertueux personnage , Théologien & Médecin en même-temps , avoit une maison qui servoit à loger les Pèlerins , & à laquelle , par cette raison , on avoit donné le nom de Saint-Jacques ; il la donna aux Dominicains , qui prirent de - là celui de Jacobins. Non content d'en être le bienfaiteur , Saint-Quentin voulut encore en porter l'habit. Un jour qu'il prêchoit sur la pauvreté Évangélique , pour en donner lui-même l'exemple , il descendit subi-

tement de la Chaire , alla se vêtir de la robe de Saint-Dominique, & revint en ce nouvel appareil achever son Sermon.

Les Religieux de Saint François s'établirent à Paris , à-peu-près vers le même-temps; & ces deux Ordres , sous le nom de Religieux Mendians, eurent des contestations très-vives & très-longues avec l'Université. Ils avoient établi chez eux des Chaires de Théologie , qui furent remplies par Albert-le-Grand , Saint Thomas d'Aquin , Saint Bonaventure , & les plus grands hommes de leur Ordre. La réputation des Maîtres attira un si grand nombre d'Auditeurs, que l'Université, s'alarmant de ces succès, ne vouloit ni leur permettre d'enseigner, ni les recevoir dans son Corps. Le Pape & le Roi protégeoient les Religieux. Saint Louis disoit que, s'il pouvoit se partager en deux , il donneroit une moitié de lui-même à chacun de ces deux Ordres. Auprès d'un Monarque ainsi disposé, l'Université ne devoit pas se promettre un grand avantage. Saint Thomas & Saint Bonaventure reçurent l'honneur du Doctorat; & l'Université fut contrainte d'admettre dans son Corps , non-seulement les deux Ordres qu'elle vouloit exclure , mais encore tous les Religieux qui avoient des Colléges fondés à Paris.

Philippe-Auguste donna un Diplôme pour soustraire les Écoliers de Paris à la Jurisdiction séculière. Voici quelle en fut l'occasion. Dans une émeute arrivée entre les Écoliers & les Bourgeois, Thomas, Prévôt de Paris, prit le parti des derniers ; & s'étant mis à la tête de la populace armée, le combat devint sanglant. Les Maîtres de l'Université portèrent leurs plaintes au Roi, qui fit arrêter le Prévôt & quelques-uns de ses complices. On les condamna à une prison perpétuelle, à moins que les Écoliers n'intercédaissent en leur faveur. L'Université demanda qu'ils fussent amenés dans ses Écoles, pour y recevoir le fouet, comme des Écoliers punissables : les gens de Collège ne connoissent point d'autre châtiment. Le Roi rejeta cette demande ridicule & indécente, disant que c'étoit à lui seul qu'il appartenoit de punir des criminels qui avoient blessé les Loix du Royaume.

Ce même Monarque prit des précautions singulières pour la sûreté des Écoliers. Il ordonna que tous les Bourgeois de Paris feroient serment que s'ils voyoient un Écolier maltraité par un Laïque, ils livreroient ce dernier à la Justice Royale. Il voulut aussi que, pour quelque forfait que ce pût être, il ne fût pas permis au Juge Laïque d'ar-
rêter

rêter aucun Étudiant , à moins que ce ne fût pour le remettre sur le champ entre les mains du Juge Ecclésiastique. Enfin , il fut réglé que chaque Prévôt de Paris , en entrant en charge , jureroit d'observer ces Réglemens dans une Assemblée des Écoles convoquée à cet effet. L'Université conserve encore ce Diplôme , qui fut confirmé par les Successeurs de Philippe - Auguste , & n'a jamais été aboli.

Deux Écoliers de l'Université , tous deux Clercs , étoient coupables de meurtres & de vols sur les grands chemins. Le Prévôt de Paris , Guillaume de Tignonville , les fit arrêter. L'Université les réclama , prétendant que cette affaire devoit être portée devant la Justice Ecclésiastique. Le Prévôt , sans s'embarasser de ces oppositions , alla toujours en avant , & fit pendre les deux Criminels. L'Université fit cesser tous ses exercices ; & pendant plus de quatre mois , il n'y eut dans Paris , ni leçons , ni sermons , pas même le jour de Pâques. Comme le Conseil du Roi ne se laissoit pas ébranler , elle protesta qu'elle abandonneroit le Royaume , & iroit s'établir dans les Pays Étrangers , où l'on respecteroit ses privilèges : cette menace fit impression. Le Prévôt fut condamné à détacher du gibet les deux Écoliers , après les avoir baïsés

fur la bouche. Il les fit mettre sur un charriot couvert de drap noir , & marcha à la suite , accompagné de ses Sergens & Archers , des Cûrés de Paris & des Religieux. Il conduisit ainsi les corps , premièrement au Parvis de Notre-Dame , pour les présenter à l'Évêque , & de-là aux Mathurins , où le Recteur de l'Université , les ayant reçus de ses mains , les fit inhumer honorablement. Le Prévôt de Paris fut destitué de sa charge ; mais ayant été nommé par le Roi Premier Président de la Chambre des Comptes , moyennant le pardon qu'il vint demander à l'Université assemblée , il obtint qu'elle ne s'opposeroit point à son installation. On voit encore aujourd'hui , dans le Cloître des Mathurins , l'építaphe de ces Écoliers assassins & voleurs , avec le récit abrégé de leur supplice , & de la réparation qui en fut ordonnée.

Pendant plus de quatre siècles , les Prévôts de Paris ont prêté le ferment prescrit. Cette cérémonie ne leur étoit point agréable ; & souvent il falloit les y contraindre. L'Université a paru oublier un droit qui lui est assez inutile , depuis que les Prévôts de Paris n'ont plus que l'ombre de leur ancien pouvoir.

Le trait suivant peut faire voir combien son crédit étoit déchu sous le règne de Henri II. Dans

une sédition excitée par des Écoliers sur le Pré-aux-Clercs , le Parlement fit arrêter le plus coupable & le fit pendre. L'Université eut beau réclamer le Diplôme de Philippe-Auguste : le Roi approuva la conduite du Parlement ; & , malgré un discours très-éloquent du fameux Ramus , le Prince menaça d'envoyer des troupes pour mettre l'Université à la raison. Elle eut ordre d'interrompre ses leçons & de fermer ses Classes ; ce qu'elle fit sans oser murmurer. Autrefois , pour se faire rendre justice , c'étoit elle-même qui interrompoit ses leçons & les prédications de ses Théologiens ; ici , c'est par forme de punition , que l'on impose silence à ses Professeurs. Ce changement , arrivé dans son pouvoir , montre le caractère & l'esprit des différens siècles.

En 1315 , un Particulier du Fauxbourg Saint-Germain s'avisa d'ensemencer une partie du Pré-aux-Clercs , appartenante à l'Université. Le Recteur fit assembler toutes les Facultés , pour délibérer sur cette entreprise. Il fut résolu que l'Université se feroit justice elle-même , en arrachant le bled semé sur son terrain. Cette grave délibération fut exécutée dès le moment même. Le Recteur , à la tête de sa Compagnie & des Écoliers , se transporta sur le lieu ; & le bled fut arraché.

Un Prédicateur Cordelier dit un jour dans un Sermon : « Priez pour l'Université, & pour le Chancelier qui en est le Chef ». L'Université prit feu, & obligea le Cordelier à se rétracter. Il fallut que dans un autre Sermon le Moine déclarât expressément qu'il s'étoit trompé, & que le Chancelier n'étoit Chef ni de l'Université, ni d'aucune Faculté.

Tout le monde fait que les Écoliers de l'Université de Paris célèbrent entre eux une Fête fort ancienne, qu'ils appellent le *Landit* ; mais on ignore peut-être l'étymologie de ce mot, & l'origine de cette Fête. Le mot latin *Indictum*, signifioit, au douzième siècle, un jour & un lieu indiqués pour quelque assemblée du Peuple. Ce mot a souffert deux altérations dans notre langue : l'*I* fut d'abord changé en *E*, ensuite en *A* : on a prononcé l'*Indiêt*, l'*Endiêt*, & ensuite *Landit*. Ce dernier mot signifie donc la même chose que le premier ; c'est-à-dire, un lieu où l'on s'assembloit par ordre ou avec la permission du Prince. Lorsqu'on eut apporté en France du bois de la vraie Croix, l'Évêque de Paris, pour satisfaire la piété des Fidèles de son Diocèse, qui souhaitoient voir cette précieuse Relique, établit un *Indiêt* annuel dans la plaine de Saint-Denis, n'y ayant pas d'emplacement assez

vaſte dans la ville , pour contenir tant de monde. Le Clergé y alloit en proceſſion ; l'Évêque y prêchoit , & y donnoit la bénédiction au Peuple. L'Univerſité de Paris , ayant pris une certaine forme , ſ'y rendit pareillement avec ſon Recteur , de même que le Parlement , lorsqu'il fut rendu ſédentaire. L'endroit étoit ſec & aride ; car il n'y avoit ni ruiſſeau , ni fontaine ; on fut donc obligé d'y apporter des rafraîchiſſemens. Peu-à-peu il ſ'y forma une Foire ; elle fut continuée durant plufieurs jours , & devint bientôt fameuſe. Comme le parchemin étoit alors la matière dont on ſe ſervoit le plus communément pour écrire , il ſ'en faiſoit un débit conſidérable à cette Foire. Le Recteur de l'Univerſité alloit lui-même acheter ce qu'il lui en falloit pour lui & pour tous ſes Collèges ; & il n'étoit pas permis d'en vendre aux Marchands de Paris , avant qu'il en eût fait ſa proviſion. Cette proceſſion du Recteur à la Foire du Landit , procura aux Étudians quelques jours de vacances. Tous voulurent eſcorter le Chef de l'Univerſité. Les Régens & les Écoliers ſe trouvoient à cheval dans la Place de Sainte-Geneviève ; de-là ils marchaient en ordre juſqu'aux champs du Landit. Cette longue cavalcade ſe terminoit rarement ſans effuſion de ſang. Malgré la vigilance de leurs Maîtres , ces jeunes gens , après avoir dîné ,

se querelloient & en venoient aux mains. Outre ces petites guerres, le Landit étoit encore sujet à d'autres inconvéniens. Plusieurs vagabonds, domestiques & gens sans aveu se joignoient au cortège de l'Université : les filles & les femmes, en habit de garçons, s'y mêloient aussi, & y caufoient des désordres. Il fallut plusieurs Arrêts du Parlement pour y remédier ; encore ne vint-on à bout de les faire cesser entièrement, que lorsqu'on eut transféré cette Foire célèbre, du milieu de la plaine, dans la ville même de Saint-Denis. Le temps de la Ligue qui survint, & l'inutilité d'aller acheter des parchemins, depuis que le papier étoit devenu commun, contribuèrent aussi beaucoup à l'abolissement du Landit. Le nom cependant en est resté ; & l'on appelle ainsi le congé que prend encore l'Université, le lundi après la Saint Barnabé.

Jusqu'au règne de Louis XV, les Étudiants avoient payé leurs Professeurs. M. le Duc d'Orléans, Régent, dont le génie embrassoit toutes les parties du Gouvernement, sentit les inconvéniens d'une rétribution qui énerroit la discipline en affoiblissant l'autorité, & y remédia.

L'Université de Paris étant autrefois la seule dans le Royaume, les Écoliers y venoient en foule

de toutes les parties de la France, & même de l'Europe. Leurs besoins continuels demandoient une correspondance entre les Provinces & la Capitale; & l'Université, pour lier cette correspondance, établit des Postes & des Messageries, dont elle ne tiroit qu'un léger profit. Les fonds ne suffisant pas pour payer les Professeurs, la première résolution qui fut prise, fut de leur assigner, sur le Trésor Royal, une pension de cent mille livres; mais M. Coffin, qui étoit alors Recteur de l'Université, représenta qu'elle ne pouvoit ni renoncer à son ancien droit sur les Messageries, ni accepter un revenu fixe, de peur que, si, comme il étoit déjà arrivé, l'or & l'argent devenoient plus communs, ayant toujours la même somme, elle n'eût pas toujours la même valeur; qu'il seroit plus équitable de lui donner une partie certaine & déterminée de l'argent que les Fermiers des Postes rendoient annuellement au Roi; que cette quotité suivroit les temps dans une juste proportion, & produiroit toujours un revenu suffisant pour l'entretien des Professeurs. On suivit ce projet comme le plus raisonnable; & il fut arrêté que l'Université auroit le vingt-huitième effectif du prix du bail général des Postes & Messageries de France. Le Parlement enregistra les Lettres-Patentes sur le requisitoire de M^r oli

de Fleuri, Procureur-Général, qui dit qu'il apportoit à la Cour des lettres très-glorieuses au jeune Roi, & très-avantageuses au Royaume.

M. Coffin fit dans cette occasion une infinité de remerciemens, de harangues & de mandemens François & Latins. Il y en a au Roi, à M. le Duc d'Orléans, à M. d'Argenson, à M. Fagon, aux Premiers Présidens du Parlement, de la Chambre des Comptes, de la Cour des Aides, du Grand-Conseil, à tous les Chefs des autres Tribunaux, à l'Archevêque de Paris, à l'Université, au Public. L'Université fit chanter le *Te Deum* à Saint-Roch. La procession étoit la plus nombreuse qu'on eût vue jusqu'alors; & ce qui en releva singulièrement l'éclat, c'est que le Roi lui-même, placé à une fenêtre du pavillon des Tuileries qui regarde le Pont Royal, voulut être du nombre des Spectateurs. Enfin M. Rollin célébra l'établissement de l'Instruction gratuite, par un Discours qu'il fit au nom de l'Université. La Poésie se joignit à l'Éloquence; & l'on fut inondé d'un déluge de vers sur ce grand événement.

RUE ZACHARIE

Il n'y a pas long-temps qu'on voyoit encore sur la porte de la maison qui fait le coin de cette

rue & de la rue Saint-Severin, une pierre de deux pieds en quarré, où l'on avoit gravé différentes figures; les principales étoient celles d'un homme renversé de cheval, & d'un autre à qui une Dame mettoit sur la tête un *chapeau de roses* (1). On lisoit au haut ces mots, *au vaillant Clary*; & au bas, *en dépit de l'envie*. C'étoit un monument que la sœur de Guillaume Fouquet, Écuyer de la Reine Isabeau de Bavière, osa faire mettre sur sa maison, à la gloire du Sire de Clary, son parent, dans le temps que la Cour, irritée du combat de ce brave homme contre Courtenay, le poursuivoit & vouloit le faire périr sur un échafaud. Pierre de Courtenay, Chevalier Anglois & Favori de son Maître, étoit venu à Paris pour défier à la lance & l'épée, Guy de la Trimouille, Porte-Oriflamme; uniquement parce que la Trimouille passoit pour un des hommes de France des plus braves & des plus adroits. Lorsqu'ils eurent rompu plusieurs lances l'un contre l'autre, en présence de toute la Cour, le Roi ne voulut pas permettre qu'ils se battissent à l'épée, puisqu'il n'y avoit entre eux qu'une émulation de gloire, & qu'aucun

(1) C'étoit le prix que le *servant d'Amour* recevoit de sa très-honorée Dame, dont les blanches mains le posoient sur son chef.

fujet de querelle ne leur avoit mis les armes à la main. Courtenay, en s'en retournant, passa chez la Comtesse de Saint-Pol, sœur du Roi d'Angleterre; il y répéta plusieurs fois qu'aucun François n'avoit osé s'éprouver contre lui. *Le Sire de Clary*, dit la Chronique de Saint-Denis, *crut qu'il étoit de son honneur de faire sa querelle de l'injure que ce bravache faisoit à sa Nation* (1), & lui proposa, du consentement même de la Comtesse, le champ-clos pour le lendemain, & s'y porta si vaillamment qu'il le mit hors de combat, tout chargé de coups. Il n'y a personne, ajoute la Chronique, qui n'estime cette action digne d'un parfait Chevalier, & qui ne demeure d'accord qu'il châtia justement l'orgueil de cet Anglois; mais les jugemens de la Cour ne s'accordent pas toujours avec le mérite des personnes : il y a des intérêts particuliers qui en décident tout autrement que le public. *Le Duc de Bourgogne*, qui envioit au Sire de Clary la gloire qu'il avoit enlevée à la Trimouille, son favori, changea l'espèce de l'affaire; il dit que c'étoit un crime impardonnable à un Particulier d'avoir osé prendre une journée (2) sans permission du Roi (3),

(1) *Le Laboureur*, liv. 5, page 111.

(2) Se battre.

(3) Il étoit défendu de se battre sans la permission du Roi, ou des Juges préposés pour connoître si l'on devoit accorder le combat.

& le fit poursuivre avec tant de rigueur , que ce brave Chevalier fut long - temps en peine ; & je l'ai vu chercher sa sûreté tantôt de-çà , tantôt de-là , de crainte que ce qu'il n'avoit entrepris que pour la gloire de l'État , ne fût expié dans son sang comme s'il eût trahi sa Patrie.

Il est bien singulier que les hommes de ce temps-là , qui prenoient tant de précautions contre la mort , en se revêtissant de fer depuis la tête jusqu'aux pieds , courussent le monde pour chercher querelle , & se battre sans sujet , comme la Trimouille & Courtenay.

Il paroît que la formule des cartels de l'ancienne Chevalerie , subsistoit encore du temps de Henri IV. Le fameux Comte d'Essex , qui commandoit les Troupes (1) que la Reine Élisabeth avoit envoyées à ce Prince en 1591 , écrivit à l'Amiral André Villars-Brancas (2) : *si voulez combattre vous-même à cheval ou à pied , je maintiendrai que la querelle du Roi est plus juste que celle de la Ligue (3) ; que je suis meilleur que vous , & que ma Maîtresse est plus belle que la vôtre. Que si vous refusez de vous*

(1) Trois mille Anglois.

(2) Il commandoit dans Rouen ; Henri IV assiégeoit cette Ville.

(3) *Chronolog. Novenaire.*

battre seul (1), j'en menerai vingt avec moi, le moindre desquels sera partie digne d'un Colonel, ou soixante, le moindre étant Capitaine. L'Amiral lui répondit : à l'égard de la conclusion de votre lettre, par laquelle vous voulez maintenir que vous êtes meilleur que moi, je vous dirai que vous en avez menti, & mentirez toutes les fois que vous voudrez le maintenir, aussi-bien que vous mentirez, lorsque vous voudrez dire que la querelle que je soutiens pour la défense de ma Religion, ne soit pas meilleure que celle de ceux qui s'efforcent de la détruire; & quant à la comparaison de votre Maîtresse à la mienne, je veux croire que vous n'êtes pas plus véritable en cet article qu'aux deux autres : toutefois ce n'est pas chose qui me travaille fort pour le présent. Ce défi n'eut pas de suite.

Dans l'ancienne Chevalerie, on faisoit choix d'une *Dame* à qui, comme à l'Etre suprême, on rapportoit tous ses sentimens, toutes ses pensées & toutes ses actions. Je suis étonné qu'aucun Auteur n'ait remarqué l'origine de cette galante dévotion dans les mœurs des Germains, nos Ancêtres. Ils croient, dit Tacite, qu'il y a quelque chose de divin dans les femmes.

(1) Mézeray, c. 3, page 990.

ENVIRONS DE PARIS.

A R C U E I L.

LES eaux d'Arcueil ne sont pas suffisantes pour une Ville aussi grande que Paris. A leur défaut, on s'est servi jusqu'à présent des eaux de la Seine, qu'on distribue dans les différens quartiers, par le moyen des machines. On sent à combien d'accidens ces machines sont exposées, & combien il y a d'inconvéniens à les employer. Je ménagerai la délicatesse de mes Lecteurs, en supprimant ce que la Seine reçoit de l'Hôtel-Dieu; mais on peut dire, quand on tient un verre d'eau de la Seine, que c'est un extrait de tous les Égoûts de Paris.

A T I S.

Le Village d'Arts ou d'Athies, a été quelque-temps le séjour de quelques personnes distinguées par leur science & par leur goût. On y voit aussi l'épithaphe d'une Chienne, qui fut gravée sur un monument dressé à sa mémoire, dans la maison du Duc de Roquelaure :

Ci gît la célèbre Badine,
Qui n'eut ni beauté ni bonté;
Mais dont l'esprit a démonté
Le système de la machine.

AUTEUIL.

Qui pourroit s'imaginer que le vin d'Auteuil fut autrefois en si grande considération, qu'on en envoyoit jusqu'en Danemarck? Les Chanoines de Sainte-Geneviève le vendoient à des Évêques; ceux de Notre-Dame en gratifioient leur Église, afin que du revenu, il fût fait le jour de leur anniversaire, après leur mort, un repas à quatre services.

BAGNOLET.

M. Girardot, ancien Mousquetaire du Roi, n'avoit qu'environ un arpent de Jardin à Bagnolet pour des espaliers de Pêchers. Il fit faire plusieurs murs & contre-murs dans l'intérieur; ce qui produisit de très-bons fruits & en quantité. Cet usage s'est depuis étendu à Montreuil, dont ces fortes de concentrations ont pris le nom.

On a fait, les années dernières à Bagnolet, la découverte d'une terre semblable à celle qui compose la Porcelaine de la Chine.

BOULOGNE.

Un célèbre Cordelier, appelé frère Richard; prêchoit autrefois avec tant de succès dans la petite

Église du Village de Boulogne, qu'on alloit en foule de Paris pour l'entendre. Un jour, entre autres, il fit un si beau Sermon, que peu d'instans après le retour de ceux qui y avoient assisté, on vit plus de deux cens feux allumés au milieu des rues de Paris, dans lesquels les hommes brûloient les tables de jeu, les dez, les cornets, les cartes, les billards; & les femmes, les instrumens de leur parure.

B R É T I G N Y.

Quoique le territoire de Brétigny, auprès de Montlhéri, soit reconnu pour être peu propre à la vigne, il n'est cependant pas certain, que ce soit le vin de ce lieu, qui a donné occasion de parler de Brétigny, comme d'un Pays de mauvais vin. Cela est cependant passé en proverbe. Peut-être le mépris du vin de Brétigny est-il venu de Bourgogne à Paris. Il y a en effet un Village du même nom près de Dijon; &, comme il est dans la plaine, son vin est naturellement moins bon que celui des côtes voisines. Mais le proverbe ajoute, que le vin de Brétigny fait danser les chèvres; & l'on assure qu'il y a eu réellement à Brétigny, près de Montlhéri, un Habitant nommé Chèvre, dont la folie, quand il avoit bu, étoit de faire

danfer sa femme & ses filles : il semble donc que c'est à ce dernier Brétigny, qu'on doit appliquer ce proverbe. On ne peut au moins refuser de reconnoître ce Village dans l'ancien Noël, qui commence par ces mots : *Les Bourgeois de Chartres, &c.* Dans ce Cantique, les Habitans de Brétigny & de Saint-Yon sont représentés dans l'étable de Bethléem, faisant leur offrande au Sauveur :

Vous eussiez vu venir tous ceux de Saint-Yon,
Et ceux de Brétigny apportant du Poisson.
Les Barbeaux & Gardons, Anguilles & Carpettes
Étoient à bon marché,
Croyez,
A cette journée-là,
La, la,
Et aussi les Perchettes.

On voit par ce Noël, que les gens de Brétigny étoient communément des Pêcheurs.

Une Dame, nommée Anne de Berthevin, célèbre dans ce Village & les environs, fut trouvée entière & sans corruption, 123 ans après sa mort. Elle vivoit dans le seizième siècle, & avoit épousé Jean Blosset, Conseiller d'État, Capitaine de cent hommes d'Armes, & Chevalier des Ordres du Roi. La tradition porte qu'elle étoit
fort

fort pieuse, pansoit elle-même les malades, & faisoit beaucoup de bien aux pauvres. Après sa mort elle fut mise dans un cercueil de plomb, & placée dans un caveau construit dans le Chœur de l'Église, à côté de son mari. En 1706, comme on fouilloit dans cet endroit pour y faire une fosse, les Ouvriers trouvèrent les deux cercueils de plomb, où étoient gravés les noms & les qualités de Bloffet & de son épouse. On remarqua que l'un de ces cercueils étoit beaucoup plus pesant que l'autre; c'étoit celui de la femme. La curiosité porta les Assistans à les ouvrir; & ils ne virent dans le cercueil du Mari, qu'un peu de cendres humides. Dans celui de la Dame de Berthevin, ils trouvèrent son corps sain & entier; sa chair étoit fraîche & vermeille, comme si elle eût été vivante; on tira un de ses bras qui étoit flexible; en un mot, elle ne paroissoit qu'endormie. Le ruban qui lioit ses cheveux, conservoit encore sa couleur. Son linceul étoit un peu roux; mais du reste il étoit propre & entier.

Le bruit d'un fait aussi extraordinaire s'étant répandu, il accourut une grande foule de peuple, tant du lieu que des environs. On avoit tiré le cercueil hors du caveau pour exposer le corps dans l'Église à visage découvert. Le Curé, qui s'y étoit opposé inutilement, en informa le Cardinal de

Noailles , qui ordonna de le remettre dans le cercueil , & de le renfermer dans un caveau. On avoit gravé sur une pierre cette inscription : » Cy gît » Anne de Berthevin, Dame vertueuse de ce lieu, » décédée l'an 1587, & trouvée entière & sans » corruption, le 30 Avril 1706 ». M. de Vintimille, Archevêque de Paris, l'a fait ôter.

B R I E - C O M T E - R O B E R T .

Brie-Comte-Robert, anciennement Braye, a toujours été un lieu considérable; il étoit fermé de murs dès le douzième siècle. Il s'y faisoit alors un grand commerce; & beaucoup de Juifs s'y étoient établis. Ils obtinrent, l'an 1191, qu'on leur livrât un Chrétien qu'ils accusoient de vol & d'homicide, & qui n'étoit coupable, dit le Chroniqueur qui rapporte ce fait, que de ne pouvoir rendre une somme qu'ils lui avoient prêtée. Les Juifs, ajoute-t-il, en haine du Christianisme, dépouillèrent ce malheureux, lui lièrent les mains derrière le dos, le couronnèrent d'épines, le conduisirent dans toutes les rues, en l'accablant de coups de fouet, l'attachèrent enfin à une croix le Vendredi-Saint, & lui percèrent le côté avec une lance. Le même Auteur assure que Philippe-Auguste punit cet attentat, en faisant brûler quatre-vingt Juifs.

S A I N T - C L O U D.

Il arriva à Saint-Cloud, au mois de Janvier 1725, un accident dont les Gens de Lettres & les Hommes d'État gémissent encore. M. de Valincourt, de l'Académie Française, y avoit une Bibliothèque composée de sept mille volumes, que le feu réduisit en cendres. On regretta dans cette perte des Recueils précieux concernant la Marine.

C O R B E I L.

Sous le règne de Charles-le-Gros, les Normands se disposant à remonter la Seine au-dessus de Paris, on éleva quelques défenses sur cette rivière. On bâtit un Château dans le lieu où la Juine se jette dans la Seine. Le Roi y commit un Comte pour y veiller, avec des troupes, à la sûreté des rivages & des villages adjacens. Telle est l'origine du Comté de Corbeil. Un de ces Comtes, nommé Bouchard, second du nom, étoit si superbe & si ambitieux, qu'il se mit dans la tête de devenir Roi de France. Un jour il refusa de prendre son épée de la main de son Écuyer; il voulut la recevoir de celle de sa femme, en lui disant : « Noble Comtesse, donnez joyeuse-

A a ij

» ment cette épée à votre noble Baron ; il la re-
» cevra de votre main en qualité de Comté , pour
» vous la rapporter aujourd'hui comme Roi de
» France ». Il lui arriva tout le contraire de ce
qu'il espéroit ; car le même jour il fut tué d'un
coup de lance.

C R É T E I L.

Les Chanoines de Paris jouissoient autrefois de la Seigneurie de Créteil. Il en reste une preuve bien authentique dans ce qui arriva à Louis VII. Ce Prince , allant à Paris , fut surpris de la nuit , & obligé de loger dans ce Village. Il y soupa ; & les Habitans en firent la dépense. Dès le matin les Chanoines en eurent avis , & se dirent les uns aux autres : « C'en est fait , les Privilèges sont perdus ,
» il faut que le Roi rende la dépense , ou que
» l'office cesse dans notre Église ». Le Roi vint à la Cathédrale dès le même jour , suivant la coutume où il étoit d'y aller , quelque temps qu'il fit. Il trouva la porte fermée , en demanda la raison ; & on lui répondit : « Contre les Cou-
» tumes & libertés sacrées de cette Sainte Église ,
» avez soupé hier à Créteil , non à vos frais , mais
» à ceux des hommes de cette Église ; c'est pour
» cela que l'Office a cessé ici , & que la porte est

» fermée , les Chanoines étant résolus de plutôt
» souffrir toutes sortes de tourmens , que de lais-
» ser de leur tems enfreindre leur liberté ». Le Roi,
frappé de ces paroles , répondit : « Ce qui est
» arrivé , n'a point été fait de dessein prémédité.
» La nuit m'a retenu en ce lieu ; & je n'ai pu
» arriver à Paris , comme je me l'étois proposé.
» C'est sans force ni contrainte , que les gens de
» Créteil ont fait de la dépense pour moi. Je
» suis fâché maintenant d'avoir accepté leurs of-
» fres. Que l'Évêque Thibaud vienne avec le Doyen
» Clément ; que tous les Chanoines approchent ,
» & sur tout le Chanoine qui est Prévôt de ce
» Village ; si je suis en tort , je veux donner sa-
» tisfaction ; si je n'y suis pas , je veux m'en tenir
» à leur avis ».

Le Roi resta en prières devant la porte , en attendant l'Évêque & les Chanoines. On ouvrit les portes ; il entra dans l'Église , & donna pour caution du dédommagement, la personne de l'Évêque même. Le Prélat remit en gage aux Chanoines deux chandeliers d'argent ; & le Roi , pour marquer par un acte extérieur , qu'il vouloit sincèrement payer la dépense qu'il avoit causée , mit de sa propre main une baguette sur l'Autel. Toutes les parties convinrent de la faire conserver soigneusement ; parce qu'on avoit écrit dessus , qu'elle

avoit été offerte en mémoire de la conservation des libertés de l'Eglise.

ABBAYE DE SAINT-DENIS.

Il se fait, tous les sept ans, une procession solennelle de Saint-Denis à Montmartre. Don Doublet, dans son Histoire Chronologique pour la vérité de Saint-Denis l'Aréopagite, fait naître cette Procession septénaire, au sixième siècle. « Le très-
» Chrétien Roi Dagobert, dit-il, premier du nom,
» surnommé le Grand (très-dévotieux & très-affectionné envers Saint-Denis l'Aréopagite, Apôtre de la France, & la sacrée Montagne où il
» a répandu son sang, & aussi ses glorieux Compagnons, Saint Rustique & Saint Eleuthère)
» obligea, en qualité de Fondateur, à perpétuité,
» les Religieux de la Royale Abbaye de Saint
» Denis, d'aller de sept en sept ans en Procession à ladite Montagne, & de célébrer la
» Messe solennellement en la Chapelle & sur la
» terre enivrée de leur sang »; ce qui s'est toujours observé & pratiqué jusqu'à présent.

Le jour de cette Procession n'est point fixé; son temps paroît seulement déterminé entre Pâques & la Pentecôte; on la fait communément au premier jour de Mai; on l'a différée quelquefois à cause

du mauvais temps , ou pour d'autres raisons de bienfaisance. C'est donc à tort , que le Peuple croit les Religieux indispensablement obligés d'aller ce jour-là à Montmartre , quelque temps qu'il fasse , & qu'on fait dire à une Abbessé , que , s'il pleut , ils ont sept ans pour se sécher.

Les Moines , dans ces siècles reculés , mon-
troient une délicatesse extrême sur tout ce qui concerne leurs intérêts. Dans un temps de famine , Clovis II , pour nourrir les pauvres , avoit fait enlever les lames d'or & d'argent qui couvroient les tombeaux de Saint Denis & de ses Compagnons. C'étoit une action charitable & digne d'un grand Roi ; mais en même-temps c'étoit toucher au trésor des Moines. Ils dirent tout haut , que Clovis étoit un Prince abandonné à toutes sortes de vices , un débauché , un ivrogne , un brutal , un homme sans cœur , qui , pendant toute sa vie , n'avoit fait aucune action d'un homme de bien. Quelque temps après , ils obtinrent en dédommagement , pour cette même Abbaye , une exemption de toute Jurisdiction ; alors la scène changea ; & ces mêmes Gens publièrent par-tout , que Clovis étoit un grand Roi , sage , vaillant , brave , équitable , plein de Religion , & très-agréable à Dieu.

Il arriva une chose singulière aux funérailles de Philippe-Auguste. Son corps ayant été porté à Saint-Denis avec toute la pompe qui convenoit à un si grand Prince, il s'éleva une dispute entre Guillaume de Joinville & le Cardinal Conrad. Celui-ci prétendoit officier, comme Légat du Pape; celui-là, comme Archevêque de Reims. Pour terminer la querelle, on s'avisa d'un expédient qui satisfit également les deux Prélats. Il fut décidé que tous deux diroient une Messe dans le même-temps, sur le même ton, à deux autels voisins, & que les Évêques, le Clergé & les Moines, leur répondroient comme à un seul Officiant. Ce qui fut exécuté, au grand étonnement de toute l'Assemblée, surprise d'une pareille nouveauté.

On compte vingt-neuf Reines de France qui ont été sacrées, non pas, il est vrai, avec le baume de la Sainte Ampoule, réservé pour nos seuls Monarques, mais avec le Saint Chrême. Il faut observer que la plupart ont été couronnées avec les Rois leurs époux. Le lieu de ce sacre étoit ordinairement l'Eglise de Saint-Denis. Pour le couronnement, on se servoit de la couronne de Jeanne d'Evreux, troisième femme de Charles-le-Bel, Princesse digne, par ses vertus, de cette espèce d'immortalité. Marie de Médicis, femme de

Henri IV, est la dernière qui ait été couronnée. Les monumens publics ne nous instruisent point pourquoi cet honneur n'a point passé aux Reines suivantes ; mais quelques raisons qu'on ait eues , cette omission ne peut préjudicier en rien au respect & à l'amour des Peuples pour les augustes Épouses de nos Rois.

Dans une des Églises situées sur le territoire de l'Abbaye de Saint Denis , il y avoit autrefois une Cloche fort utile , que l'on appelloit Chasse-Ribauds. Les Chanoines ayant cessé de la faire sonner le soir , on les obligea de rétablir cet usage.

Toutes les anciennes Abbayes du Diocèse de Paris , ont eu quelque Saint pour premier Abbé ; celle de Saint-Denis est la seule qui ne produit aucun Abbé qui s'y soit sanctifié.

S A I N T E - G E N E V I È V E D E S B O I S .

Il y a , dans le Château de ce Village , une grande chambre appelée la Chambre du Roi , parce que deux de nos Rois y ont logé. Louis XIII y vint en 1627 , & y fut attaqué de la fièvre ; ce qui ne l'empêcha pas d'y revenir quelques années après. Un Vacher du Village, nommé Pierre Roger,

vint déclarer à la Reine, qu'il avoit eu révélation, de la part de Dieu, qu'elle étoit grosse; & même il assura qu'elle accoucheroit le 4 de Septembre. C'est du moins ce jour-là qu'elle commença à sentir les douleurs; elle accoucha le lendemain de Louis XIV. Ce Prince, dans le temps de ses voyages de Fontainebleau, coucha plusieurs fois dans le Château de Sainte-Geneviève.

G E R C Y.

A côté du Maître-Autel de l'Eglise de l'Abbaye de Gercy, on lit sur le mur l'Építaphe d'un Seigneur, d'un canton de la Brie, qui avoit ordonné, par son Testament, en 1371, qu'à ses funérailles assisteroient, dans l'Eglise même, des Cavaliers montés sur leurs Chevaux, portant non-seulement ses Armoiries, mais encore les Armes dont il s'étoit servi dans les Batailles & les Tournois.

S A I N T - G E R M A I N - E N - L A Y E.

Henri IV fit bâtir le Château-neuf sur la croupe de la Montagne. Une Médaille de pierre, posée dans une niche de ce bâtiment, donna lieu au trait suivant. Le Président Faucher, Auteur des Antiquités Gauloises & Françoises, étoit allé à

Saint - Germain , pour demander une pension à Henri IV. Ce Prince , pour se débarrasser de lui , se tournant du côté de cette Médaille qui ressembloit beaucoup à cet Auteur , lui dit : Monsieur le Président , j'ai fait mettre là votre effigie pour perpétuelle mémoire ; mais comme ce n'étoit point-là ce que Fauchet demandoit , à son retour il fit ces vers :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain
De mes longs travaux le falai.
Le Roi , de pierre m'a fait faire ,
Tant il est courtois & humain.
S'il pouvoit aussi bien de faim
Me garantir que mon image ,
Ah ! que j'aurois fait bon voyage !
Je retournerois dès demain.
Viens , Tacite , Salluste , & toi
Qui as tant honoré Padoue ;
Venez ici faire la moue
En quelque coin , ainsi que moi.

Ces vers furent présentés à Henri IV , qui donna à Fauchet le titre de son Historiographe , avec six cens écus de pension.

G O N E S S E.

Les Habitans de Gonesse ne pouvant se marier à des femmes libres, à cause de l'obligation où ils étoient anciennement d'amener à Paris les Voleurs, & de garder, chacun une nuit, la Grange du Roi pendant le mois d'Août, furent enfin délivrés de cette servitude, & eurent alors des femmes plus qu'ils n'en voulurent.

On fait que le pain de Gonesse a été longtemps en grande réputation. A la vérité, il étoit fort blanc, mais épais & massif. D'ailleurs il se fêchoit aisément; ce qui fut cause qu'on s'en dégoûta; alors presque tous les Boulangers de Gonesse vinrent s'établir dans les Fauxbourgs de Saint-Martin & de Saint-Denis.

G O U R N A I - S U R - M A R N E.

On disoit anciennement, en parlant d'une femme de mauvaise vie, « elle a passé le Pont de Gournai; elle a sa honte bue »; ce proverbe venoit de ce qu'au temps où la Clôture étoit moins observée dans les Couvens de Filles, les Religieuses de Chelles, dont la maison est de l'autre côté de la Marne, passoient souvent le Pont, & venoient

visiter les Moines du Prieuré de Gournai. Il n'y a plus de Moines dans ce Prieuré ; & les Religieuses ne passent plus le Pont.

I s s y.

C'est dans ce Village, près de Vaugirard, que fut représenté le premier Opéra François en 1659. Dix ans après, l'Ambassadeur Turc logea à Issy avant que de venir à Paris. Ce fut aussi dans ce même lieu que s'assemblèrent les quatre Examineurs des Livres de M. Fénélon, Archevêque de Cambrai. Issy a été célébré par différens Poëtes : le premier est Daniel Périer. Entre plusieurs éloges qu'il donne à ce Village, il vante surtout la bonté de son Vin, qu'il préfère à celui de Rhodes & de Falerne :

Nobile queis Rhodium cedat , nigrumque Falernum.

Un autre Poëte, plus récent, s'est attaché à faire la description de la maison appartenante au Séminaire de Saint Sulpice, & principalement d'une Chapelle dite Notre-Dame de Lorette. Messieurs de Saint Sulpice ont une si grande vénération pour cette Chapelle, qu'ils ne permettent à personne de dire la Messe au principal Autel avec la Perruque (1). Si la Perruque est contraire au respect dû

(1) *Histoire du Diocèse de Paris.*

à cette Chapelle, il faut l'interdire aux autres Autels, & dans toutes les Églises du monde Chrétien. Les Autels où l'on célèbre nos Saints Mystères, sont tous également respectables ; si l'on peut dire la Messe à l'un avec une Perruque, pourquoi ne le pourroit-on pas à l'autre ? Ces petites vénération minutieuses sont peu dignes de la vraie Religion.

L'usage des faux cheveux n'a pas été inconnu aux Anciens ; ils se servoient d'une chevelure postiche ou empruntée. Martial & Juvenal se sont moqués des femmes qui se rajeunissoient par des faux cheveux, & des vieillards qui s'imaginoient tromper la Parque par leur chevelure blonde. Rien n'est plus ridicule que la description que fait Lampride de la Perruque de l'Empereur Commode. Elle étoit poudrée avec de la raclure d'or, & arrosée de parfums gluans, auxquels cette poudre s'attachoit. Les Phéniciens, aux fêtes des funérailles & de la résurrection d'Adonis, étoient obligés de faire le sacrifice de leurs cheveux à la Déesse DERCETO (1) ; cependant les femmes attachées à leur chevelure, pouvoient la conserver, en se prêtant, pendant tout le jour, aux galantes instances des Etrangers qui ne manquoient pas de venir en grand nombre à

(1) Vénus.

ces Fêtes ; l'argent qu'elles recevoient pour prix de leur complaisance , appartenoit & étoit consacré à la Déesse. Un Homme imagina les Perruques pour celles qui n'auroient pas voulu se prostituer , & qui seroient en même-temps fâchées de la perte de leurs cheveux. Les Prêtres crièrent beaucoup contre une invention qui pouvoit nuire à leurs intérêts ; & les Perruques furent défendues.

L A G N Y.

En 1415 , le Duc de Bourgogne (Jean) se flattant d'être admis à l'audience de Charles VI , vint loger à Lagny avec ses troupes , en attendant les ordres du Roi. Il y resta si long-temps , que le peuple de Paris lui donna le sobriquet de Jean de Lagny.

Lorsqu'on passe par ce Bourg , il ne faut pas s'aviser de demander aux Habitans combien vaut l'Orge ; ils se mettent en fureur , & plongent le Questionneur dans la Fontaine qui est au milieu de la Ville , sans respecter le rang , le sexe , ni l'âge ; ils ne font point d'ailleurs d'autre mal. J'ai été témoin , moi-même , de cette vengeance populaire , exercée sur un jeune Homme de Paris , qui , ne sachant pas les conséquences de cette ques-

tion, la fit de la meilleure foi du monde. Cet usage vient de ce que Lagny s'étant révolté contre le Roi, en 1544, le Maréchal de Lorge, qui étoit dans le canton avec un Corps de Troupes, prit la Ville & la saccoya. Comme on vend de l'Orge à Lagny, & que l'Acheteur ne peut se dispenser de s'informer du prix, il faut avoir la main dans le sac lorsque l'on fait cette demande; avec cette attention on évite le bain d'eau froide.

LE CHATEAU DE MADRID.

C'est une erreur de croire que le Château de Madrid, bâti par François I, dans le bois de Boulogne, a été construit sur le modèle de celui que ce Prince occupoit en Espagne; il n'y a aucune ressemblance entre ces deux édifices. On peut encore mettre au rang des traditions populaires, le stratagème dont ce Monarque se servit, pour braver, dans sa prison même, l'orgueil des Grands d'Espagne. Ceux-ci, dit-on, prétendant que le Roi de France devoit s'incliner en les saluant, firent baisser la porte de sa chambre, pour s'attribuer l'inclination qu'il feroit obligé de faire en sortant; mais François I déconcerta

déconcerta leurs mesures , car , s'avancant à reculons il leur présenta le derrière.

Charles-Quint avoit fait assembler son Conseil, pour délibérer sur la manière dont il se conduiroit à l'égard de son Prisonnier. L'Évêque d'Osma, son Confesseur, ouvrit un avis , qui , en élevant son Maître au-dessus des Conquérans de tous les siècles , lui auroit encore procuré des avantages plus solides que ceux auxquels il pouvoit prétendre. Il proposa de rendre , simplement & sans condition, la liberté au Roi de France; de statuer ensuite avec lui sur tous les objets qui avoient allumé la guerre , & de ne lui demander que son amitié. Ce langage étoit trop haut , pour être entendu par les Politiques ordinaires : le Confesseur resta seul de son avis. Selon plusieurs Historiens , l'Empereur ne goûta point un conseil si magnanime , & ne consulta que l'inimitié dont il étoit animé contre un Monarque rival de sa gloire. On prétend qu'il se dispensa même de toutes sortes d'égards. Bien différent du généreux Prince de Galles, qui les avoit prodigués au Roi Jean dans une semblable circonstance , il ne daigna ni écrire à François I, ni le faire visiter de sa part. La Nation Espagnole n'épousa point les sentimens de son Maître. Pénétérée d'admiration & d'estime pour

Tome III.

B b

un Prince qui n'étoit tombé dans le malheur que par un excès de bravoure , elle s'empressa de lui former une Cour nombreuse , & de lui procurer des consolations qui ne dépendoient que d'elle. Les Dames , charmées de la taille héroïque & de l'air noble & affable de l'illustre Prisonnier , s'empressoient autour de lui , choisissoient les plus éloquents pour le haranguer en leur nom , se partageoient en plusieurs bandes , se relevoient alternativement pour former , dans son appartement , des concerts & des danses , auxquelles il ne manquoit pas de se mêler. Les Grands d'Espagne , offensés des précautions injurieuses qu'on prenoit à son égard , demandèrent qu'il fût Prisonnier sur sa parole. Quatre des plus riches & des plus qualifiés s'offrirent pour lui servir de caution.

M E U D O N .

Un Archer de Meudon ayant été condamné à être pendu , les Chirurgiens obtinrent du Roi la permission de l'ouvrir tout vivant , pour voir d'où provenoit la maladie de la pierre. L'opération ayant été faite , les Chirurgiens instruits de ce qu'ils vouloient savoir , remirent les entrailles du Criminel dans leur place ; & l'on recousit

l'ouverture. Louis XI ordonna de panfer cet homme, qui fut si bien soigné, qu'il guérit en quinze jours, & obtint sa grâce.

M O N T R E U I L.

Le célèbre Sébastien le Nain se retira sur la Paroisse de Montreuil, dans le lieu qu'on appelle Tillemont. Ce fut en cette solitude, qu'il composa plusieurs ouvrages. Dans le cabinet où travailloit cet infatigable Ecrivain, on voyoit l'empreinte de ses deux pieds, marquée sur les carreaux qui étoient sous son bureau.

N E U I L L Y.

Du temps de Henri IV, on passoit encore à Neuilly la rivière dans un bac. Ce Prince revenant de Saint-Germain-en-Laye, avec la Reine & plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour, entra dans le bac sans sortir de son carrosse. Les deux derniers chevaux, tirant trop de côté, tombèrent dans l'eau, & entraînèrent la voiture. On courut au secours; & l'on fut assez heureux pour sauver tout le monde. Mais afin de prévenir dans la suite de pareils accidens, le Roi fit construire un Pont, qui depuis a été remplacé par un au-

Bb ij

tre beaucoup plus solide. On croit qu'une fleur-de-lys, placée sur la porte d'une maison sur le bord de la Seine à Neuilly même, est une marque d'honneur, que ce Prince accorda au Batelier qui contribua le plus à le tirer d'un si grand péril.

N O I S Y - L E - G R A N D .

Noisy-le-Grand étoit du Domaine particulier de nos Rois de la première & de la seconde race; ils y faisoient quelquefois leur demeure. Grégoire de Tours nous apprend que Chilpéric I, dont Frédégonde rendit le règne si sanguinaire, y logeoit avec cette cruelle femme; que le jeune Clovis ayant tenu des discours imprudens sur sa Belle-Mère, elle s'en plaignit au Roi, qui le fit défarmer & couvrir de haillons; qu'on l'amena dans cet état à Frédégonde, qui le fit assassiner, publiant qu'il s'étoit tué lui-même; que ce malheureux Prince fut enterré sous la gouttière d'une Chapelle; que la Reine craignant que son corps ne fût découvert, & qu'on ne lui fit des obseques honorables, ordonna qu'on le déterrât & qu'on le jetât dans la Marne; ce qui fut exécuté; que le Cadavre s'arrêta dans les filets d'un Pêcheur qui reconnut le Prince à sa longue chevelure; qu'il le porta sur ses épaules, & l'inhuma sur le

bord de la rivière ; que Gontran, successeur de Chilpéric, instruit du fait, fit transporter ce corps dans la Basilique de Saint Paul, aujourd'hui Saint Germain-des-Prés.

Q U I N C I.

Il existe une Chartre de Saint Louis, de 1257, par laquelle il permet de cultiver certaines terres de ce Village, à condition qu'on lui donnera sept septiers d'Orge à la fête de Noël, & neuf deniers pour les œufs de Pâques ; après quoi il ajoute qu'il remet ces redevances annuelles pour le repos de l'ame de son Père & de sa Mère.

S E N L I C E S.

Ce Village est connu depuis le règne de Charles-le-Chauve, fils de Louis - le - Débonnaire & petit fils de Charlemagne. Dans une Chartre datée de Compiègne, l'an 862, Charles-le-Chauve dit qu'en vertu de la dévotion qu'il porte à Saint-Denis & à ses Compagnons, & pour le repos de l'âme de son Père & de sa Mère, il donne à perpétuité à l'Eglise de ce Saint, le Village de Senlices, pour en employer les revenus à la réfection des Religieux. Ce Prince désigne les jours

B b iij

où il veut qu'ils se ressentent de cette donation au réfectoire ; savoir , les jours de sa naissance , de son sacre , de sa confirmation sur le trône , de son mariage , & de la naissance de la Reine son épouse ; il ajoute que du vin des vignes de ce lieu , on en destinera dix muids pour la Sacristie , afin qu'il soit sensé contribuer aux Messes par cette offrande journalière.

Il y a dans ce même Village une Fontaine publique , dont on dit que l'eau fait tomber les dents sans fluxion & sans douleur. D'abord elles branlent dans la bouche pendant plusieurs mois , comme le battant d'une cloche ; ensuite elles tombent naturellement. Il y a plus de la moitié des Habitans qui manquent de dents.

S È V E.

En 1707 , un parti ennemi , composé de trente hommes seulement , mais presque tous Officiers , s'étant partagé en diverses petites troupes , s'approcha de Paris dans le dessein d'enlever quelques-uns de nos Princes entre cette ville & Versailles. A dix heures du soir , ils apperçurent , sur le Pont de Sève , un carrosse à six chevaux , aux armes du Roi , & des Gens avec sa livrée. C'étoit M.

de Béringhen, Premier Écuyer, dont ils se faifi-
rent, croyant que c'étoit M. le Dauphin.

L E M O N T V A L É R I E N.

En 1661, le Supérieur des Prêtres établis sur
le Mont Valérien, vendit aux Jacobins de Paris,
la Maison & les biens de sa Communauté. Lors-
que les Religieux se présentèrent pour en prendre
possession, la Montagne souffrit une espèce de
siège. Les Prêtres & les Jacobins formoient les
deux armées ; les gens de Nanterre vinrent au
secours des premiers; les Religieux étoient secondés
par les Habitans du Village de Gonesse, où ils ont
une Maison. On opposa la force à la force. Il y eut
un Boulanger de tué ; d'autres Paysans blessés ou
faits prisonniers ; & les Jacobins devinrent maîtres
de la place. Cette guerre Ecclésiastique fit tant d'éclat,
que le Roi ordonna au Parlement de prendre au plu-
tôt connoissance de cette affaire ; & par un Arrêt
contradictoire, intervenu en 1664, les logemens &
les biens furent restitués à leurs premiers Possesseurs.
Cette aventure fut célébrée dans plusieurs écrits,
& sur-tout dans une pièce de deux mille vers,
de la composition de Jean Duval, Prêtre & Ba-
chelier en Théologie. Elle parut imprimée l'an-
née de l'Arrêt du Parlement, sous ce titre : *Le*

Calvaire profané par les Jacobins de la rue Saint-Honoré.

V A N V E S.

François I, pour tourner en ridicule la longue liste des titres que l'Empereur Charles-Quint étaloit dans ses lettres, ne se servoit, en lui faisant réponse, que de la qualité de Roi de France, & de Seigneur de Gonesse & de Vanves.

V E R S A I L L E S.

Un jour que le Nautre détaillait à Louis XIV toutes les beautés qui devoient enrichir les Jardins de Versailles, ce Prince, à chaque grande pièce dont le Nautre lui marquoit la position & décrivait les effets, l'interrompoit en lui disant : « Le Nautre, je vous » donne vingt mille francs ». Cette magnifique approbation, plusieurs fois répétée, fâcha cet homme, dont la grande âme étoit aussi désintéressée que celle de son Maître étoit généreuse. Il s'arrêta à la quatrième interruption, & dit brusquement au Roi : « Sire, Votre Majesté n'en fera » pas davantage ; je la ruinerois ».

V I L L E - D A V R A Y.

Au bout de ce Village est une Fontaine dont l'eau s'étant trouvée la meilleure de tous les environs de Versailles , fut destinée pour la bouche du Roi. Cette Fontaine est enfermée ; mais elle coule par un petit tuyau pour la commodité des Passans.

V I L L E J U I.

L'Historien Sauval rapporte qu'en 1492 , le 4 Mai , on vit , entre Villejui & Paris , plus de quatre cents Corbeaux s'entrebattre avec tant de furie , que le lieu rougit de leur sang. Il ajoute qu'après ce combat , mêlé de croassemens effroyables , il commença à pleuvoir si fort & si long - temps , que l'eau entroit dans les Maisons & dans les Églises.

L'extrême dévotion du Peuple de Villejui envers Saint-Cyr , dont ce Village possède des Reliques , y avoit fait introduire un usage qui étoit autrefois fort commun ; c'étoit d'y lire , publiquement dans l'Église , la vie du Saint en vieilles rimes Françoises. Le Curé du Lieu , trouvant que ces rimes étoient ridicules , les dénonça à M. de

Gondi, Archevêque de Paris , en 1632. Le Prélat défendit sous peine d'excommunication, de continuer cet usage ; & ordonna de lire à la place de ces mauvaises rimailles , la vie de Saint Cyr en bonne prose.

V I N C E N N E S.

Joinville dit , en parlant de Saint Louis, que ce Monarque étant à Vincennes , « après qu'il avoit » oui Messe en été, il alloit esbattre au pied d'un » chêne , & nous faisoit asseoir tout auprès lui, » & tous ceux qui avoient affaire à lui venoient » à lui parler, sans ce que aucun Huissier ne » autre leur donnast empêchement ».

EMBELLISSEMENT DE PARIS, ET DIVERS
É T A B L I S S E M E N S.

Approvisionner une ville immense des choses nécessaires à la vie ; veiller sur les Édifices publics, en construire de nouveaux, les uns pour l'utilité & la commodité, les autres pour manifester la splendeur & la magnificence d'un grand Empire ; ordonner, conduire des fêtes & annoncer les fastes de la Nation par des réjouissances : telles étoient à Rome les principales fonctions des Édiles. Celles d'un Prévôt des Marchands sont à-peu-

près les mêmes à Paris. M. Turgot & M. de Viarme ont eu dans cette place toute l'émulation qu'elle doit inspirer ; ils seront toujours cités. On doit présumer que M. Bignon ne fera pas moins jaloux qu'ils l'ont été de consacrer ses soins , son zèle & son nom à la postérité, par des ouvrages utiles , ou commodes , ou d'embellissement.

On nous reproche que la plupart des rues du centre de Paris , sont étroites , obscures & tortueuses :

Qu'il est absurde & ridicule de bâtir des Maisons sur des Ponts ; & que ces Maisons , outre qu'elles bornent la vue , offrent l'aspect le plus désagréable :

Que nous laissons entourer de petites Boutiques & de Baraques , la face & les côtés de nos principaux Édifices :

Que nous n'achevons point le plus beau Palais qui soit en Europe :

Que nos Fontaines sont mesquinement décorées , & que la plus apparente , celle de la rue de Grenelle (1) , a l'air d'un tombeau.

Ces reproches & quelques autres sont justes. Mais y a-t-il jamais eu , y a-t-il une ville où l'ap-

(1) Fauxbourg Saint-Germain.

provisionnement de toutes les denrées soit aussi exact & aussi bien fait :

Où l'on trouve aussi aisément & aussi promptement tout ce qui est nécessaire & commode :

Où le peuple soit aussi affable envers l'Étranger :

Où il y ait autant de fondations dictées par l'humanité, telles que celles des Invalides, des Enfans-Trouvés & autres, dont nous avons donné l'exemple aux autres Nations :

Où il y ait des Jardins publics aussi agréables & aussi bien entretenus :

Autant d'amusemens & aussi variés :

Où l'homme qui veut cultiver les Arts, les Sciences & les Belles-Lettres, trouve autant de secours :

Enfin, où l'on soit plus le maître de faire ce que l'on veut, pourvu que ce que l'on veut, ne nuise à personne ?

HÔPITAL POUR LES FILLES DE MAUVAISE VIE.

J'ai ouï discuter un Cas de Conscience au sujet d'un fait rapporté par Don Vincent Baçaller-y-Sanna, Marquis de Saint-Philippe, dans ses Mémoires pour servir à l'Histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V. Il dit que les Portugais s'étant déclarés pour l'Archiduc, & étant venus cam-

per aux environs de Madrid, les Courtisanes de cette Ville résolurent entre elles de marquer leur zèle pour Philippe V ; & qu'en conséquence, celles qui étoient les plus sûres de leur mauvaise fanté, s'attifoient, se parfumoient, alloient de nuit au camp des Portugais, & qu'en moins de trois semaines, il y eut plus de six mille hommes de cette armée ennemie dans les Hôpitaux, où la plupart moururent.

Les cas de conscience qu'on discuta, consistoient à savoir si ces filles péchoient, en se prostituant aux Portugais, & si leur action n'étoit pas corrigée par l'intention de servir la patrie ? Le Docteur qui soutenoit qu'elles n'avoient point péché, disoit que, puisqu'il est permis de massacrer l'ennemi, de brûler, de saccager les villes, & d'employer toutes sortes de moyens pour affoiblir ses forces, à plus forte raison est-il permis de lui donner la V***.

B I B L I O T H È Q U E D U R O I.

On rapporte l'origine de cette Bibliothèque à l'année 1364. A la mort de Charles V, dit le Sage, elle ne contenoit encore que neuf cens volumes, & ne reçut que de foibles accroissemens

jusqu'au règne de François I, qui l'augmenta considérablement. La garde en a toujours été confiée depuis à des hommes d'un savoir éminent. Duchatel succéda à Budé en 1540, Mondoré à Duchatel, Amyot à Mondoré, Auguste de Thou à Amyot, François-Auguste de Thou à son père, Dupuy à M. de Thou, Jérôme Bignon à Dupuy, un autre Bignon à son père, l'Abbé le Tellier à M. Bignon, l'Abbé Bignon à l'Abbé le Tellier, M. Bignon, Prévôt des Marchands à son oncle, & M. Bignon actuel à M. son père.

La Bibliothèque du Roi a occupé divers emplacements : elle fut d'abord établie à Fontainebleau. Henri IV la fit transporter à Paris; & on la plaça au Collège de Clermont, lorsque les Jésuites furent obligés d'abandonner le Royaume. A leur retour, on la mit dans une grande maison appartenante aux Cordeliers, rue de la Harpe. Elle occupa ensuite une salle dans leur Couvent. Colbert la fit transférer de-là dans la rue Vivienne; & en 1721 le Roi en ordonna le transport à l'Hôtel de la Banque, où elle est actuellement. *Crescebat eundo.*

T A B L E A U X D U R O I.

François I commença la collection des Tableaux

de la Couronne, devenue immense dans les mains de Louis XIV. Ce dernier, à son avènement au Trône, n'en avoit tout au plus qu'une centaine; à sa mort on en compta quinze cens. Louis XV a ajouté de nouvelles richesses à ce trésor; & les Tableaux de Sa Majesté sont actuellement au nombre de dix-huit cens, presque tous des mains des plus habiles Maîtres.

A C A D É M I E D E S S C I E N C E S.

Le Duc d'Orléans, Régent, voulant donner à l'Académie Royale des Sciences un Président perpétuel, jeta les yeux sur Fontenelle, qui convenoit à cette place par son caractère, encore plus que par son esprit. Cependant lorsque le Prince lui parla de ce projet : « Monseigneur, répondit » Fontenelle, ne m'ôtez pas la douceur de vivre » avec mes égaux ».

S P E C T A C L E S.

On a tant écrit, tant parlé contre les Banquettes qui, sur nos Théâtres, rétrécissoient la Scène, incommodoient les Acteurs, & détruisoient l'illusion, qu'on s'est enfin déterminé à les supprimer. Tout Paris a vu avec la plus grande satisfaction, en

1759, le premier de nos Théâtres, notre Théâtre par excellence, tel qu'on le desiroit depuis si long-temps ; c'est-à-dire , délivré de cette portion brillante & légère du Public , qui en faisoit l'ornement & l'embaras , de ces gens du bon ton , de ces jeunes Officiers , de ces Magistrats oisifs , de ces Petits-Maîtres charmans , qui savent tout sans rien apprendre , qui regardent tout sans rien voir , qui jugent de tout sans rien écouter ; de ces Appréciateurs du mérite qu'ils méprisent , de ces Protecteurs des talens qui leur manquent , de ces Amateurs de l'Art qu'ils ignorent. La frivolité françoise ne contrastera plus ridiculement avec la gravité Romaine. Le Marquis de *** ne donnera plus des coups de coude à Caton ; & le Chevalier de *** sera placé dans l'éloignement où il convient qu'il soit d'Achille, de Nérestan, de Châtillon, &c.

Thalie , au Théâtre François , a le maintien noble & décent. Elle y veut des pièces conduites, des intrigues ingénieuses, des situations amenées, une satire fine & délicate; une morale agissante, sans tristesse & sans pesanteur ; un style qui s'éloigne autant de la gravité tragique, que de l'enjouement forain. Il faut avouer cependant que la Muse de la Comédie ne conserve pas toujours ce caractère sur la Scène Françoise & qu'elle s'y permet souvent des farces & des bouffonneries. . Au

Au Théâtre Italien, elle est assez fidelle au ton qu'elle y a pris. Presque toujours vive & folâtre, elle n'y fait qu'effleurer les mœurs; un mor, une saillie, une épigramme, un couplet de chanson, lui suffisent pour se faire applaudir. Une mode nouvelle & passagère, une dispute qui s'élève sur les Arts, un évènement qui occupe la ville pendant vingt-quatre heures, &c, sont la matière de ses crayons; & ce fonds est assurément inépuisable; car il n'y a point de jour, que la Seine n'ait l'avantage de voir éclore sur ses rives quelque aventure célèbre, quelque démêlé burlesque, quelque nouveau ridicule.

L'Opéra-Comique est peut-être le seul genre analogue à notre Nation. Je ne dis pas que ce soit le genre le plus noble & le plus digne des bons esprits; je prétends seulement qu'il sympathise mieux que tout autre, avec la vivacité françoise. Car, enfin, pourquoi le dissimuler? nous sommes un Peuple dansant & chantant. Telle a été, dans tous les siècles, notre passion dominante; il nous faut des couplets & des cabrioles. Aussi toutes les Nations Anciennes & Modernes cèdent-elles à la nôtre l'invention & la perfection du Vaudeville né de la Satyre.

L'Opéra est un Temple qui renferme une foule de Prêtresses , particulièrement consacrées au culte de l'Amour. Quoiqu'en grand nombre , à peine peuvent-elles suffire aux sacrifices. Il y a trois jours de la semaine , où tous ceux qui adorent Vénus s'assemblent dans ce Temple. Les Prêtresses , couvertes d'ornemens magnifiques , y paroissent dans des Palais enchantés , & y donnent des Fêtes superbes. C'est - là que le cœur forme des vœux ; mais le sacrifice doit se consommer ailleurs. Plus on croit la victime pure , plus l'offrande est considérable. Le feu du sacrifice s'allume toujours aux rayons de l'or. C'est le seul Temple dans l'Univers , qui ne se ferme jamais.

La Scène Française , long-temps languissante , éternée par une molle & fausse délicatesse , a été raffermie de nos jours , par l'exemple des grands traits , sur lesquels le goût Anglois fonde le pathétique de son théâtre.

L'Amour étant la plus naturelle de toutes les passions , doit être la plus généralement touchante ; mais comme elle n'est pas la seule , & que d'ailleurs il est des âges , des temps , des circonstances qui excluent ce sentiment , ou qui ne l'admettent qu'avec

peu de pouvoir , on a retiré un grand avantage dans les puissans mobiles que fournissent quelquefois l'amour paternel , le zèle véhément de la Religion , celui de la Patrie , qui lui est égal en forces , lorsqu'il va jusqu'au fanatisme.

Plus riche que le siècle précédent , notre Théâtre ne s'est-il point appauvri par ses propres excès ? moins sensibles que dissertateurs , nous commandons , pour ainsi dire , à nos âmes de se tenir bien fermées jusqu'à ce qu'un examen géométrique du plan , des caractères , des détails d'un ouvrage , nous ait assurés que nous pouvons , avec bienséance , nous livrer aux impressions que l'on veut nous donner. Devenus Philosophes par hasard , nous en soutenons le masque par air. Bravant l'ennui des maximes emphatiques , des anciens sophismes , remis à neuf , sur le bonheur & sur la liberté , sur le Gouvernement & sur la Religion , nous feignons d'y applaudir ; notre bouche laisse échapper des acclamations que notre cœur défavoueroit , si nous nous permettions de l'entendre.

Citoyens par système un peu plus que par sentiment , étudiant , pour le corriger , l'esprit du Gouvernement auquel nos pères avoient la sagesse de se prêter sans affectation , nous attachons un prix à cette fausseté de goût qui enfante ces vers

C c ij

enchâssés dans des formes sententieuses , pour donner des leçons d'administration aux Rois , ou pour dire des injures aux Prêtres. Nous admirons tous les jours stupidement , comme le véritable coloris de la grande & sublime morale , l'enluminure d'une petite métaphysique , aussi fausse dans ses principes, qu'illusoires dans ses conséquences. Telles ont été, depuis quelque-temps , & telles sont encore les conditions requises pour mériter de certains succès dans la carrière dramatique.

Les passions sont les mêmes au fond chez tous les hommes & dans tous les temps ; mais leurs formes se modifient différemment , selon les lieux & les circonstances. Vers le milieu de l'autre siècle , tout ne respiroit que cet amour tendre & mollement passionné , qui régnoit dans la Tragédie. Tous les esprits étoient pleins de ces Romans dont l'élégance fastidieuse aujourd'hui , avoit alors les charmes de la nouveauté , & le mérite d'avoir poli à la fois le langage & les mœurs. L'amour n'avoit pas besoin , pour émuouvoir , d'être combiné avec ces sentimens âcres qui produisent les grandes fermentations. Cette passion douce étoit devenue la vertu des grandes âmes , & la source des actions héroïques. Il étoit arrivé ce qui arrivera toujours parmi les hommes , & sur-

tout parmi des François ; c'est que ce sentiment , considéré d'abord comme une foiblesse tolérable , étoit enfin parvenu à être révééré avec une espèce de culte qui alloit jusqu'au fanatisme.

Les sentimens ont été partagés , & il étoit difficile qu'ils ne le fussent pas , au sujet d'une Lettre de M. Gresset , sur la Comédie. Les ennemis du Théâtre , tous les vrais Dévots en général , & ceux en particulier qui tiennent encore pour les confessions publiques des premiers siècles de l'Église , ont vu avec édification un Auteur estimé , renoncer hautement à un genre de Littérature , pour lequel on lui connoissoit du talent ; & sacrifier à sa Religion l'espoir flatteur de briller au Théâtre. Ces déclarations humiliantes , selon le monde , pour un homme d'honneur , d'avoir agi si longtemps contre ses principes & ses remords , d'avoir été faux à soi-même , & toujours en contradiction avec sa conscience ; ces aveux publics de duplicité & de mauvaise foi , faits par un principe d'humilité & de Religion , leur ont paru autant d'actes méritoires devant Dieu , & conformes au plus pur esprit du Christianisme. Voilà donc , aux yeux des vrais Dévots , M. Gresset au plus haut point de considération.

Les partisans du Théâtre , les gens du monde ,

C c iij

ceux même qui ne sont pas les plus ardens pour ce genre de spectacle , pensent différemment de cette Lettre. Selon eux , M. Gresset n'est point coupable de tout le mal qu'il croit avoir fait : de trois Pièces qu'il a données , on ne joue que le *Méchant* , encore le joue-t-on rarement ; cela méritoit-il un si grand éclat ? Si sa conscience devoit lui reprocher qu'il faisoit mal , c'est sur-tout lorsqu'il composoit *Édouard* ; & s'il est coupable , c'est principalement d'avoir étouffé cette voix secrète qui veilloit à sa gloire.

Une autre faute qu'on lui reproche , c'est le ton même de sa Lettre , dans lequel on voit percer la vanité du Poëte , à travers les repentirs du Chrétien pénitent. Que M. Gresset , persuadé du danger des Spectacles , ait pris le parti de ne plus travailler pour le Théâtre , il n'y a personne qui n'eût applaudi à sa résolution ; mais que , pour une seule pièce qui se joue rarement , il fasse le même éclat qu'eussent pu faire Molière & Racine , n'est-ce pas en quelque façon se mettre au rang de ces grands hommes ?

Est-ce encore par un esprit de modestie poétique , a-t-on ajouté , que M. Gresset nous apprend qu'il a brûlé plusieurs Comédies nouvelles de sa façon , qu'il n'avoit lues qu'à un ami ? Il devoit les brûler , sans doute , pour agir selon ses principes ; mais il devoit en même-temps laisser igno-

rer & son travail & ce sacrifice, pour se conformer aux principes de l'humilité Chrétienne.

Mademoiselle Dumefnil a rendu les grandes idées de Corneille, avec cette simplicité, cette vérité forte & mâle, avec laquelle ces mêmes idées étoient venues dans l'esprit de ce Poète. On peint au cœur & à l'esprit, par le récit & par le geste, comme on peint aux yeux par le dessin & par les couleurs. Ainsi l'on peut comparer la façon dont Mademoiselle Dumefnil se servoit pour rendre certains rôles, à ce qu'on appelle manière dans les Peintres. Elle a donc senti avec la plus saine portion du Public, que la grande & la seule manière étoit de rendre les objets tels qu'ils sont, tels que l'on croiroit les voir, & non pas comme certains goûts particuliers les veulent faire voir aux autres; sa règle a été celle de la nature; c'est-à-dire, de n'adopter aucune pratique de convention. On pourroit néanmoins regretter, dans l'exécution de ses rôles, des attentions qui deviennent fatigantes dans certains Acteurs; je veux dire quelques repos un peu plus observés, qui serviroient à faire ressortir davantage le débit naturel, ainsi que quelques expressions majestueuses, que la nature elle-même semble indiquer de soutenir, parce qu'il est dans la nature de l'ame, de se

complaire & de s'élever sur des sentimens qui lui donnent une si haute opinion d'elle-même. A cela près , on peut inférer de la manière dont Mademoiselle Dumefnil rendoit les rôles de Cornille , un principe certain ; c'est que , pour être au point juste de la vérité d'expression , il faut atténuer l'emphase harmonique des vers dans la récitation simple , comme il faudroit ne laisser que la simple modulation d'une déclamation soutenue , dans le chant du récitatif lyrique. Il y a long-temps que le goût réclame cette maxime ; cependant , il y a long-temps que nous voyons sur les scènes purement dramatiques , des Comédiens psalmodiant des vers , & sur la scène de l'Opéra , des Musiciens chantant du récitatif , que ridiculement ils prétendent jouer , & que plus ridiculement encore , le Public croit souvent devoir applaudir en faveur de je ne fais quels agrémens dans la voix , qui font gémir le goût , & qui révoltent la raison des Étrangers , moins corrompue par l'habitude que la nôtre.

L E T T R E

A M. DE MORAND,

O U

C O M P A R A I S O N

De deux Comédies , dont l'une est intitulée : LE PLAISIR , par M. l'Abbé Merchadier , & l'autre de M. de Boissy , intitulée le RETOUR DE LA PAIX.

Vous n'avez pas vu , Monsieur , la première représentation d'une petite Pièce , dont l'Auteur vous intéresse , & sur laquelle vous m'avez prié de vous dire mon avis. Le succès qu'elle a eu , m'engage à entrer dans quelques détails.

Le Plaisir paroît sur la scène. Un François veut le fixer à Paris ; une Angloise veut l'attirer à Londres ; une Italienne veut l'emmenner dans son Pays. On lui dit pour l'engager , que la France est le centre du goût ; l'Angleterre , le séjour des talens ; l'Italie , celui de la bonne Musique. Le François lui promet du sentiment ; l'Angloise , de la raison ; l'Italienne , de la folie. Le Plaisir leur apprend qu'il est tout-à-la-fois en Angleterre , en Italie & en

France; à Londres , moins gai , mais plus réfléchi; à Paris, moins pensé, mais mieux senti; à Rome, moins sage , mais plus aimable.

Je trouve dans cette petite Comédie beaucoup de rapport avec celle que M. de Boissy donna depuis aux Italiens : le *Retour de la Paix*. Comment deux Auteurs peuvent-ils si bien se rencontrer? car il n'est pas croyable que M. de Boissy se soit approprié les idées d'autrui; lui dont les Ouvrages sont capables de faire naître aux autres de fort jolies idées. Quoi qu'il en soit, voici l'exposé de sa Pièce.

La Joie paroît sur la Scène; les Comédiens Italiens veulent l'arrêter parmi eux; les François veulent la conduire sur leur Théâtre; on lui représente, pour la gagner, que la Comédie Italienne est le séjour des plaisirs; la Française, celui de la décence. Les uns lui offrent de la Danse, du Chant, des farces, des lazzi, des décorations, des feux d'artifices, des machines. Les autres lui promettent des Pièces de Molière, du bon Comique, des Acteurs choisis. La Joie leur dit qu'elle fera tout-à-la-fois sur l'un & l'autre Théâtre; enjouée, badine, folâtre aux Italiens; aux François, grave, modeste, & décente.

Ces deux Comédies ont entre elles, comme vous voyez, une ressemblance parfaite. Qu'on

change la Joye en Plaisir, cette métamorphose ne fera que dans le nom ; qu'on retranche le rôle de l'Angloise , (ce ne fera qu'une Actrice de moins) que Rome & Paris soient les deux Théâtres , & ces deux Pièces n'en feront plus qu'une. Dans l'une & dans l'autre on fait l'éloge de la Musique de M. Rameau ; on blâme le Comique de M. de la Chaussée. Là , on fait le caractère des trois différens peuples qui veulent s'attacher le plaisir ; ici ont fait celui des deux Troupes différentes où la Joye doit se fixer. Enfin , les traits en sont si semblables , qu'on peut dire que la Comédie du *Retour de la Paix* est le retour de la Comédie du *Plaisir*.

En supposant la profession de Comédien aussi méprisable , & les Acteurs aussi vicieux que le prétend M. Rousseau , il s'ensuit qu'un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est doublement estimable, puisqu'il montre par-là, que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on pourroit peut-être lui imputer , est de l'avoir embrassé ; mais , outre que tout le monde n'en pense pas aussi défavantageusement que M. Rousseau , on fait que trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie. Quand on se sent un vrai

talent, qui peut résister à son attrait? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuse; ce ne sont que les mauvais qu'il faudroit mépriser.

J'ignore l'effet moral que l'écrit de M. Rouffeau, contre les Spectacles, a produit sur ses Concitoyens; mais je prévois sans peine celui qu'il fera parmi nous. On le lira avec plaisir; & l'on ira delà au *Dévin du Village*.

Un Marchand chez qui j'achetois ordinairement, me pria un jour d'entrer dans son arrière-boutique. Il me dit qu'une dissertation qu'il venoit de lire contre les Spectacles, lui caufoit de terribles inquiétudes sur sa profession. Il me parla d'un air si contrit & si effrayé, & me pressa, avec tant d'instances, de vouloir bien l'aider à écrire une Lettre à son Curé, que j'y consentis. Cette Lettre a paru dans les feuilles de M. Fréron, *Année Littéraire* 1759, page 29. J'y ai fait depuis quelques changemens.

*LETTRE d'un Marchand d'Étoffe d'or & de soie,
à M. le Curé de ***.*

M O N S I E U R ,

Je trouve des rapports si effrayans entre la pro-

fession de Comédien & la mienne, que je crains que mon Commerce, quoique je le fasse avec la probité la plus scrupuleuse, ne soit un obstacle à mon salut. Vous dites sans cesse, Monsieur, que la Comédie étale le faste, la magnificence, la vaine gloire du monde, toutes les pompes de Satan; qu'elle inspire l'orgueil, la jalousie, le goût des ajustemens; qu'elle est contraire à l'humanité, à la charité, au détachement de soi-même, à l'amour du prochain. Un Marchand, Monsieur, est précisément dans le même cas; il ne desiré que le luxe: ses vues & ses projets ne tendent qu'à l'entretenir, qu'à exciter, par des ressources ingénieuses, l'amour-propre des Citoyens, esclaves de la mode qui les appauvrit. Il me semble même que l'état de Comédien est bien moins dangereux que le mien; il n'a point à se reprocher la ruine des Familles; le prix modique qu'il en coûte pour s'amuser pendant quelques heures aux Spectacles, empêche des dépenses considérables où d'autres amusemens pourroient entraîner; & il prévient des désordres affreux de toute espèce. D'ailleurs les Comédies sont pleines de traits contre les glorieux, les fastueux, les dissipateurs, les petits-mâîtres, les fats; au lieu qu'un Marchand doit flatter ces vices, souhaiter qu'ils croissent & pullulent sans cesse dans l'Europe. Que de maisons anéanties, que de terres

en décret, que d'enfans dépouillés de leur héritage, parce que des pères insensés ont voulu attirer l'attention publique par l'appareil imposant d'habits & d'équipages superbes ! Victimes d'une vanité puérile & cruelle, les fils d'un gentilhomme vivent souvent dans la misère & le mépris qui la suit.

Ces malheurs ne sont pas les seuls qu'on peut imputer aux Marchands. La vanité indigente devient ingénieuse dans ses ressources. Un jeune homme qui veut faire l'important, ne peut s'annoncer dans le monde, que par un extérieur magnifique : les bornes de sa fortune, ou la sage modération d'un père, ne lui permettent pas de se livrer à son goût ; il est obligé, pour le satisfaire, ou de voler ses parens, ou de duper ses créanciers, ou d'avoir recours à des moyens plus honteux encore.

Le commerce d'un Marchand de ma sorte, me direz-vous, est d'autant plus permis, qu'un grand nombre de personnes, moins encore par leur naissance que par la représentation qu'exige leur état, sont obligées de porter ces étoffes dont je crains que la vente ne soit contraire à mon salut. Cette réflexion, Monsieur, pourroit me rassurer, s'il y avoit en France des Édits qui fixas-

sent , comme dans quelques Républiques , les habillemens de chaque condition ; mais l'opulence confondant les unes & les autres dans Paris & dans les Provinces , nous ne sommes pas moins les causes prochaines de tous les maux qui naissent d'un luxe immodéré.

Le Théâtre, ajouterez-vous , est un lieu public où , pour de l'argent , on présente le vice sous les couleurs les plus flatteuses. Eh ! Monsieur , ma boutique n'est-elle pas , comme le Théâtre , un lieu ouvert à tout le monde pour de l'argent ? Si je n'ai pas l'art criminel de rendre le vice aimable , je vends ce qui y conduit presque toujours. Une belle robe ne devient souvent l'objet des desirs d'une jeune personne , que pour occasionner sa perte. Combien de filles qui immolent leur honneur à leur vanité ! Combien en est-il qui ne se parent que pour plaire , & ne plaisent que pour être séduites ?

Les Spectacles , insistez-vous , sont l'écueil de presque tous les jeunes gens , parce que les Actrices joignent à des talens séducteurs , les charmes dangereux d'une figure que la nature & l'art concourent à rendre intéressante ; delà naissent des desirs ; & les desirs seuls peuvent perdre l'homme le plus vertueux. Mais n'y a-t-il pas des périls plus

grands encore à l'entrée d'une boutique où une femme aimable, des filles jolies, ajustées avec toutes les recherches de la coquetterie, semblent préparer le piège dans lequel la sagesse la plus austère est tombée plus d'une fois. Une simple affiche détermine à voir la Comédie; c'est une démarche libre à laquelle le Citoyen est maître de se livrer. Que les moyens que nous employons sont plus puissans ! Des Sirènes enchanteresses, placées à dessein aux deux côtés de nos boutiques, & de celles des Marchands de Modes, attirent le monde par une physionomie prévenante, des regards flatteurs & des propos agréables. Le passant, séduit, court à la voix qui l'enchanté, & si ses desirs n'ont pas des suites criminelles, nous le rendons toujours coupable, en l'engageant d'employer dans une emplette inutile & frivole, le patrimoine de ses enfans, & les gages accumulés de ses domestiques.

Une autre différence qui est à l'avantage de la Comédie, c'est que les hommes & les femmes achètent, à chaque saison, des étoffes d'un dessin nouveau, & que par-là ils sont moins en état de soulager les pauvres; au lieu que les Comédiens contribuent journellement à leur subsistance.

Je fais, Monsieur, que le Prince protège notre
Commerce,

Commerce , & qu'il semble donc que nous pouvions l'exercer en toute sûreté de conscience. Mais, Monsieur , le Prince protège aussi les Comédiens, les pensionne même , le déclare publiquement (1); & cependant vous les anathématisez.

Nos étoffes de soie se vendent , par le goût de nos dessins , dans tout l'Univers , & font , par conséquent , entrer beaucoup d'argent dans le Royaume. Que de millions, Monsieur, n'ont pas valu à la France Corneille , Molière & Racine ! On achete leurs ouvrages; on les lit dans toute l'Europe; ils ont rendu notre langue , la langue universelle; nous sommes devenus, graces aux chef-d'œuvres qu'ils ont produits, la Nation sur laquelle toutes les autres tâchent de se modeler; c'est depuis cette époque , que les Étrangers voyagent à Paris , & qu'ils y répandent un argent immense.

Vous voyez, Monsieur, que le Comédien est aussi utile à l'État que le Marchand. Je crois vous avoir prouvé que ce dernier ne met pas moins les passions en mouvement que le premier , & que même il les excite davantage. Toutes ces

(1) Hôtel des Comédiens du Roi , entretenus par Sa Majesté.

raisons me déterminent à conclure que , si les Comédiens doivent être rejetés de la congrégation des Fidèles , les Marchands tels que moi , ont à craindre la même réprobation. Je vous prie de me marquer si mes scrupules sont bien ou mal fondés , & si je puis chrétiennement continuer mon Commerce , ou si je dois y renoncer. Je fais , Monsieur , que je suis désigné pour être Échevin l'année prochaine ; mais un Échevin n'est pas plus grand devant Dieu , qu'un autre homme ; & qu'est-ce que la gloire de ce monde , quand il s'agit de notre salut dans l'autre ! Je suis très-respectueusement ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur M ***.

Post-scriptum. J'étois Dimanche dernier à ma Paroisse. Les filles de M *** , ce riche Financier , arrivèrent ; leurs robes , quoique certainement la fortune de leur père les mette en état d'en porter du plus grand prix , excitèrent un murmure général & des caquets très-indécens dans l'Église. *Voyez donc !* disoit l'un ; *elles sont aussi magnifiques que des Princesses. Il n'y a pas vingt ans ,*

difoit l'autre , *que leur père , fils d'un valet-de-chambre , n'étoit encore qu'un petit Commis à huit cens francs. N'est-ce pas insulter , s'écrioit un troisième , à la misère publique ?* En un mot , Monsieur , je doute que quelque Scène de Comédie que ce soit , puisse occasionner plus de péchés , qu'en occasionnèrent les robes de ces Demoiselles , par toutes les médifances qu'elles excitèrent J'ai vendu ces étoffes ; un Comédien débite son rôle ; s'il est coupable , ne le suis-je pas ?

Les actions de nos Tragédies sont pathétiques & terribles ; celles des Tragédies des Anglois sont atroces. C'est une règle parmi nous , de ne point ensanglanter la scène. Chez eux plus il y a d'hommes & de femmes qui s'y égorgent , plus la Pièce est applaudie : on y voit des potences , des échafauds ; on y met sous les yeux du Spectateur les objets les plus horribles ; un mari qui discourt avec sa femme , qui la caresse & l'étrangle ; une fille toute saignante , à qui l'on a coupé la langue & les mains , après l'avoir violée. Il n'est pas douteux que les arts agréables ne réussissent chez un peuple , qu'autant qu'ils en prennent le génie ; & qu'un Auteur dramatique ne sauroit espérer de plaire , si les objets & les images qu'il présente , ne sont pas analogues au caractère , au naturel & au goût

de la Nation. On pourroit donc conclure de la différence des deux Théâtres , que l'ame d'un Anglois est sombre , féroce , sanguinaire ; & que celle d'un François est vive , impatiente , emportée , mais généreuse même dans sa haine ; idolâtrant l'honneur , & ne cessant jamais de l'appercevoir , malgré le trouble & toute la violence des passions ; d'ailleurs prompt à s'attendrir & à déposer sa fierté , sa fureur , à la vue du sang de son ennemi.

Dans nos Comédies , l'amour est un sentiment tendre , délicat , honnête ; dans celles des Anglois , c'est un desir grossier , brutal , impudent ; on s'y croit souvent transporté dans un lieu de débauches ; ce qui seroit encore une preuve de la férocité de la Nation : l'homme féroce n'a que des sens.

Que votre fils & votre fille lisent & relisent tous les jours Corneille. Interrogez-les & les instruisez sur les détails & l'intérêt de chaque Scène. Je doute que vous puissiez leur donner une meilleure éducation.

Corneille , s'il fût né dans l'ancienne Rome , eût été le premier de la République. La carrière des grandes dignités y étoit ouverte à tous les Citoyens ;

& l'on-pouvoit y être soi-même l'artisan de sa fortune. Dans un Etat Monarchique, il faut des Protecteurs à la Cour; & souvent le vrai mérite est trop modeste pour en espérer, ou trop fier pour en chercher.

Je suis étonné que tant d'Auteurs qui ont écrit sur notre Théâtre, sur son origine & ses progrès, n'aient pas remarqué que la Comédie, parmi nous, a été, pendant assez long-temps, un des organes de la politique, comme elle l'avoit été chez les Athéniens. La Cour engageoit les Poëtes Comiqués à traiter les matières concernant l'État, & à parler des circonstances où se trouvoit le Royaume, afin de disposer le peuple à la levée des impôts, en le prévenant, l'animant & l'échauffant sur la justice & la nécessité des guerres qu'on entreprenoit. J'en pourrois citer plusieurs exemples; je ne rapporterai que celui-ci. Louis XII faisoit la guerre à Jules II, qui l'avoit indignement trompé, & qui, de plus, eut l'audace de renouveler les extravagantes prétentions de quelques-uns de ses Prédécesseurs sur le temporel des Rois. On représenta aux Halles, à Paris, le Mardi gras 1511, une Pièce où ce fougueux Pontife étoit joué sous le nom du *Prince des fots*, accompagné de *Mère fotte*, qui vouloit se faire passer pour Eglise.

D d iij

M È R E S O T T E.

*La Thiare en tête , vêtue des habits Pontificaux,
& dessous, habillée en Mère sotte (1).*

Si deussai-je de mort mourir
Ainsi qu'Abiron, & Dathan,
Ou damnée être avec Satan,
Si me viendront-ils secourir ;
Je ferai chacun accourir
Après moi, & me requérir
Pardon & merci à ma guise ;
Le temporel veux acquérir (2),
Et faire mon nom florir :
En bref voilà mon entreprise,
Je me dis Mère Sainte-Église ;
Je veux bien que chacun le note,
Je maudis, j'anathématise ;
Mais sous l'habit, pour ma devise,
Porte l'habit de Mère sotte.
Bien sçais qu'on dit que je radotte,
Et que suis folle en ma vieillesse (3),

(1) *Recherches sur les Théâtres, A Paris, chez Prault, père, 1735, avec Privilège.*

(2) Allusion aux prétentions de Jules II sur le temporel des Rois.

(3) Jules II étoit alors âgé de plus de soixante-dix ans.

Mais (1) grumeler veux à ma porte (2)
Mon fils (3) le Prince en telle sorte
Qu'il diminue sa noblesse.

.

Elle tâche, dans une autre Scène, d'attirer les Seigneurs François dans son parti ; mais, voyant qu'elle n'y peut réussir, elle adresse la parole à ceux du Clergé qu'elle a séduits, & leur dit :

Prélats, debout, allarme, allarme,
Abandonnez Église, Autel ;
Que chacun de vous soit bien ferme (4) ;
Que l'assaut aux Princes on donne ;
J'y veux être en propre personne (5).

.

A l'assaut, Prélats, à l'assaut.

Les Prélats attaquent les Seigneurs François qui

(1) Gronder.

(2) Jules II menaçoit de jeter un interdit sur le Royaume, & de citer Louis XII, le Clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

(3) Les Rois de France, fils aînés de l'Église.

(4) Ferme.

(5) Jules II endossa la cuirasse, & se montra à la tranchée, le casque en tête.

les repoussent & les chassent du Théâtre après les avoir bien battus. On examine ensuite de plus près *Mère sotte* ; on reconnoît qu'elle n'est point l'Église ; on se moque d'elle ; & on lui ôte la thiare (1) & les habits Pontificaux qu'elle profanoit.

Personne n'ignore les démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII. Philippe-le-Bel , du vivant de ce Pape , & long-temps après sa mort , fit souvent jouer à Paris une farce appelée *la Procession du Renard*. Un homme , vêtu de la peau d'un Renard , mettoit par-dessus un surplis , & chantoit l'Épître , comme simple Clerc ; ensuite il paroissoit avec une mitre , & enfin avec la thiare , *courant après poules & pouffins , les croquant & les mangeant , pour signifier les exactions de Boniface VIII.*

Le Chancelier de l'Hôpital , dans une harangue à l'ouverture des États-Généraux de 1561 , dit que *le bon Roi Louis XII prenoit plaisir à ouïr jouer Farces & Comédies , même celles qui étoient jouées en grande licence , disant que par-là il apprenoit beaucoup de choses qui étoient faites dans son Royaume , & qu'autrement il n'eût pas sçues.*

(1) Allusion au Concile assemblé à Pise pour juger Jules II , & le déposer.

Je pense qu'il est très-utile qu'un Roi voye souvent la Comédie ; elle est l'image de la vie commune, & par conséquent des vices, des vexations, de la misère & des maux qui se glissent dans les différentes classes de l'État. Ses peintures, me dira-t-on, ne sont que générales. Elle ne nomme pas, j'en conviens ; mais du moins un Roi fait que telle corruption, tels abus de son autorité, telles petites tyrannies existent ; il le fait, & c'est beaucoup.

Notre langue est devenue la langue universelle ; & Paris semble être la capitale des Nations. A qui devons-nous cette gloire & ces chef-d'œuvres d'éloquence, de poésie, de peinture, de sculpture, d'architecture, qui ont immortalisé le règne de Louis XIV ? A Corneille & à Molière. Tous les Arts se tiennent par la main ; le commencement de perfection dans l'un, forme le goût sur les autres. Ces deux grands génies ont éclairé des sources qui font entrer, sans frais & sans risques, plus d'or en France, que n'en portèrent jamais en Espagne les impitoyables destructeurs du Mexique & du Pérou. Dans trois ou quatre mille ans, à peine saura-t-on le nom des autres peuples qui habitent l'Europe ; au lieu que notre langue fera la langue savante : on l'enseignera aux enfans ;

on se piquera de savoir notre histoire & de citer les noms célèbres & les actions les plus éclatantes de nos Rois & de nos Héros ; on admirera la douceur, la politesse de nos mœurs, & en même-temps avec quel courage, quelle fierté, ce peuple si gai, si frivole, sortoit de son assoupissement dans les plaisirs, & voloit à la gloire dès qu'on l'attaquoit.

Je cherche dans Paris les statues de Corneille & de Molière : où sont-elles ? Où sont leurs mausolées ?

Un Écrivain, qui n'aime pas la France, prétend qu'on n'y a pas pour Corneille autant d'admiration que dans le reste de l'Europe, & que Racine, dans le reste de l'Europe, n'a pas autant de réputation qu'en France. Je croirois que la décadence de notre Nation seroit prochaine, si les hommes de quarante ans n'y regardoient pas Corneille comme le plus grand génie qui ait jamais été. Quelle rapidité dans son vol ! quel sublime dans ses idées ! quelle fierté de sentiment ! quelle noblesse dans ses portraits ! Quelle pompe, quelle majesté dans ses tableaux ! quelle profondeur de politique ! quelle vérité, quelle force dans ses raisonnemens ! L'action dans ses pièces est toujours

frappante, importante : dans la plupart des pièces de Racine , l'action est petite, conduite par de petits ressorts & des tracasseries d'amans. Corneille connoissoit tout le cœur humain ; il semble que Racine n'en connoissoit que les foiblesses. Les plans & les caractères des pièces de Corneille ne se ressemblent point ; les plans & les caractères des pièces de Racine se ressemblent presque tous. Personne n'a jamais possédé, comme Corneille , l'art du dialogue ; son style , il est vrai, nous paroît quelquefois trop familier , même rampant ; mais notre délicatesse à cet égard est-elle bien raisonnable ? D'ailleurs Aristote , le P. le Bossu , & tous ceux qui ont écrit sur le Théâtre, conviennent que la versification est la moindre & la dernière partie d'un ouvrage dramatique ; c'est l'invention de la *fable* , l'ordonnance du tableau , la force & la vérité des caractères , qui prouvent le génie.

On sent, en lisant Corneille, que c'étoit dans son ame qu'il puisoit l'élévation de son génie.

La Bruyère prétend que Corneille peint les hommes comme ils devraient être , & que Racine les peint tels qu'ils sont : il seroit aisé de démontrer que jamais on ne porta un jugement plus faux.

On va représenter une pièce; un homme demande si elle est en vers ou en prose; on lui répond qu'elle est en prose : aussitôt cette pièce diminue de mérite dans son imagination. Le célèbre Nericault Destouches pensoit bien différemment; & sa décision doit avoir d'autant plus de poids, que ses pièces sont presque toutes en vers, & qu'il n'avoit donc aucun intérêt à prendre le parti de la prose. *Je fais*, dit-il, dans une Lettre à un jeune Auteur, *qu'il est moins facile de faire réussir une Pièce en prose qu'une Pièce en vers, parce que la versification donne du relief aux choses les plus communes, & souvent à de pures fadaïses, &c.* En effet ne changez pas un mot; décomposez seulement & mettez en prose telle scène qui vous a paru si brillante en vers, vous serez étonné de l'illusion que la mesure & la rime vous ont faite, & de l'air de pensée, de sentences & de maximes qu'elles ont donné, comme le dit M. Destouches, à des idées souvent triviales & rebattues. On fait gré, dira-t-on, à un Auteur d'avoir surmonté la difficulté qu'il y a à faire une Pièce en vers; mais un Auteur, répondra-t-on, qui s'est habitué de jeunesse à faire des vers, versifie souvent avec plus de facilité qu'il n'écrirait en prose. En un mot, il n'est pas douteux que, pour réparer le désavantage de la prose, il est

nécessaire de la tourner , de la couper , & de la rendre vive , précise , & de la semer de plus de traits qu'il n'en faudroit pour faire réussir la même Pièce , si on l'avoit écrite en vers.

J'ai vu , dit C. Julius Vindex , dans une Harangue aux Gaulois pour les animer contre Néron , *j'ai vu cet homme infâme , en habit de Comédien , chanter des vers sur le Théâtre , faire le rôle d'un Esclave , celui d'une Courtisane , être chargé de fers , devenir enceinte & accoucher.* Il paroît par ce passage de Suétone , & par différens passages de Lucien , que sur le Théâtre Romain , il n'y avoit point de femmes , & que c'étoient des hommes qui en jouoient les rôles. Cependant Pline (1) parle d'une certaine Lucéïa , qui montoit encore sur le Théâtre à l'âge de cent ans.

Le fameux Roscius étoit très-louche : *Erat per-versissimis oculis* (2).

Raimond Poisson, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne , étoit excellent par son jeu naturel ; mais il bredouilloit & n'avoit point de gras de jambe. Il imagina de mettre des bottines : son fils & son

(1) *Lib. 7 , c. 48.*

(2) *Cic. de orat.*

petit-fils avoient hérité de son jeu naturel , de son bredouillement & de ses bottines.

Dans le Ballet du Triomphe de l'Amour , en 1681 , on vit pour la première fois des Danseuses sur le Théâtre de l'Opéra : auparavant c'étoient deux , quatre , six , ou huit Danseurs qu'on habilloit en femmes.

Le Père Ménétrier , Jésuite , dans son livre des *Ballets anciens & modernes* (1), rapporte que , pour la solennité de la béatification de Saint-Ignace , on donna un très-beau Ballet qui représentoit *la ville & le Cheval de Troyes , se mouvant par de secrets ressorts*. Quel rapport ce cheval & les malheurs que son entrée causa dans Troyes , pouvoient-ils avoir avec l'institution des Jésuites , & leur établissement dans un Royaume ?

Toutes nos Tragédies finissent ordinairement par une sédition , une mort , un massacre ; toutes nos Comédies par un mariage : est-ce pour nous enseigner que les Grands sont nés pour détruire , & les autres hommes pour peupler ?

Il me semble que depuis vingt-cinq ou trente

(1) Page 103.

ans, la plupart des Tragédies qu'on affiche comme nouvelles, ne sont que de nouvelles éditions des anciennes, revues & corrigées.

F O I R E S.

Il y a quatre Foires dans Paris : la Foire Saint-Germain, la Foire Saint-Laurent, la Foire du Temple & la Foire des Jambons au Parvis de Notre-Dame : elles appartiennent toutes les quatre à des Écclésiastiques. Les deux premières, étant ouvertes pendant quelques semaines, ont attiré de tout temps beaucoup de farceurs, de bâteleurs, de danseurs de corde, de marionnettes, &c.

Dans des aveux & dénombrements faits en 1376, & autres années, le Seigneur de Béthisi déclare à Blanche de France, veuve de Philippe d'Orléans, *que femmes publiques qui viennent à Béthisi, pendant la Foire, lui doivent quatre deniers Parisis, & que ce droit lui avoit valu autrefois dix sols Parisis tous les ans ; mais qu'il ne lui valoit plus que cinq sols, à cause qu'il n'y en venoit plus tant.*

P A R I S.

Cette Ville si vantée dans les Provinces , si renommée chez l'Étranger , n'est pourtant qu'un assemblage confus d'hommes de divers Pays , qui se trouvent rassemblés par deux motifs. L'intérêt y conduit les uns ; les autres s'y rendent pour satisfaire plus aisément leur amour pour les plaisirs. Ce sont ces deux goûts, qui forment ce Commerce agréable, dont on y jouit si sûrement. On y remarque moins qu'ailleurs de ces dissensions violentes qu'allument les inimitiés des particuliers. S'il s'élève quelque différend, on le voit bientôt terminé. S'il se forme quelque mauvaise querelle, c'est presque toujours dans la classe des Intéressés ; car, qu'importe au Voluptueux, que son Voisin nage comme lui dans les plaisirs ? Pourvu qu'il ait bien ri & bien dîné, il s'inquiète peu si celui-ci a fait un meilleur repas. Le fidèle Provincial vient régulièrement à Paris manger son riche patrimoine ; tout homme peut, avec deux louis, y contrefaire, pendant l'espace de vingt-quatre heures, le Marquis ou le Duc. Cette facilité de prendre le haut ton y rabaisse, en quelque sorte, la dignité de ceux qui sont légitimement revêtus de ces titres d'honneur.

Le

Le Peuple de Paris est une portion d'hommes, qu'une égalité de bassesse dans la condition réunit : ils se querellent , ils se battent , se tendent la main , se rendent service , & se desservent tout-à-la-fois ; un moment voit renaître & mourir leur amitié. Ils se raccommode & se brouillent sans s'entendre. Les gens mariés d'entre le Peuple se parlent toujours comme s'ils alloient se battre. Cela les accoutume à une rudesse de manières , qui ne fait pas un grand effet , même quand elle est sérieuse & qu'il y entre de la colère. Une femme ne s'alarme pas de s'entendre dire les gros mots ; elle y est faite en temps de paix comme en temps de guerre. Le mari , de son côté , n'est point surpris d'une réplique brutale ; ses oreilles n'y trouvent rien d'étrange. Le coup de poing avertit seulement que la querelle est sérieuse ; & leur façon de parler en est toujours si voisine , que ce coup de poing ne fait pas un grand dérangement. Les Dévots d'entre le Peuple , le sont infiniment dans la forme ; la vraie piété est au-dessus de la portée de leur cœur & de leur esprit. Une grosse voix , dans un Prédicateur , les persuade. Ils ne comprennent rien de ce qu'il dit ; mais il crie beaucoup ; & les voilà pénétrés.

Auprès des principales Églises de Paris, il y avoit autrefois une petite chambre, dans laquelle une femme dévote se retiroit pour le reste de ses jours. On appeloit ces femmes les Récluses; il ne pouvoit y en avoir qu'une dans chaque Église; celle qui vouloit lui succéder, attendoit qu'elle fût morte pour prendre sa place. Il n'étoit pas permis aux hommes d'avoir de pareilles cellules; & les femmes qui s'y étoient une fois renfermées, n'en sortoient que pour être portées en terre. Cet usage de dévotion est aboli depuis près de deux siècles.

En considérant la Ville de Paris, relativement aux choses nécessaires, on voit que les soins du gouvernement portent sur la conservation des hommes, leur subsistance & leur sûreté. Le premier article qui regarde la conservation des Citoyens, présente un état des Accoucheurs, des Sages-Femmes jurées, des Bureaux de Nourrices, des Professeurs en Médecine & en Chirurgie; des Apothicaires en charge, des bains médicaux, des Hôpitaux, des Maisons de secours & de charité. Le second, qui a pour objet la subsistance des hommes, comprend les Halles, les Marchés, les Boucheries, les Chantiers, les Fontaines publi-

ques , les Hôtels garnis , les Auberges. A ces secours temporels , on peut encore joindre les spirituels , qui sont pour l'âme ce que les autres sont pour le corps. On conçoit qu'il est ici question des Paroisses , des Collégiales , des Couvents , des Communautés , des Chapelles , &c. Ajoutez-y les Retraites Spirituelles , tant pour les hommes que pour les femmes. Enfin le troisième article , qui est la sûreté des Citoyens , comprend le Guet à pied & à cheval , les Commissaires de Quartiers , les Inspecteurs de Police , les Lanternes , les Pompes publiques , &c.

Feu M. Berryer , Lieutenant-Général de Police , a établi à Paris un Bureau de Sûreté , dont la principale destination est de procurer à tous les Particuliers , qui peuvent avoir été volés , la faculté de faire , sans frais , parvenir leurs plaintes & leurs observations , jusqu'au Chef de cette partie de l'Administration. Les Commissaires , distribués dans chaque quartier , sont , depuis cet établissement , obligés de recevoir gratis les déclarations des Particuliers sur les vols qui peuvent leur avoir été faits , & de les faire passer à ce Bureau. Après ces déclarations , les affaires sur lesquelles on fait des informations judiciaires , sont encore suivies par trois Inspecteurs de Police , distribués dans cette Capitale.

E e ij

En considérant également Paris relativement aux choses utiles, vous y trouvez des Écoles de charité pour les Garçons & pour les Filles; des Maîtres de Pension, des Colléges, des Communautés de Filles, où l'on prend des Pensionnaires, des Maîtres de Langues, des Maîtres à Danser, des Maîtres de Musique, de Déclamation, de Dessin, d'Écriture, de Mathématiques, de Géographie, &c. On y a aussi des Cours Publics, des Bibliothèques, des Journaux. Les Arts & Métiers viennent après, suivis du Commerce, de la Finance, de la Médecine, du Droit, des Séminaires, des Académies, des Manufactures, des Voitures publiques, &c.

Parmi les choses agréables, on compte particulièrement les Spectacles, les Concerts, les Monumens remarquables, les Cabinets, les Jardins, les Promenades, les Cafés.

L'air diffère à Paris, suivant les divers quartiers de cette grande Ville. L'air de Sainte-Geneviève, comme le plus élevé, est le plus subtil & le plus délié; celui des Quais, comme le plus voisin de la rivière, est le plus grossier & le plus aqueux. Celui du Luxembourg tient le mi-

lieu. Une poitrine grasse & flegmatique se trouvera bien de l'air de Sainte-Geneviève, & mal de celui des Quais. Je parle d'après l'illustre Nestor de la Médecine, qui fut aussi respecté des Étrangers, que cher à ses Concitoyens, je veux dire M. Falconet.

Ceux qui vivent à cent lieues de la Capitale, en font à un siècle pour les façons de penser & d'agir. On sent plus à Paris qu'on ne pense; on agit plus qu'on ne projette; on projette plus qu'on ne résoud. On n'estime que les talens & les arts de goût; à peine a-t-on l'idée des arts nécessaires; on en jouit sans les connoître. A Paris, on se cherche peu; on se rencontre avec plaisir; on s'accueille avec plus de vivacité que de chaleur; on se perd sans regret, ou même sans y faire attention. C'est ce qu'on dit du caractère des Moines.

On a blâmé plusieurs usages ridicules ou incommodes, qui se sont introduits dans cette Capitale. Le premier est l'habitude où s'est mise la brillante Jeunesse, de couper, en entrant dans un appartement, un cercle, souvent respectable, & d'aller se placer au feu, les mains derrière le dos, pour

considérer à la ronde , & regarder presque sous le nez , tous ceux qui forment l'Assemblée. Entrez dans une Compagnie composée de Dames & d'autres personnes faites pour en imposer , vous les verrez assises en cercle avec le maintien de la décence. S'il arrive sept ou huit Adolescens , ils vont brusquement s'étaler en parade à la cheminée ; & voilà sa chaleur interceptée pendant le reste de la journée. Toute la Compagnie doit renoncer au plaisir de voir & de sentir le feu. C'est la Jeunesse qui s'arroge le privilège exclusif du foyer. Les gens infirmes ou convalescens ne sentent que le vent des portes & le froid des parquets. Je voudrois bien qu'on pût persuader à tous ces petits Messieurs , que leur façon d'agir est malhonnête , incommode , mal-saine & ridicule.

Cet usage , qui de Paris a déjà passé dans les Provinces , me rappelle un trait plaisant qu'on m'a conté d'un aimable & saint Evêque de Picardie , le François de Sales de nos jours. Quelques-uns de ses Diocésains , qui se trouvoient chez lui , avoient retrouffé les basques de leurs habits & de leurs vestes , pour se mieux chauffer le derrière. « Je savois bien , dit en riant le Prélat , que les Pi-

» cards avoient la tête chaude ; mais je ne savois
» pas qu'ils eussent le cul froid ».

A Paris, l'amour n'est point une occupation importante & passionnée, comme en Italie, ni un commerce religieux de respects, comme en Espagne. Ce n'est point comme en Angleterre, un sentiment sérieux & profond, ni une passion jalouse & emportée comme chez les Turcs. C'est un amusement vif & badin, un goût passager & folâtre, épuré des fadeurs du sentiment & des sottises d'une constance ridicule ; c'est un lien fragile, d'une soie légère, formé par la main du plaisir, & brisé par celle de l'inconstance ; jamais l'ennui n'a le temps de s'introduire dans une intrigue. On fait accepter ses soins dès la première entrevue ; on en est récompensé dans la seconde ; & dans la troisième, on se sépare comme on s'est pris, sans reproches, & sans infidélité. On effleure tout sans rien user ; les plaisirs circulent comme la monnoie ; & les Maîtresses sont à-peu-près comme un joli meuble, qu'on prend par caprice pour s'en servir une ou deux fois, & dont on se défait de même, pour le céder à d'autres à qui il peut faire plaisir.

Ce n'est qu'à Paris, qu'on voit un jeune *Fat* faire dans un même jour, auprès de vingt *Maîtresses*, vingt rôles différens avec l'air le plus faux, le plus forcé, le plus impertinent & le plus aimable. Tendre avec la délicate, sensuel avec la voluptueuse, il saura également pleurer sans être attendri, parler sentiment sans être touché, tourmenter sans être jaloux, feindre l'amour le plus passionné, n'ayant que des desirs, jurer en même temps à vingt personnes la constance la plus parfaite, & pousser l'habileté jusqu'à cacher entièrement, à chaque objet de ses feux, tous ses autres attachemens, tandis qu'il fera connoître au Public les moindres faveurs qu'il en reçoit, & même celles qu'il n'en reçoit pas.

L'obligation où je suis d'aller à pied dans Paris, ne m'aigrit point contre les Princes, les grands Seigneurs, les Magistrats, les Hommes de Robe, les braves Officiers, qui portent à leur boutonnière le prix de vingt ans de service, & sur leur visage cicatrisé, les preuves de leur courage & de leur fidélité. Ce qui m'irrite, c'est un Abbé, qui joint souvent toutes les manières d'un Petit-Maître à l'éclat d'un grand Seigneur; un Médecin, qui fait payer à ses Malades & sa voiture & ses che-

vaux ; un Financier , qui , avec son char à sept glaces , croit imiter la haute Noblesse , comme un Acteur de théâtre avec sa toge brodée d'or , croit être Régulus ou Caton ; un Bourgeois , dont la fortune ne change point le caractère , dont l'âme est aussi roturière dans son carrosse , qu'au fond de sa boutique ; un Comédien , qui éclabousse insolemment le Poète qui le nourrit , oubliant qu'il n'est plus rien , quand il n'a plus de rôle à jouer ; toute personne qui sort de son rang , pour imposer à la multitude ou pour la fouler.

Un Seigneur Étranger traversoit avec rapidité , à l'entrée de la nuit , une rue étroite ; sa voiture légère rencontra une borne & se brisa en éclats. Pour comble de malheurs , un carrosse qui le suivoit dédaigna de s'arrêter ; & ses roues passèrent sur le corps d'un cheval de grand prix , attelé à la voiture fracassée. Le Seigneur indigné de cette affreuse inadvertence , & plus sensible à la perte de son cheval , qu'au désespoir de son Meurtrier , s'élance sur lui l'épée à la main , & lui demande avec fureur , pourquoi il ne s'est point arrêté en voyant un cheval par terre ? « Ah ! Monsieur , s'écria le Cocher , il fait nuit ; & je l'ai

» pris pour un homme ». Ce trait , d'une atrocité sublime, peint ces monstres que la nature n'a créés, que pour dire aux Législateurs de les étouffer.

Le Panthéon n'avoit point de Divinité, qui n'eût sur les rives de la Seine, des Autels aussi célèbres que sur les bords du Tibre. On eût dit que, par le commerce des Romains, le Peuple de Paris n'avoit reçu quelque teinture des Arts & des Sciences, que pour déifier, sous des emblèmes ingénieux, toutes les passions & tous les vices. Peuple belliqueux & philosophe, ami de la Littérature & des combats, aussi jaloux de ses préjugés que de ses droits, aussi zélé pour son culte que pour ses murs, il réunissoit avec un esprit vif une âme fière, avec un cœur droit un caractère inflexible. Peut-être se reprochoit-il à lui-même ses simulacres; mais il les encensoit par respect pour ses Maîtres, par politique pour sa liberté, par goût pour ses plaisirs. Les Hommes se soumettent à ce qui les flatte. L'empire de l'illusion est bien fort, quand il a pour appui l'attrait des penchans.

Il n'y a pas de ville dans le monde où l'on

ait fait autant de fondations charitables que dans Paris; le zèle, dit-on, en est beaucoup ralenti : feroient-ce les Économes qui auroient dégoûté d'en faire?

Rome , jusqu'au règne d'Auguste , n'étoit guères mieux bâtie que Paris à la fin du règne de Henri IV. Elle commençoit à s'embellir , lorsque les deux tiers en furent détruits par un incendie sous le règne de Néron. Elle fut magnifiquement rebâtie ; on y comptoit près de cent quarante-huit mille maisons, & toutes isolées, disent les Historiens. Elles n'avoient que deux étages au-dessus du rez-de-chaussée; le plus grand nombre de celles de Paris, en a quatre, cinq & souvent six. Nos Quais sont beaux; nos Jardins publics sont agréables : mais on laisse toujours subsister des maisons sur les Ponts ; & l'on n'achève point le Louvre, tandis qu'on a dépensé des sommes immenses pour une nouvelle Place, aussi bizarre que déplacée.

On voit à nos promenades & autres endroits publics, deux sortes de Prêtresses de Vénus ; les filles entretenues, & celles qui, n'ayant pas encore l'avantage de l'être, ne refusent aucune offrande.

Il n'y a pas encore un demi-siècle, qu'on auroit eu de la peine à compter dans Paris plus de cinquante ou soixante filles entretenues ; & même par qui l'étoient elles ? par quelques Maltotiers , ou quelques vieux Seigneurs retirés de la Cour , & qui étoient bien-aîses d'avoir un petit ménage où souper en liberté avec un ou deux amis. Ces filles évitoient l'éclat , alloient à pied & toujours simplement vêtues. L'homme né pour être dans le monde , étoit galant , cherchoit à plaire , s'attachoit à d'honnêtes femmes , & tâchoit d'avoir , comme on disoit alors , des bonnes-fortunes ; cela marquoit de la délicatesse , un certain amour-propre. Aujourd'hui on entretient. Se feroit-on jamais imaginé que le François deviendrait si humble ? On prétend qu'il y a à présent dans Paris près de trois mille filles entretenues.

Dans la loge à côté de la nôtre, quelle est cette personne qui a tant de diamans, demande une femme ? Quoi ! vous ne la connoissez pas , lui répond-on ? c'est la Maîtresse de votre mari... Voilà la Maîtresse de ton père , dit un étourdi à un autre jeune-homme de ses amis.

Aucun Amant qui ne servît son Roi,
Aucun Guerrier qui ne servît sa Dame.

J'ai déjà cité ces deux vers de Saint Évremond, en parlant des François; aujourd'hui leurs Dames sont des filles entretenues; tant l'esprit philosophique a bien opéré!

L'amour pour un objet estimable, accélère dans notre ame un effort vers la gloire : *Ah ! si ma Dame me voyoit !* disoit autrefois un François en montant à l'assaut ; diroit-il aujourd'hui , *ah ! si ma Danseuse me voyoit !*

Ce mal terrible dont notre bon Roi François I auroit pû dire :

Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les Rois ;

lui fut donné par la femme d'un Marchand de Fer, nommé Lunel. Un Moine Espagnol, Aumônier dans les Troupes de Charles-Quint, passant par Paris pour se rendre en Flandres, se trouva plusieurs fois avec ce Lunel, & le vit si irrité de son accident, qu'il espéra d'en faire & qu'il en fit un Fanatique : *Votre Roi*, lui dit-il, *protège le Luthéranisme en Allemagne, & ne tardera pas, sans doute, à l'introduire en France ;*

servez, en vous vengeant de lui & de votre femme, servez la Religion; communiquez-lui ce mal auquel on n'a pas encore trouvé de véritables remèdes. . . . Ah ! comment voulez-vous que je le lui communique, répondit Lunel ? nous ne l'avons, ni moi, ni ma femme. Mais moi je l'ai, repliqua le Moine; j'en lève la main, & vous en fais serment; introduisez-moi seulement une demi-heure la nuit à votre place auprès de votre infidelle, & je vous reponds. . . . Louis Guion, Mézeray, le Gendre & autres Historiens, disent que Lunel alla lui-même s'infecter dans un mauvais lieu; mais qu'ayant pris tout de suite des remèdes, il guérit; que sa femme qu'il avoit infectée, mourut au bout d'un mois; & que François I, après avoir languï trois ou quatre ans (1), succomba enfin sous le poids d'un mal, contre lequel la Pharmacie de ce temps-là étoit encore bien impuissante.

Dans presque toutes les grandes Villes, mais à Paris sur-tout, on exerce une sorte de bienfaisance, aussi secourable que ruineuse pour le bas Peuple, & qui déshonore la main avare qui le

(1) *P. Daniel.*

soulage. C'est une usure qui s'appelle le prêt à la petite semaine. Suivant l'intérêt de ce prêt, un écu de trois livres rapporte plus de cent sols par an. Le nombre de ceux qui se permettent cette honteuse ressource, est plus considérable qu'on ne pense; & ce qui paroîtra singulier, c'est qu'on a vu des gens de Lettres eux-mêmes, des Philosophes, des Poëtes, se dédommager, par ce métier infâme, du peu de produit de leurs ouvrages.

P E N S É E S D I V E R S E S.

La Cour est une sorte de monde particulier au milieu du monde même; ou plutôt, c'est le vrai théâtre où se jouent les grands rôles, dont le monde ordinaire n'est que le Spectateur ou le Copiste. La faveur y est moins sûre, parce qu'elle est plus enviée; la disgrâce plus amère, parce qu'elle est plus remarquée; & si la vertu y est plus pure, parce qu'elle y est plus éprouvée, le vice y est plus contagieux, parce qu'il est plus séduisant; c'est-là qu'on s'introduit par vanité, qu'on se craint par ambition, qu'on n'aime, qu'on ne hait que par intérêt; là qu'on intrigue avec art, qu'on supprime avec adresse, qu'on séduit, qu'on trompe, qu'on trahit même avec tous les dehors

de la politesse, du zèle, de la bonne foi; là qu'on se montre ordinairement tout autre que l'on n'est; qu'on dissimule si bien ce qu'on pense; qu'on affecte si habilement ce qu'on ne sent pas. Là le grand intérêt, qui est celui du Souverain, ne l'emporte pas toujours sur des intérêts subalternes, qui sont ceux des Courtisans.

C'est une illusion, & plus souvent une malignité, de penser que l'état Religieux soit comme le tombeau de tous les sentimens qui unissent les cœurs; que la plus belle âme y contracte bientôt une indifférence universelle pour tous les objets qu'elle abandonne, & que l'amitié la plus légitime y soit ignorée de ceux mêmes qui paroissent nés pour la mieux connoître. C'est bien là le portrait trop ressemblant du monde, sur-tout du grand monde, où le masque de l'amitié paroît sans cesse, & où la vraie amitié ne se montre jamais.

Le Suicide est un de ces présens funestes, que nous devons à la nouvelle Philosophie. C'est parmi nos Sages, parmi les bienfaiteurs de l'Humanité, que cette doctrine meurtrière a trouvé ses apologistes: c'est à la lecture de leurs écrits, que l'imagination du malheureux s'enflamme, que son désespoir

désespoir s'aigrit , & que la rage s'empare de son cœur. Philosophie , non moins impuissante que cruelle , c'est donc ainsi que tu consoles ! Voilà donc où se réduisent toutes les ressources que tu offres à l'âme découragée que l'infortune accable : un poignard & des poisons !

Si l'on ne voyoit commettre le Suicide qu'à des hommes de bien , ou à des hommes qui , toute leur vie , ont fait preuve de courage , on pourroit soutenir , avec quelque vraisemblance , que le Suicide est un acte de vertu & de valeur ; mais l'expérience montre que le Scélérat & l'Honnête-homme , le poltron & le brave , les femmes & les héros , les personnes à sentimens & les âmes les plus basses , en sont également capables. C'est donc avec raison , que Sénèque disoit que , pour savoir se donner la mort , il n'est pas nécessaire d'être un Caton ; que son valet & sa servante en eussent fait autant , & que les plus vils des Mortels ont trouvé cet abri contre les maux qui les accablent.

On a la fureur d'être Mécène , comme on a celle d'être Auteur. On s'engoue d'un chétif Écrivain ; on l'admire , on le prône ; on voudroit faire

Tome III.

F f

quelque chose de rien. Ce ne sont pas seulement des Princes, de grandes Dames, de grands Seigneurs, qui s'infatuent de quelques fors Littérateurs; il n'y a pas jusqu'à de petites bégueules bourgeoises, qui ne s'en mêlent : elles feroient bien mieux d'imiter la franchise de cette femme galante, qui disoit à son amant, un peu borné & rempli de prétentions à l'esprit : « Eh ! mon » ami, laisse-là ton esprit ; tu n'en as guère ; » mais je ne t'en aime pas moins ». La vanité des Protecteurs & des Protectrices souffriroit trop d'un pareil aveu ; l'homme médiocre qu'ils adoptent, est un aigle, un génie, un prodige. On sollicite pour lui les applaudissemens, les récompenses, les honneurs. On épouse ses prédilections, ses antipathies, ses querelles.

La plupart des grands hommes ont essuyé l'injure, l'outrage & la persécution. En marchant sur leurs traces, en les suivant de près, doit-on s'attendre à être plus heureux ? Qu'on se rappelle que Descartes finit ses jours dans une terre étrangère ; que Galilée fut empoisonné ; que le Tasse mourut misérable ; que la cendre de Molière put à peine obtenir la sépulture. Les réputations célestes ont leurs peines ainsi que leurs douceurs ;

ce n'est qu'à leur fuite & autour d'elles, qu'on entend siffler les serpens de l'envie, de la haine & de la calomnie. Tel a été, dans tous les siècles, le sort déplorable du génie & des talens; tel est le prix des découvertes & des services rendus à l'Humanité.

Pas un de ceux qu'on appelle hommes de plaisir, n'a été l'Auteur d'un ouvrage considérable & digne d'admiration. C'est au sein de la pauvreté & d'une vie dure, que sont nés tous les chefs-d'œuvres faits pour triompher des injures du temps. Homère aveugle, parcourt, en chantant ses vers, les Bourgs de la Grèce, pour y mendier tout-à-la-fois la gloire & quelque chose de plus solide. Il falloit que Virgile fût pressé par la faim, puisqu'il profana sa bouche jusqu'à prodiguer des éloges au lâche Tyran de sa Patrie. Quelle pauvreté plus grande que celle du Camoëns & du Tasse? L'Italie, après avoir refusé au dernier du pain pendant sa vie, se contenta de lui offrir quelques branches de laurier la veille de sa mort. Ce Chantre fameux de l'Angleterre, qui a si fort illustré sa Patrie par son Poëme, l'immortel Milton, manquoit de tout. Dans quel état de misère ne vécurent pas Corneille & la Fontaine? C'est sous

la dure tyrannie de l'esclavage, qu'Ésope, Phèdre, Épicète, composèrent leurs ouvrages. La pauvreté est tellement inhérente aux Peintres, qu'elle a passé en proverbe; elle fut autrefois l'apanage de presque tous les Philosophes, ainsi qu'une vie dure & agitée. Descartes est contraint d'aller chercher un asyle dans les climats glacés du Nord. Bacon fut aussi fameux par le mauvais état de ses affaires, que par l'éminence de ses talens; aussi ce grand-homme ne faisoit-il pas difficulté de dire qu'il avoit commencé à vivre pour étudier, & qu'il finissoit par étudier pour vivre. Parcourez la vie de presque tous les grands Géomètres, & vous trouverez qu'ils se sont presque tous formés au sein de la misère. C'est donc loin du tumulte, de l'ambition, de la soif dévorante des richesses, de la servitude des Cours, du luxe & de la frivolité des cercles brillans, que les talens font dans toute leur force.

Le mérite supérieur dans les hommes, est comme la vraie beauté dans les femmes; l'un & l'autre ne s'efforcent ni ne négligent de paroître; ils ne sollicitent ni ne fuient les éloges; loin de les mépriser, plus ils les méritent, & plus ils en reconnoissent le prix. Une sensibilité vive &

juste est le caractère certain du vrai mérite en tout genre. La singularité d'une dédaigneuse indifférence sur la réputation , est une grimace qui devrait être généralement déclarée l'affiche des faux talens dans un sexe, & des charmes équivoques dans l'autre.

La dissipation de la plupart des Gens-de-Lettres contribue beaucoup à les retenir dans les liens de la médiocrité. L'amour du plaisir, qui s'allie difficilement avec celui de la gloire, les agrémens de la société qu'ils ne connoissoient pas autrefois, le luxe enfin qui les avoit respectés si long-temps, énervent leur âme. Si les illustres Écrivains du dernier siècle revenoient parmi nous, ils seroient frappés d'étonnement à la vue de ceux qui croient les avoir remplacés. Ce sont des Élékans, de Petits-Maîtres, des Agréables, des Hommes à bonnes fortunes. Ils sont de toutes les parties, de toutes les fêtes, de tous les soupers réputés fins. Ils ont des habits riches, des dentelles superbes, de beaux appartemens. Ce n'est pas ainsi que vivoient les Corneille, les Molière, les la Fontaine, les Boileau, &c. Ils étoient logés & vêtus simplement : une large calotte couvroit la tête sublime

F f iij

du grand Corneille ; & toute la Nation se levoit par respect devant lui , quand il paroissoit au Spectacle.

Il semble qu'en général les talens soient un titre pour se dispenser d'être aimable. Leur éclat attire ; leur aspect rebute. On polit son esprit ; & l'on ne polit point ses manières. On devient bon Auteur ; & l'on reste mauvais Citoyen , ou de mauvaise Compagnie. Qu'arrive-t-il ? On estime , on aime les ouvrages ; on méprise , souvent même on hait les personnes ; on les respecte , & on les fuit. Ne cherchons point d'autres causes de l'infortune de quelques Écrivains nés avec beaucoup de génie. L'inflexibilité de leur caractère , la rudesse de leur amour-propre , ont fait leurs malheurs ; & pour surcroît d'humiliation , ils ont vu bien des gens , qui assurément ne les valoient pas , parvenir aux places & aux honneurs. Ce n'est pas précisément le talent qu'on a récompensé chez quelques Écrivains ; c'est plutôt la bonté de leur âme , la sagesse de leur conduite , la sûreté de leur commerce , l'urbanité de leurs mœurs. Ces qualités suffisent tous les jours pour s'avancer dans le monde ; à plus forte raison doivent-elles être profitables à ceux qui , de plus , ont l'esprit cultivé ,

& qui contribuent aux agrémens de la Société ?

A peine nos jeunes Aspirans aux lauriers du Parnasse ont-ils secoué la poudre collégiale , qu'ils s'élancent dans la lice ; hier ils étoient disciples ; ils se croient aujourd'hui des maîtres ; & sans avoir fécondé leur stérilité par l'étude approfondie des règles & des modèles, ils entreprennent les ouvrages qui demandent le plus de lumières, le plus de jugement , le plus de connoissance de l'homme & des hommes. Si , du moins , après la chute ou le succès équivoque de leurs premières tentatives, ils ne s'obstinoient pas, amans infortunés, à poursuivre les Muses qui les dédaignent & les fuient, on leur pardonneroit des essais informes, en faveur de la justice qu'ils se rendroient courageusement eux-mêmes.

Le Charlatan a un avantage considérable sur le vrai Médecin : c'est que si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'élève jusqu'aux nues ; & si le malade est trompé, l'on est obligé de se taire par honneur , & pour ne pas s'exposer à être blâmé, d'avoir confié sa guérison à un malheureux, qui a d'autant plus de droit d'être frippon, que le nombre des fots est toujours le plus grand.

La Religion , toujours attaquée avec les mêmes traits , se défend aussi toujours avec les mêmes armes. Ses Adversaires les plus adroits sont ceux qui savent manier un vieux sophisme avec le plus de finesse. Ses Défenseurs les plus habiles sont ceux qui possèdent le mieux l'art de donner une nouvelle force à d'anciennes preuves. Les uns & les autres ne disent rien qui ne soit très-connu ; mais , comme les Premiers ne cessent de reproduire de vieilles impiétés , c'est aux Seconds à leur opposer l'ancien bouclier de la Foi , c'est-à-dire , les Prophéties & les Miracles.

Nous nous applaudissons d'être le Peuple de l'Europe le plus sociable ; mais les Sociétés ne feroient-elles point le gouffre où vont se perdre nos talens naturels ? De la dissipation , naissent l'inapplication & la frivolité. On néglige les grandes choses , en donnant trop de temps aux petites. En ne s'occupant & ne s'affectant que des intérêts futiles des Sociétés , on perd de vue ceux de la Patrie. L'amour du plaisir enfante l'intérêt particulier , qui ferme le cœur au bien général. Ces assemblées , que forment l'oisiveté & l'ennui , bien loin de constituer la Société , la détruisent. Ce sont des espèces d'attroupemens , aussi contraires aux devoirs

d'un bon Citoyen, que ceux que les Loix proscrivent, le font à la tranquillité publique. Soyons moins sociables, & plus affectionnés à la Société.

Quel autre Peuple a vu en moins d'années que nous, la plus précieuse portion de sa Jeunesse devenir les Enfans de l'État; ses plus illustres Citoyens consacrés à l'immortalité par ces éloges solennels que l'Académie Nationale leur décerne au nom de la Nation même; des mariages formés par la bienfaisance publique, orner ses fêtes & ses victoires; les instrumens du luxe, portés au trésor de l'État, y multiplier les signes des valeurs; le patriotisme & l'amour pour son Roi, couvrir les mers de vaisseaux; l'auguste Palais de ses Maîtres, si chers à la Nation & aux Arts, s'élever du milieu des ruines avec plus d'éclat & de grandeur; ses Communes incultes se changer en des champs fertiles; des Sociétés savantes apprendre au Laboureur combien l'expérience & l'art ajoutent à la Nature; enfin les plus grands efforts dans tous les genres & par toutes les classes de Citoyens, montrer, à nos voisins étonnés, que la Monarchie Française, sous des Maîtres chéris, peut trouver dans son sein, les mêmes ressources, que les Républiques de Rome, de Sparte & d'Athènes?

Le principal avantage des Éloges que propose l'Académie Française, est de faire revivre les Grands-Hommes de la Nation, & de rappeler, sous nos yeux, des bienfaits qui leur donnent des droits aux hommages que nous leur rendons. Rien n'est plus propre à remplir ce but très-louable, que le concours des ouvrages Académiques; chaque Aspirant au prix traite, à sa manière, l'Éloge proposé; il en résulte que l'Homme illustre, qui en est l'objet, est envisagé sous toutes les faces, & par conséquent connu plus particulièrement qu'avant cette époque, où il n'obtenoit du grand nombre des personnes peu instruites, qu'une admiration vague, &, pour ainsi dire, de tradition.

La vivacité naturelle à notre Nation nous emportera toujours à l'une ou à l'autre extrémité. La superstition ne déshonore plus la Religion; mais l'incrédulité en ébranle les fondemens : le fanatisme n'agite plus les esprits; mais une sacrilège indifférence en a pris la place : nos mœurs ne sont plus aussi rudes, aussi farouches; mais la mollesse les a énervées : l'humanité semble avoir fait parmi nous les plus grands progrès; mais notre sensibilité, à force de s'étendre, s'est anéantie; nous voulons aimer tout le genre-humain; & nous n'aimons

plus notre Patrie : nous nous flattons de favoir mieux apprécier, que nos Ancêtres, la véritable gloire ; & un lâche intérêt personnel nous fait regarder l'héroïsme de nos Pères comme un vain enthousiasme. François , vous n'avez donc plus les défauts de vos Ancêtres ; mais avez-vous leurs vertus ?

Vous verrez dans l'Histoire peu de Nations , que le nombre excessif de leurs Habitans n'ait rendu malheureuses , & n'ait forcées d'ensanglanter l'Univers. Si vous interrogez les Sociétés, elles ne vous offriront aucune classe de Citoyens qui ne soit complète, aucun emploi vacant ; & vous trouverez par-tout cent Concurrrens pour une place médiocre. Dans les Villes, on ne voit que des Protégés qui sollicitent une occupation , & des Protecteurs qui font de vains efforts pour leur en procurer : là , les hommes se pressent & se nuisent réciproquement par leur nombre ; & il n'en est aucun, dont l'existence ne soit un fardeau pour plusieurs : là , vous trouverez des hommes pour toutes les fonctions , des traîtres , des espions , des bourreaux , des ministres de prostitution , pour le plus modique salaire : là , on ne cherche pas des hommes pour occuper des places utiles, mais

on crée des places inutiles, pour occuper des hommes : là, les pères ont autant de peine à donner un état à leurs enfans qu'à les nourrir : là, on est forcé de tolérer, comme des abus nécessaires, cent moyens affreux de détruire les Humains. Dans les Campagnes, à qui demanderons-nous compte de cette foule de malheureux qui les arrosent de sueurs & de larmes ? D'où vient que les salaires qu'on leur donne, ne suffisent pas pour les nourrir, & qu'ils ne jouissent réellement que d'une existence imparfaite ? C'est qu'ils sont trop multipliés ; c'est que les hommes sont comme les métaux, trop abondans. La concurrence des Travailleurs met le travail à vil prix. Par-tout où les salaires ne fournissent à l'homme qu'une partie de ses besoins, osez dire hardiment que les Travailleurs y sont très-nombreux ; &, jusqu'à ce qu'on ait répondu à cette preuve, n'écoutez aucun des sophismes, sur lesquels on établit cette opinion insensée, que nous manquons d'hommes. Oui, tant que vous verrez sur la terre un Infortuné que vous ne pouvez soulager, & que personne ne pourra soulager, dites qu'il y a un homme de trop.

Le défaut de naissance légitime n'emportoit autrefois ni déshonneur, ni irrégularité. Les ac-

tes mêmes font foi , qu'on se décoroit de ce titre sous différentes dénominations. Dom Mabillon cite , dans ses Annales , un certain Gauthier , parmi les souscriptions d'un acte , appelé fils de sa mère. Guillaume-le-Conquérant fit parade de sa bâtardise jusques sur le trône. Le fameux Comte de Dunois imita cette franchise dans ses Chartres , qu'il signoit presque toujours , *Jean , Bâtard d'Orléans*. On fait (notre Histoire en fournit assez d'exemples) que sous les Rois de la première & de la seconde Race , on ne faisoit pas de différence , dans le partage du Royaume , entre les enfans légitimes & naturels. Il faut cependant observer que cet usage n'étoit pas général pour tous les Bâtards , mais seulement pour ceux des Princes & des Nobles qui étoient avoués ; les autres Bâtards étoient Serfs. Pendant les premiers siècles de l'Eglise , ce défaut n'emportoit pas d'irrégularité pour les Ordres ni pour les Bénéfices ; mais quelques Conciles du neuvième siècle , entr'autres celui de Méaux , tenu en 845 , commençant à regarder ceux qui ne sont pas nés en légitime mariage , comme des personnes déshonorées , les déclarèrent incapables de recevoir les Ordres , & d'être admis dans l'Etat Ecclésiastique. Du temps de Grégoire VII , cette loi devint générale pour

toute l'Eglise Latine , & fut confirmée dans le Concile général de Latran.

Depuis bien des années , j'ai entendu beaucoup de belles paroles ; & je n'ai presque point vu de grandes actions ; j'ai vu nos Guerriers s'imputer mutuellement des erreurs ou des torts , & ces malheureuses disputes , tantôt le principe & tantôt la suite de nos revers , affliger la Patrie sans l'éclairer , & ajouter à la sensation du mal , l'incertitude de sa cause , qui en éloignoit le remède. J'ai vu cet honneur national , qui repose peut-être dans les antiques demeures de cette pauvre & brave Noblesse cachée dans nos Campagnes , abandonner insensiblement cette partie de la Nation Françoisé , qui se montre , qui s'agite , qui communique le mouvement au corps politique , & qui malheureusement éblouit les Peuples par son éclat , & les entraîne par son exemple. J'ai vu le François publier lui-même ses disgraces & n'en plus rougir , pleurer la perte de ses richesses , se consoler de celle de ses flottes ; & , ce qui est peut-être le dernier période du mal , forcer sa raison à justifier , par des sophismes , l'indifférence qu'il a témoignée pour son Pays. J'ai vu la licence crier au despotisme , attaquer l'autorité par

des murmures , l'arrêter par des défiances , l'embarasser par des obstacles , substituer des précautions à des devoirs , l'intérêt des Parties à celui de l'État. J'ai vu les lumières des Connoisseurs refroidir la chaleur du zèle ; l'esprit analyser les loix , parce que le cœur avoit cessé d'admirer le Gouvernement. J'ai vu enfin les mœurs anéanties & remplacées par des plans de morale ; & lorsque la Patrie demandoit des secours , je n'ai entendu que des voix qui lui offroient des systêmes. Alors je me suis écrié : O mes Concitoyens ! les préjugés de vos Ancêtres valaient mieux que votre Philosophie ; l'Histoire m'apprend que vous étiez des Héros ; & vous ne voulez plus être que des Sages.

Je ne fais si l'on pourroit plier notre Nation à l'usage que M. Rousseau voudroit qu'on fît de ce Tribunal qu'il appelle Cour d'Honneur, ce seroit de ne point se couper la gorge, sans lui en avoir demandé la permission. Il me paroît que ce Tribunal ressembleroit alors à celui qui étoit établi pour décider , si les Citoyens avoient des raisons valables de se tuer. Quand , pour cela , on a besoin de permission , on n'a guère envie de l'obtenir.

Dans les temps de Chevalerie, on ne pouvoit se flatter de plaire aux femmes, qu'à proportion de ce qu'on montrait de courage & d'adresse dans les exercices militaires : elles ne cherchoient leurs adorateurs que parmi les Braves : les preuves qu'elles exigeoient, pour juger du mérite d'un Soupirant, & de la force de son attachement, étoient des combats, des victoires, des trophées. Elles auroient mieux aimé voir mourir, que de voir fuir leur Amant : en un mot, l'éclat des armes étoit le seul qui frappât les yeux de ce sexe enchanteur ; la gloire des armes, la seule qui satisfît son ambition ; l'amour des armes, le seul qui pût s'allier avec la véritable tendresse.

Dans cette constitution établie sur le fer, on n'estimoit que l'audace & la force ; & les armes retentissoient jusques dans le sein de la paix. Les Fêtes, les Spectacles offroient partout l'image des combats ; & les parties de plaisir étoient presque toujours des actions de carnage. On ne demandoit pas à un homme, s'il avoit des talens, mais s'il avoit du courage ; on ne s'informoit pas s'il favoit bien se conduire, mais s'il favoit bien se battre. L'opinion faisoit du Duel un honneur, la passion un plaisir, la coutume un devoir : soutenu
par

par l'ignorance , toléré par la Religion , encouragé par la Politique , il ne trouvoit par-tout que des esclaves soumis aveuglément à son empire. A sa voix le Laboureur quittoit son champ ; l'Artisan, les instrumens de son travail ; le Militaire, son poste ; le Courtisan, son Prince ; le Prêtre même quelquefois son Autel , pour s'égorger sur l'arène. Les uns y cherchoient la Gloire, d'autres la Vérité, plusieurs l'Innocence. Le préjugé aveugloit tellement les esprits , que quelques-uns ne désespéroient pas d'y rencontrer la piété ; & l'on vit plus d'une fois le Vainqueur , en retirant son épée des entrailles de son Rival, offrir à la Religion une Victime, qu'il venoit d'immoler à la fureur. Le père expirant laissoit à son fils le soin de venger une mort , qui souvent ne précédoit que de quelques instans celle du Vengeur. L'Ami vouloit immoler , sur le tombeau de son Ami, celui qui lui en faisoit pleurer la perte. Le plus fort étoit toujours le moins criminel ; & souvent la querelle d'un seul ne finissoit qu'avec le sang de toute une famille.

Dans la fréquentation des deux Sexes, je ne vois plus aucune trace de cette ancienne & célèbre galanterie, qui donne une si belle opinion de nos Ayeux à ceux qui ne les connoissent que

par les Romains. L'amour n'est plus ce commerce religieux de respects & d'adorations, toujours uni au desir de plaire, qui faisoit jadis une partie essentielle de nos mœurs. Un coup-d'œil, une légère préférence de la part de l'objet aimé, étoient des faveurs inestimables, qui inspiroient aux Amans les choses les plus ingénieuses & les plus tendres. En aiguissant les plaisirs des sens par les illusions de l'amour propre, on arrivoit, par une gradation délicieuse, par une espérance soutenue, par des desirs flattés & animés, au terme du souverain bonheur. Ils ne font plus, ces beaux temps de la galanterie Françoisse, où des Chevaliers, ornés de rubans & des chiffres de leurs Maîtresses, combattoient en champ clos, pour mériter de plaire à la Beauté; où la fidélité se mêloit au courage, le sentiment à la gloire, le respect aux desirs; où l'amour, toujours inséparable de l'honneur, changeoit les hommes en Héros, les femmes en divinités, & la volupté en une sorte de culte.

L'Isle-Marivaut, un des plus braves Gentilshommes de l'armée du Roi, ayant rencontré Marolles qui servoit dans l'armée de la Ligue, lui demanda s'il n'y avoit pas quelqu'un de son parti, qui voulût rompre une lance pour l'amour

des Dames. Il y en a mille, lui répondit Marolles; mais il n'en faut point d'autre que moi seul. « Vous êtes donc Vaillant & Amoureux, lui dit » Marivaut? Je vous en estime davantage; & cela » suffit ». La partie fut remise au lendemain; & le combat se fit avec grand appareil. Les deux armées & toutes les Dames furent témoins de la victoire de Marolles. Il enfonça le fer de sa lance dans l'œil de son Adversaire; & Marivaut tomba mort de ce coup. Le Vainqueur fut ramené à Paris au milieu des fanfares & des acclamations publiques. Les Dames couronnèrent sa victoire; & le Peuple qui se pressoit, dans les rues, pour le voir passer, en fit le soir des feux de joie. Les Prédicateurs de la Ligue disoient en Chaire, que le jeune David avoit tué le Philistin Goliath. Les Beaux-Esprits composèrent des vers en son honneur, & firent cette Anagramme de son nom : *Claudius de Marolles, adsum in duello clarus.*

Dans les premiers siècles de l'Eglise, on n'admettoit pas l'accusation d'impuissance; on répondoit au Plaignant, qu'il n'étoit pas possible de séparer ce que Dieu avoit uni. Cette discipline a changé; & peu-à-peu on a reçu les accusations d'impuissance, tant de la femme contre le mari, que du mari contre la femme. Lorsque l'on com-

mença à les admettre en France, on s'en rapportoit au ferment du Mari seul ; on exigea dans la suite celui de la femme , & de plus le témoignage de sept personnes de la famille ou du voisinage, qui attestoient que les parties avoient dit la vérité. Quand la femme, se prétendant Vierge, venoit dire à l'Église : « Je veux me retirer dans un » Cloître pour me consacrer à Dieu ; soit frigidité de corps , soit froideur de cœur, mon mari » ne s'est point montré mari envers moi ». Si le mari reconnoissoit la virginité de sa femme, on n'exigeoit point d'autre preuve ; mais s'il soutenoit le mariage consommé, alors, outre la déclaration de la femme, on demandoit le témoignage des Matrones, qui assurassent l'avoir visitée & trouvée Vierge.

Toutes ces preuves étant reconnues fautives, on crut, en France, en trouver une plus réelle & plus positive par le Congrès. Mais on jugea bientôt que ce moyen de nouvelle invention n'avoit, au-dessus des autres, que plus d'obscénité. Le même siècle, qui le vit admettre dans nos Tribunaux, l'en vit bannir. On ne peut en effet rien concevoir de plus infâme, de plus contraire à l'honnêteté publique, que l'impureté de cette épreuve, & dans son appareil, & dans son exécu-

tion. Comment vouloir d'ailleurs qu'une conjonction ordonnée par les Juges , entre deux personnes aigries par le procès, possédées de haine & de fureur , opère en eux ce que fait, dans les personnes bien concordantes, l'union des cœurs & des volontés, seule capable d'animer celle des corps. De dix hommes, les plus vigoureux & les plus puissans, à peine en a-t-on trouvé deux qui soient fortis avec succès de ce honteux combat.

J'ai lu quelque part qu'un Religieux , prêchant sur l'Enfer, & voulant ménager la délicatesse de ses Auditeurs , leur disoit : « Si vous persistez » dans vos désordres, vous courez risque d'habiter éternellement dans un lieu que la bienfiance m'empêche de vous nommer ». Nos Prédicateurs ne poussent pas encore si loin les égards ; mais ils traitent déjà les matières les plus terribles d'une façon si agréable, qu'on n'en est plus effrayé.

D'où vient que dans la foule , presque innombrable, de ces Prédicateurs qui se firent écouter autrefois avec tant de plaisir, il en est si peu, dont la lecture soit aujourd'hui supportable ? Pourquoi, parmi ceux-mêmes qu'on lit, ne s'en trouve-t-il que deux ou trois, qui aient réuni constamment

rous les suffrages ? C'est que le vrai génie de l'éloquence est très-rare ; c'est que la manie du Bel-Esprit, le goût des ornemens frivoles ont aussi dégradé la majesté de la chaire. La plupart des Orateurs Chrétiens de ce siècle, infectés de la contagion générale, ont renoncé d'eux-mêmes aux avantages du genre qu'ils avoient embrassé. Aux grands mouvemens de l'éloquence, aux traits mâles & vigoureux du génie, ils ont substitué la froide élégance du style Académique. Moins jaloux de réformer les vices, que d'en tracer des tableaux élégans, ils n'ont songé qu'à plaire par des portraits & des peintures de mœurs : leurs discours ingénieux & fleuris, à l'aide d'un débit imposant, soutenoient l'attention d'une Assemblée indulgente & disposée à l'approbation ; mais ils n'ont pas trouvé la même faveur aux yeux du Lecteur sévère & impartial ; & l'impression a été le fatal écueil, contre lequel sont venues se briser, enfin, tant de réputations brillantes.

Fin du troisième volume.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce Volume.

A NTIQUITÉS de la ville de Paris,	Page 1
Accroissement de cette Capitale,	10
Ses anciennes limites,	12
Son enceinte, commencée en 1190,	19
Autre enceinte, en 1369,	22
Rue Saint-André-des-Arts, Histoire de Perrinet le Clerc,	26
Rue Saint-Antoine, duel de Quélus, Maugiron, &c.	28
Tombeau de Henri de Condé dans l'Eglise de Saint-Louis,	33
Rue de l'Arbre-sec, prétentions des Curés sur les Testamens,	34
L'Arsenal, construction d'un Canal autour de Paris,	36
Rue Aubri-le-Boucher, prétention des Cardinaux au sujet des Criminels,	37
Quai des Augustins; Palais de François I; Histoire de Montgomeri; l'Hôtel d'Hercule; le Souper de Nan-touillet,	38
Rue des Petits-Augustins; Siège de Paris, par Henri IV,	43
Rue Sainte-Avoye; le Connétable de Montmorenci; morts funestes,	45
Rue Barbette; maladie de Charles VI,	47

G g iv

Rue des Barres ; mort de Louis de Bourbon,	49
Rue Saint-Barthélemi ; excommunication de Robert, fils de Hugues-Capet,	50
La Bastille,	52
Porte Saint Bernard ; aventure de bain,	<i>ibid.</i>
Rue des Bernardins ; feint assassinat de Joli, Conseiller au Châtelet,	53
Rue Bétizy ; assassinat de l'Amiral de Coligny,	55
Rue Blanche ; Statue de M. de Voltaire ; Mausolée du Maréchal de Saxe,	58
Rue des bons Enfans ; mort des Armagnacs,	61
Rue des Boucheries ; Hôtel du Roi de Navarre,	63
Rue du Petit-Bourbon ; assassinat de Henri III,	<i>ibid.</i>
Rue du Petit-Bourbon, quartier du Louvre ; le Conné- table de Bourbon,	65
Rue des Bourdonnois ; Hôtel du Duc d'Orléans,	67
Rue du Bout-du-monde ; son étymologie,	<i>ibid.</i>
Rue de la Bucherie ; Ecole de Médecine.	68
Place du Carroufel ; gloire de Colbert ; fêtes de Louis XIV,	69
Quai des Célestins ; Hôtel de Saint-Pol,	72
Rue Champfleuri ; femmes publiques,	74
Le Pont-au-Change ; Marchands d'oiseaux ; lieux d'exé- cution,	78
Le Grand & le Petit-Châtelet ; les Normands,	80
Rue du Chaume ; Clisson,	83
Cimetière Saint-Jean ; Pierre de Craon ; exécution des Criminels,	90
Le Collège Royal,	92
Paroisse de Saint-Côme ; épitaphe plaisante,	94
Rue Coquillière ; culte de Cybèle,	95

Rue des Cordeliers; Religieux de cet ordre; fille trouvée dans leur Couvent; Ecole de Chirurgie,	97
Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie; insulte de cinq Anglois, punie,	99
Rue Culture Sainte Catherine; assassinat de Clifton,	100
Rue & porte Saint-Denis; entrée d'Isabeau de Bavière à Paris,	102
Rue des Prêtres-de-la-Doctrina-Chrétienne; combat de bêtes féroces,	105
Rue de la Vieille-Draperie; attentat de Jean Châtel,	107
L'Ecole Militaire,	111
Rue des Ecrivains; Nicolas Flamel,	112
Rue d'Enfer; les Chartreux,	117
Rue Saint-Etienne-du-Mont; les nouveaux manèges, Sermon d'un Génovéfain,	118
La Pointe Saint-Eustache; impôt sur le poisson,	120
Rue de la Féronnerie; assassinat d'Henri IV,	121
Le For-l'Evêque,	128
Rue des Fossés Saint-Germain-l'Auxerrois; Gabrielle d'Estrées & Henri IV,	138
Rue Grenier-Saint-Lazare; jeu de paume,	141
La Place de Greve; histoire de plusieurs criminels,	142
Rue Guénégaud; Histoire de l'Hôtel de Nesle,	147
La Halle; dépôt des Justiciés,	151
Rue de la Harpe; Palais de l'Empereur Julien,	ibid.
L'Eglise de Saint-Hilaire; querelle de deux Peintres,	154
Rue Saint-Honoré; fuite d'Henri III du Palais des Tuileries; assassinat de Saint-Mégrin; peintures de l'Eglise de l'Oratoire; le Café Militaire,	ibid.

<u>L'Hôtel-de-Ville ; le feu de la S. Jean ; la Compagnie des Nautes ,</u>	163
<u>Rue Saint-Jacques ; la Chapelle souterraine des Carmelites ; les anciennes divinités infernales ,</u>	166
<u>Saint-Jacques-de la-Boucherie ; détails sur cette ancienne Eglise ,</u>	173
<u>Les Saints-Innocens ; Epitaphe de Iolande Bailli ,</u>	176
<u>Les Invalides ; Gardes du Roi ; projet sur cet Hôtel ,</u>	177
<u>Ile Notre Dame ou Saint-Louis ; histoire du chien d'Aubri de Montdidier ; digression sur le Jugement de Dieu par l'eau & par le feu ,</u>	181
<u>Rue de la Juiverie ; réflexions sur les Juifs ,</u>	189
<u>Rue de la Jussienne ; trait sur Sainte-Madeleine ,</u>	190
<u>Port Saint Landri ; corps d'Isabeau de Bavière ,</u>	191
<u>Rue des Lions ; trait hardi de M. de Lorge ,</u>	<i>ibid.</i>
<u>Le Louvre ; ses commencemens ; ses accroissemens ; le Cavalier Bernin ; Colbert ; le goût des François pour les Arts ,</u>	192
<u>Le Sallon du Louvre ; l'exposition des Tableaux ; la Médée de Carle-Vanloo ; un Tableau de M. Greuze ,</u>	206
<u>Saint Marcel ; Reliques envoyées de Rome ,</u>	213
<u>Rue du Malthois ; défense de laisser vaguer les pourceaux ,</u>	<i>ibid.</i>
<u>Paroisse de Sainte-Marine ; usage concernant le mariage ,</u>	214
<u>Rue des Marmouzets ; expérience d'un Médecin ,</u>	<i>ibid.</i>
<u>Rue Saint-Martin ; réflexions sur les combats judiciaires & sur le duel ,</u>	216
<u>Porte Saint-Martin ; Louis XIV nud & en perruque ,</u>	232

Rue Neuve Saint-Merry; du droit d'asyle dans les Eglises,	<i>ibid.</i>
<u>Eglise de Saint-Merry, exécution de Jourdain de Lisle, neveu du Pape,</u>	234
<u>La Morgue,</u>	236
<u>Le Pont-Neuf; statue d'Henri IV; danger du Cardinal de Richelieu; mort du Maréchal d'Ancre,</u>	237
<u>Rue des Nonandières; Abbaye du Village d'Hière; Budee, Seigneur de ce Village,</u>	239
Notre Dame; anciens monumens; la science Hermétique exprimée sur le portail,	241
<u>Le Pont Notre-Dame; revue de la Ligue,</u>	249
Le Palais; courageuse fermeté du Parlement; inscription contre les Jésuites,	<i>ibid.</i>
<u>Rue des trois Pavillons; Diane de Poitiers,</u>	252
Paroisse Saint-Paul; Jean de Vienne, Amiral de France,	257
Saint-Pierre-au-Bœuf; folie & blasphème d'une Ecolier,	258
Rue de la Poterie; Comédiens de l'Hôtel d'Argent; ensuite troupe du Marais,	259
<u>Rue des Prouvaires; logement du Roi de Portugal,</u>	262
Les Quinze-Vingts; histoire de la fille d'un Aveugle,	<i>ibid.</i>
Rue & Butte Saint-Roch; duel des Ducs de Beaufort & de Némours; ornemens intérieurs de l'Eglise,	264
<u>Rue Salle-au-Comte; élection d'un Chancelier,</u>	270
<u>Rue de Seine; Marguerite de Valois; augmentations de Paris,</u>	271
<u>Passage de la Seine; conversation d'Henri IV avec le Batelier; la Duchesse de Beaufort,</u>	278
Rue Saint-Severin; expérience des Chirurgiens,	279

L'Hôtel de Soissons, la colonne de Catherine de Médicis,	281
Rue du Temple; Histoire des Templiers,	282
Vieille rue du Temple; assassinat du Duc d'Orléans,	299
Quai des Théatins; fondation de ces Religieux,	304
Le Palais des Thermes; l'Empereur Julien; logement de nos Rois,	305
Rue Thibautodé; fille recluse,	309
Rue Saint-Thomas-du-Louvre; Hôtel de Rambouillet,	310
Les Tuileries; fêtes données par Catherine de Médicis,	<i>ibid.</i>
Rue Tire-Boudin; femmes publiques,	315
Rue Tire-Chappe; hommes morts de froid,	316
Rue de la Tixeranderie; le Poète Scarron,	317
Hôtel des Tournelles; traits sur Louis XII,	318
Rue Trouffe-Vache; le Cardinal de Lorraine,	312
Rue de la grande & petite Truanderie; le Puits d'Amour,	324
Rue de Vaugirard; Maisons des Carmes; Ordres mendiants,	326
Rue Verdelet; Médaille de M. Bouret,	328
Rue de la Verrerie; jeux publics; jeux de cartes,	330
Place des Victoires; Statue de Louis XIV,	336
Abbaye de Saint-Victor, épitaphe de Nicolas Clémengis,	337
Rue des Vieilles Eruves; les bains,	<i>ibid.</i>
Rue Vivienne; anciennes armes des François,	342
Rue de l'Université; détails sur l'Université de Paris,	345
Rue Zacharie; combat de Clary & de Courtenay; formule	

des cartels ,	360
Environs de Paris ; Arcueil ; ses eaux ,	365
Atis ; épitaphe d'une chienne ,	<i>ibid.</i>
Auteuil ; son vin ,	366
Bagnolet ; pêches de Montreuil ,	<i>ibid.</i>
Boulogne ; sermon d'un Cordelier ,	<i>ibid.</i>
Brétigny ; proverbe sur son vin ; tombeau d'Anne Berthevin ,	367
Brie-Comte-Robert ; Juifs chassés ,	370
Saint-Cloud ; Bibliothèque brûlée ,	371
Corbeil ; orgueil du Comte Bouchard ,	<i>ibid.</i>
Creteil ; souper de Louis VII ,	372
Abbaye de Saint-Denis ,	374
Sainte-Geneviève-des-Bois ; chambre de Louis XIII ,	377
Gercy ; Testament singulier ,	378
Saint-Germain-en-Laye ; Henri IV & le Président Fauchet ,	379
Gonesse ; son pain ,	380
Gournai-sur-Marne ; son Pont ; proverbe ,	<i>ibid.</i>
Iffy ; Chapelle de Notre-Dame de Lorette ; les Perruques ,	381
Lagny ; le Maréchal de Lorge ,	383
Le Château de Madrid ; prison de François I ,	384
Meudon ; maladie de la pierre ,	386
Montreuil ; Sébastien le Nain ,	387
Neuilly ; donjon d'Henri IV ,	<i>ibid.</i>
Noisy-le-Grand ; trait sur Frédégonde ,	388
Quincy ; don de Saint Louis à ce Village ,	389
Senlises ; don de Charles-le-Chauve ; Fontaine singulière ,	<i>ibid.</i>
Sève ; parti ennemi ,	389
Le Mont-Valerien ; guerre des Jacobins ,	391

Vanves ; dérision de François I ,	392
Versailles ; Louis XIV , & le Notre ,	<i>ibid.</i>
Ville-d'Avray ; son eau ,	393
Ville-Juif ; corbeaux nombreux ; Prières en François ,	<i>ibid.</i>
Vincennes ; Saint Louis ,	394
Embellissement de Paris ; divers établissemens ,	<i>ibid.</i>
Hôpital pour les filles de mauvaise vie ,	396
Bibliothèque du Roi ,	398
Académie des Sciences ,	399
Spéctacles ; banquettes supprimées ; le Théâtre François ; le Théâtre Italien ; l'Opéra Comique ; l'Opéra ; ré- flexions sur nos Ouvrages dramatiques ; M. Greffet ; Mademoiselle du Mefnil ; les Comédies du <i>Plaisir</i> & du <i>Retour de la paix</i> ; la profession des Comédiens ,	399
Lettre d'un Marchand d'étoffe sur la profession des Co- médiens ,	412
Suite des réflexions sur nos Ouvrages dramatiques ,	419
Foires de Paris ,	431
Paris ; mœurs & usages ,	432
Pensées diverses ,	447
Sur la Cour.	<i>ibid.</i>
Sur l'état Religieux.	448
Sur le Suicide.	<i>ibid.</i>
Les Protecteurs.	450
Les Grands-Hommes persécutés.	<i>ibid.</i>
Pauvreté des Gens de Lettres.	451
Caractère du vrai mérite.	452
Luxe des Gens de Lettres.	453
L'inflexibilité de leur Caractère.	454
Présomption des jeunes Littérateurs.	455

D E S M A T I È R E S. 479

<u>Les Charlatans.</u>	<i>ibid</i>
<u>Attaque & défense de la Religion.</u>	456
<u>De la Sociabilité.</u>	<i>ibid</i>
<u>Nouveaux avantages de la Nation Françoisé.</u>	457
<u>Éloges Académiques.</u>	458
<u>Changemens dans nos Mœurs.</u>	<i>ibid</i>
<u>De la trop grande Population.</u>	459
<u>Sur les Barards.</u>	460
<u>Peinture du Siècle.</u>	462
<u>Sur le Duel & l'Ancienne Chevalerie.</u>	463
<u>Le Congrès institué & aboli.</u>	467
<u>Sur les Prédicateurs.</u>	469

Fin de la Table des Matières.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06581 7283

A 498623

